N° 694 38e Année Tome CXCVI 15 Mai 1927

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

***France*....... 4 fr. | *Etranger*....... 4 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

LÉON CLADEL

On va inaugurer, dans le jardin du Luxembourg, la statue de Léon Cladel. C'est un événement dont se réjouiront tous les lettrés qui pensent que peu d'injustices furent comparables à celle que l'on commit à l'égard de ce probe et mâle écrivain, en l'abandonnant depuis sa mort, c'est-à-dire depuis trente ans, à un oubli presque complet.

Je me rappelle qu'un dimanche, comme je me promenais, tout enfant encore, entre Sèvres et Bellevue, avec mon père, il me désigna, venant à nous sur un sentier à mi-hauteur des coteaux qui dominent la Seine, un homme un peu voûté et dont les cheveux grisonnants s'échappaient, rebelles, de dessous un feutre à larges bords.

— C'est Léon Cladel, me dit-il, le romancier de *N'a-qu'un-œil*, d'*Ompdrailles, le Tombeau des Lutteurs*, et de *Montauban-tu-ne-le-sauras-pas*...

Je regardai, de toutes mes forces, avec étonnement, cet auteur qui banderolait ses livres de si drôles de titres, et dans ses vêtements négligés, chaussé d'épais souliers de marche, un gros bâton à la main, avait bien plutôt l'air d'un campagnard que d'un homme de lettres.

Il montrait un visage fin, d'une régulière beauté, émacié par une longue barbe, et sous l'arcade sourcilière

d'un dessein antique, de petits yeux clairs, indéfinissablement rieurs et mélancoliques, attentifs et doux. L'impression qu'il me produisit s'apparente à celle que je devais éprouver plus tard, devant Amilcare Cipriani. Des êtres de même race, rêveurs et passionnés, chimériques, sans doute, et de cette génération éclose entre 1830 et 1848, en pleine idéologie sociale et humanitaire, qui, moins violente (car il ne faudrait pas la juger sur la Commune), moins guerrière et légiférante, plus raisonneuse et sentimentale à la fois que son aînée de la Grande Révolution, lui fut quelque chose de comparable à ce qu'avaient été aux Encyclopédistes les Cabanis, les Volney, les Garat, les Rœderer et les Tracy.

Je ne devais lire les œuvres de Cladel qu'assez tard; et c'est Baudelaire qui me conduisit à elles. La confiance que j'avais acquise dans le jugement du poète-critique, dont l'infaillibilité en tous les arts est un phénomène exceptionnel, me détermina à faire connaissance avec l'auteur des *Martyrs Ridicules*, pour lequel il avait écrit, en guise de préface à son premier livre, des pages élogieuses et suggestives.

Je ne fus pas déçu. C'était bien un maître dont Baudelaire avait salué les débuts avec une distinction particulière et cette façon qui n'appartenait qu'à lui de marquer pour la vie, à un écrivain, la place revenant de droit à son talent (1).

Dès l'adolescence, Cladel s'était dit : « Je veux être quelqu'un, et je le serai », et contre le gré de son père, bourrelier aisé de Montauban, qui voulait faire de lui un avoué, il partit pour Paris où son existence fut ce qu'elle pouvait être, c'est-à-dire pittoresque et besogneuse, jusqu'à ce que le succès lui sourît enfin. Il se mêla à la

(1) « La pénétration psychique de M. Cladel est très grande, c'est là sa forte qualité, disait Baudelaire. Son art, minutieux et brutal, turbulent et enfiévré, se restreindra plus tard, sans nul doute, dans une forme plus sévère et plus froide, qui mettra ses qualités morales en plus vive lumière, plus à nu ». (Préface aux *Martyrs Ridicules*, reproduite dans l'*Art Romantique*).

bohème — celle-là que chantait Murger — et dont il a analysé les types dans ses *Martyrs*. Il se résigna même à de plus pénibles fréquentations si, comme l'a conté M. Félicien Champsaur, il dut accepter un emploi aux abattoirs de la Villette et pousser des wagons comme homme d'équipe... Mais qu'étaient les souffrances de la gène auprès des angoisses du doute (« l'atroce cancer »), la peur de son impuissance à réaliser l'œuvre rêvée, à devenir l'interprète fidèle de lui-même et, à travers lui-même, des types de son pays?

Je relis *Montauban-tu-ne-le-sauras-pas* (2). C'est, à coup sûr, son propre portrait que Cladel a peint dans cette admirable nouvelle, à côté de celui de son père, le vaillant compagnon du tour de France, et ce sont des désespoirs d'artiste enragé d'exprimer « la grande et belle nature », éperdument aimée, qu'il y a décrits. Voilà le vrai drame.

« Du style en tout et pour tout, du style pour décrire la sauvage poésie des champs et des bois, pour peindre les hommes de la terre, créatures inconscientes, pour traduire leurs rêves et leurs impressions », s'est écrié un jour Léon Cladel.

Du commencement à la fin de sa carrière, il a été dominé, en effet, par le souci, tourmentant jusqu'à la torture, de mettre dans sa prose, comme le fils du « parvenu de Ville-Nouvelle » dans ses tableaux, le plus possible de ce soleil qui rend vitreuses et emplit d'aveuglantes réverbérations les gorges du Quercy, son sol natal.

Ce n'était pas pour rien que coulait dans ses veines le sang du bonhomme entêté et péremptoire qui avait « conquis ses grades » un à un, et édifié sa fortune à la force du poignet. Prendre la plume, c'était pour lui prendre l'outil, ce qu'avait été pour l'ancien mettre un domaine en valeur, défricher jusqu'à la rendre féconde la glèbe la plus ingrate. Rien qui ressemblât moins à

(2) Dans *Les Va-nu-pieds* (1874).

l'amateurisme. On connaît les pages, si souvent reproduites, de cette nouvelle, *Dux* (3), où il a évoqué Baudelaire avec la verve enthousiaste et la vénération d'un fervent disciple montrant le « Magicien ès lettres françaises » à la poursuite, dans le maquis des dictionnaires et des glossaires, du mot juste qui ne veut pas se laisser capter. Sa probité ou, plutôt, sa conscience paysanne, lui défendait de croire que la gloire s'escamote et que la profession d'écrivain est un métier pour rire. Il prenait au sérieux — que dis-je? au tragique — sa mission, persuadé que le beau est le bien et le bien l'utile (4). C'est le propre des forts que d'avoir la méfiance de leur force, et de s'imposer une contrainte. Effrayé de la puissance qui l'exaltait, et dont il redoutait les entraînements, il éprouvait, comme Flaubert, le besoin de dompter son imagination, de se courber sous la discipline de la vérité, c'est-à-dire de la croyance à une vérité qui fût sa foi : « la croyance à la perfectibilité de l'humanité, au triomphe du Droit... à la pacification des peuples, à l'avènement de la République Universelle » (5). Tel était le *mysticisme*, pour parler comme M. Ernest Seillière, de cet idéaliste sans religion, mais d'une race qui, à dater de l'hérésie manichéenne, mêla la politique à la confession et batailla pour l'une et l'autre (6).

Nourri de bonne heure de Rousseau et des Romantiques, dont il fit avidement sa première pâture, il partagea leur inquiétude et la porta, tout d'abord, dans l'examen de l'Evangile de ses pères. Malgré une mère très pieuse, il cessa d'être catholique, comme Michelet, comme Hugo, comme tant d'autres alors pour qui le prêtre était

(3) De *Gueux de Marque* (1887).

(4) « Le vrai beau, disait-il, est celui qui sert une grande cause » (Georges Casella : *Léon Cladel* dans *Pèlerinages*).

(5) Camille Lemonnier (Préface de *Héros et Pantins*, 1885).

(6) Dans le superbe livre qu'elle a consacré à son père (*La Vie de Léon Cladel*, Lemerre, édit.), livre clairvoyant et tout vibrant, néanmoins, de piété filiale, M[lle] Judith Cladel a montré l'homme « ardent, soudain irascible, batailleur », à l'âme « toujours grondante et fulgurante » qu'il fut.

avec le soldat un instrument de servitude aux mains des tyrans, mais il resta un « catholique sans le savoir » selon l'expression de Barbey d'Aurevilly (7), car le spiritualisme, peut-être le déisme, où se répandit la généreuse tendresse de son âme d'apôtre, ayant rompu les cadres du credo traditionnel, il enferma ses convictions philosophiques et sociales dans des doctrines si rigides qu'aucune des épreuves, aucune des déceptions que ne lui épargna pas la vie ne devait jamais les ébranler. Plus l'idéal d'un esprit honnête est vague ou amorphe, plus fermes et d'une absolue rectitude sont les principes dont il l'entoure pour le délimiter.

La rencontre que fit Cladel de Gambetta, au Quartier Latin, devait être pour lui décisive. Avant elle, je me le représente nerveux, rongé dans le tréfonds, mais pareil, extérieurement, au fils de Pierre-le-Montalbanais, ce damoiseau (« un barbouilleur doublé d'un artiste ») qui, de passage dans sa ville natale, ébaubissait les *pays* par l'élégance de ses costumes (8).

« Les harangues volcaniques » du tonitruant avocat firent passer en ses reins, comme il l'a dit (9), « le grand frisson des fièvres civiques d'un autre âge ». Il crut que l' « Hercule de la République et le tombeur de l'Empire avait enfin surgi »; mais, surtout, en entendant le futur tribun et ses camarades ou ses émules aventurer leurs sophismes démocratiques, il prit conscience des sentiments confus qui l'agitaient. Son adolescence avait vu l'élection du Prince Napoléon en 1849 et le coup d'Etat de 1852. Il faut se reporter à cette époque pour com-

(7) Article intitulé « Un rural écarlate » (*Figaro* du 4 mai 1872).

(8) « A cette époque, a-t-il écrit (*Kyrielle de chiens*), j'étais un adolescent très délicat, en outre, très fashionable... Et s'il est vrai qu'aujourd'hui j'aille très volontiers en sabots et les cheveux incultes, autrefois je n'en donnais pas moins le ton, ne vous en déplaise, aux blancs-becs de mon âge et de ma condition. » Il portait des pantalons caca-d'oie ou gorge de pigeon, des brodequins de maroquin rouge à bouts de cuir verni. Il s'essayait alors dans *la Revue fantaisiste* à des contes parnassiens ou néo-romantiques et qu'il a qualifiés lui-même, plus tard, d'échevelés.

(9) « Ex-va-nu-pieds », dans *Urbains et Ruraux* (1884).

prendre combien profonde avait été la déception des républicains en face de l'avortement des journées de février. Dans une des plus belles pages de *L'Enfermé*, Gustave Geffroy a parlé, à propos de Blanqui, de l'amertume de ces lendemains de révolution où « les fins, les méticuleux, les avisés, les huissiers, les notaires, les avocats, les hommes d'affaires » font à leur bénéfice la liquidation des événements provoqués par les héroïques turbulents, les convaincus et les naïfs. On imputait la ruine des espérances de 1848 à l'égoïsme de la classe bourgeoise et au « servilisme » implanté dans les âmes par l'Eglise. On était convaincu qu'on ne récolterait, enfin, la moisson des temps meilleurs qu'en cultivant « les nouvelles couches sociales » selon l'expression même dont devait se servir Gambetta, qu'en éveillant l'intelligence du peuple et qu'en portant dans ses ténèbres « les torches qui illuminent et aussi celles qui incendient » (10).

Léon Cladel écrivit *Pierre Patient* (1860), roman politique à tendances subversives qui parut cinq ans plus tard dans l'*Europe de Francfort*, précédé d'une annonce de Gambetta, et qu'alors le gouvernement arrêta à la frontière. Quoique le livre ait trouvé grâce devant Barbey d'Aurevilly, dont il était loin cependant de flatter les opinions politiques (11), je comprends que Léon Cladel l'ait renié, dans son âge mûr. « En lisant *Pierre Patient*, dit Mlle Judith Cladel, on sent combien l'acclimatement aux conditions générales lui était impossible; l'idée qu'il se faisait de la République apparaît là, quant à la réalité de la forme gouvernementale, dans le même rapport qu'une tragédie de Corneille avec la vie quotidienne. »

(10) Camille Lemonnier (*op. cit.*). Après la guerre, l'opportunisme de Gambetta, sa versatilité, ses « défections sans vergogne » devaient détacher Cladel de l'idole de ses jeunes années. Il rompit avec lui et ne voulut jamais le revoir.

(11) Cladel, disait à son propos le Connétable des Lettres, rajeunit et splendifie les vieilles rengaines républicaines quand elles lui tombent sous le pinceau (*Un Rural écarlate*) (*article cité*).

Hurlante antithèse de son nom, ce Pierre Patient qui rêvait de se débarrasser des tyrans par le glaive, cette création ou cette créature tout idéologique n'était pas son homme. Il fallait qu'il retournât à Montauban pour y trouver celui à qui prêcher avec passion l'évangile libertaire : le rustre du Quercy. Ce rustre avait beau lui être familier, ce ne fut qu'en le revoyant, après son séjour à Paris, qu'il apprit à le connaître, qu'il le découvrit comme il découvrit la splendeur lumineuse, mais jusqu'alors ignorée, de son pays, par contraste avec la tristesse de la ville où il était allé chercher la gloire.

Quand il revit « la terre incandescente où chante l'alouette » (12), et les « bonshommes » qui peuplent cette terre, la labourent ou y paissent leurs ouailles, ce fut, ainsi que l'a marqué excellemment M. Paul Bourget, « immédiat et définitf comme une évidence... Il s'écria : « Mes Paysans », comme l'Enée de Virgile dut s'écrier : « Mon Italie ». L'œuvre à exécuter, le compagnon du Parnasse en avait enfin la matière, il la tenait, il tenait sa vie. Il allait écrire, non plus des impressions apprises ou imaginées, mais celles de son enfance et celles de sa race » (13).

Une base solide s'offrait aux édifications chimériques de *l'idéologue* (le mot est de Lemonnier). Son cœur charitable, débordant de l'amour du prochain, avait enfin une occasion de s'épancher. Cet affamé de justice allait pouvoir dépenser au profit d'une réalité — et de quelle réalité, — ses illusions magnifiques. Ce serait pour ses frères les paysans, pour éclairer et décrasser ces primitifs, pour accuser leur caractère, leur dénoncer leur servitude et leur donner le désir de la secouer, qu'il tiendrait la plume. Il plaiderait leur cause. Il parlerait à leur âme et leur parlerait leur langue. Il serait leur historien, l'historien sincère, ému, mais sans superstition, *sans res-*

(12) Lous Esclots, dans *Urbains et Ruraux*.
(13) Préface du *Deuxième Mystère de l'Incarnation*.

pect, dont un autre grand plébéien, Michelet, revendiquait hardiment les droits (14) ; et certain, dès lors, de ne pas s'engager sur une fausse route, il donnerait librement carrière à son originalité. Le sens de sa destinée lui apparaissait avec certitude, et l'on aurait de la peine à s'imaginer l'âpre allégresse qu'il éprouva de cette révélation, s'il ne l'avait analysée dans *Montauban-tu-ne-le-sauras-pas,* prêtant au héros de cette nouvelle sa propre émotion, et lui faisant verser les larmes qu'il répandit lui-même.

Sous l'impression qui l'exalta en touchant avec des mains tremblantes le sol quercynois comme un amant le corps d'une maîtresse perdue et retrouvée, il compose *Le deuxième Mystère de l'Incarnation,* sorte d'hymne panique à la nature, qui devait émerveiller Léon Bloy pour l'intuition divine dont il témoigne et qui ne pouvait éclore que dans un cerveau de poète en proie au délire sacré (15).

Léon Cladel a accompli, d'un bond, le passage de *l'arbitraire* à *l'inévitable,* comme le dit encore M. Paul Bourget dans cette préface que j'ai citée et où s'affirment déjà les meilleures qualités d'intelligence de ce pénétrant critique, à la fois psychologue et moraliste, de qui M. Charles du Bos a pu louer *le ton* et écrire avec une rare justesse que « ce qu'il respecte en un auteur, ce n'est pas l'enveloppe périssable si chère à nos idolâtries, mais le lieu où se consomment certains drames de l'esprit » (16).

(14) « L'historien a pour premier devoir de perdre le respect. »

(15) Le sujet du *Deuxième Mystère de l'Incarnation,* écrivait Léon Bloy (*Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*), « c'est la paternité impossible, la paternité dans un homme qui n'est pas père, et qui ne peut pas l'être physiologiquement. C'est l'ineffable rage de l'impuissance absolue en conflit immédiat avec l'absolu désir, l'infaillible besoin de la paternité, et qui, ne pouvant obtenir un enfant d'aucune femme, surmonte et viole la nature elle-même pour une parturition surnaturelle et inimaginable. Cela est impossible, extravagant, trois fois insensé, c'est le délire même; mais cela est beau jusqu'au sublime, et je n'ai pu le lire sans crier d'admiration... Du plus profond de sa compacte ignorance religieuse, M. Léon Cladel a eu l'étrange honneur de pressentir un secret divin et de formuler symboliquement le plus haut de tous les mystères religieux, comme personne avant lui ne l'avait jamais formulé ». Le *Deuxième Mystère de l'Incarnation* fut achevé à Bruniquel en Rouergue, en 1861.

(16) *Approximations* (Editions de « la Nouvelle Revue Française »).

« Au moulin de la Lande, entre son père et sa mère, Léon Cladel travaille dix-huit mois, sous le jaillissement du sentiment et du style coulant pour la première fois dans son véritable lit. Il écrit le *Bouscassié* et *La Fête Votive* [*de Saint-Bartholomée-Porte-Glaive*] en pleine nature, tel un peintre, observant, retouchant, heureux de sentir enfin l'expression s'adapter à l'idée et ne plus former avec elle que cette combinaison vivante et saisissante : l'œuvre d'art (17). »

Le *Bouscassié,* qui offrait des paysages et des mœurs du Quercy une image d'une exactitude à ce point fidèle que le père Cladel, ravi de l'œuvre de l'enfant prodigue, voulut, au moment de mourir, être enterré dans « la caisse » avec elle, attestait, en outre, une si vigoureuse et délicate maëstria que la presse tout entière en acclama l'auteur. On fut unanime à apprécier la saveur inédite de cette « merveilleuse idylle », où, selon Huysmans, « se trouvaient réunis comme par miracle le premier jet de l'ébauche, la fleur de ton de l'esquisse et le fini de l'œuvre parfaite » (18). A l'exception de Barbey d'Aurevilly, on ne se rendait cependant pas compte, et je doute qu'on ait même aujourd'hui pleinement conscience que son apparition marquait une date dans l'histoire de notre littérature. Le réalisme de ce dramatique récit, grouillant de types d'une étrangeté étonnante et captivante, combatifs, secoués de passions brutales et qui semblent descendre d'une lignée de géants, ouvrait toute grande la porte de l'observation sur un champ vierge aux perspectives illimitées. Balzac, avec ses *Paysans,* n'avait qu'entre-bâillé cette porte, dans un mouvement de mauvaise humeur, plus attentif à l'existence étouffée des villes de province qu'à la libre vie des campagnes. Quant à George Sand, c'est de sa fenêtre que, le coude au balcon où avait rêvé Lélia, elle a étudié le Berry, en en idéalisant les rustres,

(17) Judith Cladel, *op. cit.*
(18) *République des Lettres.* Cité par Mlle Judith Cladel.

dans un style qui rappelle assez celui d'Urfé ou de Racan, et son charmant exemple n'a pas été plus décisif sur l'évolution du roman régionaliste que celui de Bernardin de Saint-Pierre sur la destinée du roman exotique (19).

Avant Léon Cladel, « toutes les castes avaient parlé, sauf la caste agricole » (20). Pour la première fois, dans le *Bouscassié*, et dans *La Fête Votive* qui le suivit à un an d'intervalle, on entendait et on voyait dans notre littérature de vrais paysans parler et agir au sein de la vraie nature.

Si l'on a pu dire de l'œuvre de Léon Cladel qu'elle est « l'épopée du prolétaire » (21), le prolétaire dont elle nous montre les *gestes* et que le *Bouscassié* et *La Fête Votive* nous présentent d'abord, ne ressemble en rien à celui des villes. Il n'est pas, non plus, l'anonyme prolétaire rustique de telle ou telle campagne de France, *le* paysan, selon le type immuable qu'arbitrairement en brossa Zola, mais *un* paysan et d'un coin très particulier de notre pays. Je ne l'ai jamais visité, ce coin, mais grâce au pouvoir d'évocation de son peintre, je le vois, cependant, comme s'il étendait sous mes yeux ses monotones plateaux d'une mélancolie farouche, souvent arides et violacés de bruyères, creusés brusquement de dépressions profondes, toutes pleines de verdures fraîches se mirant avec leurs villages aux maisons « en brique cuite, d'un beau rouge » dans de claires rivières... Le Quercy : une authentique terre gauloise, peuplée d'hommes laborieux et robustes chevillés à elle (*fortes Cadurci*, les appelaient les Romains), mélangés de Celtes blonds à haute taille et de petits Ibérins « noirs comme des épis de sarrazin », et sur qui, chose étrange, mordit avec la force de l'acide sur le

(19) A noter que George Sand ne fait pas école ici, et qu'elle n'a de disciples qu'en Angleterre ou en Russie (George Eliot, Tourgueneff).
(20) Judith Cladel, *op. cit.*
(21) Paul Bourget (Préface des *Nouvelles Pages de Critique et de Doctrine*, Plon, édit.).

cuivre la civilisation méditerranéenne. De tout temps, en effet, l'esprit classique a discipliné les ardeurs de leur instinct sans les brider ni les figer. Leurs élites fournissent des latinistes, des hellénistes ou des géomètres, des mathématiciens et des tacticiens (22) comme Antoine Garissoles, René de Fermat, Siméon Fagon, Hippolyte Guibert, et jusque dans leur lyrisme, tel Lefranc de Pompignan, ils restent soucieux d'ordre, d'équilibre et de raison. La perfection de la forme les ravit. Aussi bien, ce rare sens plastique, ce goût de la ligne pure qui les caractérisent, les retrouvons-nous dans une autre gloire de Montauban, Ingres, chez qui pour se contenir la passion de la beauté n'en est pas moins souveraine. Généralement éloquente, la poésie qu'ils prisent et qui les émeut est celle du décor et de l'action. Des sensuels plus que des sentimentaux, dans l'ensemble; tête froide et sang brûlant. La dure intransigeance des conquérants romains a redressé, chez la plupart, l'inclination rêveuse du génie celtique. Léon Cladel, en qui revivait ce génie, avec ce qu'il a de plus noble, devait souffrir et s'indigner de leur prudence d'hommes positifs, qu'il appelait de la couardise, et dans la préface de *La Fête Votive* il les a secoués de rude manière. Loin qu'il les détestât, cependant, comme l'a cru Veuillot (23). En dépit des défauts qu'il dénonce chez eux, il les a rendus sympathiques, au contraire, par l'originalité qu'il leur prête, et ce je ne sais quoi de frémissant dans l'expression que seule la tendresse inspire. Apres au gain, intraitables, sans doute, dès qu'il s'agit de leurs intérêts matériels (24), une exubérance puissante les anime, qui emporte leurs petitesses comme des cailloux dans un torrent. On les a jugés d'une

(22) « Il (Cladel) expliquait sa théorie littéraire comme un homme de guerre son art de faire la guerre ». (Edmond Picard : *Léon Cladel en Belgique*, à la suite de la *Vie de Léon Cladel* par Mlle Judith Cladel).

(23) Article de *L'Univers* : « Le Paysan » (5 novembre 1869).

(24) Tels apparurent-ils, du moins, à Cladel, alors que, clerc chez un avoué de Montauban, il les voyait surtout préoccupés d'argent. Il leur reprochait, enfin, leur répugnance foncière pour les idées démocratiques.

bizarrerie un peu cherchée, et les naturalistes ont accusé Cladel de les défigurer, d'amplifier leurs traits, d'outrer leurs gestes... Il est certain que Cladel n'est pas un observateur calme. Il ne copie pas. Il transpose sur un mode épique. Cette turbulence que, dès son premier livre, discernait en lui Baudelaire, devait, jusqu'à sa mort, l'empêcher de faire de son œuvre, selon l'exigence de George Eliot, « une déposition de témoin sous serment ». L'indifférence, la réserve du moins, d'un Maupassant lui est impossible. Il faut qu'il approuve ou réprouve les vertus et les vices de ses Quercynois. Ses préoccupations sociales, sinon morales, lui interdisent l'impassibilité et peut-être hausse-t-il le ton pour louer ou blâmer ses modèles; mais il ne le fausse jamais. Pour le lecteur même qui ignore les paysans gascons, entre Montauban et Cahors, les personnages de Cladel ont, en effet, un accent de vérité auquel on ne saurait se tromper. Ce ne sont pas des types de fantaisie. On n'invente pas de tels bonshommes. Ils *collent* trop bien, d'autre part, ils sont trop complètement en harmonie avec les paysages au milieu desquels ils aiment, haïssent, souffrent et meurent pour nous mettre en méfiance. Un soupçon nous resterait-il, cependant, nous n'aurions qu'à les confronter : nous verrions s'ils se contredisent. Mais point. Uzenô Ganitrôp et Poppis, Ompdrailles, Montauban — de *l'Homme de la Croix-aux-Bœufs*, d'*Ompdrailles-le-Tombeau-des-lutteurs*, des *Va-nu-pieds* — et la plupart des héros des vingt ou vingt-cinq volumes que Cladel a écrits (25) sont de la même chair que le *Bouscassié*, ou de la même argile. Comme l'a dit Barbey d'Aurevilly qui, dans ses splendides chroniques romanesques, faisait pour l'histoire des hobereaux normands de la fin du dix-huitième et du commencement du dix-neuvième siècle une œuvre analogue à celle de l'auteur de *La Fête Votive* pour

(25) Outre les œuvres mentionnées au cours des pages qui précèdent, il convient de citer parmi ceux-ci: *Bonshommes* (1878), *Crête-Rouge* (1880), *Kerkadec-garde-barrière* (1884), *Héros et Pantins* (1885).

les mœurs des rustres du Quercy, Léon Cladel est un génie de terroir : « C'est le sol et le soleil de son sol qui l'ont fait comme le vin. La patrie, cette patrie qui n'a que quelques pieds d'horizon et qui a porté notre berceau qui nous entre par les yeux et dans le cœur aux premiers moments de la vie, et qui est comme le cœur concentré de l'autre, cette grande patrie est entrée trop en avant en lui pour que son talent puisse exister sans elle. Comme Antée, il faut qu'il ait sous les pieds ce morceau de terre sacrée pour être fort... L'auteur du *Bouscassié* et de *La Fête Votive* est un génie essentiellement autochtone. Il se rattache à la grande famille sédentaire des Burns et des Walter Scott, qui n'eurent pas besoin de s'en aller loin de leur pays chercher des inspirations pour en avoir (26). »

Il est si vrai que Cladel est l'artiste de son pays, l'écrivain de son pays, le poète dont les odeurs et les couleurs de sa terre natale ont pénétré et teinté l'âme, qu'il ne sent et ne voit Paris, par exemple, que dans l'atmosphère même où baignent ses champs, ses bois, ses rochers. « Je trouve, a pu lui écrire Edmond de Goncourt, que le relief donné dans votre livre (27) aux choses parisiennes est un relief un peu trop coloré, trop vermillonné, trop *éloquent*, un relief de choses frappées du plein soleil du midi et qui n'est pas le relief de nos visages pâles et de nos rues jaunes. » Le pinceau du *rural écarlate* ignore le gris. Il n'y a guère de nuances dans sa psychologie. Il ne chemine pas par les sentiers du cœur, mais bondit, comme un bouc sauvage de pic en pic, sur les sommets des passions et c'est par révolutions brusques, non par mouvements lents et tortueux que procèdent ses personnages. Romantisme, dira-t-on. Si, comme je le crois, il convient d'attribuer à un réveil du génie celtique la renaissance littéraire que l'on a ainsi dénommée, Cladel, qui tenait des Galls par sa mère, fut bien, par certains côtés, un

(26) Article cité.
(27) *Les Va-nu-pieds.*

romantique. Il en avait la véhémence, le goût de l'étrange et de l'énorme. Mais véritable Quercynois en cela, sa sensibilité est dominée par la raison latine qui la défend contre tout égotisme morbide. Encore que sa tendance à la rêverie l'oriente vers un humanitarisme, d'ailleurs héroïque, qui l'exalte généreusement sans lui corrompre l'esprit (28), elle n'influe pas sur son art. Celui-ci n'est pas lyrique, mais épique, comme je l'ai écrit à plusieurs reprises; et nul mieux que Cladel n'a mérité qu'on le qualifiât « professeur d'énergie », selon le mot qui ne fut inventé qu'après sa mort. Quelque page de ses livres qu'on lise, au hasard, on est frappé de la virilité de ses accents. Sans cesse il me rappelle Homère. L'allure guerrière de tel de ses récits (*La Fête Votive*, notamment), dont l'intérêt se concentre autour d'un combat farouche entre paysans; l'étalage de force et de beauté physique de tel autre (*Ompdrailles*) évoquent impérieusement le souvenir du rhapsode ionien. Ses œuvres les plus typiques ont l'ampleur — et la simplicité, du reste, de l'*Iliade*. — Car on se tromperait en jugeant Cladel, dont l'hérédité classique était si forte que rien ne put jamais l'entamer, sur ses seules bizarreries, j'entends sur les vocables pittoresques tombés en désuétude, sur les néologismes hardis et les locutions patoises dont il émaille ou barde sa phrase. C'est cette phrase elle-même qu'il faut considérer, son squelette et le jeu de ses articulations. Il en est peu d'aussi robustement charpentée et d'aussi souple à la fois, de plus adéquate à la diction de son auteur, de plus caractéristique de son tempérament.

(28) C'est ainsi que, comme l'écrit Mlle Judith Cladel, « il souhaite énergiquement l'abolition des frontières, et par conséquent des conflits, mais se révolte contre la disparition des provinces et de toute vitalité régionale au profit de l'unité nationale. Il abhorre les tyrans, prêtres, soldats ou tribuns, ceux qu'il croit les organisateurs de guerres, les arbitraires verseurs de sang; mais que, devant lui, on égratigne l'orgueil français, il voit rouge, il rugit, ce Celte, déplorant que son pays porte une désignation d'origine germanique, au lieu du nom autochtone de Gaule » (*La vie de Léon Cladel*, op. cit.). Son démocratisme n'est pas une négation. Il n'a pas la rancune haineuse d'un déclassé comme Jules Vallès, et jamais de son cœur ne se serait élevé le cri terrible de celui-ci : « Tu me le paieras, société bête ».

Il y a quelque temps, M. Marcello Fabri remarquait avec justesse, dans *La Revue de l'Epoque,* que nos poètes ne sont préoccupés que « de trouvailles », et qu'au souci du détail, ils sacrifient celui de l'ensemble. A la vérité, la plupart de nos écrivains, aussi bien en vers qu'en prose, ignorent tout de l'art de la composition et ne font d'effort que pour se distinguer par la singularité de l'expression. Ils se méfient du *sujet* et ils manquent de style, c'est-à-dire qu'ils ont perdu le secret de l'appropriation exacte de la phrase à ce qu'elle traduit, ou, si l'on veut, de l'accord harmonieux entre la forme et le fond (29). Ce défaut de convenance donne un air d'improvisation à ce qu'ils produisent et fait qu'ils ne nous inspirent aucun sentiment de sécurité. Qu'on prenne garde que je ne parle pas ici de ce qu'on appelait autrefois les « genres », bien que je ne trouve pas si arbitraires les vieilles classifications entre les styles noble, familier, dramatique, léger, etc. Le style est affaire purement personnelle et chacun est libre de s'en créer un, selon ses facultés (« le style est l'homme même »). Mais il n'existe pas sans un certain équilibre entre l'idée (l'invention) et la sensibilité et relève de la foi. Ainsi, l'homme qui eut le plus grand souci du style — au particulier et au général, — Flaubert fut aussi celui qui crut le plus ferme à la dignité du rôle de l'écrivain. Pour se préoccuper de l'ordre et du mou-

(29) C'est de cet accord que résulte la grande originalité de Marcel Proust, le moins révolutionnaire, en apparence, des écrivains de notre époque, le plus novateur, cependant. Rien qui surprenne dans le coloris de sa phrase. Mais quelle variété, en revanche, dans le mouvement de celle-ci; quel rapport étroit entre sa forme et son fond! Voilà longtemps que nous n'avions vu langage aussi parfaitement adapté à la pensée qu'il traduit, aussi expressif, aussi organique, aussi vivant pour tout dire. Aussi bien, serait-il curieux de montrer comment, tandis que maints romanciers ou poètes se figurent créer l'écriture cinématographique à l'aide de phrases et de mots papillotants, il est le seul prosateur de ce temps dont le syle enrichisse notre esprit d'images analogues à celles reproduites par l'écran. Nous devons au cinéma une vue plus lucide et plus pénétrante, le pouvoir de décomposer des mouvements qui nous échappaient avant lui (galop du cheval, évolution du danseur, etc...). Il y a dans « le ralenti » de la phrase de Proust des révélations surprenantes. Je ne trouve, au contraire, que trompe-l'œil dans le style pseudo-cinématographique, qui est déjà un poncif.

vement de ses idées, pour vouloir que ce qu'on écrit soit conforme à ce que l'on pense, il faut avoir le respect de sa pensée. Or nos poètes et nos romanciers ne s'embarrassent pas de convictions et ne font guère montre d'esprit religieux, au sens le plus large du mot... Ils préfèrent, en outre, frapper l'attention que la retenir, étonner que gagner l'estime et la sympathie, et ne pas se prendre au sérieux que donner prise au ridicule...

Dans cette hiérarchie du style qu'établissait avec lucidité M. Camille Mauclair à propos de Mallarmé (30), et où il distinguait trois degrés : la couleur (choix des épithètes), le rythme (variété des coupes), la construction (syntaxe, rapport des éléments grammaticaux entre eux), les mieux doués n'occupent encore que le premier degré. L'expressivité, chez eux, dégénère en byzantinisme. Pressés qu'on les consacre originaux, ils usent dans ce but des procédés les plus facilement employables, et grâce auxquels on est assuré d'ébahir le philistin : mots rares ou baroques, images imprévues, hardies jusqu'à la saugrenuité, qui trahissent l'artifice, et, moins sensibles que cérébrales, se révèlent dépourvues de sincérité. Leur langage me fait songer à ces arbres tronqués, ronds et creux, tout en écorce, mais hérissés de brindilles feuillues ou sur lesquelles grimpent et se tordent d'avides guirlandes de lierre... Tout autre paraît le verbe de Léon Cladel. Sa richesse n'est pas seulement de surface. Nous la poursuivons sous une deuxième couche et jusqu'à cette armature ou cette construction dont parle M. Camille Mauclair. La phrase de l'auteur du *Bouscassié* et de *L'Homme de la Croix-aux-Bœufs* (son chef-d'œuvre, peut-être), barbare, en apparence, violente, brutale même, éruptive, — les mots y ont l'air parfois d'exploser, — est une des plus homogènes que je connaisse. Les termes inédits ou inusités dont elle foisonne font corps avec elle, et l'articulation n'y est pas sacrifiée, comme chez les

(30) *Princes de l'esprit* (Ollendorff, édit.).

Goncourt, à la juxtaposition, la masse au papillotement impressionniste. « Le prosateur s'ingénie, dit M. Paul Bourget, à serrer sa syntaxe, pour que les mots de patois qu'il encastre dans sa phrase y adhèrent solidement. Il va chercher sous ce patois les origines latines qui en font le frère de notre français... Il poursuit à travers ses pages un nombre irréprochable, afin de fondre en une harmonie les rauques accents de ses héros rustiques (31). » Le souci de cette harmonie est si dominant chez Cladel qu'il veut la réaliser jusque dans l'unité de composition et que pour donner au lecteur l'idée de la continuité de la vie, il supprime la division en chapitres dans ses romans... Ceux-ci sont, en quelque sorte, le développement — j'allais écrire l'amplification — de sa phrase *parlée*, longue, coupée d'incidentes, mais toujours d'une merveilleuse limpidité sous son chatoiement d'épithètes. Je ne crois pas qu'il en soit de plus propre à la narration, à la marche sûre du récit, et surtout du récit épique. Phrase taillée dans le bloc (32), toute en lignes et en volumes, moins picturale que sculpturale, donc, en vraie fille du Midi qu'elle est. On vient de lire, dans la citation de

(31) Préface du *Deuxième Mystère de l'Incarnation* (op. cit.). Il faut lire dans *La vie de Léon Cladel*, par Mlle Judith Cladel, où elle est en entier reproduite, l'admirable lettre qu'écrivait, d'autre part, M. Bourget à l'auteur de *L'Homme de la Croix-aux-Bœufs*, lors de la publication de cette œuvre. J'en ai éprouvé un regain d'estime pour le romancier du *Disciple* et le critique des *Essais*, à cause de la pénétration littéraire et de la probité intellectuelle qu'elle révèle. Voici le passage capital de cette lettre : « Ah! mon cher ami, que vous nous rendez dure notre tâche de jeunes écrivains par votre terrible conscience. J'ai donné à Lemerre... un diable de poème parisien que j'ai refait un certain nombre de fois, mais qui n'est encore qu'une ébauche. J'ai dû renoncer à la dernière mise au point parce que je me sentais devenir fou. J'avais des cauchemars devant les verbes auxiliaires et des trépidations d'épileptique devant les conjonctions. Il y a en langue française une teigne de mots oiseux et insipidement inutiles que les divins Latins — ces seuls artistes en prose et en poésie — absorbaient merveilleusement dans le raccourci de leurs cas et de leurs désinences. C'est un métier de forçat que d'épouiller un style. Je tremble à penser ce que vous avez consommé d'heures pour obtenir ce dru et ce précis — ces inversions qui permettent de prendre la phrase comme on prend une tasse par son anse— ces adjectifs justes toujours, et ce jeu direct du verbe actif sur son régime qui est à mon sens une des beautés les plus inconnues du style. »

(32) « Tailleur de phrases », je cueille cette expression typique dans la « dédicace » de *Kerkadec*.

M. Paul Bourget, que les mots pittoresques s'y *encastrent*. Ils y jouent, en effet, le rôle de la mosaïque dans la pierre, et leur couleur même, d'un éclat dur, s'y subordonne au dessein. Tout y est lumineux, précis, fortement accentué. Point de clair-obscur ni de demi-teinte. Rien d'estompé, ni de nuageux. On entre de plain-pied dans les événements et l'on fait le tour des personnages. Impossible d'ignorer la moindre particularité de leur existence, le plus petit détail de leur anatomie, et l'on comprend que la douce Mme Cladel se soit montrée un peu effarouchée de tant de sincérité dans le réalisme (33). Barbey d'Aurevilly a signalé une ressemblance entre l'auteur d'*Ompdrailles* et Rabelais; Mlle Cladel précise, relevant dans l'œuvre de son père ces traits : « goût des querelles et des batailles où triomphent la fougue et le bon sens narquois du populaire, celui des discours qui assemblent la pompe et la force, la condensation de l'action autour de ces quelques motifs éternels de l'épopée; combat, ripaille, palabre et luxure ». Il y a bien quelque crudité dans tout cela. Et l'on songe au mot de La Bruyère (sur Rabelais, précisément) : « c'est le charme de la canaille », mais on ajoute aussitôt : « et le mets le plus délicat ». Gardons-nous d'oublier, enfin, qu'il s'agit de paysans, et ne nous offusquons pas, si l'on nous mène dans des étables, de sentir l'odeur du fumier. Nous sommes loin de « la manière » de Zola, du reste. Nulle obscénité complaisante chez Cladel (34). Rien qui rappelle l'insistance, l'immonde clapotement des hautes et lourdes bottes dans la fosse, du romancier de *La Terre*. Les œuvres de Cladel sont saines, riches de saillies héroï-

(33) Le bonhomme malicieux lui écrivait, en manière de dédicace, en tête des *Va-nu-pieds* : « Il faut être bienséant, me disiez-vous sans cesse, ennemie irréconciliable de toute crudité, pendant que j'élaborais mon œuvre, et moi, fidèle amant de la Nature, je vous répondais, invariablement : Il faut être vrai. »

(34) On l'a condamné, cependant, à un mois de Sainte-Pélagie et à cinq cents francs d'amende pour *Une maudite*, histoire hardie, chaste, néanmoins, d'une misérable femme de déporté, contrainte de se prostituer pour sauver ses petits de la famine.

ques et généreuses, pleines de joviale bonhomie et de goguenardise. Ce sont des chansons de Geste, plus que des romans, sans doute. Mais quoique la part de la fantaisie ou de l'imagination, et surtout de la poésie, y soit prédominante, elles nous renseignent avec autant d'exactitude sur les mœurs rurales que les compositions « en langue romane » du moyen âge sur les mœurs chevaleresques. Elles ont un air de vantardise gasconne; et cette exubérance, cette hauteur de ton dans l'expression des sentiments les plus ordinaires, que j'ai indiquée, — on dirait une continuelle effusion de soleil — achève de les caractériser d'une manière inimitable. On a souri, je crois même qu'on a ri, des noms dont Cladel affuble ses personnages. Sans parler des *Alpinien*, des *Paul-des-Blés*, des *Montauban-tu-ne-le-sauras-pas*, c'est par poignées qu'il jette dans sa besace les Kalgresbi sur les Memnorald et les Dardayrool sur les Xoiotix, les Ziogularay et les Kluoekoewr! Mais je ne m'étonne pas de trouver chez lui ces noms barbares qui, si je les rencontrais chez un autre, me feraient dresser les cheveux sur la tête. La conviction naïve qu'ils accusent me plaît. Ce sont grains de terre que nous écrasons sous la dent en mordant dans des fraises des bois. Va pour les Dardayroel et les Kluoekoewr! Qu'un assassin violente et tue une fille noble dans une fureur désespérée de rut, j'en serai d'autant moins surpris qu'il s'agira d'un sauvage nommé Quouoel. Et cet athlète vierge dont une marquise, assoiffée de jouissances charnelles, épuisera la force, me semblera plus symbolique ou légendaire de s'appeler pesamment Ompdrailles. Mais que le souci de la forme de Léon Cladel et que toutes les savoureuses curiosités littéraires qu'offre la prose de ce pur artiste sont loin du peuple et de ses goûts. Le contraste est même déconcertant entre les intentions démocratiques du penseur et l'aristocratisme de l'écrivain. Peut-être faut-il là chercher la cause, sinon la raison, de la solitude qui s'est faite autour de

son œuvre? Dirai-je que les gens capables d'apprécier les qualités du style de Cladel s'irritent de le voir pousser au sombre les portraits qu'il brosse de leurs pareils dans ses romans, et que, d'autre part, le raffinement de son langage rebute ceux dont il plaide la cause? Ce serait peut-être injuste... Je crois qu'il faut envisager le problème de plus haut, et conclure encore une fois à l'essentiel désintéressement de l'art. Chaque fois que Cladel, quittant son Quercy et ses Quercynois, a entrepris délibérément de faire œuvre sociale, il s'est montré au-dessous de lui-même. *Pierre Patient, Crête-Rouge, N'a qu'un œil, Kerkadec,* où il a tenté de mettre son talent au service d'une thèse, sont loin, à mon avis, malgré leur mérite, de valoir le *Bouscassié, La Fête Votive, L'homme de La-Croix-aux-Bœufs, Ompdrailles.* Aussi bien le sentait-il, acharné qu'il était à la recherche d'une expression définitive où concilier le beau et l'utile, et, après chaque incursion sur le terrain ingrat des revendications révolutionnaires, retournait-il à ses chers paysans. Avec eux, du moins, s'il continuait de s'illusionner sur son rôle d'apôtre du droit et de serviteur d'une grande cause, il avait tant à observer que le poète soumettait l'idéologue à sa loi ou l'entraînait dans son délire. Libre à l'écrivain d'avoir une croyance, voire une opinion, et de la répandre dans son œuvre. Mais la matière de celle-ci, ce n'est que dans le milieu où son enfance a trempé et s'est développée qu'il peut la trouver quand il porte aussi profondément que Cladel la marque du terroir. C'est le sol caduque et l'homme qui fouit ce sol, le laboure, l'ensemence et le cultive, que Cladel était né pour chanter et auquel il a consacré des pages magnifiques. Telles scènes des amours du Bouscassié et de sa Janille; la bataille de *La Fête Votive;* l'exécution d'Uzino Ganitrôp (de *L'Homme de La-Croix-aux-bœufs*); les luttes dans les arênes d'*Ompdrailles* sont des morceaux de maître et qu'on voudrait voir figurer dans toutes les anthologies.

Je ne doute pas que le Quercy ne s'enorgueillisse de Léon Cladel comme il le prédisait dans la dédicace qu'il lui fit de son œuvre complète. Je ne doute pas que le Quercy ne s'honore d'avoir été la première des provinces de France à enrichir la littérature nationale en y introduisant un nouveau genre ou plutôt une nouvelle espèce de roman : le roman régionaliste. Et le moment me semble venu pour la France et pour Paris, qui s'est trop longtemps cru la France entière, de reconnaître en Léon Cladel un novateur. Derrière son disciple Camille Lemonnier, peintre de la terre wallonne, toute une floraison de romanciers est née (Gaston Chérau, Charles Géniaux, Alphonse de Châteaubriant, Henri Bachelin, Maurice Genevoix, Ernest Perrochon, Léon Pourrat, etc.) dont les œuvres originales et fortes, révélatrices de l'infinie variété de notre génie, contribueront à la décentralisation que nous souhaitons par le réveil de l'amour du pays natal, qui n'est pas l'étroit patriotisme de clocher.

JOHN CHARPENTIER.

RUE PIGALLE

A Fred Antoine Angermayer.

I

Il n'était pas loin de minuit — ce soir pluvieux et trop mou de novembre — quand Valentine, qui remontait la rue Pigalle, aperçut à la hauteur du *Château Caucasien* un insolite rassemblement. Des nègres en smoking, leur saxophone sous le bras, des Cosaques de Tiflis, aux longues redingotes roses, ceinturés de poignards et coiffés d'astrakan, des chasseurs, des portiers d'hôtel, des garçons de café nu-tête, deux « flics », une vieille marchande de fleurs et huit ou dix demoiselles inoccupées échangeaient, sans souci des taxis qui devaient ralentir, leurs impressions.

— Qu'est-ce qu'il y a? s'informa Valentine.

C'était une jeune personne de dix-neuf ans, aux cheveux blonds coiffés à la « garçonne », aux yeux petits et noirs, vêtue d'une courte jupe sous un manteau du soir trop mince pour la saison.

Valentine s'arrêta. A gauche, dans la nette perspective, les restaurants de nuit étageaient leurs lumières et tout au fond, barrant le ciel, d'immenses chenilles de feu se poursuivaient autour d'un vaste écran d'où se détachait, en lettres énormes d'un vert malsain, la réclame du Savon Cadum.

— Là! répondit une fille très brune qui se nommait Gaby. Là-haut! Dans les fenêtres...

— Oh! les poupées!

— Et des grandes, t'sais, débita Gaby d'une seule traite. Des « grandeur nature ». Tout à l'heure, lorsqu'elles sont arrivées en bagnole, tu n'aurais pas su dire c' que c'était. Puis on les a descendues de voiture et m'sieur Paul, le gérant, les a emportées, toutes les trois. Elles sont drôles.

— Moi, déclara une autre fille, sitôt qu'il les a vues, mon homme m'a expliqué qu'à Berlin, y en a dans les fenêtres de tous les établissements.

— A Berlin?

— Oui. Il était à Berlin comme danseur. Ça l'a pas étonné.

— Y a pas de quoi être étonné, fit plaintivement entendre une morne créature qui s'était approchée du groupe. Seulement, vous vous en apercevrez bientôt: ça porte poisse.

Valentine se retourna.

— On vous cause pas, jeta-t-elle à cette femme. On ne vous demande rien.

— Mais non. On n'y demande rien, protestèrent aussitôt les autres. C'est vrai; on la connaît même pas.

La femme hocha la tête.

— Viens par ici, dit alors Valentine à Gaby; autant pas discuter. Y en a toujours qu'est bonnes à vous empoisonner. Oh! là! là! Des poupées, porter poisse!

— Touche du bois! se récria vivement Gaby.

Sous la pluie qu'on voyait tomber dans le halo d'un réverbère, les deux amies, parmi les badauds attroupés, levèrent les yeux sans se parler et paisiblement attendirent.

— Ils veulent les faire asseoir, observa sérieusement un vieux pauvre qui gardait les voitures, et elles veulent pas.

En effet, M. Paul, qu'on reconnaissait à son crâne, donnait des ordres et la poupée toute raide, qu'il tenait à bras-le-corps, avait l'air de lui résister. Il la poussait, la

tassait gauchement dans l'angle de la première fenêtre, sur un haut tabouret. Et la poupée tantôt glissait, tantôt se redressait. C'était un long Pierrot au visage blême. Ses maigres jambes, ses bras, son buste avaient parfois des contorsions bizarres et plus M. Paul s'appliquait à la tâche, plus elle paraissait vaine aux gens qui regardaient.

— Mon p'tit, c'est du travail, estima Valentine.

A la seconde fenêtre, une Colombine se débattait et, lorsque la troisième poupée, qui était un funèbre et cocasse Arlequin, parut, chacun pensa qu'on n'en viendrait pas aisément à bout. Or ce dernier s'assit presque aussitôt et, comme s'il eût été préparé à son rôle, se figea de guingois dans une attitude goguenarde qui fit un gros effet.

— Ben, voilà, dit lentement Gaby. A présent, c'est fini.

— Oui, fini, répéta Valentine, mais, une sensation pénible l'envahissant :

— Quelle idée, soupira-t-elle, qu'ils ont eue, avec ces poupées! La pluie va les leur abîmer.

— Bah! riposta Gaby. Pour eux, c'est des réclames. Quand ils allumeront les lumières, tout à l'heure, on les verra d'partout. Tiens! Ils vont les allumer maintenant, les lumières, j'te parie. Eh bien? Tu n'attends pas?

— Non, répondit courageusement Valentine. On perd son temps à rester là. On s'fait mouiller pour rien.

Et, comme Gaby voulait la retenir, elle lui échappa et descendit la rue, sous la petite étoile de verre du *Picadilly Hotel* qui pendait au bout de son fil comme une araignée morte.

C'était l'heure où, gagnant Montmartre, taxis et limousines déversent sur les trottoirs des provinciaux en goguette flanqués de filles de brasserie, des étrangers avec leurs femmes, des gigolos, des noceurs en habit et, dans une pittoresque trépidation, emplissent l'air de vacarme. Entre les façades des hôtels aux persiennes closes et la file des voitures serrées à se toucher, Valentine arriva

bientôt à l'angle de la rue Fontaine. Sans se presser, elle fit quelques pas, revint, regarda autour d'elle...

— Il n'est pas trop bon de rester dehors sous cette pluie, dit tout à coup un gros Américain qui s'était approché de la jeune femme et la considérait. Venez-vous?

— Bien sûr.

L'homme, sans un mot, lui prenant le bras, l'entraînait.

— Oh! non. Non, non! Pas par là, dit-elle tout bas avec frayeur.

L'Américain ne parut point comprendre.

— Voyons, demanda-t-il, qu'avez-vous?

Les poupées, penchées sur la rue, semblaient les observer. Un lampion de couleur, accroché sous le nez, les éclairait obliquement de bas en haut et une rampe électrique, courant autour de chaque fenêtre, s'allumait, s'éteignait automatiquement.

— Montons ici, proposa l'homme que le spectacle réjouissait. Non? Vous ne voulez pas? Absolument? Pourquoi?

— Parce que, répondit Valentine.

Et elle se mit à marcher vite en emmenant son compagnon, comme si elle avait craint qu'au passage quelqu'un d'en haut ne l'appelât.



Toute la nuit, se donnant du mal en raison de la pluie qui compliquait les choses, Valentine demeura dehors inutilement. Parfois, elle s'arrêtait dans une entrée d'hôtel où d'autres femmes, comme elle, s'abritaient. Parfois, elle repartait, longeant les murs, montait jusqu'à la place Pigalle, puis descendait la rue. La chaussée, les trottoirs reflétaient les lumières des enseignes. Hélant un taxi ou trébuchant, en chantonnant, des fêtards par moments se montraient. Valentine se hâtait dans leur direction, mais ils ne l'écoutaient point. On les voyait errer de-ci, de-là, pour disparaître, se volatiliser. Nuit singulière, peu-

plée d'ombres, de reflets et, quand la porte d'un bar s'ouvrait, secouée brutalement par les accords d'un jazz, elle avait comme la mollesse d'un rêve et sa fluidité. Dans un alignement baroque, les annonces lumineuses éblouissaient la rue. La couronne du *Royal*, les lettres bleues du *Paradis*, ou blanches, ou rouges des restaurants voisins, brûlaient comme des tisons.

— Ah! soupira Valentine, c'est pas payé, l'ouvrage.

Elle n'avait obtenu que trente francs de *son* Américain et se faisait pitié, lorsque Gaby, sortant d'une boîte, l'aborda :

— Alors, s'informa-t-elle, ça rend?

— Et toi?

— Moi, dit Gaby découragée, vingt balles!

— Non?

— Et, encore, au pilon!

— A cause de quoi?

— A cause? J'sais pas. A cause que c'est comme ça. Qu'est-ce que tu veux? Avec cette flotte qu'arrête pas, tu t'rends compte?

— Bien sûr!

— Et puis, confessa nerveusement Gaby, après avoir craché derrière elle pour conjurer le sort, y a ces garces de poupées...

— Tu n'es pas folle!

Gaby se tut.

— Viens plutôt, fit soudain Valentine.

Elles entrèrent, près du *Monico*, dans un bar en couloir et commandèrent des grogs, parmi des danseurs, des marchands de tapis, des musiciens qui attendaient leurs « poules », des Russes, des chauffeurs en livrée.

— Et Léon, demanda Valentine au garçon, il n'est pas venu?

— Pas encore.

— Oh! là, railla Gaby. T'attends après?

— Il va râler.

— Ben, l'mien aussi, répliqua Gaby, et j'vais prendre. Seulement, j'y raconterai d'où qu'est venue la poisse et comment qu'on est toutes, ou à peu près, sans un.

— Oui, ponctua Valentine. Y a pas de notre faute.

Gaby vida son verre et dit :

— L'malheur...

Mais la porte de la rue s'ouvrit et Léon, d'un mouvement de tête, appela sa compagne qui régla les deux grogs et sortit.

— Ton pèze, fit aussitôt cet obscur gentleman, sur un ton bref. Y a du vilain. Quoi! Donne! C'est tout?...

— Trente balles, moins les consommations, tenta d'expliquer Valentine.

— Bon, dit Léon. On verra ça plus tard. A présent, faut que j'décarre, et vivement. J'suis filé.

Il parlait sourdement et, surveillant les allées et venues des gens et des voitures, s'appliquait à passer inaperçu.

— Où qu'tu vas? dit craintivement la jeune femme.

— Chez Bébé-Rose qui tient hôtel à Montrouge, grogna-t-il. Figure-toi qu'un peu de plus, j'étais paumé avec quarante-cinq grammes de cocaïne sur moi. J'ai eu que l'temps d'bondir au *Javanais*, d'planquer la « came ».

Il eut un rire haineux, puis :

— Ils peuvent toujours chercher, proclama-t-il avec mépris. J'crains rien. Seulement, après-demain, j'enverrai Bébé-Rose prendre des ronds à ton hôtel et il faudra qu't'en ayes. Quant à la « bigornette », les sachets sont dessous la table du téléphone, au *Javanais*. J'les ai fait tenir avec des punaises. Si qu'j'en demande, tu sauras où qu'ils sont. C'est pigé?

— Léon, soupira Valentine, j'ai mal au cœur qu'on s'quitte.

— Marre! la rabroua-t-il.

Et, brusquement, ayant surpris le manège d'un agent en bourgeois qui, depuis un instant, les suivait :

— Amène-toi, jeta-t-il, et ne te retourne pas, surtout. On va chiper la rue Fontaine et s'cavaler... Là... quoi! Plus vite... magne-toi!

Mais il était trop tard. Comme Léon arrivait à l'angle de cette rue, il fut happé par un individu qui, sans explication, lui rabattit brutalement son veston par derrière, sur les bras, et l'entraîna en intimant à Valentine l'ordre de les suivre au poste.

II

Il pleuvait encore, le lendemain, lorsque la jeune femme sortit du commissariat. Les restaurants de nuit, les bars aux devantures baissées, réservaient entre les boutiques des masses d'ombre qui prêtaient à la rue un aspect fragmentaire. Vers la place, sans les vives lueurs que projetaient sur le trottoir, à gauche, un magasin de couturier et, à droite, un minuscule comptoir de bijouterie, rien n'eût semblé vivant. Valentine habitait, après ce couturier, l'hôtel, et sa seule préoccupation était de s'y réfugier pour attendre Léon. Mais Léon serait-il relâché? Au poste, on n'avait pas pu lui répondre. Ou plutôt, on s'était contenté de sourire à ses questions et le brigadier avait fini par la jeter dehors parce qu'elle exagérait.

— Alors, protestait-elle, et les preuves, non? ça n'existe pas?

Sans Léon, Valentine n'imaginait point que la vie fût possible. Quoi qu'elle envisageât, elle ne pouvait admettre qu'il ne l'attendrait plus à l'aube dans le débit où il était venu la chercher ce matin et lui prendre son argent. Cependant il fallait en passer par là, se soumettre, quitte à user et à compter les jours, les nuits.

— Je ne pourrai jamais! pensa la malheureuse.

Et, comme tout lui manquait, il lui sembla soudain qu'elle rêvait un rêve stupide auquel le décor de la rue, avec ses maisons grises, ses bars et la présence devant

leurs portes d'individus qui parlaient à voix basse, ajoutait du mystère. Valentine n'y comprenait rien. A peine reconnaissait-elle des lieux si familiers. Ils lui étaient hostiles. A mesure qu'elle les situait machinalement dans son esprit, elle avait le sentiment de devenir de plus en plus le jouet d'une illusion perfide et pleine d'incohérence.

C'est alors que, sans l'avoir voulu, les poupées de nouveau lui apparurent aux fenêtres où on les avait attachées. Elles étaient là, toutes les trois, assises, dominant la rue et sa demi-obscurité.

L'Arlequin surtout l'effrayait. Accoudé au balcon, il avait l'air d'attendre quelqu'un pour se lever ou lui faire signe. Valentine tressaillit et, regardant autour d'elle, dans la rue, les passants qui la croisaient, l'idée lui vint qu'elle pensait uniquement à Léon et que c'était lui qu'elle cherchait.

★

Cette soirée et la nuit furent particulièrement pénibles à Valentine qui, contre tout espoir, se disait que peut-être on avait relâché Léon et qu'il allait rentrer. Elle l'attendit jusqu'au matin, prêtant l'oreille au moindre bruit et entr'ouvrant parfois sa porte quand elle croyait entendre ou reconnaître son pas. Elle finit par céder au sommeil et ne se réveilla que tard, le lendemain, les yeux brûlés par l'électricité qu'elle avait oublié d'éteindre.

Qu'était-il arrivé? Dans le premier moment, elle ne sut que se répondre, puis subitement la mémoire lui revint. Triste retour. Une lumière blême filtrait entre les rideaux. Valentine se leva, poussa les persiennes, se recoucha. Que son lit était grand! La place qu'y occupait Léon paraissait immense, mais, bien plus que dans le lit, c'est dans son cœur qu'elle mesurait le vide qu'une pareille place laissait.

— Mon Dieu! soupira-t-elle.

Puis, comme on frappait à la porte, elle cria : « Entrez! »

— Eh bien, demanda Gaby pénétrant dans la chambre, est-ce vrai qu'ils ont poissé Léon?

— Tu vois, dit Valentine.

— Et pourquoi?

— Pour la coco.

— Mon pauvre petit! murmura Gaby.

— Si tu savais...

— Je sais, répondit-elle tranquillement. Ils n'ont pas pris qu'Léon. Le chasseur du *Mignonet* et le gros Bernard aussi ont été faisandés. J'l'ai appris au tabac, place Pigalle, c'matin...

— Qu'est-ce que tu dis?

— Oui... Oui... J'te parle sérieusement. Le gros Bernard est fait. Ils l'ont arrêté dans un bar et il avait sa marchandise sur lui. Ça n'a pas été long. Tu penses!... Quant à sa femme, elle est encore au quart, mon petit, et y a des chances pour qu'ils la gardent.

— Quels dégueulasses! déclara l'amie de M. Léon. T'imagines pas les brutes que c'est! Et ils s'en foutent qu'ils n'aient point d'preuves. Ça ne les gêne pas. Des preuves? Suffit qu'ils vous possèdent, ils en trouvent.

— Naturellement.

Gaby secoua la tête et s'assit au pied du lit.

— Tu vas t'habiller, ordonna-t-elle, et on ira manger. Que veux-tu? ce n'est pas de rester au pageot que ça vous remet d'aplomb. Allez! T'as entendu? Lève-toi.

Et, comme Valentine ne protestait pas :

— Mon p'tit, avec ces histoires de coco, faut toujours s'y attendre... Ça n'réussit jamais. Arrive une heure qu'on est paumé et alors...

— Quoi?

— On paye.

Le jour qui déclinait, quand les deux femmes descen-

dirent dans la rue, n'éclairait plus que le haut des maisons et déjà on voyait cent lumières s'allumer et brasiller partout. Sur le boulevard, entre les arbres, le ciel brillait. Valentine se laissait conduire.

Les boutiques de la foire, qui encombraient le boulevard, l'étonnaient. Il lui semblait les découvrir après une longue absence et l'odeur spéciale qu'elles répandaient dans l'air humide évoquait un souvenir lointain d'ardeur et de plaisir sans comparaison avec rien... Quel plaisir, en effet, pouvait en ce moment rappeler Valentine à la réalité? La foule qui la pressait lui était odieuse. La musique des manèges, les sèches détonations des tirs, la sonnerie des cloches, les cris l'assourdissaient et, lorsque son amie lui tirait le bras, elle éprouvait comme l'impression de renaître à la vie pour, tout à coup, s'en détacher.

— Amène-toi... quoi! l'appelait Gaby... Avance!...

Elles se trouvèrent bientôt, place Pigalle, dans un café et s'installèrent à une petite table.

— On v'nait ici, expliqua Valentine... souvent...

— N'y pense plus, riposta l'autre... Qu'est-ce que tu prends?

— Comme toi, dit Valentine.

La nuit était tombée. D'énormes lumières, qui tournaient avec les manèges, projetaient au passage des ombres et les faisaient virer. Une aigre et dure musique foraine se joignait aux accords claironnants d'un orgue. Puis des taxis, qui se frayaient une route parmi ces ombres, traversèrent et l'on entendit distinctement, dans la rumeur chaotique qui envahissait tout, l'appel des klaksons.

Valentine regardait sans voir. Le brouhaha de la foire l'engourdissait, l'enveloppait de son rauque tournoiement et la plongeait passivement dans une sorte de malaise où elle se retrouvait.

— Fais pas cette bouillotte, entendit-elle lui jeter son amie.

Valentine se ressaisit.

— Allez, mange. Il faut que tu manges.

— Non, non, laisse-moi, répondit-elle, ça passera.

Et elle repoussa l'assiette que lui tendait Gaby, essaya de sourire, mais, n'y parvenant pas, baissa la tête et se sentit seule à pleurer.

Cependant, à d'autres tables, des filles prenaient l'apéritif et racontaient des histoires qui les faisaient pouffer. Près d'elles, des souteneurs jouaient à la belote. Ils plaisantaient avec ces filles ou, désignant l'heure à leur bracelet-montre, les engageaient à déguerpir. Certaines qui avaient bu se levaient. D'autres n'avaient pas l'air d'entendre, mais lorsqu'il en arrivait quelques-unes du dehors, elles s'approchaient de ces Messieurs et, debout derrière eux, surveillaient la partie.

— Qui est-ce qui gagne? demandaient-elles.

Valentine se sentit faiblir. Elle écarta soudain la table et dit :

— Vaut mieux que j'parte, crois-moi... j'peux plus rester. Non, non, je n'peux plus.

— Voyons, retiens-toi!

— Oh! je voudrais, avoua-t-elle... mais c'est impossible... Quand je les vois tous en train d'rigoler et que, lui, Léon, il n'est pas là, ça m'fait trop d'mal...

— Et où vas-tu?

Valentine ne répondit pas. Elle traversa la salle, ouvrit la porte et disparut.

III

— Non, dit-elle, l'air mauvais, je ne veux pas aller avec vous.

Le passant qui l'avait abordée la considéra avec une nuance de mépris, puis affirma :

— Vous avez tort.

— Tort ou raison, risposta Valentine.

— Pardon, fit l'inconnu dont le regard très clair illuminait un glabre visage. Ne parlez donc pas sans savoir.

— Et après?

Il prit un temps et, plongeant flegmatiquement les deux mains dans les poches de son gros pardessus, se balança d'un air cossu et ajouta :

— Je m'appelle Gaston. Ça ne vous dit rien?

— Rien du tout.

— Gaston Labache, insista-t-il, ou Tonton, si vous préférez... Tonton de Montmartre, c'est curieux qu'vous n'connaissiez pas?

— Peut-être bien, dit Valentine, mais qu'est-ce que vous voulez? Vous tombez mal. Je n'ai pas le temps. Bonsoir.

— Vous descendez la rue?

— J'vais chez moi.

— Eh bien, reprit Gaston sans le moindre embarras, je vous accompagne.

Il vérifia d'un geste fat le nœud de son foulard de soie, puis suivit Valentine qui, haussant les épaules, pressa le pas, courut jusqu'à l'hôtel, entra et demanda :

— Il n'y a rien pour moi?

— Une lettre.

— Ah! oui. Donnez!

C'était une lettre qu'attendait Valentine. Elle la prit, sans plus s'occuper de Tonton, l'ouvrit dehors à la lumière d'un bar et lut.

— Enfin! soupira-t-elle, Léon!

Celui-ci confiait :

C'était fatal. Avec tous les ballots qui est à Montmartre et qui on raconté que je faisais commerce de la cocaïne, personne a cru que c'était pas vrai. Pourtant toi qui connais ma façon de vivre tu peux le dire que ce n'est pas vrai, que je n'ai jamais fait commerce de la drogue et tous les amis également. Je suis bien tranquille là-dessus, mais ils m'ont en-

voyé à la Santé quand même et j'attends pour me défendre qu'on m'est donné un avocat... Il paraît qu'il doit venir aujourd'hui mais ma première lettre est pour toi, chère petite nièce car de t'écrire je me sens moins le...

Valentine tourna la page :

... moins le cafard. Effectivement depuis que j'ai été appréhendé l'autre matin il ne me quitte plus. C'est triste à dire et bien que tu vas peut-être penser en me lisant : quel mecq, il ne parle que de noir, cafard, bourdon, typhus, etc... je respecte la vérité. Si tu me voyais comme j'ai l'air d'un délaissé tout seul dans ma petite cellotte, oh! oui, c'est triste... mais attaquons autre question, car il ne faut pas se frapper malgré tout outre mesure et il faut rester calme...

La jeune femme se sentait faiblir. Ses yeux se mouillèrent; sa démarche avait quelque chose de fébrile, mais l'infortunée poursuivit avidement sa lecture :

Que deviens-tu? Comment fais-tu sans moi? A la maison quoi de nouveau? J'attends de tes nouvelles, ma chère petite nièce, et aussi que tu me rendes visite le jeudi dans cette maudite prison où on te délivrera une autorisation. Là, je t'expliquerai de vive voix mon malheur et tu verras que je n'exagère pas. Tu viendras avec de l'argent. On le prend au greffe et il sera le bienvenu parce que je pourrai m'offrir quelques petites douceurs qui amélioreront l'ordinaire. Cinquante francs par semaine suffiront. On n'accepte pas plus au greffe. Il faudra aussi payer mon avocat et je compte bien sur toi, sur tes économies dans ton travail, sur ton bon cœur pour ne pas me laisser tomber. Ne fais pas comme il y a qui profitent de ce que leur parent est dans le trou pour s'en filer plein la lampe et ne plus s'occuper de lui. Ce ne serait pas bien agir qu'imiter cet exemple, car un jour peut arriver que ça soye toi qui serait à ma place et moi je jure que je me conduirais régulièrement si pareille calamité se produisait.

A jeudi, ma chère petite nièce. Embrasse bien de ma part tous ceux de la famille qui seront capables d'un mouvement généreux vis-à-vis de moi et si ton travail empêchait que tu viennes me rendre visite, alors tu mettrais un mandat télégraphique à mon nom de façon que j'aie un peu d'argent.

Ton oncle qui t'aime et pense à toi.

LÉON VADIER.

Valentine s'essuya les yeux, puis, sa lettre à la main, descendit le long des maisons, comme ivre et ne sachant ce qu'elle faisait.

De hautes lumières éblouissaient la nuit. Les unes brûlaient d'un feu groseille et immobile, les autres s'ouvraient dans la perspective des rues noires comme les doigts d'une main et s'éteignaient de minute en minute. Des chasseurs en livrée couraient à la rencontre des taxis, les hélaient, parlementaient, revenaient debout à côté des chauffeurs. Des prostituées, des marchands de journaux et de cacaouettes, de jeunes garçons fardés, des fillettes qui vendaient des fleurs, encombraient les trottoirs, et les regards qu'ils jetaient aux passants avaient — telles ces lumières qui de toutes parts s'allumaient par sauts — quelque chose de brutal et de mécanique.

Dans de petits cafés, derrière les carreaux embués, des individus bien vêtus surveillaient le mouvement des trottoirs. Valentine en reconnut plusieurs, et cela, qui lui rappelait Léon, l'emplit d'un noir chagrin.

A l'angle de la rue de Douai, elle s'arrêta, quand Tonton sournoisement fit mine de l'approcher...

Valentine céda la place, mais, l'homme lui emboîtant le pas, elle dut marcher plus vite pour éviter qu'il ne lui parlât et ne lui fît des propositions.

Elle arriva ainsi rue Fontaine, où, brusquement, l'ingénieuse cachette de Léon, et ses recommandations au sujet de la cocaïne, lui revinrent en mémoire. Que risquerait-elle d'aller téléphoner? L'idée que personne ne se fût aperçu de rien lui paraissait cocasse...

— C'est vrai, murmura-t-elle. La coco... N'était-ce pas son rôle de renseigner Léon lorsqu'elle irait jeudi lui rendre visite? Il serait certainement content de constater qu'elle s'occupait de tout. Il la remercierait... Elle eut un petit rire, puis, la curiosité la poussant, elle descendit davantage et arriva au *Javanais*.

— Ah! madame Valentine! s'exclama le patron. Ça va?

— Ça va.

— Et qu'est-ce qu'on va vous servir?

— Un café arrosé, dit gaîment Valentine.

Elle s'assit et, se relevant aussitôt, demanda :

— On peut téléphoner?

— Mais comment donc!

Dans la cabine, sous la tablette du téléphone, Valentine avança la main.

— Allo, disait-elle en même temps, sans décrocher le récepteur... allo... allo!...

Les sachets de cocaïne, fixés à la planchette par des punaises, étaient là. Valentine les compta et, haussant la voix pour être entendue de la salle, poursuivit :

— Donnez-moi Trudaine... le 70-24 à Trudaine... oui soixante-dix, deux fois cinq!

Il y avait neuf sachets sous la tablette.

— Allo?

Neuf sachets! Elle en eut un tel plaisir qu'elle les compta encore, puis en détacha un, le déplia, l'examina de près. La poudre blanche et brillante glissait sur le papier, se tassait en petits monticules.

— Vous êtes le 70-24?

Quelle joie éprouvait la jeune femme! Elle pensait à Léon et l'admirait. C'était un homme! Le fait d'avoir, en plein Montmartre, trouvé une pareille cachette l'émerveillait. Il fallait véritablement de la présence d'esprit pour agir de la sorte, un sang-froid peu commun. Sur le papier, le petit tas de cocaïne la fascinait; elle le tripota, tassa du doigt la poudre amère et, peut-être sans aucune intention, en amassa sur l'ongle une dose infime qu'elle approcha du nez, aspira.

— Ça n'a pas d'goût, dit-elle avec candeur.

Une seconde fois, elle répéta ce geste et attendit. Non, pas le moindre goût. A peine un chatouillement léger qui

l'étonnait, une espèce de stupeur, de vide. Elle recommença. Elle s'appliquait comme un enfant qui veut bien faire, puisait sur l'ongle une nouvelle prise, la humait, demeurait immobile. Que racontait-on donc? C'était ça, la coco? L'expérience la décevait. Pourtant, subitement, Valentine se sentit délivrée d'elle ne savait quoi. Oui, délivrée, c'était le mot et elle devint sérieuse. Une impression de froid s'empara d'elle, mais agréable, si agréable! et fit place à une sorte d'allégresse qui, petit à petit, débordait et se traduisait par un besoin immodéré de remuer, d'agir, de parler... Valentine se passa la main sur le visage et respira profondément, puis elle plia le sachet, le mit dans son sac, sortit de la cabine.

— Votre café doit être froid, dit alors le patron. Voulez-vous qu'on le donne à chauffer?

— Oh! pas la peine, assura-t-elle, je vais le boire comme ça et me trotter.

— Comme vous voudrez.

Valentine éclata de rire.

— Pensez, fit-elle avec un air bizarre, ça n'a pas d'importance!...

Dans la rue, son rire la reprit et elle en chercha la raison. Mais il n'avait pas de raison. La rue noire ouvrait un long couloir muet. Valentine le remonta et, à droite et à gauche, elle voyait des trottoirs, la chaussée qui luisaient. Des taxis attardés roulaient à l'aventure. Enfin, apercevant tout en haut des lumières, Valentine se hâta.

— Voilà, bégaya-t-elle... Je vais par là.

C'était dans la direction de la place Pigalle, où les lumières devenaient plus nombreuses, s'étageaient, se groupaient. Bientôt elles apparurent comme des feux dans un port, verts, rouges, et le ciel autour d'elles était d'un rose malade, tout enflammé.

— Qu'est-ce que ça fait? estima la fille.

Elle n'avait peur de rien en cet instant. Au contraire,

un désir la prenait de se faire craindre, de montrer qu'elle était une autre femme, de le prouver.

— Hé! Valentine! appela d'une voix rauque une copine qu'elle n'avait pas vue. Tu rentres?

— Ben, naturellement.

Elles remontèrent ensemble sans se parler, mais la copine regardait Valentine et elle finit par demander :

— Qu'est-ce que tu as? Tu es à ressaut?

— Ça se pourrait, répondit Valentine.

— Rapport à quoi?

Valentine désigna la rue, les enseignes des bars, des restaurants illuminés et, comme elle se rangeait pour laisser le champ libre à deux agents, elle affirma :

— Je voudrais voir que quelqu'un me touche... Ah! là, là... il me trouverait.

Instinctivement, elle dressa la tête, aperçut à droite, aux fenêtres du bar, les trois poupées qui l'avaient si stupidement effrayée et déclara :

— Elles, comme les autres, mon petit... Ça n'a rien à faire à présent. Tu m'entends? Non, rien à faire! Rien... de rien.

Ce fut alors que Tonton, tout à trac, l'aborda et, devant une maison meublée dont la porte était entr'ouverte, la saisit par un bras.

— Quoi donc! protesta-t-elle. Encore?

Il la poussa et, comme elle tentait d'échapper, resserra son étreinte, puis, franchissant le seuil de cette maison, se dirigea vers l'escalier, tenant toujours par le bras Valentine qui, stupéfaite et subitement conquise, avait un rire qui consentait.

IV

Elle reprit notion des choses, le lendemain après-midi, dans une chambre en désordre, près d'un individu qu'elle ne connaissait point et qui était Gaston.

— Alors, dit-il, ça va mieux?

Valentine ne comprenait pas.

— Ben oui, la crise! reprit-il sévèrement. T'es pas commode.

— Moi?

— Dame! t'as fait un potin une fois ici. J'ai eu du mal.

— Je ne sais pas, murmura Valentine.

Elle se rappela confusément l'horreur que lui avait inspirée cet homme, et son visage se contracta.

— Me touchez pas, fit-elle avec dégoût.

— Non?

— J'vous préviens.

— Bon, bon, dit-il. Et saisissant, sur le marbre de la table de nuit, une petite boîte ronde, en métal, il l'ouvrit.

— Laissez cette boîte, murmura Valentine. C'est pas utile que je recommence, ou bien, donnez-la-moi.

— Penses-tu!

— Donnez-la-moi, répéta-t-elle en s'agitant.

Pour toute réponse, Gaston puisa sur l'ongle un peu de cocaïne.

— Patiente d'abord que j'sois servi, grogna-t-il. T'es pressée?

Valentine attendit en silence que ce singulier compagnon eût absorbé sa dose réglementaire, puis, se penchant vers lui :

— Allons, murmura-t-elle, vous n'êtes pas fou?

— Laisse tomber, dit-il d'une voix sourde. T'en veux?

— Merci.

Cependant elle lui avait ôté la boîte des mains et, ne sachant que faire, regardait hébétée la poudre brillante qui l'avait grisée, la veille.

— Qu'est-ce que vous éprouvez? questionna-t-elle avec curiosité. Ça danse?

— Non.

— Enfin, qu'est-ce que ça fait?

— Rien, dit-il, on est bien.

— Et c'est tout?

— Mets-toi près de moi, implora-t-il. Oui, viens... contre.

Valentine obéit, mais, se coulant dans le lit, la boîte lui échappa et la poudre se répandit à moitié sur les draps.

— Ah! mince!

— Quoi?

Elle s'étendit le long d'un corps froid et raidi dont le contact lui fut désagréable et, pensant à sa maladresse, se sentit toute confuse.

« Ça serait Léon, estima-t-elle, j'prendrais des tartes. »

Heureusement, cet homme n'était pas Léon. Il n'avait rien vu et Valentine s'en réjouit. Néanmoins — habituée à ne jamais gâcher la marchandise — elle tenta d'en ramasser le plus possible et de la remettre dans la boîte, lorsque Gaston gronda :

— Bouge pas, voyons! T'as pas fini?

— Mais si, répondit-elle.

Une seconde, elle fut tentée d'expliquer ce qui s'était produit et de réparer sa faute, puis elle y renonça. Le peu de cocaïne qu'elle avait sagement pu saisir l'embarrassait. Elle en tenait une mince pincée et, soudain, machinalement, pour ne point s'attirer de reproches, elle l'absorba d'un trait.

— Eh bien?

— Ecoute, dit Valentine, chacun son tour, n'est-ce pas?

Tonton concentra sur elle son regard et, la voyant pâlir, ricana :

— Qu'est-ce que tu te tasses!

— Tu crois?

— Bédame! Fais attention. C'est pas de la camelote, celle-là. Elle est pas mélangée d'borate.

Valentine, humant à même la boîte, il la lui enleva, la glissa sous le traversin et, plein d'une équivoque tendresse, murmura :

— Viens, maintenant, ma gosseline... là doucement. Donne ta gueule.

Il pouvait être trois heures. Par la fenêtre aux volets ouverts, un jour brumeux pénétrait dans la chambre où la glace de la cheminée luisait. On ne voyait que ce reflet froid du miroir et, de l'autre côté de la rue, une façade vague et blême dont on distinguait mal les détails. C'était la façade du *Château Caucasien* et Valentine ne put d'abord en croire ses yeux. Elle avait beau les fermer et se dire qu'elle rêvait, la présence des poupées vis-à-vis l'obsédait. Etait-ce possible? Par moments, cette présence du dehors s'insinuait dans la chambre, à portée de la main, et cela, peu à peu, devenait insupportable à Valentine, qui pensait que la cocaïne lui donnait des visions.

Pourtant, elle ne pouvait guère s'y tromper. Cette coupe de pierre, blafarde, cet encadrement des fenêtres, Valentine les reconnaissait. Et elle reconnaissait aussi l'Arlequin qui, d'un air goguenard, la considérait. Il avait tourné la tête dans sa direction et le regard qu'il appuyait sur la malheureuse la gênait à tel point que — pour rompre le charme — elle secoua son compagnon et dit :

— Bien sûr, il m'veut du mal.

— Qui donc?

— Ce grand moche-là! fit Valentine.

Elle s'assit dans le lit, désignant l'étrange poupée dont l'attitude l'effrayait et, comme Gaston se hissait sur un coude, elle se leva, alla jusqu'à la fenêtre.

— T'es piquée? lui cria Tonton. Quoi? Y a personne.

Valentine ne répondit pas. En chemise, derrière les rideaux, elle observait l'Arlequin qui — par malignité — paraissait à présent avoir repris sa position normale et, du haut du balcon, s'intéresser au banal va-et-vient de la rue. C'était trop fort. Elle l'avait, à l'instant, surpris qui regardait dans la chambre. Elle en était certaine. Et rien.

Plus rien. Un mannequin inerte. Valentine eut une moue de dépit, revint au lit, se recoucha, mais elle restait inquiète et, jusqu'à l'heure où les premières lumières des becs de gaz et des boutiques s'allument et croisent leurs feux, elle ne souffla plus mot, tant la peur la poignait.

Il y eut alors, autour d'elle sur les murs, le plafond de la chambre, un entremêlement furtif d'ombres et de reflets qui dansaient et tremblaient au passage des voitures dans la rue. Valentine n'insista pas. Elle suivait ce papillotement d'un air désabusé et, sous l'influence de la drogue, ne cherchait pas à lui trouver de sens. A quoi bon? Elle entrait dans un monde où tout était inexplicable, inexprimable, décousu, mystérieux. Par exemple, si elle s'arrêtait au reflet blanchâtre de la glace qui, tout à l'heure, l'avait frappée, elle l'identifiait comme une eau stagnante où, peu à peu, elle s'enlisait. L'horreur de cette eau morte ne la navrait pas. Elle en éprouvait même une sourde satisfaction qui, croyait-elle, allait pour toujours l'habiter et la préparer, en secret, à elle ne savait quoi d'immobile, de rampant, d'éternel. Puis c'était — simplement pour avoir détourné les yeux de ce reflet étrange et les avoir portés sur le papier à fleurs de la paroi — un sentiment d'allégresse puérile au milieu de cent mille bouquets sans fraîcheur, sans odeur, qui de tous côtés l'entouraient : cela la transportait, mais indirectement, d'une joie, d'un ravissement jusqu'alors inconnus et, en même temps, elle sentait que c'était un rêve auquel elle assistait.

Dieu, que la pauvre fille eût aimé de rester longtemps dans cet état d'intense contemplation! Dans son cerveau, une lueur d'abord vague naissait, puis grandissait, rayonnait et son corps tout entier en était imprégné. Elle n'avait plus d'attache avec rien, ici-bas. Près de Gaston, il lui semblait flotter dans un vaste univers où, pêle-mêle, les sensations, les images, les proportions mêmes des objets se révélaient sous des dehors si spécieux, qu'ils

provoquaient l'enchantement. Jusqu'aux bruits de la rue, — qui maintenant s'animait par saccades — tout paraissait mené par la baguette d'une fée et, quand, subitement, Valentine reprit garde aux poupées et les aperçut toutes trois qui sournoisement l'épiaient, elle n'en eut aucune frayeur, mais, se tournant de leur côté, elle leur tira la langue.

Or, Tonton s'était à peu près réveillé et, depuis un moment, il reprenait contact avec lui-même, quand il aperçut le geste de sa compagne et se demanda, fort surpris, après qui elle en avait.

— Hé, dis, appela-t-il. C'est marrant. A qui qu'tu tires la langue? A moi?

— Mais non.

— A qui, alors?

— A ces saloperies, expliqua-t-elle. Tiens, vise... Vise donc... Tu les vois? et elles rigolent, n'est-ce pas?... Elles rigolent...

— C'est pourtant vrai, dut convenir Tonton.

Et il éclata d'un rire faux, tandis que Valentine, sautant à bas du lit, courait jusqu'aux doubles rideaux, les fermait, puis, interdite, allumait l'électricité.

V

Il lui resta de cette aventure un trouble qu'elle n'osa point approfondir, mais qui, le même soir, l'obséda, car elle n'avait qu'à tourner la tête, rue Pigalle, pour voir les poupées à leur place et se dire qu'elles lui en voulaient. Si absurde que ce fût, Valentine estimait avoir partie liée avec elles. Cela lui ôtait ses moyens et la cocaïne qu'elle avait absorbée la tourmentait.

Tout à l'heure, quand Tonton l'avait conduite au restaurant, elle ne s'était réellement senti de goût pour rien. Puis Tonton était parti sans expliquer où il allait ni s'intéresser à son sort, et la malheureuse avait gagné l'hôtel

dans l'espoir d'y trouver des nouvelles de Léon. C'était un mardi. La rue offrait sa perspective banale et quotidienne, car les bars n'étaient point éclairés. Seules les lettres de la *Lune Rousse* projetaient contre une devanture leur tremblotant halo de couleur grenadine. Valentine n'avait pas d'argent. Devant les boîtes de nuit, des filles expliquaient aux chasseurs où ils pourraient les prendre si on les demandait. Et elles faisaient leur prix et le prix de la commission, discutaient, se mettaient d'accord.

— Gaby! appela Valentine.

Gaby se retourna gaiement, accourut.

— Ah! fit-elle. Te voilà? D'où viens-tu? As-tu réussi, hier?

— Pas un, dit Valentine.

— Et aujourd'hui?

— Faudra qu'j'essaye, répondit-elle, car après-demain j'irai demander Léon à la Santé et lui porter des ronds.

— Dame! constata Gaby.

Elle ajouta, regardant son amie dans les yeux :

— Qu'est-ce que tu as? Tu es changée.

— Sans blague?

— Mais oui.

— Je suis la même, répliqua Valentine. Changée? Où vois-tu ça?

Gaby n'insista point. Elle entraîna sa camarade au *Sans Souci*, commanda deux cafés-crème, des croissants et, bonne fille :

— Tu sais, dit-elle, si tu as besoin d'un sigue, je peux toujours te le prêter.

— Je veux bien.

— T'as assez d'vingt francs?

— Oh! déclara Valentine. Avec dix balles j'ai largement.

Elle accepta le billet que lui passa Gaby, et entr'ouvrait son sac pour l'y glisser, lorsque Gaby se récria :

— Vivement!

— Quoi?

— Là! Là! C'est de la coco?

Valentine ne répondit pas.

— De la coco, estima peureusement Gaby. La garde pas comme ça sur toi, au moins! On t'faisanderait avec, tu s'rais bonne.

—Oui, oui, fit Valentine.

Dans la rue, à présent, les enseignes flamboyaient et concentraient sur la chaussée de massifs éclairages où les passants tout éblouis hâtaient le pas. On eût dit qu'il avait neigé. Puis, peu à peu, la physionomie des trottoirs que des filles envahissaient et des entrées d'hôtel, de restaurant où des portiers en livrée guettaient l'arrivée des voitures, s'accommoda de cette transformation.

— V'là l'heure, observa Valentine, en se mettant debout. Allons, tu viens?

— Plus tard!

— Comme tu voudras! dit-elle.

Gaby la vit sortir, traverser et accoster un homme qu'elle emmena.

— Bonne chance! murmura-t-elle et, vérifiant dans les glaces son maquillage, elle appela le garçon, paya, puis se mêla à la foule qui montait vers Montmartre où la fête tournoyait.

Ce soir-là, Valentine ne manqua point d'occupation, mais elle était nerveuse et, à plusieurs reprises, ne sut point résister au désir de prendre un peu de cocaïne. Cela la requinqua. Parmi toutes ses pareilles qui arrêtaient, successivement, des messieurs dans la rue, elle se sentait favorisée par une chance incroyable, si bien qu'elle en conclut, pensant aux dix francs que lui avait prêtés Gaby :

« Ils m'portent veine. »

— Y a des fois, observa, derrière elle, une grosse prostituée qui avait mal aux pieds et avançait difficilement, t'as beau t'grouiller, la peau!

— Et des autres fois, se dit à elle-même Valentine, y a qu'à s'amener.

— Ah! les michetons, gouailla la femme qui avait formulé très haut son opinion pour que Valentine l'entendît. Tu t'en ressens?

La jeune femme négligea de répondre. A minuit, elle avait gagné plusieurs centaines de francs et se réjouissait en pensant à Léon. Toutefois, cet argent n'importait guère, car il ne restait plus à Valentine la moindre parcelle de drogue et cela la privait.

« J'irai au *Javanais*, se promit-elle. J'détacherai un sachet. »

Déjà, elle descendait la rue quand Tonton, qu'elle n'avait pas vu, l'arrêta devant l'*Impérial* et demanda si elle rentrait.

— Viens avec moi d'abord, dit Valentine.

— Et ensuite?

Ils se dévisagèrent, sans oser se sourire, puis Tonton questionna :

— On restera ensemble?

— Bien sûr.

— Dans combien d'temps?

— L'temps d'aller et de revenir.

Il l'attendit sur le trottoir, à quelques mètres du *Javanais* et, ne sachant ce qui attirait Valentine dans ce bar, supposa qu'elle n'était pas libre et qu'elle le lui cachait. Mais Valentine sortait bientôt du bar et, rejoignant Tonton, lui montrait la coco dans son sac.

— Non? s'exclama Tonton, c'est des marchands, au *Javanais*?

Valentine secoua la tête, puis d'un air doux et modeste, répondit :

— Je t'expliquerai.

Durant le trajet qui les séparait de leur chambre, Valentine estima cependant plus sage de ne point révéler sa cachette, car elle en devait le secret. La pensée de Léon

l'assaillit. Elle crut le voir qui les suivait et, le long des maisons noires, s'arrêtait, repartait. Trahir Léon l'épouvanta. Valentine se ressaisit et, lorsqu'elle commença de se déshabiller devant Tonton qui l'épiait, sa voix se fit très ferme pour demander :

— Eh bien, qu'est-ce que t'attends?

— Oh! répondit Tonton. J'te force pas. Passe-moi plutôt la « came ».

Près de la petite lampe, allumée au chevet du lit, il déplia le sachet que tendait la jeune femme, examina la cocaïne, la goûta, la flaira. Une lueur de satisfaction passa dans ses prunelles.

— Y a rien à dire, déclara-t-il. On n'trouve pas mieux sur le marché.

Et il se dévêtit, rapidement.

Sous l'effet de la drogue, ce garçon si distant dans la rue, si froid, si renfermé, s'animait étrangement. Ses yeux devenaient transparents, se dilataient et on aurait pu lire en eux comme dans une eau limpide. Tout le visage, ensuite, en pâlissant, se détendait; il perdait de sa sûreté, de son air rétréci et soucieux pour refléter une sorte d'extase sincère dont Valentine fut étonnée.

— Au moins, dit-elle, tu n'es pas long.

Et, se renversant dans le lit, elle allait continuer quand il l'arrêta.

— Non?

— Si.

— A cause de quoi?

— A cause, dit-il avec effort, c'est pas l'moment.

Puis se tournant vers Valentine et la considérant, il se mit à parler, d'une voix rauque, à s'agiter, à désigner autour de lui des objets qu'il était seul à voir.

— Eh bien, fit Valentine, qu'as-tu?

— Rien, répondit-il. Seulement, y avait une chambre comme censément celle-ci et j'écoutais derrière la porte.

Tu penses! Dans c't'hôtel-là, les flics opéraient une descente.

— Quand donc?

— Avant la guerre, grogna Tonton, et ils sont arrivés dans ma chambre. Ils ont frappé. J'ai ouvert.

— C'est des salops!

— Des tantes! renchérit-il. Est-ce pas? De c'tte époque-là, j'manquais d'savoir faire et j'suis été bon.

Valentine se sentit chavirer.

— Oui. Bon! reprit Tonton qui frissonna. T'imagines pas leurs procédés vis-à-vis d'moi! J'vendais déjà de la came. Alors, ils se sont mis à m'tabasser. Puis j'ai été, d'autor, balanstiqué au Bataillon.

— Au Bataillon?

— Quoi, en Afrique, dit Tonton avec rage. Trois ans!

— Pour la coco?

Il eut un rire.

— Gaston! appela Valentine.

Et plus bas, apeurée :

— Calme-toi, fit-elle. Voyons! Pourquoi me causes-tu de cela? Je ne veux pas.

Il secoua la tête et, tout à coup, se ravisant, s'empara du sachet qu'il avait replié avec soin, l'ouvrit, y puisa une pincée de poudre.

— C'est ça, dit Valentine.

Gaston l'attira contre lui.

— T'es une belle môme, déclara-t-il amoureusement. J'te jure. Hein? Tu m'crois pas? Pourtant je te parle cœur à cœur.

Valentine se laissa presser et caresser par cet homme qui n'était pas Tonton pour elle, mais un être extraordinaire dont la ressemblance avec Léon la touchait et la troublait peut-être plus qu'elle ne l'eût voulu. Pâmée sous son étreinte, elle s'abandonna sans vergogne, puis, comme il la prenait avec brutalité, elle gémit, éblouie :

— Oh! Toi! Chéri!

— Ma gueule!

— Léon!

Il chercha son regard et, pensant avoir mal compris :

— Léon? questionna-t-il.

Mais Valentine n'entendit point ou n'eut plutôt pas l'air d'entendre et Tonton en prit son parti, car, après tout, cela ne le concernait pas. L'essentiel pour l'instant était que Valentine l'éprouvât et, sous son désir, témoignât du plaisir qu'elle goûtait. Les yeux fermés, pâle comme une morte, les narines pincées, elle s'abîmait dans une ardente ferveur. Il la sentait frémir de toutes ses fibres, se tendre, retomber, s'exalter et, à certains moments, balbutier des mots sans suite et des supplications. Lui-même, il commençait d'approcher du bonheur et se raidissait stoïquement pour le mieux savourer. Un fourmillement le gagnait, lui parcourait les moelles.

— Minute! fit-il en s'immobilisant et, soulevant contre le sien le visage bouleversé de Valentine, il murmura, les dents serrées :

— J'te vas crever, ma gueule! Hein! Quoi?

— Oui!

Elle se tordit avec ivresse, ouvrit les yeux, l'étreignit.

— Voilà, grommela-t-il d'un air d'autorité. J'te possède. T'es à moi?

— A toi, répéta-t-elle. Va! Va!

Ils se regardèrent, de si près qu'ils en demeurèrent pantelants, puis Valentine se renversa et, peinant à la tâche, l'emporta dans un rythme qu'elle s'efforçait d'accélérer.

Or Gaston n'était point pressé et il parvint à contenir sa compagne haletante qui, toute à son plaisir, l'implorait.

— J'voudrais savoir, demanda-t-il, qui c'est qu'c'est ton Léon?

Valentine se crispa.

— Répondras-tu?

— Mon chéri, balbutia-t-elle, éperdue, c'est toi... toi seul... tout seul.

— Sans blague?

— Ecoute, reprit-elle. Sois pas carne. J'te dirai.

— Quand?

— Tout à l'heure.

— Penses-tu, répliqua-t-il. Y a pas de tout à l'heure. A présent.

Mais elle l'entoura de ses bras, de ses jambes et, se soudant à lui dans une étreinte, le fit un moment vaciller, puis choir — pour de suprêmes délices — dans un corps à corps acharné.

Ils se sentirent alors un long moment à demi morts, gisant l'un contre l'autre jusqu'à ce que Valentine, la première, s'étirant dans le lit, appelât doucement.

— J'suis là, dit Tonton d'une voix vide.

Elle l'embrassa, se leva, marcha pieds nus dans la chambre et tout à coup alla vers la fenêtre, entr'ouvrit les rideaux.

Tonton s'informa :

— Qu'est-ce que tu fais?

— T'occupe pas, répondit Valentine.

— Comment?

Elle eut un geste et Tonton, recouvrant ses esprits, se glissa hors des draps.

— Qu'est-ce que t'espionnes? questionna-t-il. Y a du vilain?

— Peuh! fit-elle.

— Alors quoi?

Elle lui désigna, silencieusement, du doigt, les trois poupées. Il les aperçut, secoua la tête et, soudain, ricanant, éteignit la lumière.

— Oh! s'exclama Valentine. Allume! Qu'est-ce qui te prend?

Pour toute réponse, Tonton écarta les rideaux davan-

tage et une étrange lueur envahit la pièce. Une lueur rose, fardée. Valentine se recula.

— Voyons, déclara-t-elle, on ne va pas rester comme ça?

— Pourquoi?

— Parce que, dit Valentine.

Il l'empêcha de tourner le commutateur et, l'entraînant sans un mot vers le lit, la poussa, s'étendit auprès d'elle.

— Gaston!

— A r'garde-moi ça, fit-il.

La lueur enveloppait la partie de la chambre voisine de la fenêtre, d'un si curieux rayonnement qu'ils demeurèrent tous deux, un moment, sous le charme, mais bientôt Valentine voulut se relever.

— T'iras pas, lui souffla Tonton. M'as-tu compris? Je te défends d'quitter ta place.

— Mais elles nous voient, gémit Valentine, en indiquant les trois poupées.

Tonton n'en parut point ému. Au contraire, une idée saugrenue germait dans son cerveau, l'envahissait. Il répliqua :

— Raison de plus.

— Oh! non!

— Assez! trancha-t-il sur un ton qui n'admettait point de réplique. Puisqu'elles regardent, il ne faut pas les contrarier.

Et, s'emparant de Valentine qui cherchait à se dérober, il l'immobilisa sous lui et s'exclama triomphalement :

— C'est-il pas plus gentil comme ça?

FRANCIS CARCO.

(A suivre.)

LA VIGILE DE LA SEINE

(FRAGMENT)

pour Mag Chalfont.

I

Le sein de la Nuit se soulève
Du désir de l'aube nouvelle.
Ma sœur la Seine dort, telle Eve.
— *L'arbre aux fruits défendus a un parfum d'aisselle*

Le temps de compter jusqu'à trois,
C'est le miracle de ses yeux.
— *Sommeil où se trouve à l'étroit*
Qui n'a pas dans son cœur le silence de Dieu.

O Vierge folle que submerge
La duplicité de l'étreinte,
Quand furent les lampes éteintes,
Tu fus comme un noyé glissant le long des berges!

Quel repos peut ton front têtu
Et tes sens inquiets les guérir?
— *Premier amour et premier tu,*
Comme il faut s'y reprendre, à présent, pour mourir!

Enfant gâtée, enfant malade,
Enfant perdue et sans malice,
Qui t'en vas à la promenade,
Disant dévotement ton chapelet de vices.

Vierge si folle de ton corps,
— *Pour ton âme n'en parlons pas,*

Elle le suit à petits pas,
Ainsi que l'ombre honteuse ou l'oblique remords.

La nuit porteuse de silence,
De tous conseils, de mauvais songes,
Nuit où curieuse tu plonges,
Pour un peu plus la mort apprendre par l'absence,

Sont-ils plus lisses que les tiens
Et plus légers ses cheveux bleus,
Son souffle plus musicien
Et le même mensonge habite-t-il ses yeux?...
. . . .

II

Ils se joignent à la face de Dieu et se disjoignent
— Cette prison du sexe où il nous faut mourir
— Qu'importe que des yeux pareils pour eux témoignent,
Leurs baisers attentifs ne pourront pas l'ouvrir.

Ils se prendront, se reprendront, pour se reprendre,
Essayant de se fondre en un même métal,
Et l'étreinte la plus étroite et la plus tendre
Passera dans leur nuit comme un tremblant fanal.

Misère du désir, mais aussi sa noblesse,
De savoir qu'on poursuit l'impossible retour
Vers l'être initial d'équivoque jeunesse
En qui dormait le couple impatient d'amour...

JACQUES DYSSORD.

GUSTAVE FLAUBERT ET LES GONCOURT

DOCUMENTS ET LETTRES INÉDITES

—

Les nombreuses lettres inédites d'Edmond et Jules de Goncourt, que contiennent les papiers et dossiers de Flaubert, si obligeamment mis à ma disposition par sa nièce, Mme Franklin-Grout, montrent qu'il existait entre les deux écrivains et Gustave Flaubert une cordialité et une réciprocité de sentiments qui ne paraît pas s'être démentie. On peut cependant se demander si les auteurs de *Germinie Lacerteux* ont réellement et sincèrement aimé l'œuvre de Flaubert, si éloignée de leurs procédés, et s'ils n'ont pas mis plus de concessions que de conviction dans les louanges qu'ils prodiguent à leur grand rival.

La double personnalité des Goncourt reste une énigme. On est surpris de voir ces deux aristocrates, dans un premier livre qui annonce déjà la *Fille Elisa*, rechercher par goût les bas-fonds du réalisme, et décrire complaisamment la misère et les turpitudes d'une pauvre servante hystérique. On s'étonne encore davantage que ces deux gentilshommes aient poussé la manie de l'indiscrétion jusqu'à prendre des notes sur tous les gens qu'ils fréquentaient. Leurs meilleurs amis redoutaient leur présence. Alphonse Daudet était très gêné devant Edmond et lui reprochait d'accepter comme argent comptant tout ce qu'on lui disait (1). « Leur Journal, dit Claretie, est plein de mensonges contre nous tous (2). » Flaubert leur

(1) Firmin Maillart : *Cité des Intellectuels*, p. 415.
(2) *Souvenirs du dîner Bixiou*, p. 162.

fait ouvertement ce reproche (3). Théophile Gautier éprouvait devant eux le même malaise. Il sentait qu'on le poussait à parler pour prendre des notes et il les croyait parfaitement capables d'écrire sur leurs manchettes et même « de reproduire et de grossir de préférence une ânerie, si elle vous échappait » (4). Le reportage faisait partie de leur nature. Au retour des obsèques de son frère, Edmond notait les sensations de sa propre douleur et rédigeait bientôt le détail de cette agonie et de cette mort. « Jules de Goncourt, dit Troubat, était impertinent, Edmond présomptueux. Ils n'étaient amusants, ni l'un ni l'autre (5). » Ils écrivaient un jour à Flaubert : « Vous nous demandez pourquoi nous n'avons pas l'air rigolo dans nos lettres? La réponse est bien simple; c'est que nous ne sommes pas rigolos pour un sou (6). » Ils prenaient évidemment pour une supériorité le fait de n'être pas rigolos. On s'accordait à trouver Jules peu agréable, faussement gavroche, souvent vexant et très snob, tandis qu'Edmond donnait plutôt la sensation d'un homme bien élevé, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir sa vanité et ses rancunes. En 1886, il ne pardonna pas à Henry Céard la chute de sa *Renée Mauperin* et il le raya de sa liste d'académiciens.

Il n'est pas possible que Flaubert n'ait pas éprouvé pour les Goncourt quelques sentiments de méfiance, lui qui se surveillait si peu et qui redoutait par-dessus tout les indiscrétions sur sa personne. A travers les éloges qu'ils adressent à leur grand ami, les lettres des Goncourt trahissent une incompréhension évidente des œuvres de Flaubert. Leur fameux *Journal* confirme cette impression; on n'y trouve pas un mot d'éloge sur le talent de Flaubert, pas plus, d'ailleurs, que sur le talent de Zola,

(3) Mme Adam : *Mes sentiments et nos idées avant 1870.* Entretien Flaubert-George Sand.
(4) Judith Gautier : *Deuxième rang du collier*, p. 99.
(5) Troubat : *Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 132.
(6) Cité par Le Goffic : *L'âme bretonne*, 4e série, p. 215.

Daudet ou Tourgueneff. Edmond n'a compris ni *Madame Bovary*, ni *Salammbô* (*Journal* 1861). Il n'a senti chez Flaubert ni la force descriptive, ni la vie du style. Il signale, au contraire, sa « syntaxe d'universitaire » et, lui qui fut le roi de l'affectation verbale, lui qui a tant abusé des tics, répétitions et redondances, il reproche à Flaubert la « prodigalité » des comparaisons et des formules, comme : *et, tel que...* Bref, Flaubert n'est pas « moderne »; il lui préfère le *Centaure* de Maurice de Guérin. Edmond ne comprend enfin ni l'antique ni le classique. Il déclare lire avec plus de plaisir Victor Hugo qu'Homère (*Journal* 1866).

C'est dans les six volumes de leur *Journal* qu'il faut aller chercher la vraie pensée des Goncourt. C'est là qu'ils se sont peints eux-mêmes, en croyant peindre les autres. Inexacts à force de vérité, ils trahissent et se trahissent. L'anecdote Goncourt est essentiellement déformatrice, parce qu'elle manque de contre-partie, et qu'elle donne une importance disproportionnée à des paradoxes d'un moment, à des mots de camaraderie et de digestion. Une documentation fondée sur de pareils racontars risquerait d'être le contraire de l'exactitude. On aurait une idée très fausse de Flaubert, si on ne le jugeait que par ses boutades et ses violences. L'anecdote est un excellent procédé, quand on veut peindre un caractère ou un trait de mœurs, quand on veut faire vivre un homme ou éclairer le cœur humain. Chez les Goncourt, l'anecdote se réduit, le plus souvent, à des mots ou des bouts de phrases qui défigurent les gens et les choses.

Dupes de tout et croyant n'être dupes de rien, les Goncourt avaient la prétention de rechercher la vérité toute nue. « Il y a quelque temps, dit Tourgueneff, je causais avec eux chez Flaubert. Ils disent qu'ils ne veulent pas que des bourgeois pleurent sur leurs livres. Faire pleurer un bourgeois quelconque, disent-ils, c'est indigne d'un écrivain sérieux. La vérité, rien que la vérité... Oui,

oui, ils ne peuvent pas faire pleurer, même quand ils le veulent; ce n'est pas si facile qu'ils l'imaginent... »

Jules de Goncourt ne pouvait se consoler du peu de succès qu'obtenaient ses livres auprès du public qu'ils affectaient de mépriser. Edmond était plus beau joueur. Albert Wolff, qui le voyait aux dîners d'Alphonse Daudet, le juge assez favorablement :

« Goncourt, avec sa crinière blanche, que Tourgueneff semble lui avoir laissée par testament, est grave et pensif, comme un écrivain qui juge ne pas avoir dans les préoccupations du public la place qu'il mérite. Est-ce par vantardise qu'il parle si haut de son mérite en évoquant l'ombre de son frère? Non, l'homme est simple et bon, et, s'il crie par-dessus les toits la place à laquelle il pense avec raison avoir droit, Goncourt est comme le promeneur attardé qui traverse un bois et chante pour cacher sa peur. Il voit les éditions s'entasser autour des romans de ses amis qui ont l'oreille du public plus que lui; si parfois il en ressent quelque mélancolie, il n'en est pas moins le camarade sincère des deux autres; c'est que ces trois écrivains sont unis par une affection que rien ne peut entamer; ils ont dans le passé le culte commun du souvenir de Flaubert et de Tourgueneff... (7). »

C'est ordinairement Jules qui tient la plume pour écrire à Flaubert. Ce sont presque toujours des missives livresques, d'une bonhomie affectée, la recherche, l'effet, le retour des mêmes tics, des mêmes tournures. Jules envoie à Flaubert *Sœur Philomène* :

Bar-sur-Seine, 10 juillet 1861.

Mon cher Ami,

Vous avez reçu notre roman, qui a fini par paraître. Quand vous l'aurez lu, nous serons bien heureux d'avoir votre jugement et votre sensation. Nous y tenons d'autant plus, que nous ne savons guère ce que nous avons fait. Ce livre est le plus impersonnel de ceux que nous avons écrits jusqu'ici.

(7) Albert Wolff : *La Gloire à Paris*, p. 100.

Nous l'avons exécuté involontairement, presque fatalement, sous le coup d'impressions qui ont emporté notre plume : en sorte que c'est à peine si nous en avons conscience. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne sais s'il est bon ou mauvais...

Enfin, et pour finir, l'explication des explications. Si nous avons commis un livre bête, je m'en lave les mains, c'est votre faute, c'est la faute de Bouilhet, qui, chez vous, a laissé tomber un mot qui nous a fait faire un roman. Envoyez-moi son adresse à Bouilhet, que je lui envoie sa punition.

Je crois que vous nous aimez et que vous nous estimez assez, mon cher Flaubert, pour nous envoyer votre pensée bien sincère, votre opinion franche. Vous savez si nous tenons au jugement que vous pouvez porter de nous. Je me confie à votre critique.

Je ne m'excuse pas auprès de vous de vous parler si longuement de nous. Mais je vous en voudrais, si vous n'êtes pas, dans la lettre que vous m'écrirez, bien bavard, sur vous-même. Où en est Carthage, et *Salammbô?* Combien de pages encore? Ah! mon cher ami, quel plaisir de vous relire! Ç'a été un éblouissement que vous nous avez fait passer, l'autre jour, devant les yeux et dans la tête.

Je ne sais qu'une nouvelle. Ch. Edmond est allé voir Hugo, et le jour où il l'a vu, Hugo avait mis le matin *Fin* au bas de ses *Misérables.*

Nous vous serrons la main de tout cœur.

JULES DE GONCOURT (8).

Dans une autre lettre, Jules de Goncourt semble beaucoup s'intéresser à la rédaction et à la publication de *Salammbô.*

Et le polissage de *Salammbô,* où cela en est-il? C'est vous, mon cher Flaubert, qui auriez bien mieux fait le monde qu'il n'est fait : vous ne vous seriez pas arrêté le septième jour. Quand on nommera un Dieu au suffrage universel, ce qui ne peut manquer d'arriver, nous vous donnons notre voix : vous serez la conscience, une religion perdue, ou à peu près, par la littérature qui court — et qui arrive.

Allons! nous allons joliment remuer cet hiver autour de votre œuvre. Il nous faut du train, du bruit et de l'honneur autour de votre nom. Cela va purifier l'air, répandre un souf-

(8) Dossiers Flaubert.

fle et fouetter le public. J'espère que vous avez chassé ces découragements qui prennent, lorsqu'un livre est achevé. Vous pouvez lire et relire *Salammbô*, vous êtes incapable de l'estimer. Il faut vous en remettre aux félicitations sincères de vos amis, à l'assurance qu'ils ont de votre succès (9).

De temps à autre, quand il n'a rien de nouveau à lui apprendre, Jules donne à Flaubert des nouvelles de leurs amis communs.

13 janvier 1868.

Mon vieux,

La Princesse est toujours toute notre distraction. Nous avons dîné une fois chez la Païva : il n'y avait de feu ni dans la cheminée ni dans la conversation. Taine y a débuté et lui a raconté la vie de Newton. Sainte-Beuve a été affreusement souffrant. Nous l'avons vu un jour dans un état désespéré et désespérant; et puis, trois jours après, nous avons trouvé de cette main d'agonie une lettre au *Figaro*, pour féliciter Feydeau des personnages de sa pièce. A qui se fier? Le même *Figaro*, pas plus tard qu'hier, vient d'empoigner Saint-Victor et Lia d'une inhumaine et sauvage façon méchante. Pour *Manette*, dont vous voulez bien vous occuper, — ça a été un succès, à notre grand étonnement, mêlé naturellement de force injures. Marcelin nous a appelés Japonais! et le Corsaire « les grands pontifes de l'inutilité »!

La nouvelle, *nouvelle*, sur nous, c'est que nous avons cinq terribles actes de *Révolution* aux Français, que nous devons lire un de ces jours. Nous allons rire avec Doucet!

Et puis, ma foi, c'est tout. Le Magny, auquel nous avons manqué tous ces temps-ci, est tout détraqué. Veuillot a tiré sur notre : A la table de Magny (*sic*) et flétri ce repas d'Epicure. On parle de le reconstituer à un jour par mois.

Revenez-nous vite. La rue Saint-Georges a bien besoin du boulevard du Temple. Et on s'embrassera de bon cœur en se revoyant.

A vous des quatre mains.

JULES DE GONCOURT (10).

Vendredi.

Eh bien! c'est gentil. Nous avons bien pensé aussi à vous

(9) Dossiers Flaubert.
(10) Dossiers Flaubert.

tous ces temps-ci, mon cher ami. Vous êtes décidément un morceau de nous-mêmes et nous sommes, quoique deux, un peu décomplétés quand vous n'êtes pas là. Nos dimanches sont maintenant ennuyeux comme des dimanches. Le soir, seulement, nous nous rattrapons un peu, en dînant avec Saint-Victor, auquel je ne manquerai pas de serrer la main pour vous. Vous nous manquez beaucoup — et puis, c'est tout. Les choses continuent; Paris se ressemble; Claudin est toujours l'amant de cœur de Schneider et l'homme qui connaît le plus de gens connus. Aubryet se plaint de son estomac et de la mort de Louis XVI; Saint-Victor se rapproche de plus en plus de la religion de Marc-Aurèle — au moins par les idées; le printemps recommence encore une fois; les dîners de Magny sont tout ce qu'il y a de plus couru; on y a installé Taine et Renan *ipse;* nous tâchons de vous y faire un peu moins regretter, en faisant pousser à vue d'œil des cheveux blancs sur le crâne de Sainte-Beuve, par la conviction de nos paradoxes et le scandale de nos opinions littéraires, politiques et autres. Il y a eu, au dernier Samedi, une discussion sur Voltaire, d'une violence cordiale; on ne s'entendait plus manger. Voilà toutes les nouvelles de notre grande ville de province (11).

Dans la même lettre, Jules raconte à Flaubert qu'ils travaillent à leur roman *Renée Mauperin* et qu'ils ont visité les églises, le Vendredi saint, en vrais libres-penseurs.

Mon cher Flaubert, nous travaillons sans travailler. Nous musons. Nous sommes dérangés par ce qui dérange et surtout par ce qui ne dérange pas. Et puis, nous avons abordé une jeune fille bourgeoise de face, en plein (*Renée Mauperin*) on glisse, à tout moment, dans les œufs à la neige; et puis, peindre la bourgeoisie, c'est faire le tour d'une pièce de cent sous : on piétine sur place. Peut-être, parce qu'il est plat, notre roman s'allonge. Je vois encore au moins deux mois de noircissement de papier devant notre idée; il y a encore à faire danser tout notre monde; ils sont un tas, pendant tout ce temps-là, au bout de ficelles plus ou moins dissimulées. Nous avons, je vous jure, grande hâte d'avoir fini, d'abord pour avoir fini, ensuite pour nous jeter dans une

(11) Dossiers Flaubert.

œuvre tout autre, et surtout pour aller vous serrer là-bas, la main, puisque vous y tenez un peu.

Je le crois bien que c'est le Vendredi saint. Vous me demandez une façon décente de le passer pour un sceptique. Nous en avons trouvé une désespérée : nous avons hanté les églises très chic : Saint-Thomas d'Aquin, Sainte-Clotilde, etc... Eh bien, mon cher, je crois que tout cela est un plus mort que l'Académie. Ce qu'on appelle les fidèles, et il y en avait peu, m'a paru automatique; le Christ, au fond, bâillait; les jeunes gens, qui étaient là, étaient chauves, avec une tête en pain de sucre; les bedeaux même n'ont pas l'air de croire que c'est arrivé... Je crois qu'il n'y a plus que la crainte d'un déménagement et les frais d'un emménagement qui arrêtent les consciences. Je n'ai joui d'aucune éloquence; sans cela, j'aurais peut-être eu le plaisir de vous entendre recommander aux flammes...

Vos deux vieux amis, JULES DE G... (12)

Cette incompréhension religieuse n'étonne pas chez les Goncourt. Le christianisme leur était aussi indifférent que le paganisme. En 1877, d'Elli a publié une lettre de Jules à M. Ponthier, peintre à Paris, qui est une charge contre Rome, l'Antiquité, la peinture, les Raphaël, les Eglises, Saint-Pierre, le Carnaval et les mœurs.

Parmi les livres de Flaubert qu'ils louaient, mais n'acceptaient pas sans réserves, Edmond de Goncourt semble du moins avoir sincèrement admiré l'*Education Sentimentale.* Il écrit, le 24 novembre 1869 :

Cher vieux,

Je finis à l'instant votre bouquin, vos huit cents pages, que j'ai savourées à petites gorgées, et j'ai hâte de vous dire tout le plaisir, toute l'exaltation que m'a donnée cette lecture; Mme Arnoux est suavement... (*ici un gros mot*)... M. Arnoux est bien l'artiste mâtiné d'industrialisme. Deslauriers, avec son fond envieux, ses intermittences de perfidie et d'amitié, son tempérament d'avoué, voilà un type parfaitement dessiné de la vraie vilaine humanité la plus répandue. Frédéric, votre fruit sec de l'amour, est tenu admirablement dans la moyenne des passions d'intelligence, d'énergie, que vous lui vouliez;

(12) Dossiers Flaubert.

il a dans votre livre toutes les qualités et les défauts avec lesquels on manque sa vie; mais le type, il faut vous y attendre, ne plaira pas aux femmes; elles trouveront qu'on ne leur prend pas assez vite... et par contre-coup cela nuira à Gustave près des cocottes honnêtes ou deshonnêtes. Je ne vous fais pas l'injure de vous faire des compliments sur les paysages et les descriptions; on sait que vous avez le gaufrier de la chose. Je me contente de vous dire que c'est toujours mâlement écrit et très élevé de pensée.

L'opposition de Rosanette et de Mme Dambreuse charmante; la figure de pénombre et de clair obscur de la Vatnaz parfaite. Vive Dussardier! à bas Sénécal! Pellerin en dit de bonnes. Avez-vous bien blagué à la Prudhomme toutes les blagues conservatrices! Au fait, quel goût avez-vous pour le verbe *saillir* à l'imparfait? Ce verbe me semble jouir d'un vilain imparfait. Toutes les scènes où le populaire est en scène, ça grouille tumultueusement. En somme f... vous des critiques, des criailleries. Vous avez commis un fort livre, un roman qui raconte, dans une sacrée nom de Dieu de belle langue, l'histoire d'une génération. Une scène bijou, c'est la scène où la petite Louise, une de vos créations les plus délicieuses, envie la caresse que les poissons ressentent partout... et « le cri suave (voilà une épithète que je vous envie) qui jaillit comme un roucoulement de sa gorge », c'est du sublime de nature. Mais la scène pour moi suprêmement *chef-d'œuvreuse,* comme dirait Gautier, est la dernière visite à Frédéric. Je ne connais dans aucun livre rien de plus délicat, de plus touchant, de plus tendre, de plus triste et sans ficelle aucune. Le retrait du pied, quelle trouvaille! et tout, tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils entendent, là-dedans... Mon vieux, vous avez décroché la timbale.

Nous vous embrassons cordialement et irons vous voir au premier jour que Jules aura un peu retrouvé sa jambe.

ED. GONCOURT (13).

L'*Education sentimentale* fut accueillie assez froidement par le public, qui s'attendait à retrouver dans ce roman l'audace et le réalisme de *Madame Bovary.* Les journaux boulevardiers plaisantèrent. Le spirituel et superficiel Aurélien Scholl poussa la critique jusqu'à la

(13) Dossiers. Sur les Goncourt et Zola, voir les études de Léon Deffoux, critique intelligent et d'érudition sûre.

moquerie la plus ridicule. « Dans la ménagerie littéraire de notre temps, écrit-il en propres termes, M. Flaubert occupe une cage à part; c'est un sujet rare, une sorte de phénomène qu'on n'avait encore pas vu en France.

» Riche, il fait de la littérature en bon bourgeois, lentement, à ses heures, avec du calme, en n'essayant jamais de fouetter son cœur, nourri d'un sang fait avec du sucre de pomme.

» Nous sommes dans un âge de fièvre. La vapeur nous pousse, l'électricité nous donne des ailes, la presse a cent mille voix, la science refait le globe. Tout est en mouvement. Eh bien, dans ce temps-là, en vingt années, M. Gustave Flaubert, ayant des loisirs, a trouvé moyen d'écrire quatre volumes de romans!

» Un volume tous les cinq ans!

» Un tel procédé rappelle absolument cet ancien forçat du bagne de Toulon, condamné à perpétuité, qui pendant quarante ans a sculpté une noix de coco avec la lame de son canif. Il a eu beau y dessiner mille linéaments grotesques, il n'a jamais pu en faire autre chose qu'une tasse à boire une gorgée d'eau. »

Telle est la courtoisie qui régnait alors entre gens de lettres. Il est curieux de voir un homme comme Scholl, qui n'a fait toute sa vie que des calembours et des articles de boulevard, traiter avec cette désinvolture un écrivain comme Flaubert.

L'*Education sentimentale* a fait son chemin, depuis cette époque, dans l'estime du public. M. Dumesnil, l'homme de France le mieux informé sur Flaubert, a très bien expliqué les raisons de ce succès tardif (14).

Il reste encore beaucoup de lettres des Goncourt dans les dossiers Tanit. Ils écrivaient fréquemment à Flaubert, presque aussi souvent que Tourgueneff, dont la correspondance a déjà été totalement publiée.

ANTOINE ALBALAT.

(14) *Mercure*, 15 nov. 26.

LES
“ MYSTÈRES ” DE L'ÉDITION

Pour être éditeur, il ne suffit pas de faire fabriquer et de mettre en vente quelques livres; à ce compte-là, le nombre des éditeurs serait aussi grand que pourraient le faire croire les longues listes des annuaires où l'on ne rencontre néanmoins qu'un nombre réduit de firmes qui soient vraiment des maisons d'édition connues *urbi et orbi,* et de réputation inattaquable. Si, parmi le reste, il existe malheureusement, et inévitablement, quelques brebis galeuses, leur discrédit est notoire et mieux vaut ici les ignorer.

La pratique de l'édition comporte-t-elle vraiment des procédés mystérieux? Non, répond catégoriquement Mr Stanley Unwin, dans l'important ouvrage qu'il a récemment consacré à la profession d'éditeur et qu'il intitule : *The Truth about Publishing* (1). Tel que l'entendent les grandes maisons d'édition, le commerce du livre n'a rien d'occulte ni de clandestin, affirme l'auteur. Sans doute des gens obstinément soupçonneux lui objecteront le fameux : « Vous êtes orfèvre, M. Josse! » Mais pourquoi n'écouterait-on pas un orfèvre lorsqu'il est particulièrement expert dans son art?

Expert? Il n'est guère d'éditeur qui le soit plus que Mr Stanley Unwin. Il appartient à une famille célèbre d'imprimeurs; la fabrication du papier n'a pas de mystères pour lui; il a dirigé tour à tour les divers services d'une puissante maison d'édition; il s'est familiarisé avec

(1) *The Truth about publishing,* by Stanley Unwin, George Allen and Unwin, Londres, 7/6.

le commerce de détail, servant dans des librairies d'Angleterre et d'Allemagne, puis visitant les librairies d'Europe, d'Amérique, d'Asie, voyageant de Paris à Stockholm, de Londres à Leipzig, d'Egypte aux Indes et jusqu'au Japon, du Canada à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande, et s'instruisant partout de l'état de la librairie, de ses circonstances et de ses débouchés. S'il a des idées, il est allé les chercher sur place; s'il propose des méthodes nouvelles et des améliorations, elles lui sont inspirées par l'expérience. Prêtons-lui une oreille attentive : nous gagnerons certainement à l'entendre.

Après son minutieux apprentissage, Mr Stanley Unwin est entré comme associé et directeur dans une maison d'édition de fondation déjà ancienne, réputée surtout pour avoir publié les œuvres de Ruskin. Sous son impulsion, cette maison a repris une activité nouvelle et elle fait accueil aux auteurs les plus originaux et aux idées les plus hardies. Ayant acquis une expérience incomparable, Mr Stanley Unwin a démontré qu'il pouvait assumer les responsabilités d'un chef et y faire preuve de hardiesse et d'intelligence.

C'est cet expert qui entreprend de nous révéler « la vérité sur l'édition » en Angleterre. Elle ne diffère de l'édition en France que par des détails dont nous verrons plus loin l'intérêt. Outre-Manche aussi, l'édition a évolué et s'est transformée; elle garde une tendance marquée à se commercialiser d'une façon souvent empirique et irréfléchie, ignorante parfois, sans coordination suffisante entre les divers organes de production et de diffusion. Nous avons vu cela en France où des entreprises se sont créées dont quelques-unes ont sombré, dont d'autres ont été favorisées par un succès dû en partie à la chance et beaucoup sans doute à l'intelligence et à l'activité de leurs fondateurs. Dans certains cas, l'expérience pratique, les connaissances techniques, la tradition professionnelle ont manqué; à leur défaut, des pratiques nouvelles ont

été inaugurées, des initiatives hasardeuses ont été aventurées, des tentatives audacieuses ont été risquées avec des résultats plus ou moins brillants... Il reste à savoir ce que valent ces improvisations, quelle résistance auront ces échafaudages disproportionnés, et s'ils ne se maintiennent pas par de continuelles consolidations de fortune. Pour qu'il tienne la mer, un vaisseau doit être bâti selon d'immuables règles, et l'on ne va jamais loin avec une barque qu'il faut radouber à chaque escale ou après le moindre grain.

La tâche de l'éditeur est loin d'être simple, déclare Mr Stanley Unwin, et le processus complet de la publication des livres est infiniment plus complexe qu'il ne l'était il y a à peine une génération. Il réclame aujourd'hui des connaissances techniques infiniment plus variées et une expérience pratique beaucoup plus exercée. Un flair pour discerner ce que veut le public, ou ce qu'on lui fait croire qu'il veut, un goût littéraire et un jugement critique excellents, un vif désir de publier de la bonne littérature sont des qualités indispensables, mais il en est d'autres qui sont plus essentielles encore pour la tâche quotidienne de l'éditeur.

Avec ce préambule, l'auteur se met à l'œuvre. Il commence avec l'arrivée des manuscrits, l'accusé de réception, leur inscription sur les registres *ad hoc*, leur triage, leur lecture et le rapport des lecteurs, la décision finale de l'éditeur. En passant, il donne d'excellents conseils aux auteurs sur la présentation d'un manuscrit qui doit être de préférence dactylographié. Beaucoup d'auteurs prétendent que les éditeurs retournent les manuscrits sans les lire; Mr Stanley Unwin proteste contre cette allégation, mais il cite la sage remarque du Dr Johnson qu'il n'est pas besoin de manger le bœuf tout entier pour s'apercevoir qu'un beefsteak est coriace. Il est de même évident qu'un éditeur d'ouvrages historiques et philosophiques renverra sans le lire le manuscrit d'un roman humoristique.

Si le manuscrit est accepté, il s'agit d'entrer en relations

avec l'auteur ou son agent. Mais avant de savoir quelles conditions il peut offrir, l'éditeur est obligé de faire établir un devis de l'ensemble des frais et débours que comporte la fabrication et la vente de l'ouvrage. La tâche est complexe et délicate. Elle exige un soin méticuleux. L'habitude en Angleterre est de compter en mots. On dit d'un ouvrage qu'il a soixante ou quatre-vingt mille mots, ce qui permet des supputations assez précises. Mais encore faut-il être prudent. Un romancier, par exemple, se servira de mots courts, d'une et deux syllabes, fort nombreux dans la langue anglaise, mais un philosophe, un psycho-analyste emploieront une proportion plus grande de termes de plusieurs syllabes, de sorte que le nombre de mots qui donnera quatre pages pour le romancier en fera cinq pour l'écrivain scientifique. Les notes de bas de page, les citations en petits caractères, en grec, en hébreu, en italiques, les tableaux, réclament des estimations spéciales. Sauf dans le cas de volumes faisant partie de séries de présentation identique, chaque volume doit avoir sa physionomie spéciale et être considéré comme possédant une individualité propre; son aspect final dépendra du format, de la qualité du papier, du choix des caractères, toutes conditions qui influeront sur les estimations et grossiront le total du devis. Tout doit être prévu : la composition, l'imposition, le papier, la mise en train et le tirage, et, s'il y a des illustrations, le coût des clichés et leur tirage, le papier spécial, la rétribution du dessinateur, les corrections, le brochage ou la reliure, les empreintes, les couvertures, le transport du papier de la fabrique à l'imprimerie, des volumes de l'imprimerie chez le brocheur et chez l'éditeur, l'expédition des colis chez les libraires ou leur retour, la publicité, le pourcentage des frais généraux, au total de quoi s'ajoute la rémunération de l'auteur. Le prix de vente du volume ne saurait être établi qu'en tenant compte de tous ces éléments, sans compter la délicate question

du nombre d'exemplaires à imprimer, le prix de revient diminuant en proportion de l'importance du tirage. Le prix de vente doit laisser place à la remise accordée aux commissionnaires et aux libraires, non moins qu'à un légitime bénéfice pour l'éditeur.

En Angleterre, à l'heure actuelle, le papier se paie couramment près de deux fois ce qu'il coûtait avant la guerre. De même, les factures d'imprimeur sont triplées. La reliure a augmenté de deux fois et demie; dans l'ensemble, un livre coûte trois fois plus à produire qu'en 1914, alors que son prix de vente n'a augmenté que de vingt à trente pour cent.

Mr Stanley Unwin estime que pour qu'un livre « fasse ses frais », le prix de vente ne devrait pas être fixé à moins de trois fois le coût de sa production, c'est-à-dire le coût du papier, de l'impression et de la reliure. En dépit du fait indubitable de l'augmentation du prix de revient, ajoute l'éditeur, le prix de vente n'a pas augmenté proportionnellement, et il conclut en conséquence que les livres sont ainsi relativement meilleur marché qu'avant la guerre. L'explication, selon lui, est que : 1° on vend plus de livres et le tirage de chaque ouvrage est plus important; 2° les éditeurs travaillent avec une marge réduite de bénéfice, souvent insuffisante pour compenser les pertes inévitables; 3° on publie moins de nouveautés, contrairement à l'opinion communément acceptée.

La question des traités avec les auteurs fait l'objet d'un chapitre spécial. Il serait excessif de prétendre que l'auteur y laisse entrer la moindre considération de sentiment, ce dont, d'ailleurs, on ne saurait s'étonner; ne serait-il pas absurde de demander que l'éditeur soit avant tout un philanthrope? En tout cas, il convient de reconnaître que Mr Stanley Unwin témoigne vis-à-vis des auteurs d'une sympathie tour à tour indulgente et sévère, et

vis-à-vis de leurs intérêts d'un souci clairvoyant et sagace.

Les traités doivent être de plusieurs types. Lorsqu'il s'agit d'édition, le profane, et même aussi l'écrivain, sont enclins à n'envisager que le roman. Mais celui-ci n'entre que pour un septième dans la production totale du livre, qui atteint annuellement un total de douze mille titres anglais. Il est des ouvrages scientifiques, des travaux d'érudition, desquels ni l'auteur ni l'éditeur n'attendent de profit; dans la plupart des cas, ces livres ne couvrent même pas leurs frais, encore qu'à défaut de bénéfice pécuniaire ils rapportent parfois à leurs auteurs des prix ou des distinctions académiques et leur valent des nominations avantageuses à des postes universitaires ou administratifs. Quand ces ouvrages sont publiés de compte à demi, les auteurs retirent des profits indirects, longtemps avant que l'éditeur n'encaisse la moindre somme. Mr Stanley Unwin cite à ce propos un exemple curieux : vers 1890, les prédécesseurs de ses prédécesseurs publièrent un savant ouvrage qui valut à son auteur un professorat lucratif dont il prit sa retraite avant que le livre n'ait rapporté un penny. Ce ne fut cependant pas une perte sèche : depuis cinq ou six ans, le livre se vend régulièrement et l'auteur et l'éditeur se partagent désormais un gain appréciable. La patience est une vertu indispensable à l'éditeur, dont les catalogues contiennent ainsi beaucoup de titres « honorables » qui ont du prestige aux yeux du lecteur; ils valent à la firme estime et renommée, mais ils n'ont guère de crédit auprès du service de la comptabilité, qui ne les connaît qu'au moment de l'inventaire pour constater que leur vente est nulle.

S'il est quelques auteurs qui possèdent un sens avisé de leur intérêt et qui l'exercent, la généralité accepte passivement les conditions offertes et signe les traités sans se donner la peine d'en comprendre les clauses, ni d'en prévoir les conséquences. Des contestations s'ensui-

vent et, au lieu de se reprocher d'avoir agi à la légère, l'auteur incrimine l'éditeur, lui impute les plus noirs desseins et l'accuse de l'avoir « roulé ». Certes, des auteurs malavisés tombent parfois entre les mains de marchands de papier imprimé que ne tourmentent guère les scrupules, et leur imprudence les rend victimes de procédés indélicats. Mais les grandes firmes anciennes se sont édifiées sur des principes d'honnêteté rigoureuse qu'elles continuent à pratiquer résolument. L'expérience de longues relations avec elles démontre sans discussion possible que les traités qu'elles passent protègent autant les intérêts des auteurs que les leurs propres; l'expérience démontre aussi que *dans la pratique*, c'est presque exclusivement l'éditeur qui se trouve lié par les clauses du contrat. Quelle est donc la firme de fondation suffisamment ancienne qui ne puisse exhiber un nombre imposant de contrats dont les clauses ont été plus ou moins violées par les auteurs? Les cas ne sont-il pas fréquents aussi où les auteurs n'ont tenu aucun compte de leurs engagements, sans que l'éditeur ait eu recours à des poursuites judiciaires, quels qu'aient été son bon droit ou son indignation? Les brebis galeuses ne sont pas toutes dans le troupeau des éditeurs, encore que le public n'entende guère parler que de ceux-ci, remarque mélancoliquement Mr Stanley Unwin.

§

Si les auteurs sont rares qui savent quels soins méticuleux exige la fabrication d'un livre, quelles dispositions méthodiques il faut suivre pour maintenir les frais de production à leur minimum, plus rares encore sont les acheteurs qui se représentent la somme de travail et de débours qu'a coûté le volume que leur libraire leur remet. Sans perdre de temps, depuis le moment où le manuscrit a été accepté, trois mois au moins s'écoulent

jusqu'au jour de la mise en vente. En des cas d'urgence, si le papier est chez l'imprimeur, si celui-ci peut mettre immédiatement à la composition et si ses machines sont prêtes à tirer tout de suite, si le brocheur ne cause aucun retard, un livre peut être fabriqué en un délai moins long, exigeant d'ailleurs des frais plus considérables. Mais normalement, en faisant diligence et sans encourir de suppléments de frais, il faut admettre qu'une période de trois mois est la plus courte pour produire un livre. Un bon éditeur confiera ses travaux à un bon imprimeur; il aura du reste une ou deux imprimeries qui exécuteront la plus grosse part de ses travaux, mais il gardera une indépendance suffisante pour pouvoir en cas d'urgence recourir aux services d'autres imprimeurs compétents. Une imprimerie bien outillée, avec un bon personnel, travaille mieux et plus vite, et finalement à meilleur marché.

Quand le livre est fabriqué, il faut le vendre. S'il a fallu jusqu'ici que l'éditeur veille à cent détails, et sans doute rectifie maintes anicroches, il est loin d'être au bout de ses peines. C'est maintenant un nouvel organisme qui fonctionne et peu de gens se doutent de la minutie de ses rouages et de leur complication. Nous n'entrerons pas ici dans ces détails. Un seul point nous retiendra : la publicité.

A juger d'après les apparences, il est fait pour les livres, en Angleterre, beaucoup plus de publicité qu'en France. Les éditeurs britanniques passent régulièrement des clichés annonçant, non pas un ouvrage, mais une liste entière de leurs nouveautés dans les quotidiens, les publications hebdomadaires, mensuelles et trimestrielles, sans compter les organes professionnels, tels que *The Bookseller* ou la *Publishers' Circular* qui correspondent à la *Bibliographie de la France*. Chaque type d'ouvrage nouveau trouve un type de publication spéciale où il est nécessaire de l'annoncer. Un livre traitant de constructions mécaniques devra être annoncé dans *Engineering*, un travail

médical dans *The Lancet*, d'agriculture ou d'hippologie dans *Country Life* ou *The Field*, de finance dans *The Economist* ou *The Statist*, de théâtre dans *The Era*, de philosophie dans *Mind* ou *The Hibbert Journal*, de science dans *Nature* ou dans *Discovery*; quel que soit le sujet dont traite un livre, il existe une ou plusieurs publications lues par un public spécialisé qu'il faut atteindre : et il convient de discerner les plus importants entre ces périodiques consacrés par exemple à l'enseignement, à la jeunesse, aux sports, aux arts : architecture, peinture, sculpture, musique; à l'électricité, à l'automobile, à la sans-fil, à l'aéronautique, aux questions sociales, religieuses, féminines, commerciales, industrielles, coloniales, etc.

Quelle somme proportionnelle l'éditeur anglais prévoit-il pour annoncer ses nouveautés? Pour un roman dont la vente atteindra quinze cents exemplaires, au prix habituel de sept shillings et six pence, il dépensera une moyenne de cinquante livres, soit vingt pour cent d'une recette brute d'environ deux cent cinquante livres pour l'éditeur. En général, dans le devis des frais de fabrication, la dépense de publicité figure dans la proportion de cinq à six pour cent de ses frais. Certains éditeurs américains prétendent qu'ils réservent pour la publicité dix pour cent de leurs recettes brutes.

On sait que dans les pays anglo-saxons, la publicité joue un rôle formidable et que quiconque a quelque chose à vendre ne saurait s'en passer. La surface couverte par les annonces dans les quotidiens et certains périodiques dépasse de beaucoup la quantité de texte offerte aux lecteurs. A Londres et dans les provinces, les journaux du matin ont vingt et vingt-quatre pages dont plus de la moitié est occupée par la publicité. La première page de certains journaux populaires, à tirage qui dépasse le million, se paie un prix vertigineux. Il est vrai, autant que je sache, qu'aucun éditeur ne s'est encore offert ce luxe,

réservé aux spécialités pharmaceutiques, aux produits de beauté et aux grands magasins.

Depuis quelque temps, certains éditeurs ont recours à l'affiche pour des romans à grand succès : ce sont de petites affiches collées dans les cadres de publicité sur les parois des ascenseurs, ou sur les murs de certaines stations du Métropolitain. Mais la portée d'une publicité de ce genre est probablement limitée et il est douteux qu'elle rapporte ce qu'elle coûte. Mr Stanley Unwin estime qu'elle a surtout pour effet de stimuler la demande du volume dans les bibliothèques de prêt et qu'elle envoie peu d'acheteurs chez le libraire.

A tout prendre, et à considérer l'usage généralisé de la publicité outre-Manche, on peut se demander si les livres occupent dans le budget d'ensemble de la publicité une place proportionnellement supérieure à celle qu'ils occupent en France, où les auteurs se plaignent amèrement de la parcimonie des éditeurs quand il s'agit d'annonces. Les auteurs anglais paraissent avoir sur la publicité des idées aussi vagues que leurs confrères français. Mr Stanley Unwin en donne un exemple. Un de ses auteurs prétendait qu'une vaste campagne de publicité ferait vendre son livre en quantités innombrables. Ayant des doutes à cet égard, la firme proposa à l'auteur l'arrangement suivant : celui-ci avancerait les fonds à fixer à son gré pour des annonces à passer où et comme il l'entendrait, et la firme se chargerait d'exécuter gratuitement ses instructions. Il avait toute liberté de consulter tels experts qu'il lui conviendrait. Par contre, MM. George Allen and Unwin s'engageaient à lui rembourser le total de ses débours si, à dater de ce jour, les recettes brutes dépassaient les deux tiers des sommes dépensées en publicité. La campagne fut remarquablement bien conduite, mais les rentrées n'atteignirent pas la moitié de la dépense.

L'expérience semble démontrer que la publicité, si

étendue et si persuasive soit-elle, n'arrive pas à faire vendre avec profit un volume que le public n'est pas de lui-même enclin à demander. Mr Unwin appuie de deux exemples cette opinion. Récemment, un budget de publicité très habilement réparti, se montant à deux mille cinq cents livres, fut dépensé pour un livre du prix de deux shillings. C'était un ouvrage sérieux et la vente atteignit quarante mille exemplaires, qui donnèrent comme recettes brutes deux mille huit cents livres. La marge de trois cents livres pour payer les frais de fabrication prouve qu'avec une demi-douzaine de succès de ce genre, une maison d'édition n'a d'autre alternative que de fermer boutique ou de faire faillite. Le second exemple est moins décourageant. Une publicité de trois mille livres assura la vente de soixante-dix mille exemplaires d'un autre ouvrage à deux shillings, ce qui fournit cinq mille livres de recettes brutes. Il va sans dire que là encore l'affaire se soldait à perte, mais peu après un ouvrage du même auteur, et de caractère un peu moins technique, publié à un shilling six pence, eut une vente qui approcha de cent mille, bien qu'une somme de cent cinquante-six livres seulement eût été dépensée en publicité. L'éditeur apprécia cette compensation, et se félicita de n'avoir pas laissé son auteur passer dans une autre maison qui aurait eu les profits à son détriment.

On peut inférer de là que la publicité faite sur un livre profitera aux suivants, comme elle se répercute, sans doute dans une mesure moindre, jusqu'aux précédents. Il est vraisemblable aussi que, dans l'ensemble et par la suite, une maison d'édition bénéficie de toute publicité qu'elle fait; elle familiarise les acheteurs avec sa firme et s'acquiert la sympathie des libraires qui n'ignorent pas qu'ils profitent de son effort sans qu'il leur en coûte rien. La publicité ne consiste pas seulement à lancer un article, à faire vendre plusieurs éditions d'un livre, à gagner à soi une clientèle nouvelle; elle a pour but

non moins important de conserver et de s'attacher la clientèle acquise et de maintenir une entreprise en bonne posture sur le marché, à côté de concurrents actifs, en face souvent de nouveaux venus qui ne ménagent pas leur peine et bénéficient de l'attrait de l'inconnu.

On a souvent énuméré les difficultés auxquelles se heurte l'éditeur dès qu'il veut faire de la publicité; il ne dispose que de sommes infimes et rigoureusement limitées. Les tarifs de publicité sont prohibitifs quand il s'agit d'un livre; ils sont établis pour des marchandises de vente courante, pour des articles qu'on achète à nouveau plusieurs fois : un cirage, un savon, une pâte dentifrice, un parfum, une crême de beauté, une pâte pectorale, des pastilles ou des spécialités pharmaceutiques, une marque de café, de chocolat, une liqueur, un apéritif. Tandis que chez l'épicier, ou dans l'officine du pharmacien, le client réitérera indéfiniment son achat, il est rare que le client du libraire répète sa commande : un seul exemplaire d'un ouvrage lui suffit; et encore il ne se fera pas faute de prêter cet exemplaire à plusieurs amis.

Tout le monde a toute la vie besoin de savon et de cirage, tout le monde doit sans cesse remplacer chapeaux ou chaussures et une infinité d'objets indispensables dont regorgent boutiques et grands magasins, mais tout le monde n'achète pas de livres. Prenez une petite ville ou une bourgade de province et comptez les maisons dans lesquelles figurent quelques rayons de bibliothèque : vous n'en trouverez pas une sur cent; et la plupart du temps, ces rayons ne contiennent que bien peu de nouveautés ou de livres récents. En pleine campagne, dans les villages ou les hameaux écartés, le livre est inconnu; on n'y reçoit ni revue ni magazine; on n'y lit même pas le journal, sinon quelque feuille locale. Je parle ici de la France, car en Angleterre les classes populaires lisent volontiers une sorte de littérature adaptée à leurs besoins, de valeur inférieure peut-être au roman-feuilleton de chez

nous; les magazines à bon marché qui débitent ce genre de « fiction » sont en vente dans le bazar-épicerie du village, *general stores*, et de là pénètrent dans plus d'un humble cottage. Nous n'en sommes pas encore là en France, et il est douteux que l'ordinaire lecteur du grand quotidien de Paris ou de province attache beaucoup d'attention aux annonces de librairie.

Les auteurs ne perçoivent pas toujours ces nuances; ils ont l'excusable illusion de croire que quiconque sait lire doit les lire et que leurs livres sont impatiemment attendus par les masses. Les éditeurs ont acquis assez d'expérience pour ne point se leurrer sur l'effet de la publicité élaborée pour des denrées qui se mangent ou se boivent, pour des produits indispensables à la coquetterie du beau sexe ou que les humains égrotants absorbent dans l'espoir plus ou moins chimérique de soulager leurs maux et de prolonger leur existence valétudinaire. Annoncer un livre comme un apéritif ou une panacée serait une duperie : non seulement les tarifs le déconseillent, mais on risque aussi d'aller à l'encontre du but poursuivi; un lecteur difficile s'imaginera qu'un livre annoncé dans un organe à grand tirage s'adresse à la foule et n'est pas de la qualité qu'il recherche; les autres, qui achèteront ce livre par surprise, seront déçus de n'y pas trouver ce qu'ils attendaient. Ce n'est donc pas le tirage d'un journal qu'il faut considérer, mais la qualité de ses lecteurs. Dans bien des cas, un périodique convient mieux, mais là encore la discrimination est nécessaire. Tel organe lu par un nombreux public intelligent, de culture plus ou moins poussée, ne fera pas vendre de livres pour cette simple raison que ce public est de condition moyenne, et que ses ressources limitées ne lui permettent pas d'inscrire à son budget la moindre somme pour l'achat de livres. Les revues semblent à tous égards préférables, parce qu'au moins elles s'adressent à un public cultivé, curieux de choses intellectuelles et

possédant les moyens de satisfaire les aspirations et les besoins de son esprit.

D'aucuns affirment que les organes spéciaux existants suffisent à informer les acheteurs possibles et que la coûteuse publicité des journaux est superfétatoire. Leurs arguments ne manquent pas de logique. Les gens qui achètent un livre *seulement* sur le vu d'une annonce sont en nombre infime, allèguent-ils; guère plus nombreux ceux qui l'achètent parce que le titre les a séduits. Rappellerai-je à ce dernier propos un souvenir personnel? C'était au cours de la dernière maladie d'Oscar Wilde, alité dans une sordide chambre de l'hôtel d'Alsace, rue des Beaux-Arts. J'allais souvent le voir. Un jour, je remarquai sur sa table de nuit un livre qu'il avait acheté la veille pendant une promenade en voiture avec un de ses amis anglais. « C'est le titre qui nous a tentés », m'expliqua Wilde, et il ajouta en souriant : « Nous avons été déçus! » Le volume s'appelait : *L'Envers d'une Sainte.*

C'est une tâche de chaque jour d'acheter les aliments des repas, et c'est quasi automatiquement qu'on fait l'emplette des mille et une choses quotidiennement nécessaires et qu'il faut remplacer continuellement. Mais l'acquisition d'un livre ne s'impose pas par un besoin impérieux. A défaut des annonces, quels mobiles déterminent l'acheteur? Il s'est plus ou moins engoué de l'auteur; ses œuvres précédentes lui ont plu; il se promet de se procurer sans tarder ce nouvel ouvrage... et il oublie! Un ami qui l'a lu lui en parle, le lui recommande... et le lui prête! S'il ne le lit pas de cette façon gratuite, il faudra sans doute un nouveau rappel de mémoire pour qu'il passe chez le libraire, ou téléphone qu'on lui envoie le volume. La publicité doit jouer ce rôle de rappel.

Mr Stanley Unwin expose de façon intéressante la conclusion à laquelle l'ont amené ses expériences. Une campagne d'annonces n'est profitable que si une demande se dessine sur une nouveauté. Dans ce cas, une campagne

prudente et bien comprise peut déclencher le mouvement, l'accélérer, et assurer le maximum de diffusion de l'ouvrage. Dans le cas contraire, il serait inutile autant qu'inepte de risquer une dépense dont on ne saurait attendre aucun rendement. Mr Unwin maintient qu'une certaine publicité est indispensable, qui, du reste, est faite pour toute nouvelle publication. De même que tous les éditeurs français annoncent leurs livres dans la *Bibliographie de la France*, leurs collègues britanniques prennent des colonnes d'annonces dans les organes spéciaux, tels que le *Publishers' Circular*, *The Bookseller*, *The Times Literary Supplement*, ainsi que dans divers périodiques où la critique littéraire tient une place prépondérante : *The Bookman*, *The Spectator*, *The Saturday Review*, *The Outlook*, *The New Statesman* et d'autres. C'est par l'entremise de ces organes que les libraires et les bibliothécaires sont informés de la publication de tous les ouvrages nouveaux, en même temps que d'excellentes notices les renseignement sur leur valeur. En outre, par ces organes, l'éditeur atteint les diverses catégories de lecteurs cultivés, les universitaires, tous ceux qui, par goût ou par obligation professionnelle, se tiennent au courant de ce qui paraît dans une branche quelconque de l'activité intellectuelle, et à qui leurs moyens permettent de se les procurer.

§

Il est un aspect de la question que Mr Unwin n'a pas traité, pour cette bonne raison que le cas ne se présente pas en Angleterre. C'est que la librairie n'a pas, outre-Manche, à subir la concurrence de la presse quotidienne et périodique. Entendons-nous. En général, les journaux se cantonnent dans l'information, ils se bornent à donner des nouvelles de toute espèce et de toute provenance, et ils en trouvent assez pour emplir un nombre de colonnes double ou triple de nos journaux français. C'est depuis

peu seulement que quelques organes populaires insèrent de la littérature d'imagination et publient un feuilleton; ce qui du reste ne porte aucun préjudice à la librairie, car les lecteurs de ces feuilles fréquentaient peu les libraires; tout au plus les magazines et recueils périodiques de « fiction » qui donnent des contes, nouvelles et romans de genre crûment populaire pourraient-ils se plaindre.

De leur côté, les périodiques, hebdomadaires et autres, qui se spécialisent dans la critique, s'abstiennent de publier aucune littérature originale; à de rares exceptions près, ils se bornent à insérer des commentaires sur la politique intérieure et extérieure, sur les questions économiques, sur les sujets d'actualité; le reste de leurs pages est exclusivement occupé par la critique dramatique, littéraire, artistique et musicale. Un des modèles du genre est assurément le supplément littéraire du *Times*, qui paraît chaque vendredi et constitue une publication indépendante du quotidien. Les comptes rendus qu'insérent ces périodiques sont rédigés de façon remarquable par des experts et des critiques spécialement compétents. Le directeur s'est assuré, dans chaque domaine du savoir humain, les collaborateurs les plus qualifiés, des savants de haute réputation, des professeurs, des érudits, des écrivains et des poètes fameux, qui acceptent l'anonymat communément de règle. L'existence de ces revues critiques est assurée par leur tirage, abonnements et vente au numéro, et par le revenu de leurs pages d'annonces, beaucoup plus nombreuses que dans les organes français du même genre. C'est probablement ce revenu de leur publicité qui permet aux revues critiques anglaises de vivre sans avoir à séduire l'acheteur par l'offre de miscellanées littéraires qui dans trop de cas saturent le lecteur et le détournent d'acquérir les livres qu'on lui recommande d'autre part.

Cette saturation est à craindre si l'on considère divers organes d'information littéraire qui se publient en France

depuis quelque temps. Les lecteurs qui ne disposent journellement que de courts loisirs risquent de trouver là une provende intellectuelle qui leur suffira pour la semaine. Des comptes rendus abondants et détaillés leur donnent sur les livres nouveaux des aperçus et des opinions dont ils se contenteront pour en parler en bien ou en mal. Sans doute, le nombre et l'importance des critiques et analyses consacrées à son livre flattent toujours un auteur, mais leur effet sur la vente peut prêter à la controverse.

Deux choses sont absolument certaines, écrit Mr Stanley Unwin, c'est que des comptes rendus favorables ne signifient pas nécessairement une bonne vente, pas plus que leur absence une vente nulle. L'espace consacré à un livre est quelquefois plus important que ce qu'on en dit, mais ce n'est pas toujours vrai.

Il ne faut pas non plus, selon notre auteur, attendre un résultat phénoménal des articles que les grands quotidiens consacrent parfois à un livre, pour des raisons qui n'ont rien à voir avec son mérite littéraire. Mr Unwin cite l'exemple de l'ouvrage dans lequel le Dr Montagu Lomax relate ses *Expériences d'un Médecin des Fous*. Peu de livres ont jamais reçu pareil accueil. Dès qu'il parut, les journaux lui consacrèrent unanimement des colonnes entières et entamèrent des polémiques sur les révélations du médecin, si bien qu'une commission officielle fut désignée pour enquêter sur le régime des asiles en Angleterre. La question agita tout le pays, et la rumeur voulut que le Docteur eût retiré de la vente de son livre de telles sommes qu'il prenait sa retraite! Mr Unwin entendit certifier le fait au cours d'un dîner où tout le monde discutait de l'ouvrage comme s'il l'avait lu, sinon acheté. L'éditeur demanda à chacun des convives à tour de rôle s'ils l'avaient acheté et lu. Pas un seul ne l'avait acheté et deux seulement l'avaient emprunté à leur cabinet de lecture. Mais les journaux en avaient

extrait la majeure part des détails intéressants, au point que le public s'estimait suffisamment renseigné et que personne ne se souciait de débourser le prix du volume. Cet incident se passait quatre mois après la publication de l'ouvrage et à cette date la vente n'avait pas atteint sept cents exemplaires, c'est-à-dire que les rentrées étaient loin de couvrir les faits de fabrication, et que ni l'auteur ni l'éditeur n'avaient encore encaissé un penny de bénéfice.

§

Pour la plupart, les éditeurs anglais attachent une grande importance au service de presse; ils veillent à ce que les exemplaires soient distribués à bon escient. Ils n'en laissent pas le soin à l'auteur, qu'ils consultent néanmoins. Celui-ci reçoit en tout et pour tout six exemplaires gratuits, et s'il en désire davantage, ils lui sont facturés avec la remise de librairie. Pour que le plus grand nombre possible de comptes rendus paraisse le jour même de la mise en vente, les exemplaires de service sont expédiés à l'avance, avec un « papillon » indiquant la date de publication et exprimant le désir qu'aucune notice ne soit publiée avant cette date. Comme les livres ne sont pas envoyés en dépôt et qu'ils ne sont livrés qu'à compte ferme, les libraires sont avisés au début de chaque saison des ouvrages que chaque maison d'édition prépare; ils reçoivent des prospectus et des listes descriptives, d'après lesquels ils passent leurs commandes. Dans l'intervalle, des notes communiquées par l'éditeur paraissent dans les journaux et les revues, tenant en haleine la curiosité présumée du public. C'est tout à l'encontre des coutumes françaises, qui font mystère jusqu'à la dernière minute des livres nouveaux à paraître, et l'on se demande vraiment pourquoi.

Somme toute, Mr Stanley Unwin est d'avis que, dans l'état actuel des choses, les moyens les plus pratiques

sont empoyés pour informer le public de la publication d'un livre. Il est aisé de les critiquer, il est moins facile de les améliorer. En tout cas, la preuve est faite outre-Manche que la publicité dans les quotidiens à grand tirage ne rapporte pas ce qu'elle coûte. En serait-il de même en France?

§

On ne saurait dire que la distribution des livres est aussi perfectionnée en Angleterre qu'elle l'est en Allemagne, en Hollande ou en Scandinavie. A juste titre, Mr Unwin admire l'organisation du commerce du livre dans ces pays. Toutefois il n'a que quelques vagues références à ce qui se fait maintenant en France. Il semble ignorer l'existence de la « Maison du Livre » qui constitue cependant une excellente *clearing house* à l'exemple de Leipzig, d'Amsterdam et de Stockholm. Elle applique un système coopératif qui, entre autres avantages, réduit considérablement les frais généraux des éditeurs et des libraires et accélère les livraisons. Mr Unwin est trop bien informé des doctrines coopératives pour n'en être pas un partisan résolu. Il l'est, certes, car, parmi les améliorations qu'il envisage, il préconise un projet de publicité coopérative qui unirait les efforts des éditeurs et des libraires. Il est regrettable qu'il se borne à le mentionner sans en indiquer les modalités. On devine que son projet a été mûrement étudié et qu'il est remarquablement compréhensif. La presse quotidienne serait utilisée pour éveiller et développer le goût de la lecture dans le public, pour créer un besoin de lecture et démontrer la nécessité des préoccupations intellectuelles dans l'existence quotidienne. Ce serait là une campagne d'ordre général, mais les annonces d'ouvrages particuliers seraient réservées aux périodiques dont les lecteurs sont à l'affût de toute information concernant les livres nouveaux. En outre, la clientèle serait plus directement

touchée encore par l'envoi de circulaires et de prospectus spéciaux dont se chargeraient surtout les libraires. Tout cela, semble-t-il, se pratique depuis longtemps en France, individuellement, au moins par beaucoup d'éditeurs et de libraires, mais sans doute de meilleurs résultats seraient-ils obtenus par la coopération.

Pour ma part, et en ce qui concerne la France, je ne vois pas pourquoi la presse quotidienne ne serait pas utilisée pour l'annonce directe des livres. Il suffirait de trouver une solution au problème des tarifs. Autant que je me souvienne, il a été résolu jadis, dans le journal *Les Nouvelles*, fondé par Mme Marguerite Durand et par M. Jacques Stern. L'une de ses six pages, une fois par semaine, était exclusivement consacrée à des comptes rendus, et sur cette même page paraissaient les annonces de librairie, pour lesquelles un tarif raisonnable avait été établi. Il est évident qu'une page de ce genre contenant des articles brefs, bien faits, des critiques indépendantes et impartiales, deviendrait vite un attrait et attirerait à un quotidien une clientèle intelligente qui lui resterait fidèle. Du reste, le fait est admis désormais, puisque les journaux ont maintenant, à peu d'exceptions près, des « courriers littéraires » et des rubriques bibliographiques fort intéressants et très appréciés.

§

Certains auteurs sont enclins à s'estimer satisfaits de toute publicité qui célèbre leur personne. C'est mettre la charrue devant les bœufs. La publicité n'est pas exclusivement faite pour contenter leur amour-propre : avant tout, elle poursuit le but essentiellement pratique de faire acheter leurs œuvres. Il est rare qu'on enregistre une pénurie d'auteurs; nous entendons même fréquemment soutenir qu'il y en a pléthore : il est donc prudent de ne leur fournir aucun encouragement à se multiplier.

L'effort doit porter plutôt sur la multiplication des lecteurs et des acheteurs. La librairie se plaint volontiers que la demande ne soit certainement pas adéquate à l'offre, et que la publicité, telle qu'elle est comprise actuellement, n'arrive pas à ouvrir de suffisants débouchés. Le problème serait donc de répéter sans cesse et par tous les moyens les arguments capables de persuader le public qu'il a besoin de livres. Simultanément, il faudrait lui en faciliter l'acquisition, les mettre à sa portée, les lui placer sous la main, juste au moment où il les veut. La librairie allemande pratique largement l'envoi en communication, mais il existe d'autres méthodes, et l'on peut en inaugurer de nouvelles. Mr Stanley Unwin en propose une qu'on s'imagine aisément devoir être efficace. Si les gens ne vont pas chez le libraire, pourquoi le libraire n'irait-il pas à eux? En Grande-Bretagne autant qu'en France, la population rurale demeure réfractaire à l'attrait du livre, c'est un fait. Mais a-t-on jamais essayé de la tenter vraiment?

On peut démontrer qu'elle succombe sans trop de peine à la tentation. Je connais une bourgade où un boutiquier, qui tenait surtout des articles de bimbeloterie et de papeterie fort commune, se mit un jour en tête d'avoir « un rayon de librairie ». Lisant très peu lui-même, il n'y connaissait à peu près rien, et son premier stock fut incroyablement hétéroclite. Mais peu à peu, il se forma une petite clientèle dont il apprit à connaître les besoins; pendant la guerre, les blessés et les convalescents hospitalisés dans la localité se procurèrent par ses soins une masse considérable de lecture, et le « rayon de librairie », qu'il avait un moment pensé abandonner, devint une source fructueuse de revenus. Il l'a conservé, et, les jours de foire et de marché, il vend un nombre surprenant d'ouvrages; dans ce cas, l'offre a créé la demande, et l'homme assure qu'on lit beaucoup plus qu'avant la guerre.

L'exemple est digne d'être suivi. Il conviendrait aussi de faire l'essai du projet que préconise Mr Unwin. De même que des marchands ambulants visitent les villages, les hameaux et les fermes isolées avec une pacotille variée, entassée dans des voitures souvent automobiles à présent, de même un libraire ambulant pourrait parcourir la campagne, s'adressant à la même clientèle, s'installant sur les marchés et les champs de foire, déballant un assortiment bien composé de livres et de papeterie. Il est évident que son stock devrait comprendre *La Clef des Songes* et *Le Parfait Secrétaire, La Cuisinière Bourgeoise* et *La Médecine pour tous*; mais il pourrait bien aussi débiter couramment des manuels pratiques concernant la sans-fil, les installations électriques, l'automobile, le jardinage, la grande culture, la basse-cour, le bétail, et bien d'autres sujets, et nul doute encore qu'il n'écoule en grande quantité toute une littérature d'imagination dans ces éditions à bon marché qui s'entassent dans les bibliothèques des gares. Rien ne dit qu'il ne se ferait pas une clientèle plus cultivée : médecins, vétérinaires, pharmaciens, notaires, instituteurs, ecclésiastiques, dont il prendrait éventuellement les commandes et à qui il laisserait des catalogues.

Cette librairie ambulante serait installée sur un camion automobile spécialement aménagé. Elle pourrait être organisée par la coopération de quelques éditeurs ou par un syndicat régional de libraires. Dans chaque région, le vendeur ambulant distribuerait le catalogue du libraire de la ville la plus voisine, chez qui la clientèle obtiendrait un assortiment plus complet. Le libraire ambulant deviendrait un véritable missionnaire :

Quelle occupation plus séduisante un ami des livres pourrait-il trouver, qui, pour des raisons de santé ou par amour de la vie errante, mènerait ce genre de saine existence au grand air?

Sans compter que, sa culture le permettant, il pourrait, en certaines circonstances et dans certaines localités, donner des conférences ou des causeries familières sur des sujets diversement intéressants. Je sais d'expérience personnelle avec quel empressement la population rurale accueille toute occasion de se distraire et de s'instruire.

§

Récemment, la question des livres régionaux a été agitée et il ne semble pas qu'une solution ait été trouvée. On y reviendra, car l'idée est pratiquement réalisable. Un exemple heureux est à citer. La Compagnie des Grands Voyages Nord-Africains, filiale de la Compagnie Générale Transatlantique, a créé dans l'Afrique du Nord français une quarantaine d'hôtels, dans chacun desquels sont mis en vente les ouvrages récents et anciens sur la contrée, en français et en anglais; les touristes qui n'ont pas le loisir ou ne se soucient pas d'aller chez le libraire, quand il en existe, trouvent sous leurs yeux les livres mêmes qui les intéressent, qui complètent leur documentation et dont souvent ils ignoraient l'existence.

La plupart des hôtels de bonne catégorie acceptent dans leurs vestibules, corridors et salles publiques, des vitrines exposant une variété d'objets capables de tenter les voyageurs et surtout les voyageuses. Dans les stations balnéaires, les villes d'eau, les ports d'embarquement, partout en fait, les hôtels trouveraient avantage à offrir à leur clientèle la collection la plus compète et la plus variée possible des ouvrages relatifs à la région. Une entente avec une librairie locale suffirait.

Les experts conviennent que la diffusion du livre s'effectue par des moyens trop souvent primitifs et surannés. Dès qu'il est question de les moderniser, les protestations s'élèvent et l'on ne parle plus que des difficultés, quand on ne crie pas à l'impossible. Chacun s'imagine que ses

intérêts vont être lésés, ou pis encore, que la routine risque d'être bousculée! Mais les réformes se font tout de même, et la coopération est le meilleur moyen d'y aboutir.

§

Outre les corps constitués qui représentent officiellement en Angleterre l'industrie du livre, il existe plusieurs associations qui poursuivent d'une façon plus indépendante la solution des problèmes intéressant la prospérité de cette industrie. L'une d'elles, The Society of Bookmen, composée d'auteurs, d'éditeurs, de libraires, d'imprimeurs, de relieurs, en nombre limité à cinquante, étudie et propose toutes méthodes nouvelles, capables de développer la diffusion et la vente du livre. Je crois bien que la fondation de cette société est due à l'initiative de Mr Stanley Unwin, qui sait joindre l'action à la parole. Son livre qui, remarquons-le, est un modèle de présentation, et possède cette « individualité » que doit garder tout ouvrage indépendant, démontre quelle haute idée l'auteur se fait de sa profession. Aussi peut-il avec autorité recommander aux écrivains, quels qu'ils soient, d'apporter au choix d'un éditeur autant de prudence et de discernement qu'ils en mettent à choisir leur médecin ou leur notaire.

La publication d'un livre n'a pas que le seul aspect d'une opération commerciale : autant alors vaudrait être fabricant de saucisses. Le bon éditeur se rend compte que sa responsabilité dépasse la laborieuse et difficile besogne de faire imprimer un livre et de le mettre en vente. Les délibérations des associations, syndicats et congrès de la librairie illustrent curieusement cet aspect. Certes, les éditeurs s'y révèlent des hommes d'affaires au sens pratique avisé, mais ils s'y montrent en même temps des idéalistes capables de généreuses préoccupations.

Quand ils ont traité les prosaïques questions commerciales et monétaires, les problèmes ardus de la technique professionnelle, ils entreprennent des tâches plus élevées et désintéressées.

Ils savent qu'une nation manifeste sa santé morale et sa vigueur intellectuelle par la qualité de sa culture. Plus on lit et plus on s'instruit dans un pays, plus aussi s'élève la mentalité nationale, et son niveau dépendra de la pâture qui sera fournie aux esprits. Mieux encore : la production livresque d'un peuple est une contribution à la culture générale de l'humanité. La pensée d'un peuple est une valeur d'échange au même titre, et plus précieuse peut-être que sa monnaie ou que les produits de son sol et de son industrie. C'est l'édition qui a charge de ce patrimoine. Quelques centaines d'exemplaires de l'ouvrage d'un grand savant, d'un travail de sciences abstraites ou appliquées, de recherches historiques ou d'érudition, contribuent autant à la gloire d'une nation que le tirage à cent mille d'un roman à succès, bien que souvent l'éditeur n'en retire pas de longtemps ses débours.

Pour l'Empire Britannique, épars à travers les continents, la communauté du langage est une des plus solides garanties d'union, et c'est le livre qui assure la diffusion de la culture et de la pensée de la race, et qui maintient son unité. La France ne profite pas d'un avantage semblable, et si la pensée française conserve dans le monde un incomparable prestige, le mérite en revient pour une part à nos grands éditeurs, qui consacrent à son rayonnement des efforts et des sacrifices qui les honorent.

HENRY-D. DAVRAY.

CÉSAR CASTELDOR[1]

XII

Il s'était renseigné près d'un garçon. C'était M. Casteldor, ce monsieur : « O Fortune! vous connaissez pas son nom à Monsieur Casteldor, mais d'où vous venez?... Qu'il a le bureau rue Paradis, dans la maison de la marchande de fleurs. Et puis, vous savez, il en fait des affaires, il en gagne des sous et il en connaît du monde! Tenez, là, à la table avec lui, c'est que de conseillers municipaux, de députés, de gensses de Paris, de gros négociants de la Bourse... et patin coufin... Hé ben! Monsieur Casteldor!...»

Cela fut tout de suite décidé. Toto régla sa semaine à l'Hôtel du Blanc Navire, entra chez Giulia ouvrier, en sortit bourgeois. Il avait fait envoyer linge, vêtements, chapeau, chaussures au vallon des Auffes. Dès qu'il fut proprement vêtu, qu'il put passer le seuil d'un bon tailleur, il commanda deux élégants complets. Il portait parfaitement la toilette. Giulia hésita d'abord à le reconnaître. Ce Monsieur! Puis elle se jeta dans ses bras. C'était un nouvel homme plus séduisant encore, plus beau, plus adorable que celui qu'elle avait connu et à qui elle s'était donnée. Elle le regardait avec passion, elle pleurait de bonheur.

Elle-même était aisément devenue, entre les mains des coiffeuses, des couturières et des modistes de la rue Saint-Féréol, une des femmes les mieux habillées, les plus enivrantes de Marseille. Qui donc se serait avisé de trouver en cette merveilleuse créature la pauvre cagole d'hier!

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 692 et 693.

Déjà si belle, elle était maintenant divine. Sur son passage, les cœurs se gonflaient, de profonds soupirs sortaient de la poitrine des hommes. Et la misérable fille égarée qu'hier le dernier des soutiers pouvait tenir dans ses bras semblait aujourd'hui une reine inaccessible, l'habitante d'un monde idéal, la fée qu'on oserait à peine désirer, à laquelle il serait seulement permis de rêver désespérément. On la voyait : une nostalgie de l'Eden vous poignait. De même que, délivrée, son âme s'épanouissait, son visage était à présent la fleur parfaite de son corps, de son corps, jeune arbre rose du Paradis.

Quand Salvatore et Giulia entraient ensemble au Café Glacier, les conversations s'arrêtaient, les joueurs suspendaient leur jeu, on les regardait, on admirait ce couple.

Ce Café, il est de proportions grandioses comme la ville elle-même; il est haut, il est large, il est vaste, fait pour des gens qui sont habitués à l'amplitude du port, qui ont besoin d'air, qui respirent puissamment, marchant sous le haut ciel, parlant fort et riant aux éclats.

Toute la façade est ouverte sur la Cannebière, la foule défile devant; on voit en face la Bourse. Des glaces montent jusqu'au plafond, multipliant les reflets dans la pénombre; du côté du soleil, la lumière est interceptée par des stores de bois léger tirés sur les grandes baies. Sur les marbres claquent les dominos, les dés roulent dans les jaquets. Il y a des tables de joueurs sérieux, tenant leurs cartes en éventail, qui, sans parler, fument la pipe, par bouffées espacées et méditatives. Quatre colonnes. Au centre, une vasque surmontée d'un sujet doré parmi des plantes vertes.

Les trams roulent sur la Cannebière, on entend des trompes d'autos. Peu de femmes ici, c'est un café d'affaires, et de délassement entre deux affaires. Des représentants de commerce, solitaires, écrivant des lettres à leur maison, vérifient des chiffres sur des carnets.

Les garçons circulaient en cravate blanche, la serviette

pendante au bras, portant des bocks sur des plateaux, tandis que les verseurs débouchaient, inclinaient sur les verres, puis rebouchaient leurs bouteilles, tandis que le caissier, d'une haute chaire, dominait tout ce monde, faisant de temps en temps résonner un timbre sous le motif du plafond ovale, entre les peintures crême et les dorures éteintes.

C'est là que, plusieurs jours par semaine, César Casteldor retrouvait ses amis, ses associés... Des gens importants, d'âge mûr, d'aspect posé, des hommes sérieux, confortables, qui composaient un cercle honoré, salué par tous ceux qui passaient à proximité. Ils entouraient César, ils le traitaient avec une grande déférence. Lui parlait peu, et dès qu'il parlait, on faisait silence. Il s'exprimait lentement, ponctuant chaque phrase d'un signe de tête et, autour de la table de marbre, tous le regardaient avec attention, réfléchissant à ses paroles. Quand il se taisait, la conversation devenait générale, on devinait qu'elle était nourrie d'observations, de commentaires, d'éclaircissements, et qu'ils s'expliquaient les uns aux autres la pensée de leur grand compagnon.

Salvatore cherchait toujours une table rapprochée de celle du groupe. Si aucune n'était libre, il se plaçait de manière à pouvoir observer. Il écoutait quand il pouvait, sinon il regardait. Il lui arrivait de saisir des bribes de phrase; ou à défaut, des expressions de physionomie. Il devinait. Il comprenait qu'ici ne s'offrait qu'une forme de l'activité de Casteldor, une face de son existence, une partie de son organisation. Ici le visible, ce qui est légitime, licite, — ou presque. Des affaires, nombreuses et variées, chacun des personnages qui est là n'en sait que ce qui le concerne. Il y a autre chose. Le chef a des hommes d'une autre catégorie que ceux-ci. Ceux-ci tirent les fils, ils donnent le branle. Ils sont en haut. Dessous, en bas, tout un monde agit, travaille, peine pour la Société.

Toto possède déjà un autre aspect de l'association, il a participé à la contrebande, il peut déduire le reste. C'est comme à Naples, ici. Le camorriste sait bien comment, de proche en proche, de complice en complice, ceux qui font des coups dans les rapides, ou qui attaquent les garçons de recettes, ou qui dévalisent les bijouteries remontent jusqu'à un Casteldor. Il connaît les chaînons de la chaîne.

Toto fume une cigarette et de loin regarde ardemment César Casteldor. Puissamment assis, le buste immobile, la tête haute, celui-ci, après qu'il a parlé, garde un silence imposant. Si on l'interroge, il répond d'un mot. Puis il allume un cigare, d'un air fatigué ses yeux errent vaguement, de-ci, de-là. Toto a essayé de rencontrer ces yeux, de se faire voir. Casteldor ne l'a jamais aperçu.

Cette table de César, elle était maintenant devenue pour l'envoyé de don Giua comme un centre de lumière. C'était le point d'intersection de mille ondes invisibles. Tout s'y rapportait, tout y aboutissait. Pas un de ceux qui sont dans ce café qui n'en dérive, qui n'en dépende, sans le savoir. C'est le centre d'un immense réseau qui couvre Marseille. Cette table de marbre qui brille au milieu du café, dans ce demi-jour, elle a vu naître de grandes choses, des entreprises considérables, lesquelles ont influé sur l'existence de tous les citoyens. Toto la contemple.

Déjà il était sorti du Glacier sur les pas de Casteldor. Il l'avait vu se diriger vers le quai des Belges, et rejoindre là une admirable jeune femme. Le canot automobile était amarré au ponton, son fanion à l'arrière comme le pavillon d'un prince. Ils avaient pris place. Le canot s'était éloigné dans le port, gagnant la mer, au milieu des saluts des bateliers... Salvatore avait tiré de sa poche la photographie de Cécilia. C'était elle, c'était bien elle.

Quoi! sa mission était remplie! Il avait retrouvé la fille du duc d'Aspina. Il n'était chargé de rien d'autre. Il

n'avait qu'à rentrer à Naples, à rendre compte, à prendre les ordres.

Mais Casteldor l'attirait. Il avait envie de lui parler. A lui-même il prétextait que si l'on poursuivait cette affaire, il aurait à donner son avis. Il lui fallait connaître cet homme-là, l'avoir approché, être en mesure de dire de quelle manière on le toucherait, si on pouvait le séduire, le convaincre — le vaincre.

Que déciderait le duc? De faire enlever sa fille et la ramener à Naples? De la racheter aux Marseillais? — Lui, Toto, aurait un mot à dire là-dessus...

Un soir, au café, il coudoya Casteldor. Celui-ci le toisa. Salvatore s'excusa; puis il parla. Il avait une affaire, peut-être intéressante, à proposer. Rendez-vous pour le lendemain rue Paradis.

XIII

Qui était-il?

D'où venait-il?

On l'ignorait.

De quelle terre était-il sorti, quel flanc l'avait porté? Mystère. Des légendes couraient. Les uns le disaient Corse, d'autres Grec, certains Espagnol. S'il était Corse, les Corses ne pouvaient l'ignorer. Car il s'appuyait sur la puissance corse. Son nom pouvait avoir été Casteldoro. Il est vrai aussi que son nom pouvait bien ne point lui appartenir. En tout cas, c'était un Méditerranéen. Il avait le beau front, le nez droit, la bouche dessinée, les yeux en olive d'un berger de Sicile. Si l'on ne savait quel pays lui avait donné le jour, c'était, en tous cas, un pays de mer, de cette Mer, de la mer bleue, du lac immense bordé de collines blanches et d'oliviers. La mer, il avait dû en jaillir, naître de ses profondeurs et de ses transparences, tant il ne se sentait vivre que sur l'eau, sur l'eau alors tout à

fait lui, plein du rêve des âges, silencieux et le regard au loin.

La poitrine dilatée, il respirait puissamment.

Sa poitrine, elle était solide, dure comme un morceau de roc, large, harmonieuse, parfaite. Sous sa tête, à la forme antique, les belles épaules, les bras durs, les mains de fer. Ses cuisses, comme ses bras, étaient musclées souverainement. Il marchait en se balançant un peu, souple, léger, comme un animal. Il y avait tant d'aisance et un tel accord dans ses gestes, une correspondance si parfaite entre ses membres, que celui qui ne le connaissait pas se retournait malgré lui, pour le regarder. Il donnait une impression de force tranquille, mais suprême, de maturité et de santé, d'équilibre et de précision. Mais c'est sur son canot qu'il fallait le voir, debout, en maillot blanc, tête nue, cheveux au vent, la main sur le volant, grave, les yeux droit devant lui.

Le bateau, candide comme une mouette, filait au milieu d'un double sillage d'écume, traîne de dentelles. On entendait le petit bruit de l'eau violentée et tout de suite soumise : cri, murmure et chant. Il glissait, rapide, passant devant le fort Saint-Jean, sous le transbordeur, entre les navires, devant les barques de pêche amarrées quai du Port, devant les voiliers de plaisance de l'Hôtel de Ville, devant les yachts, le long des magnifiques maisons de Rive-Neuve, comme un roi qui pénètre dans son port capital, comme un impérieux marin qui passe la revue de ses bâtiments, comme un maître. L'embarcation filait, saluée discrètement par les pêcheurs, par les matelots, par toute la population flottante, naviguante du Vieux-Port. Lui répondait par un clignement d'yeux, un signe de tête léger, imperturbable, tout à la direction de son canot qui marchait vite et droit, et sans détours.

On sentait vraiment en lui le Chef, et le possesseur, celui à qui tout cela était. Car il représentait Marseille, sa grandeur, sa force, l'air qui y circule, son tumulte et sa

discipline. Quand il entrait dans le port, au milieu du cirque magnifique de la Cité, vraiment il en devenait le centre et la pensée.

Marseillais, Méditerranéen, homme de toutes les races, homme de l'Orient, mais surtout Grec par la finesse et l'équilibre, comme Latin par la force, Casteldor était la fleur de l'antique bassin.

Il en connaissait toutes les ressources, la maçonnerie, le lien qui unit les plus humbles et les plus puissants, la solidarité, le travail que rend possible une bonne entente, la familiarité, la bonhomie et en même temps la fierté, la dignité, le respect de soi-même et le batchich, le don, le partage du gain et l'intérêt sur tous les gains.

Il était le centre de tout ce qui se faisait dans la ville pour de l'argent, dans un but d'argent. Il menait tout et savait tout, car tout se lie, se tient, s'enchaîne. Et c'est une ronde que dansent les nervis, les filles, et toute la racaille, avec les gens des beaux quartiers, avec tous ces enfants de négriers, devenus enfin gens du monde.

XIV

Toto, sans remuer la tête, à la dérobée, furtivement lançait des regards à droite et à gauche. Il attendait, assis sur une banquette cannée, dans une antichambre sombre.

Il était entré dans cette maison de la rue Paradis par une porte poussiéreuse, étroite. Le long du mur, dans le vestibule : plusieurs boîtes aux lettres ; sur la plus grande : CESAR CASTELDOR. Escalier tournant sans lumière. Au deuxième, sur la porte, sur une plaque de cuivre : CESAR CASTELDOR. On tournait un bouton. Une dactylo vous demandait familièrement qui vous désiriez voir : « Attendez, il est occupé. »

Toto, sur sa banquette, observait. Il se trouvait entre plusieurs portes vitrées d'où venait le jour. Tranquille, ses souliers jaunes aux semelles de feutre posés à plat sur le

carrelage rouge ciré, son jonc à pomme d'ivoire à la main, décolleté dans un léger complet gris, correct, bien habillé, semblant à l'aise...

Des gens entraient dans les bureaux, en sortaient, une lettre à la main, un dossier sous le bras. Un homme à lorgnons, l'air d'un comptable, parut et disparut. On entendit une voix qui téléphonait, elle demandait le cours du coton; une machine à écrire cliqueta, hâtive. Par la fenêtre ouverte de la petite pièce où se tenait la dactylo, le roulement des autos, les coups de timbre des trams de la rue Paradis montaient.

Toto examinait la disposition des lieux. Après tout, il était dans la gueule du loup. Ce M. Casteldor, il se battait contre lui; il l'espionnait. Comment cela pouvait-il tourner? L'autre ne le démasquerait-il pas? Chef d'une bande formidable, il était très dangereux... Etre venu ici, pourquoi? Il se le demandait maintenant. Sa mission était terminée. Ce dont on l'avait chargé était fait : il savait où se trouvait la fille du duc d'Aspina. Pourquoi donc avoir voulu de surplus pénétrer dans l'antre de la bête? Inutile. Inutile et périlleux... Pour mieux connaître l'ennemi, apporter sa mesure à don Giua? Mais ce qu'il en savait dès maintenant, ne suffisait-il pas au maître de la Camorra, pour comprendre la situation, conférer avec le Duc, arrêter un plan, prendre une décision?

Toto s'avouait qu'au fond, il avait été attiré par César Casteldor, qu'il avait envie de le voir de près, quoi! que cet homme-là lui plaisait. Mais à présent il craignait de compromettre sa cause, il avait été imprudent. Serait-il devenu un mauvais camorriste?... La soi-disant affaire qu'il allait proposer à César, il ne faisait guère fond sur elle. L'autre en verrait vite le néant, il s'étonnerait... Toto examinait encore les lieux, observait leur disposition. Peuh! facile, en somme, de filer, de s'éclipser, pour un homme agile et décidé...

Il cligna de l'œil et sourit. Non, on ne le séquestrerait

pas là. D'ailleurs, c'était un bureau, ici, un bureau d'affaires. Tous ces gens qui tournaillaient, des employés, des espèces de ronds-de-cuir. Rien d'un endroit pour un coup de force. Allons! pas de danger immédiat! Son goût du jeu et son audace reprenaient le dessus; il haussa les épaules.

A ce moment, une des portes vitrées s'ouvrait. Le Chef parut, reconduisant un petit vieillard à face rouge, à la voix de Polichinelle. Il lui serra la main, en disant avec rondeur :

— A bientôt, Monsieur le Sénateur...

En se retournant, il aperçut Toto sur la banquette :

— A vous, Monsieur?

Toto le suivit dans son bureau. Fauteuils de cuir, table américaine; sur la table un appareil téléphonique, de lourdes boules de verre, un buvard, pas d'encre. Un coffre-fort trapu dans un angle. La fenêtre fermée, aux vitres dépolies, donne sans doute sur une cour? Une cour d'où l'on pourrait sortir, s'évader?... Toto préfère s'asseoir à proximité de la porte.

César, dans son fauteuil, allume une cigarette, jette une seconde sur son visiteur un regard brillant, métallique, puis fermant presque les yeux demande d'un ton indifférent, mais pressé :

— Qu'y a-t-il pour votre service?

Mais déjà il abandonne cet air, cette attitude rassurante; le voilà qui, les bras croisés sur son bureau où plusieurs télégrammes sont dépliés, regarde, le visage fermé et dur, le menton carré en avant, regarde en face Salvatore. Ses yeux entrent dans les yeux du jeune homme, impérieusement. L'inquiétude de l'autre renaît. Il ne peut pas parler, il soupire.

— Alors, monsieur?... répète Casteldor impatient.

Toto commence avec hésitation :

— C'est oune affaire dé soufre... Z'ai pensé que... Voilà :

nous avons des concessions... L'exploitation, en somme, sé présenterait ainsi...

Il se rassure un peu. Il lance :

— Ma société... — Il se rengorge. — Ma société... Le marcé français, la place de Marseille...

Il continue maintenant avec volubilité :

— Nous avons considéré l'importance de votre firme, si connoue en Italie, le nombre de vos navires. Simple calcul : lé prix du fret, auzourd'hui, ressort à...

Il avait préparé tout cela. Maintenant voilà qu'il s'intéresse véritablement à l'affaire, à son affaire imaginaire. Il commence à y croire, il découvre des perspectives qu'il n'avait pas encore aperçues. Cela se développe... Quel projet! Magnifique!

Il était tout à fait à l'aise. Il était parti. Il allait, il allait...

Et l'autre l'écoutait, le suivait.

Mais non! César Casteldor n'écoutait pas Toto! Il le regardait. Et sans s'en apercevoir, il le comparait à lui-même. Lui : sa tête puissante, sa vaste poitrine, ses pectoraux, ses cuisses pareilles à des colonnes, en face de cet homme mince comme un roseau, tout nerfs, mais quoi! sans résistance devant la force... D'un serrement de main il lui briserait les doigts. En lui appuyant à peine sur l'épaule, il l'étendrait à ses pieds. Il écoutait sans entendre, sensible seulement à cet accent italien, à cette voix un peu rauque, à tous ces gestes rapides, à cette grimace, cette mimique de Napolitain... Comment! il s'attaquait à lui, ce petit bonhomme, à lui qui tenait un monde, achetant et revendant des cargaisons, faisant la hausse et la baisse en Bourse, d'un mot décrétant un pillage à New-York, un enlèvement à Londres, à lui qui pouvait acheter un Parlement, à lui qui régnait à Marseille! César Casteldor se mit à rire, d'un rire brusque et sonore qui interloqua son visiteur, et lui coupant net la parole :

— Allons, Salvatore Gargiulo, don Toto, parlons d'autre

chose. Dis-moi : qu'est-ce que tu viens faire ici? Cavé!... Eh oui! pas mal, ton affaire de soufre, mais pourquoi ces balivernes? Où veux-tu en venir? D'abord, tu me fais passer cette carte : Francesco Fosca, ingénieur! C'est minable... Tu crois donc que je ne sais pas qui tu es, ni ce que tu es venu faire à Marseille? Depuis plusieurs semaines, je te vois espincher autour de moi, je t'aperçois au café. Mais dès que tu as été à Marseille, petit, mes hommes me l'ont dit. Ils voulaient te jeter à la mer. Je le leur ai défendu... Alors, vraiment, tu croyais qu'on t'embauchait, qu'on te laissait pénétrer chez moi, voir mon île comme ça, tout bonnement?... Voyons, voyons! Ah! tu n'es pas ficelle, mon garçon!

César saisit un rapide coup d'œil de Toto vers la porte. Le camorriste, se voyant démasqué, pensait en effet qu'il ferait mieux peut-être de prendre au plus tôt ses cliques et ses claques.

Casteldor s'impatienta :

— Mais non, ne regarde pas du côté de la porte. Ou plutôt si, regarde une bonne fois; tiens, tourne la tête.

Salvatore se retourna : derrière la porte vitrée se silhouettait l'ombre immobile et puissante de M. Pierre.

— Quant à la fenêtre, je te le dis tout de suite, tu y tomberais dans une petite cour fermée où tu serais pris comme un rat. Ainsi, reste tranquille, et écoute-moi. D'ailleurs je ne te veux pas de mal. Si tu me gênais, je n'aurais pas attendu jusqu'à cette heure-ci pour t'apprendre à te mêler de ce qui ne te regarde pas.

En effet, chose étrange, Toto ne se sentait pas en péril. Il était seulement horriblement vexé d'avoir été roulé, de s'être montré si petit garçon. D'autre part, à peine surpris. La facilité avec laquelle il avait accompli sa mission, s'était renseigné, lui avait toujours paru singulière. Il allait comprendre. Les jambes croisées, le menton dans sa main, ses yeux noirs fixés sur César Casteldor, il l'écoutait avec attention.

— Tu es bien brave, Toto. Et tout de même pas trop maladroit. Quand tu voudras, tu travailleras pour moi... Attends, je vais te présenter Peaud'huissier.

Il appuya sur un bouton.

Cet homme à lorgnons, que Salvatore avait aperçu tout à l'heure un instant dans l'entrée, parut.

— Voilà Peaud'huissier, ancien marchand d'huile en faillite, mon homme de confiance. Peaud'huissier va t'expliquer mes affaires. Tu connais déjà quelques petites choses — mais tu ne connais que peu de choses.

Casteldor se leva. Toto suivait Peaud'huissier. Le Chef faisait signe à quelqu'un qui attendait dans l'antichambre d'entrer chez lui. Il serrait la main du nouveau venu en disant :

— Comment allez-vous, Monsieur le Conseiller?..

Le bureau de Peaud'huissier était tapissé de cartonniers jusqu'au plafond. De grands registres reposaient sur la tablette de son bureau américain. Il s'assit dans un fauteuil à pivot en désignant un siège à Salvatore :

— Asseyez-vous donc, cher Monsieur.

Il avait des gestes enveloppés, pleins d'onction, et souriait constamment.

— Le patron veut que je vous fasse comprendre nos affaires. Hum! c'est assez compliqué... D'abord il faut vous dire que pour toutes les affaires importantes, organisées ici et exécutées au loin, nous adoptons le vocabulaire d'une branche commerciale, coton, sucre, caoutchouc, ce que vous voudrez. Ce qui nous permet de dicter des lettres ou des télégrammes à nos dactylos, de faire faire du classement à nos employés, sans qu'ils comprennent : ils s'occupent de commerce. D'ailleurs nous faisons aussi du commerce. — (Il ouvrit un gros registre.) — Voici notre comptabilité.

Il désignait maintenant les cartonniers le long des murs.

— Tenez : huiles — nos émissions de billets de banque à l'étranger. Là : cordage — c'est la vente des perles, diamants, pierres précieuses, que nos affiliés anglais, américains, tchéco-slovaques, trouvent parfois dans des chambres de palaces ou ailleurs. Ceci : moteurs — concerne les opérations pratiquées dans les trains de luxe du P.-L.-M.

Salvatore regardait le petit Peaud'huissier avec un émerveillement qu'il ne dissimulait pas. L'autre désignait toujours ses cartonniers.

— Toutes nos affaires ont leur dossier classé dans ces cartons-là. Je crois que vous avez pris part à une petite promenade en mer? Carton 128, dossier R. J.

Il se leva, prit le carton, en tira un dossier :

— Voyez, j'ai là les noms de nos correspondants, de ceux qui nous avaient expédié la marchandise, j'ai les lettres, les télégrammes signalant l'arrivée des navires. Voici la liste des ballots avec la contenance de chacun. Naturellement, tout ceci n'est pas en langage clair, il y a un chiffre. Je suis le seul ici à posséder nos chiffres. Le patron a un double, là-bas, dans cette île que vous connaissez...

Peaud'huissier se caressait doucement le menton.

— Voilà, mon cher Monsieur, voilà, mon cher Monsieur. Voyons! que pourrais-je vous dire encore d'intéressant?... Tout cela est si complexe.

Il posa légèrement sa main sur le bras de Salvatore :

— Cher Monsieur, nous sommes des anarchistes, des communistes, mais qui n'attendons pas sous l'orme le changement de régime plus ou moins éloigné qui assurera régulièrement le partage des biens. Nous devançons la révolution. Nous procédons au partage par nos propres moyens; oui, nous pratiquons sous toutes les formes la reprise individuelle, depuis les plus arriérées, comme l'attaque de la diligence qui s'opère encore en Espagne, jusqu'aux plus modernes, comme les ouvertures de coffre-fort au chalumeau, les enlèvements en avion, les

fausses nouvelles des places étrangères lancées par T. S. F. Mais que vous dire?... Comment vous faire toucher du doigt la diversité, la difficulté de nos affaires? Comment vous offrir autre chose qu'un petit, qu'un maigre aperçu? Tenez, voici un dossier, il concerne la Ville. Concessions de travaux à obtenir du Conseil municipal; gens qu'il faut intéresser à nos affaires, pour acheter les vieux forts, combler le canal, abattre d'anciennes maisons et construire à leur place de magnifiques immeubles de rapport, en un mot pour assainir, embellir la Cité. Car nous sommes aussi des artistes, Monsieur. Nous jetons par terre le plus de vieilles choses possible pour créer une Marseille enfin moderne, portant l'empreinte de l'esprit marseillais d'aujourd'hui, si remarquable, Monsieur, américain, Monsieur, oui Monsieur, presque américain!...

Mais ces considérations n'intéressaient pas Toto. Il réfléchissait à la Société de Casteldor. Elle lui paraissait aussi puissante, davantage peut-être, que la Camorra, et montée avec plus d'ordre, plus de méthode. Il admirait. Il rêvait. D'immenses perspectives se découvraient à lui.

Ce Casteldor qui tenait les fils de toutes ces combinaisons, qui s'y reconnaissait dans l'écheveau embrouillé de tant d'entreprises!... Le Peaud'huissier le disait : Lui seul savait que pour enlever cette adjudication à bas prix, c'est ce ministre qu'il fallait toucher, et par tel intermédiaire, et ce que cela coûterait; que l'autorisation de ces grands travaux qui enlaidiraient la ville, mais rempliraient sa caisse, c'est ce conseiller qui l'obtiendrait du maire. Il savait quelle était la banque qui pouvait mettre sur pied cette affaire d'une audace dangereuse, et que c'était avec ce négociant qu'on pourrait tenter ce coup sur les huiles. Et ce Casteldor connaissait aussi tous les affiliés du petit monde, les équipages de ses barques, ses camionneurs, les gardiens d'entrepôts, comme ceux qui voyageaient dans les sleepings, en rapide, comme les re-

céleurs des colliers enlevés à New-York ou à Monte-Carlo, comme les fabricants des faux billets de banque d'Anvers ou de Prague, comme ceux qui assaillaient les garçons de recette. Il les connaissait tous. Mais chacun d'eux ne connaissait de lui que l'aspect sous lequel il s'était découvert : le financier n'envisageait que les affaires d'argent de Casteldor; Marius ou le Rouquin voyaient seulement sa contrebande. Cependant, les uns et les autres savaient, ou pressentaient plutôt, qu'ils étaient dans les affaires de Casteldor, qu'ils faisaient partie de la même vaste organisation, qu'ils se devaient assistance.

L'enchevêtrement des affaires de César, leur extrême variété, leur valait une répercussion dans tous les milieux. Son personnel, nécessairement considérable, allait du va-nu-pieds au sénateur, du dernier des pêcheurs au plus huppé des boursiers, au journaliste tout-puissant devant qui tremblent les ministres.

Et tout cela marchait avec deux lieutenants : M. Pierre pour tout ce qui concernait le petit personnel, le peuple. Peaud'huissier pour les affaires, pour l'administration. Ce Peaud'huissier, qu'on ne voyait jamais au café, dont presque tous les associés devaient ignorer l'existence, et qui savait tous les secrets, qui connaissait tous les dossiers, qui secondait si admirablement le Chef...

Cependant le petit homme à lorgnon souriait, toujours. Il considérait la rêverie de Toto. Il l'interrompit brusquement.

— Je crois que le patron vous attend...

Le Napolitain reprit subitement ses esprits. Il se leva. Casteldor en effet était seul et l'attendait.

Il jeta sur Toto un regard profond et vit aussitôt l'effet produit par Peaud'huissier.

— Tu as compris, dit-il de sa voix grave. Tu as bien compris. C'est plus moderne que chez vous, hein?... Eh bien! tu vas leur expliquer tout cela à Naples... Lupo est

intelligent. Nous aurions tout à perdre à nous battre; à nous allier, nous avons tout à gagner.

Il reprit :

— Vous êtes fascistes. Nous, nous sommes à gauche; c'est qu'ici c'est à gauche qu'on peut travailler. Mais le meilleur parti, c'est celui qui permet de faire les meilleures affaires. N'est-ce pas? Ce n'est pas la politique qui nous séparera... Va dire tout ça à don Lupo.

Il ajouta négligemment :

— Ah! tu feras savoir au duc que je veux épouser sa fille. Je paierai ses dettes. Il aura la pension qu'il voudra. L'argent ne m'importe pas... Au revoir, Toto Gargiulo.

Il tendait sa main, d'un geste large, au Napolitain.

Salvatore descendit, presque en titubant, l'escalier de la vieille maison. Il était ébloui.

XV

Giovanni Lupo, don Giua, gouvernait la Camorra comme Mussolini l'Italie. Il avait pleins pouvoirs. Il avait fini par s'identifier complètement avec l'association qu'il menait. Il ne travaillait que pour elle, il ne vivait que pour elle, pour sa fortune, pour sa grandeur. Il se fit raconter dans le détail tout ce qui était arrivé à Gargiulo, depuis le premier jour où il avait débarqué au Vieux Port jusqu'à la dernière seconde de son séjour en France; il exigeait le rapport le plus minutieux. Il écoutait sans mot dire, en faisant seulement des signes de tête. Quand Toto eut fini, il lui posa deux ou trois questions sur Casteldor pour préciser l'image qui venait de se composer dans son esprit. Puis il le congédia. Sa décision était prise. Aucune hésitation : il fallait s'allier avec Marseille.

Il importait seulement d'obtenir du duc son consentement au mariage. Lupo réfléchit à cela quelques jours.

Le duc d'Aspina avait aujourd'hui des dettes considérables; il était fort embarrassé. Une nuit, au tripot, don

Giua, avec discrétion, le pria de ne point s'en occuper, de le laisser arranger ses affaires. Le Duc ne refusa point.

C'est quelques jours plus tard qu'il fut question de Cecilia et que le duc apprit qu'on l'avait retrouvée à Marseille. Elle devait se marier là-bas, épouser un homme riche, important. Le duc regarda don Lupo. Don Lupo le fixait de ses yeux brillants, durs, inflexibles. En même temps, il demandait doucement : « Son Excellence donnera-t-elle son consentement? » M. d'Aspina fronça malgré lui les sourcils, il tira sur son cigare, souffla lentement la fumée, puis, avec un sourire glacial, répondit : « Puisque cela vous est agréable, Signore... »

Il ajouta seulement qu'il entendait qu'on ne lui parlât jamais plus de cette fille.

Cette fois-ci, Salvatore Gargiulo arriva à Marseille sur un beau paquebot de la Royal Mail qui touchait à Naples, retour de Constantinople.

En première classe, gentleman, il était maintenant l'ambassadeur de don Giovanni Lupo près de César Casteldor. Porteur de la plus heureuse nouvelle, des plus favorables messages.

Il descendit dans un grand hôtel de la Cannebière, avec Giulia, resplendissante de bonheur, harmonieuse, admirable.

XVI

Sur le port, ces deux qui sont arrêtés devant la Mairie au milieu de la petite place où vieux et commères viennent s'asseoir près de l'eau, ces deux en *bleu* et en casquette, et les commères et les vieux aussi, de quoi donc croyez-vous qu'ils parlent?... Et de quoi parle ce groupe de pescadous, de pêcheurs, sur le quai, et ceux-là qui font la soupe à bord de leur barque? Mais de César ils parlent, de ce César, de notre César qui va se marier, et avec qui se marier? Avec la fille d'un duc, péchère!

Est-ce que tout le monde ne le sait pas autour du Vieux Port, depuis la Criée, d'où sur le coup de huit heures partent toutes les voitures portant la pêche de la nuit, jusqu'au petit marché de poissons vivants de la rue Fortia? Toutes les poissonnières et les écaillères le savent et s'émerveillent. C'est Madelon, la blonde aux dents éclatantes, celle qui ouvre des coquillages à la Cascade, qui s'est tapé sur les cuisses d'admiration et de bonheur quand M. Pierre lui a appris la nouvelle!...

Et partout l'on en parle, quai de Rive-Neuve, le long du Canal, et en face, de l'autre côté du bassin, dans la Grand'-Rue, à la vieille Criée, à la Poissonnerie Vieille, chez les Napolitains de la rue Martegales, chez les Corses de la place de Lenche, chez les Marseillais de la Tourette. Et si vous alliez rue Bouterie, vous entendriez les cagoles aussi s'exclamer : de ce César!

Et, si vous compreniez leur langage, dans les propos des petits hommes jaunes qui se tiennent toujours le soir, devant le *Tabacs* de la place Victor-Gelu et qui bavardent et rient, et dans ceux des nègres de Coutellerie, et dans ceux des Arabes de la rue des Chapeliers, peut-être vous saisiriez quelque chose là-dessus.

Car dans tous les bars, au bar des Inquiets, aux Amis, au bar du Pacha, au Soleil Levant, il n'est question que de cela. Populaire était le Mestro : avec cette histoire de son mariage, cela devenait de l'idolâtrie. Bien que tout le monde ici soit de gauche, radical, socialiste ou bien communiste, ça flatte que le César épouse une fille de duc. C'est une conquête, cela! Et si belle, belle comme le jour, sas... Quelle mariée!... Avé lui, avé cet homme admirable, ah ce couple!

Et l'imagination galopait : on rêvait au bonheur de ces deux amoureux qui réalisaient quelque chose de parfait. Un conte de fées, cela : émouvant comme au cinéma, qui attendrit et qui ravit, qui vous met l'eau à l'œil, boudis!

La nouvelle est venue par M. Pierre, par Marius, par le

Rouquin, qui l'ont dite dans les bars, et tout de suite elle s'est répandue comme une traînée de poudre, et tout le port et bientôt toute la ville en ont parlé. Quand c'est arrivé au Café Glacier, tous ceux qui faisaient la partie ont abandonné leur jeu, ils se sont levés pour serrer la main de César, pour le féliciter. Les garçons debout, la serviette sous le bras, le considéraient avec admiration. A la Bourse, dans les bureaux voisins, le bruit se répand qu'il est là. Chacun accourt. L'immense café se remplit d'une foule enthousiaste, d'un brouhaha joyeux. Chacun veut l'approcher, lui toucher la main. Aux cafés de la Cannebière, on ne parle que de cela. Et chez tous les gros négociants, au bureau, en famille, rue Breteuil, rue Grignan, dans les hôtels particuliers des rues bourgeoises environnantes.

Ces noces de César, ce que ça allait être!... Tout Marseille y viendrait. Vé! tout Marseille! Bien plus! De loin, on y viendrait, allez! de Paris et de l'étranger. C'est que ça serait beau, saï! Il y en aurait du grand monde, à ce mariage! Des députés et des ministres. Peut-être le Président de la République? Et il faisait bien, ce César, de se marier à l'église, après tout. Ça l'empêchait pas de garder ses opinions, à cet homme. On était de gauche, on était des bons républicains, des vrais, des purs, mais on comprenait, dites. Pour un si grand mariage, péchère, il fallait bien l'église. On n'y croit pas aux capelans, à leurs salamalecs, à leur bon Dieu, à toutes leurs saintes histoires. Mais il y a la musique, hé! les orgues là, les chants, le Suisse en grand costume qui marche devant, avé son bicorne, son habit tout doré, sa grande canne à pomme d'or, et les mariés derrière, et tout le cortège en queue de morue et en tubes. C'est beau, ça, vous savez! Pour un grand mariage, un mariage comme celui de César, on le comprend bien, il faut ça!...

Ainsi tout le monde approuvait, tout le monde applaudissait. D'aileurs, à la mairie aussi, ce sera magnifique, on

dit. Paraît qu'on a commandé une belle faquine neuve pour tous les huissiers. Et qu'il va y en avoir des fleurs et des plantes vertes, et des drapeaux tricolores et des écussons avec des R. F. en or. Et moussu lo mairo et tout le Conseil sur son trente et un. Ah! ça sera beau aussi à la mairie, vous savez!

Et maintenant de tous côtés on se prépare. Une animation fébrile, l'excitation générale. Plus le grand jour approche, plus on y pense, plus on en parle, plus on s'agite. Ça s'avance, mais va-t-on être prêt? C'est qu'il faut pas que rien cloche, foou que ce soit réussi. Il faut lui faire de l'honneur, à César!

Des comités se sont formés dans tous les quartiers. Vous lisez sur des calicots, en grands caractères, à la façade des bars :

MARIAGE DE CESAR
Comité des Fêtes.

Il y a président, vice-président, secrétaire, trésorier. Des souscriptions on a ouvert, et de l'argent on en recueille. Eh bé! qu'il en va falloir pour tout ça qu'on veut faire : d'abord, arcs de triomphe en feuillage avec girandoles de lampes électriques et des inscriptions : Bonheur à César. Souhaits de bonheur à Casteldor. Et des bals. Et des feux d'artifice.

Et des cadeaux pour lui, pour son épouse. Tous les groupements, les pêcheurs à la ligne, les amis de l'instruction laïque, les joueurs de boules, les sociétés de musique et orphéons, les associations sportives, les groupes de libre-pensée, les cercles de retraités, d'excursionnistes, de philanthropes, de mères de famille, de félibres, et les syndicats dans tous les corps de métier font des collectes pour le cadeau à Casteldor.

Dans les comités on discute. A perte de vue. Ce sont des longues séances orageuses, quant au choix du cadeau. Ceux-ci tiennent pour une belle horloge, ceux-là pour un

bracelet à Mme Cécilia. Son nom, tout le monde le sait, tout le monde l'appelle tendrement Cécilia.

Un soir, ce fut une discussion géante. Les Présidents de tous les comités s'étaient réunis. Fallait-il mettre ensemble toutes les sommes qu'on avait reçues et n'offrir qu'un seul cadeau, mais magnifique, extraordinaire? Cela eût été grandiose. Cela tentait. Mais alors que serait devenu dans ce projet chaque comité de chaque quartier. Pourquoi brouméger pour le voisin? On finit par décider que chaque comité offrirait son cadeau. L'émulation ainsi s'établirait. Chacun voudrait faire mieux que les autres, trouver quelque chose d'inédit, d'original, de frappant, de plus inoubliable pour César.

Cependant les musiques, les orphéons répétaient. Tous les soirs, au premier étage d'une maison du quai du Port, par les fenêtres grandes ouvertes sortaient des fanfares, des trompettes de cavalerie. Une société de trompettes. Les défilés s'organisaient. Une cantate avait été spécialement écrite par un musicien de la ville, 1er prix du Conservatoire de la Bibliothèque; des jeunes gens et des jeunes filles groupés sur la place Villeneuve la chanteraient pendant la cérémonie de la mairie. Une petite fille en blanc ferait un compliment. Les enfants des écoles l'accompagneraient. Les partisanes des marchés offriraient sur un coussin de velours rouge les alliances aux mariés.

Et durant toute la semaine qui précéda le mariage, dans une salle de la mairie, une exposition publique de cadeaux eut lieu, où défilèrent plus de cent mille personnes, tandis que des ouvriers pleins d'ardeur et d'entrain montaient dans les rues les arcs de triomphe, disposaient les rampes de lampions, préparaient l'emplacement des bals, parmi l'admiration de la foule, et tandis que des nuées de gosses couraient, criaient, sautaient, dansaient déjà.

XVII

L'église des Réformés est située tout en haut des Allées de Meilhan, dont la masse de verdure composait, jusqu'à ces dernières années, une oasis unique, avec ses platanes grandioses, dus au patient travail des siècles et que des barbares avides, traîtres à leur cité, viennent de jeter bas.

Du port, de la Cannebière, on voit l'église là-haut, comme si elle fermait la grande voie qui monte de la mer. Ses deux flèches, ses deux clochers, se détachent sur le ciel. Mais si l'on s'approche de l'édifice, on s'aperçoit qu'il est un peu en retrait, planté de travers, et que le style gothique dans lequel il est traité a été sans doute vu à travers Viollet-Le-Duc par le digne prêtre qui, au XIXe siècle, a su persuader à ses ouailles de l'élever, mais non pas de l'achever. C'est dans cette église moderne, dont le porche, en effet, attend toujours sa sculpture, que se célèbrent tous les grands mariages de Marseille.

Une foule impatiente, ce matin-là, ce bleu et resplendissant matin d'été, se pressait, se bousculait devant la grille ouverte. Sous le porche, un Suisse en grande tenue de gala, chamarré, tout de pourpre, d'or, et le bicorne sur le chef, se tenait immobile, dans une attitude majestueuse, poing gauche sur la hanche, main droite appuyée sur sa haute canne. Le menton levé, il regardait au loin, conservant une immobilité impressionnante, et quand il en était fatigué, avançant ou bien reculant seulement d'un petit pas.

Derrière lui, par la porte ouverte, les yeux de la foule, malgré l'éblouissement du grand jour et le soleil éclatant, distinguaient dans le sombre vaisseau les candélabres et les lustres allumés et, lointaines sur l'autel, les petites étoiles, les constellations des cierges.

On devinait qu'il devait y avoir là-bas des fleurs, des guirlandes de roses candides, des bouquets de lys, des tapis d'œillets blancs. Il semblait qu'on en perçevait le

parfum. On regardait tant qu'on pouvait, en clignant les yeux, vers le fond de l'église, sensuellement, comme avec gourmandise.

Les gamins, accrochés aux grilles, admiraient le Suisse imposant, solennel, hautain, dédaigneux. Des agents, en pantalon blanc, casque colonial, faisaient reculer sans cesse le monde. On entendait, dans la bousculade, des cris, des jurements : — Poussez pas, vous donc!... — Vous voyez que j'ai le petit au bras!... — Ho là! vous faites mal! Esquichez pas le monde comme ça!... — Qu'il se faufile, celui-là!... — Alors, vous croyez que vous allez se mettre devant moi, vous!... — Oï, je veux le voir, moi, ce César! — Hé bé, pour qui vous se prenez, alors... Tout le monde il peut pas être au premier rang!... — Dites donc, vous là!... posez-vous sur le parterre, m'écrasez pas les agacins!...

Et des petits cris de femmes : — Eh! le frottadou là? où donc que vous avez vos mains?... Tenez-vous tranquille, fada!

Tout à coup, dans la foule, il y eut comme un frémissement, elle ondula. Le Suisse, du haut des marches, fixait attentivement le bas des Allées; des gamins qui des grilles dominaient les badauds criaient : les voilà! les voilà!.. Le long de la ligne des tramways arrêtés, montait maintenant un cortège de voitures, si long que la première arrivait déjà presque à l'église, alors que la dernière se trouvait encore à la hauteur du boulevard Garibaldi.

On se haussait sur la pointe des pieds. On sautait pour apercevoir quelque chose. Cependant, les agents redoublaient de fermeté pour rendre la place libre devant l'entrée, pour ménager un passage aux voitures qui, pendant la cérémonie, devaient aller se ranger le long du monument sur le cours Desvilliers. Une à une, elles arrivaient, de longues automobiles puissantes, silencieuses, dont le vernis brillait, dont les nickels étincelaient. Elles s'arrêtaient, un valet de pied ouvrait les portières : de grands

personnages, des messieurs élégants, des belles dames habillées par des fées descendaient. Et chaque fois, la foule faisait longuement : Oh! Oh! Oh!

D'abord, ce fut M. le Préfet, en grand uniforme, l'épée au côté. Il offrit son bras à la mariée, et tous les deux montèrent lentement les marches de l'église, recouvertes d'un tapis rouge.

Un murmure d'admiration les suivit : « Oh! cette belle robe! Oh! ces dentelles! Oh! son voile! Oh! Oh! Oh! Qu'elle était jolie, cette mariée! Qué créature du bon Dieu! Un ange! un ange!.. Et duchesse, sas? C'est une duchesse, qu'on le dit!... »

Au milieu de cette extase arriva Casteldor, avec Moussou le Maire!

Il était en habit noir, puissant, magnifique, et sa belle tête d'empereur éclairée par un sourire heureux.

Maintenant, on se hissait les uns sur les autres. On ne se sentait plus à présent, on ne savait plus si on écrasait les pieds, si on vous serrait, si on vous montait sur les épaules. Il était là. On le voyait. C'était lui, c'était César. Il était là! Tout le monde le mangeait des yeux. César! César!

Après cela, on laissa passer les ministres, les députés. Un moment il fallait pour se remettre. Mais quel monde, quels invités, quelle suite! Toute la haute de Marseille; tous les négociants, les banquiers, les nobles, les gens du monde.

A l'intérieur de l'église, accueillis par les transports de joie de l'orgue, César et Cécilia avaient pris place en face de l'autel de marbre et d'or, devant deux riches prie-Dieu. Des vitraux de la grande verrière placée au fond du chœur tombait une lumière atténuée qui se mêlait au doux éclat des cierges. La belle fiancée, sous ses voiles, était pâle, presque défaillante; elle sentait son cœur battre à grands coups.

La nef débordait d'une assistance élégante qui la con-

templait. Ce n'était que froufrous, parfums, nuques exquises, colliers de perles, beaux bras. On se faisait des petits saluts de la tête, on s'adressait des signes. Tout Marseille avait voulu être là. Les Grecques, divines Chasseresses, les Italiennes langoureuses, les Espagnoles aux noirs yeux de velours, les Juives souriantes formaient un voluptueux bouquet. La Méditerranée s'étalait sous ces voûtes, mais les Marseillaises, femmes et filles de minotiers, de savonniers, descendantes de négriers passés, n'étaient pas les moins éblouissantes.

Et des hommes bruns et rasés se tenaient aux côtés de ces femmes, des hommes à la chair saine, musclés et sûrs d'eux-mêmes, et tous ces hommes aimaient et admiraient César Casteldor et lui faisaient cortège.

Dans les bas-côtés, l'assistance était moins choisie. Des commères aux gros bijoux, aux lourdes chaînes d'or, des hommes épais, barbus et poilus. Ils chuchotaient, se penchaient, se désignant toutes les personnes célèbres de l'aristocratie de la ville.

Cependant, la messe se déroulait selon le rite antique. Un évêque officiait, que des enfants de chœur servaient l'entourant, l'encensant, soutenant son étole, portant et déplaçant son Livre, lui versant le vin de la communion.

Les petites sonnettes de l'élévation avaient tinté. Les fronts s'étaient baissés, les femmes étaient tombées à genoux.

Puis une détente : les éventails recommencent leur lent balancement, les femmes poussent de légers soupirs. L'orgue les émouvait par son ample musique, son chant divers comme la nature, ses vibrations profondes. Et des voix suaves s'élevaient, comme si les séraphins eux-mêmes avaient voulu célébrer le bonheur des époux.

Cependant, ces Messieurs du Conseil étaient restés pour la plupart hors de l'église, leurs opinions leur défendaient d'en passer le seuil. Ils formaient en bas des marches un

groupe vêtu de noir, pérorant, faisant des gestes, que les badauds, en attendant la sortie, admiraient.

Quand les portes s'ouvrirent, la foule engourdie par l'attente frémit. Elle se rapprocha, se pressa, retrouva sa vigueur.

Les mariés apparurent. Alors une ovation joyeuse éclata subitement, montant jusqu'au ciel bleu.

Maintenant les automobiles filaient à grande allure par l'avenue du Prado, vers la Corniche. C'est chez Roubion qu'on déjeunait.

Toute la noce roulait sous les beaux platanes, longeant les gais jardins multicolores, les jolies maisons avenantes et fraîches. On arriva à la mer. On dépassa le Roucas blanc. On s'élevait, dans une gloire de lumière, suivant la route capricieuse de la Corniche. L'eau d'azur, sur laquelle jouait et rebondissait le soleil puissant, s'étendait jusqu'à l'horizon, dans une paix bienheureuse. Et là-haut sur la colline apparut près d'une pinède l'édifice blanc qui domine la Méditerranée et qui, avec ses deux étages de balcons et d'arcades, semble un grand belvédère, d'abord disposé pour régaler les yeux.

Devant la grille d'entrée, un rassemblement s'était formé qui attendait Casteldor pour l'acclamer. Des valets étaient postés de chaque côté de la porte. Ils précédèrent les convives dans les chemins sinueux qui, parmi les pelouses, grimpaient jusqu'à la terrasse. Un bouquet de jeunes femmes en toilettes claires fleurit le jardin et l'embauma. On montait doucement avec des exclamations de plaisir. Les tables étaient dressées devant la maison, sous une vaste tente où l'ombre paraissait douce, où l'on était éventé par une brise légère. Il y avait, au centre, une grande table pour les mariés et les personnes les plus considérables, le maire, les ministres, les députés, le président du Conseil général, don Giovanni Lupo, venu exprès de Naples pour le mariage, des grands négociants, des re-

présentants de la Chambre de Commerce et de la haute société marseillaise. De la terrasse on découvrait la mer, les îles, et là-bas, là-bas très loin, un petit point à peine perceptible que César regardait fixement... Cécilia promenait sur toutes choses un regard rêveur, absent, tandis qu'un sourire aérien flottait sur ses lèvres.

De chaque côté de la grande table, étaient disposées en grand nombre des petites tables autour desquelles s'assirent les bons amis et les fidèles collaborateurs du chef. Salvatore et Guilia, délicieusement habillée, et dont le beau visage rayonnait, se trouvaient là. Casteldor avait tenu à ce qu'ils assistassent à toute la fête : ne leur devait-il pas un peu ce beau jour? On voyait aussi parmi les convives M. Pierre, et Peaud'huissier, et tous les habitués de la table du Café Glacier.

Le duc d'Aspina n'avait pas daigné assister au mariage. Mais plusieurs membres de l'aristocratie napolitaine, obligés de don Lupo, avaient accompagné celui-ci.

Ce n'était pas tout encore; César Casteldor avait donné ordre que les portes fussent ouvertes, et qu'on reçût tous ceux qui voudraient prendre part à la fête. On avait donc dressé de longues tables sur des tréteaux, et partout, dans le jardin, une foule joyeuse et bavarde mangeait et buvait. C'était une rumeur, des récits, des galéjades, des éclats de rire, mais qui n'en faisaient perdre à personne un coup de dents.

On mangeait les coquillages, et puis la bouillabaisse et la langouste, et des poulets et des pintadons. Et le vin blanc faisait glisser tout cela. On avait tombé la veste, on avait desserré la ceinture du pantalon, et l'on recommençait à manger, à envoyer de nouvelles bouchées rejoindre les bouchées déjà avalées. C'était un festin. Et des glaces, et des gâteaux à la crème, et des pêches, et des melons, et du raisin muscat, de la panse d'Espagne.

On faisait bombance. On faisait ripaille.

Jamais dans ce restaurant élégant, on n'avait aperçu

un tel populo. Mais les garçons, les maîtres d'hôtel, les sommeliers étaient heureux aussi, gagnés par toute cette exubérance, par cette allégresse, et ils avaient abandonné la raideur, la morgue et l'insolence des larbins de grande maison. C'était un jour unique, celui-là, et ils le sentaient. La fraternité régnait. Chacun communiait dans le dévouement et la reconnaissance. C'était le peuple de Casteldor qui festoyait là, et qui festoyait, qui se réjouissait à l'occasion d'un grand bonheur arrivé au Chef.

Vous auriez pu reconnaître, dans cette foule en liesse, l'équipage de la *Sainte-Philomène,* le rouquin, Marius et Casimir, et combien d'autres pêcheurs et de braves voleurs du quai, et d'honnêtes contrebandiers, et des mandiants mangeurs de milords, et des écaillères des bancs de Rive-Neuve. Il y avait là toutes sortes de petits assassins et de naïves canailles. Et des poissonnières, et des marchandes de fruits, et des bistros et des nervis. Il y avait là le peuple du port, et la populace, mais hommes, femmes, anciens et jeunes, également fanatiques de César.

On a servi le café aux tables sous la tente, et tous ont frappé sur leurs verres pour réclamer du silence, et Moussu le Maire s'est levé. On voit sa petite personne en redingote noire debout près du large Casteldor, et son visage coloré sous ses cheveux blancs comme la neige. On se sent le cœur plein d'amitié, et de la foule qui a abandonné les longues tables du jardin et s'est rapprochée de la tente pour entendre ceux qui vont parler, s'élèvent déjà des cris nourris de « Vive Monsieur le Maire! »... Mais on fait : « Chut! Chut! Ecoutez! Ecoutez! » Et une petite voix aiguë monte dans l'atmosphère échauffée du banquet. Monsieur le Maire parle. Il dit :

« Mon cher ami,

« Monsieur le Ministre a désiré que, comme maire de Marseille, je prenne la parole en premier. C'est en effet les remerciements, la reconnaissance de notre grande

cité que j'ai à cœur de vous apporter. Et aucun des devoirs de ma fonction ne m'a jamais été plus agréable à remplir.

« Méditerranéen, issu de la mer ancienne, c'est vers notre vieux Lacydon que vous avez cinglé. Comme dans les temps antiques Protis débarquant sur ces bords y apporta la civilisation grecque, vous, César Casteldor, avez apporté ici toutes les ressources des méthodes modernes.

« Oui, je n'hésite pas à le dire, sans briguer aucun mandat, en demeurant en dehors des joutes politiques, en qualité de simple citoyen, vous nous avez aidé de toutes vos forces à moderniser notre vieille cité qui, un jour, grâce aux efforts des hommes nouveaux, aux efforts des hommes qui regardent vers l'avenir, deviendra aussi belle qu'une grande ville de demain. Car je n'hésite pas à le proclamer, Messieurs, il faut se délivrer du passé qui s'attache de tout son poids à nos pieds et alourdit nos pas, il faut aller nettement, hardiment, de l'avant. Délivrons-nous de l'obscurantisme d'hier. Ouvrons largement nos portes et fenêtres à l'éblouissante lumière de demain. C'est l'expérience des années qui pèsent sur mon front, ce sont mes cheveux blancs qui me dictent mes paroles, qui parlent par ma bouche. C'est avec des hommes comme vous, César Casteldor, que se fait le grand Présent qui ouvre les voies de l'Avenir !

« Au nom de notre vaillante population tout entière, au nom de notre grande cité Phocéenne, en mon nom propre, je vous remercie de tout ce que vous avez fait jusqu'à ce jour pour Marseille. Je lève de tout cœur mon verre à votre santé, à votre bonheur ainsi qu'à ceux de votre digne et admirable épouse. »

Casteldor se lève. Il ouvre les bras, il étreint le petit vieillard. Un tonnerre d'acclamations roule, recommence, ne cesse pas. Sous la tente, dans le jardin, on se serre les mains, on s'embrasse. Partout on trinque. On boit à la santé des époux.

L'émotion est longue à se calmer.

Enfin un silence relatif finit par s'établir. Et Monsieur le Ministre peut se lever. C'est un homme qui porte une belle barbe noire.

Il dit, Monsieur le Ministre :

« Monsieur,

« Le Gouvernement de la République a tenu à être représenté à votre mariage. Nous assistons, aujourd'hui, citoyens, au couronnement d'une existence de courage et de dignité, toute dévouée aux institutions laïques et républicaines. Le Gouvernement de la République ne pouvait se désintéresser d'un tel exemple. Aujourd'hui, citoyens, la race des hommes comme César Casteldor doit être particulièrement honorée. Le bouleversement social qu'a été la guerre a provoqué le soulèvement général des peuples, culbutant les trônes, disloquant les aristocraties, dispersant aux quatre vents les vieux oripeaux de la monarchie. Le progrès a marché à pas de géant, le monde est entré vraiment dans une ère nouvelle. L'Europe est régénérée par la généralisation du régime démocratique : six jeunes républiques nouvellement écloses sur le vieux continent s'épanouissent au clair soleil de la Liberté. Mais il faut prendre garde aux soubresauts du capitalisme expirant, il faut se méfier du retour offensif de la marée réactionnaire; une vague de réaction peut déferler. Le mouvement démocratique qui entraîne les hommes dans la voie émancipatrice peut être submergé. »

Ici le Ministre regarda don Giovanni Lupo.

« Je ne désire faire aucune allusion à aucune nation voisine, mais les régimes de dictature politique ne durent qu'un temps. Si la ploutocratie financière internationale constitue une force redoutable, un tenace et persévérant effort d'éducation et d'organisation populaire finira cependant par en avoir raison.

« Un César Casteldor, dans une grande ville comme

Marseille, nous est un appui d'un poids inestimable dans cette grande œuvre libératrice et salvatrice. Le Gouvernement de la République a voulu mêler son témoignage à toutes les manifestations de sympathie et de reconnaissance qui s'élèvent aujourd'hui, en ce jour de bonheur, vers un homme qui est un grand citoyen. »

Le ministre prend devant lui sur la table un petit écrin.

« Je suis chargé par le Gouvernement de la République d'attacher sur votre poitrine la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur. »

Casteldor s'est levé, il s'essuie les yeux. Les deux hommes se donnent l'accolade. Une acclamation formidable retentit, un tonnerre d'applaudissements, des battements de mains, des bans interminables.

Et quand le tumulte est enfin à peu près calmé, c'est le signore Lupo qui se lève et il dit en souriant et en faisant des gestes :

« Monsieur Casteldor, ze souis vénou de l'Italie pour vous porter les félicitations de notre Duce, du grande Mussolini. »

On entend un cri : « Viva!.. » C'est Salvatore, c'est Toto, qui n'a pas pu contenir son enthousiasme. Un flottement. Mais après une seconde, les acclamations partent. Après tout, un grand hommage que reçoit là César. Quelque opinion que l'on professe, on ne peut en être qu'heureux et fier pour lui.

Maintenant, les orateurs défilent, Conseillers généraux, délégués cantonaux, joueurs de boules, pescadous, représentants de commerce, il y a des discours en provençal, des adresses en vers. On lit des messages, des télégrammes. Les Bigophones de Provence, Lou Calen, le cercle l'Ami du Peuple, le Comité des intérêts du 2e canton, Arts et excursions, le Groupe sportif d'Endoume, le Centre garibaldien, les Unitaires de la Rassagnole, l'Harmonie de la Jeunesse, Prouvenço, etc., etc. Cinquante, cent, cinq

cents sociétés sont représentées ici ou ont télégraphié leurs vœux.

Personne n'écoute plus. La plupart des convives de la tente se sont levés, se sont dispersés dans le jardin. Seul César est demeuré, souriant toujours. Cécilia s'est retirée à l'intérieur du restaurant, conduite par Giulia; elle va se reposer quelque temps. Salvatore, lui, n'a pas bougé; il est resté non loin de Casteldor, il le regarde avec admiration. Et tout cela l'intéresse, le passionne : jamais il n'a été aussi heureux... Sous la tente, on parle, on parle, on parle. Dans le jardin, des orchestres, des orphéons jouent des marches et des danses. Des hommes, des femmes sont venus jusqu'à Casteldor pour s'incliner devant lui, pour lui baiser la main.

Tout le monde se sent dans une sorte de transport. Tout le monde est un peu ivre. Le ciel est d'un bleu absolument pur, la journée est merveilleuse. C'est un triomphe, c'est un rêve. C'est un jour qui ne devrait jamais finir.

Cependant, vers six heures, enfin Casteldor peut se lever. Le dernier orateur a fini. Il va chercher Cécilia. Et quand ils sortent tous les deux de l'intérieur du restaurant pour descendre les pentes du jardin, ils sont entourés, embrassés, et il faut les dégager pour leur permettre de gagner leur voiture.

La fête continuera ce soir à Marseille...

En effet, dès la tombée de la nuit, les arcs de triomphe s'éclairent, les lampions s'allument; partout des illuminations, partout l'allégresse, la vie redoublée. Sur l'eau, des barques décorées, lumineuses, glissent. Autour du Vieux Port, les orchestres jouent, les bars débordent de buveurs. Sur la chaussée, une foule compacte circule, heureuse. Dès huit heures on danse. Et partout on attend Casteldor.

C'est vers neuf heures qu'il arrive place Victor-Gelu. On monte sur les bancs; à toutes les fenêtres il y a du

monde. C'est place Victor-Gelu que se tient le grand bal... Là César Casteldor descendit de son automobile avec Cécilia sa femme. Tout le monde s'arrêta, les danseurs, l'orchestre, et mille voix crièrent : Vive César, vive César Casteldor! Il remercia de la main, d'un geste d'une grâce et d'une autorité admirables. Puis, offrant le bras à sa femme, il entra dans l'enceinte du bal. L'orchestre attaqua *Valencia*. César prit Cécilia par la taille et commença à danser. On les admirait. La danse pourtant s'acheva... Alors, au milieu des ovations, il sortit du bal, suivi du Conseil municipal et des Présidents de tous les comités.

Son canot était à quai. Conduit par le maire et le ministre entre deux ardentes haies de spectateurs, il s'y rendit avec son épouse. M. Pierre se tenait à la barre. Le moteur crépita. Tout le monde avait le chapeau à la main. Avec les illuminations, il faisait clair comme en plein jour.

Et la barque commença à s'éloigner tandis que les musiques jouaient, que les premières fusées des feux d'artifice montaient dans le ciel et qu'un immense cri de « Vive Casteldor! » emplissait le vieux port.

EUGÈNE MONTFORT.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Correspondance générale de J.-J. Rousseau, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour. Tome septième. *Le Contrat social et l'Emile*, décembre 1761-juin 1762, 6 planches hors-texte, Armand Colin. — Pierre Flottes : *Alfred de Vigny*, Perrin. — Pierre Flottes : *La pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny*, Société d'Edition Les Belles-Lettres. — A. de Lamartine : *Portraits et Salons romantiques*, Introduction de Louis Barthou, Le Goupy.

Patiemment, sans se hâter, avec un soin infini, M. Pierre-Paul Plan poursuit son admirable publication de la **Correspondance générale de J.-J. Rousseau**, jadis colligée, nous avons dit avec quel zèle et quelle minutie, par Théophile Dufour. L'œuvre atteint, avec le présent volume, son septième tome qui englobe (de décembre 1761 à juin 1762) une phase particulièrement pathétique de la vie du philosophe : impression et lancement du *Contrat social* et d'*Emile*, poursuites judiciaires et fuite du malheureux, accusé de tous les crimes.

Ce tome VIIe correspond au livre XIe des *Confessions*. Il le complète merveilleusement et nous avouons préférer la *Correspondance*, plus vivante, plus variée, plus circonstanciée, fourmillant de faits, au récit du narrateur, contraint d'éliminer les détails pour ne retenir que l'essentiel de ses difficultés et tribulations.

Comme précédemment, M. Pierre-Paul Plan, qui possède un véritable génie de la découverte, ajoute au travail, pourtant si complet de Théophile Dufour, sa part importante de lettres inédites et de notes.

A cette date de décembre 1761, Rousseau est tourmenté d'idées noires, enclin à suspecter les amitiés les plus dévouées. Son mal physique accroît son hypocondrie naturelle. On le voit un moment, pris de vertige et rêvant de suicide, faire ses adieux à la vie.

Sa lettre à Moultou (nº 1221) ne laisse aucun doute sur ses intentions.

Pourtant, il jouit encore d'affections dévouées. Malesherbes, la maréchale de Luxembourg, maints autres personnages l'entourent de sollicitude, et le premier se compromet même singulièrement à soutenir les intérêts d'un homme dont le caractère lasserait la patience en personne. Une autre amie qui apparaît dans l'existence de Rousseau un peu auparavant, la marquise de Créqui, dont M. Paul Tisseau vient de nous révéler, en un petit volume plein de curieux renseignements (1), la belle carrière d'intellectuelle et d'honnête femme, soutient de son côté le courage chancelant du philosophe.

Ces gens, malgré leurs puissantes relations et leur fidélité, ne parviennent pas à préserver leur protégé des atteintes de la justice. Rousseau, un instant, pressentant l'orage, montre quelque velléité de l'affronter ; mais les objurgations de ses amis et son goût de la liberté le déterminent à fuir. Dès lors, commence pour lui cette douloureuse existence de proscrit dont ses lettres traduisent toute l'amertume.

M. Pierre-Paul Plan publie les pièces du procès fait à *Emile*, dont l'auteur est accusé « de ramener tout à la religion naturelle » et de « développer un système criminel », puis au *Contrat social*, ouvrage contenant des « maximes dangereuses, et par rapport à la religion, et par rapport au Gouvernement ». On y voit qu'en Suisse comme en France Rousseau est décrété de prise de corps, privé de ses biens et que ses livres sont destinés au feu comme « téméraires, scandaleux, impies ».

La *Correspondance* contient d'intéressantes missives du libraire Rey, de Moultou, des Luxembourg, de la fine Julie [Mme de La Tour de Franqueville], de Malesherbes, de Mme de Créqui, etc... et les pressentiments de Rousseau dans les derniers temps de son séjour à Montmorency, ses plaintes, récriminations, défenses de son lointain exil d'Yverdon. Elle est ornée de six belles planches hors-texte et d'un index alphabétique.

Le fuyard, perdu sur les routes du monde et ne sachant plus à quel coin de terre libre demander asile, ne se doutait point que, cinquante ans plus tard, il serait vénéré comme une sorte de

(1) Paul Tissot ; *La Marquise de Créqui*, Paris, Emile-Paul frères, 1 vol. in-18.

dieu. Bien rares sont les futurs romantiques nés vers la fin du XVIIIe siècle ou le début du XIXe dont l'enfance et l'adolescence n'aient été nourries de lectures de Rousseau. Durent-ils leur sensibilité particulière à cette influence ? On l'a mainte fois prétendu ; mais cela semble improbable. Alfred de Vigny, par exemple, quand on examine sa psychologie, pourrait être considéré comme l'un des plus authentiques disciples du philosophe genevois. En fait, celui-ci n'eut point d'empire véritable sur la formation du poète.

M. Pierre Flottes, après avoir publié sous le titre : **Alfred de Vigny**, une étude d'une rare pénétration, vient de reprendre, sous un nouveau titre et sous la forme d'une thèse de littérature : **La pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny**, la matière, non le texte, de son premier volume, y ajoutant les références dont celui-ci était dépourvu. Les deux ouvrages s'équivalent en intérêt. Nous préférons cependant le second, plus limpide, plus net, mieux divisé et équilibré, d'un style moins artiste peut-être, mais de grande qualité cependant. Cet ouvrage laisse loin derrière lui tout ce qui a été écrit jusqu'à l'heure sur Vigny. L'auteur, ayant eu communication des papiers inédits du poète (manuscrits achevés ou inachevés, correspondances, journal, etc...), peut envisager l'homme dans sa physionomie complète. Il donne le second plan aux actes de la vie matérielle, veut, avant tout, découvrir l'âme et la découvre, en réalité, dans ses recoins les plus mystérieux. Travail remarquable, aussi captivant que le plus pathétique des romans.

Vigny enfant reçoit-il l'imprégnation de Rousseau ? D'où lui viennent cette mélancolie et ce pessimisme dont son beau visage aux yeux saphirins portera la trace extérieure ? M. Pierre Flottes nous l'explique. Assurément, Vigny connaît Rousseau, mais à travers sa mère, Mme de Baraudin, grande lectrice du philosophe, mais peu encline à pratiquer ses doctrines, ayant ses propres idées en matière d'éducation, éprise de science et de raison, soucieuse de devoir, rétive à la sensiblerie, stoïcienne se défiant des sens. De son père, le jeune homme reçoit enseignement d'épicurien, volontiers inspiré par Voltaire.

Ces deux influences eussent dû faire de lui un homme de moral solide, capable d'affronter la vie avec un visage serein. Mais voici : Vigny est fils d'un père âgé et infirme, d'une mère déjà

mûre quand elle le conçoit. Il passe sa petite enfance chétive à l'ombre de cette prison de Loches qui circonscrit la lumière de la maison paternelle, dans une société de hobereaux vaniteux de leurs origines et vivant enfermés dans un passé dont ils vénèrent les prestiges. Une morne tristesse l'environne, l'imprègne et pour toujours teint son âme de deuil.

Mme de Vigny ne parvient point à le viriliser. L'adolescent, partagé entre son culte des régimes déchus et son désir de participer à la vie nouvelle, reste un velléitaire, impuissant à prendre une décision. Sa carrière, d'autre part, lui réserve des déceptions multiples. Enthousiasmé par l'épopée impériale, rêvant de gloire militaire, souhaitant d'agir, il entre dans l'armée à l'instant où la paix lui impose le dissolvant ennui des garnisons. Pauvre, il croit redorer son blason en épousant Lydia Bunbury; or, cette jouvencelle ne lui apporte que sa grâce vite fanée et elle le laisse sans espoir de postérité. De l'amour, il ne connaîtra, par le ministère de la Dorval, actrice égoïste et vaine, qu'une image tourmentée et grimaçante. Malgré les succès de ses romans, de ses pièces de théâtre, de ses poèmes, il subira cinq échecs académiques, etc., etc...

Tout cela contribue à le maintenir dans le pessimisme né dès son adolescence. L'homme néanmoins, plein de hautes qualités, reste noble et grand. Son malheur principal, il le tient de son esprit vacillant, auquel il ne parvient pas à donner une stabilité, une conviction même. Sa pensée, qui est profonde et belle dans son amertume, subit sans cesse l'action de pensées plus fermes et qui l'impressionnent. On peut bien dire, et M. Pierre Flottes, analysant avec une sagacité remarquable le symbolisme de l'œuvre de Vigny, le démontre sans cesse, que l'écrivain ne travaille que sous l'influence de ses lectures. La Bible inspirera maints de ses chefs-d'œuvre. Il écoute tour à tour Byron, les Saint-Simoniens, La Mennais, De Maistre, Ballanche, Tocqueville, et bien d'autres. Il les reflète et fait de leurs idées les siennes.

Dans le domaine politique, son incertitude sera plus grande encore. Il sera successivement monarchiste, socialiste, à demi-républicain. Il sollicitera un emploi du second Empire. Il rêvera, à la fin de sa vie, de figurer au Parlement, posera sa candidature devant les collèges électoraux, mais dédaignera d'affronter l'électeur. Il souhaitera ardemment, sans pouvoir se résoudre à des-

cendre de son piédestal d'aristocrate, d'aimer le peuple et de se familiariser avec lui. La dernière attitude de sa carrière consistera à célébrer, dans un grand mouvement de pitié pour l'humanité, l'Ordre, le Travail, le Progrès, et sa formule de prédilection deviendra : « Aujourd'hui vaut mieux qu'hier, demain vaudra mieux qu'aujourd'hui. »

Vigny, longtemps considéré comme un frère mineur des grands romantiques, gagne peu à peu en renommée dans l'esprit public. M. Pierre Flottes, par ses deux vibrants et intelligents ouvrages, sert beaucoup sa mémoire, projette une lumière vive sur cette âme passionnée et douloureuse, aide puissamment à comprendre ses secrets et lui attire les sympathies.

Vigny s'en alla de ce monde salué de la sorte par Lamartine qu'il avait envié et peut-être haï : « Vous n'avez fait que du bien. Je vous tends la main d'ici-bas, tendez-moi la vôtre de là-haut ! Il n'y a plus d'hommes où vous êtes ; il n'y a que l'Etre infiniment bon. Vous êtes bon, allez à lui » ! Lamartine pouvait pénétrer l'âme complexe de Vigny par suite de sa perspicacité de poète. Il en avait pitié. Au surplus, il était venu lui-même, homme d'action optimiste et énergique, au point de mélancolie où végétait son compagnon des lettres. La pauvreté, après tant d'années de bonheur, de gloire, de dissipations, faisait de lui un forçat de la plume.

Il rédigeait alors son *Cours familier de littérature*, qui assurait médiocrement sa subsistance. Malgré les chagrins, les incommodités de l'âge, mille désagréments matériels, il s'efforçait d'enclore de belles images dans cette prose qui irait, aux quatre coins de la France, éduquer et enchanter des esprits. On sait que ce *Cours familier*, formant vingt-huit volumes, connut une assez grande faveur. Bien peu de lettrés de notre temps paraissent lui avoir demandé une heure de distraction. Pourtant, Lamartine prosateur égale et — à notre avis — surpasse en talent Lamartine poète. C'est dans la prose de ce prodigieux magicien que nous avons vraiment pris conscience de ses dons poétiques.

Assurément, Lamartine ne se manifeste pas toujours bon critique. Il est sujet à des préventions ; il écrit avec des idées préconçues, des haines inexplicables. Il comprend mal certains esprits du passé, du XVIe siècle notamment, dont la vulgarité le choque. Il n'est pas souhaitable que l'on réimprime en entier le

Cours familier, devenu rare. Il est souhaitable au contraire qu'on en réimprime les pages heureuses. Elles sont nombreuses.

La librairie Le Goupy, sous le titre : **Portraits et Salons romantiques**, vient de lancer un choix de ces pages en l'accompagnant d'une introduction excellente de M. Louis Barthou. On trouvera, dans cet ouvrage, abondamment illustré de portraits et de vignettes, les études consacrées par Lamartine à Mme Récamier, à Balzac, à Mme de Girardin et à Alfred de Musset.

Nous n'hésitons pas à dire que ces quatre études, la première surtout, sont de la plus parfaite beauté. Assurément, elles ne peuvent nous apprendre rien de nouveau. Mais le poète parle en témoin qui a connu très étroitement ses personnages. Il ne cherche point à les embellir. Il ne cache qu'autant que cela est nécessaire leurs faiblesses et leurs défauts. Il les présente avec une grande liberté d'appréciation, sans détails indiscrets ou choquants, en analyste très adroit et très fin.

Ce qui nous paraît admirable, dans ces études, c'est le style, d'une étonnante suavité et tel qu'à la lecture il produit une véritable délectation de l'esprit. Certaines phrases apparaissent comme de purs joyaux et les images, parsemées, sans trop de profusion, dans les périodes, ravissent par leur fraîcheur, leur imprévu, leur substance colorée de poésie. Les portraits sont également brossés avec un charme et une justesse rares. Nous ne pensons pas qu'un seul des biographes de Chateaubriand ait offert, par exemple, une physionomie plus réelle du grand inquiet que Lamartine. Peut-être le poète se montre-t-il injuste à l'égard de Musset dont il comprend mal l'œuvre, à son avis privée d'idéal; mais il admire Balzac et saisit merveilleusement l'attrait de cette intelligence, la puissance de ce cerveau où s'agite tout un monde.

Les Portraits et les Salons romantiques aideront, espérons-le, à rendre à Lamartine prosateur l'hommage qui lui est dû. Et peut-être nous vaudront-ils quelque choix de même qualité, sorti de l'imbroglio du *Cours familier*.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

André Dumas : *Roseaux*, « la Muse Française ». — Renée Jardin : *Nostalgies*, « les Tablettes ». — Joseph Delteil : *Ode à Limoux, suivi de Hymne à la Robe Future*, « les Cahiers Libres ». — Jane Hugard : *Poèmes bleus teintés*

de gris, « Rythme et Synthèse. » — Pierre-Jean Jouve : *Nouvelles Noces*, « Nouvelle Revue Française ». — Armand Godoy : *Triste et Tendre*, Emile-Paul frères. — Gaston Gérardot : *Le Lys Noir*, « Librairie de France ». — Joseph Rivière : *Branches Vertes*, « les Humbles ».

L'inspiration, peut-être, de M. André Dumas ne révèle pas une originalité prédominante. Elle dépend, semblerait-il, du souvenir de maintes lectures et d'habitudes dues à l'éducation. Pour le vers, intrinsèquement, il ne s'aventure pas à des cadences compliquées, à des audaces d'expérience. On oscille sans cesse entre le romantisme, le romantisme robuste et sain des *Feuilles d'automne*, de *les Rayons et les Ombres*, aux réalisations les plus solides des Parnassiens. Je serais fâché qu'on pût prendre cette appréciation pour un blâme ou pour un regret. **Roseaux** que sont les poèmes de M. André Dumas, ces roseaux chantent particulièrement d'un ton juste des musiques éternelles, mais toujours prenantes, graves et profondes. Le métier de ce poète est excellent, ne bronche jamais, n'esquive aucune difficulté, si d'autre part il ne se fait pas un jeu de susciter l'obstacle afin de s'en rendre maître. Les attitudes aisées ou hasardeuses de la virtuosité, il les dédaigne, encore qu'il possède avec sûreté toutes les ressources propres à les prendre s'il lui plaisait. Le spectacle est réconfortant d'un artiste qui, de nos jours, ne s'impose pas des problèmes qu'il ne peut résoudre, qui ne s'adonne pas aux tours d'adresse, qui, en un mot, ne s'en fait pas accroire. Il est ce qu'il est, qu'on en conclue ce qu'on voudra, avec une pleine bonhomie, une candeur ardente et placide à la fois, propre à gagner toutes les sympathies, et il use d'un instrument à merveille approprié à ce qu'il entend avoir à dire, à ce qu'il dit posément, sans fièvre ni contorsion.

Je soupçonne, au reste, que par-dessus toute autre qualité, M. André Dumas doit avoir la pudeur de ses sentiments. L'émotion qui soutient et emplit ses poèmes, on la devine tout d'abord à peine, tant elle se concentre et affleure juste dans l'expression. Mais qu'une douleur plus poignante le saisisse et l'accable, que le père pleure son enfant morte et se souvienne, on assiste à l'effort qu'il fait, non certes pour se reprendre, mais pour ne montrer de son visage angoissé que ce qu'il ne lui est pas possible de dissimuler aux regards d'autrui. *Des voix, des pas, puis du silence*.... quiconque a subi l'horreur de ces instants communiera ici avec le poète, et l'effroi, la patience, la résignation

éperdue et muette ne vont pas plus loin. Des paysages évoqués (à travers la grille du Luxembourg, le soir ; en Bretagne, par le crépuscule, etc.), des évocations d'âme, comme celle-ci qui donne forme aux soucis de tout être sentant la vieillesse venir :

Qui sait ? — Ai-je beaucoup de temps à vivre encore ?
Combien d'avrils me reste-t-il à voir éclore
Jusqu'au jour où, gardant pour d'autres son émoi,
La fête humaine va recommencer sans moi ?
Hélas ! tous les endroits qui comptent dans ma vie,
La berge en fleurs qu'enfant j'ai tant de fois suivie,
Le bois sombre où ma Muse, un soir, m'apparaissait,
Les reverrai-je encor, même une fois ? — Qui sait ? —
Peut-être aujourd'hui même à quelque paysage
Aimé, quelque ami cher trouvé sur mon passage,
J'ai dit sans le savoir un éternel adieu,
Et quelque chose en moi meurt chaque jour un peu...

Nostalgies, poèmes, tantôt en vers, tantôt en prose, par Mlle Renée Jardin, déconcertent par ce qu'elles offrent souvent d'incertain, d'impromptu, d'insuffisant, et d'autre part, parfois on y trouve un accent de sincérité, de vérité rêveuse et sentie, exprimée dans la plus simple des langues et la plus finement colorée, surtout, d'ailleurs, dans les proses. Dans les vers, les exigences d'un rythme plus haletant que soutenu, d'une rime presque toujours précipitée et dépourvue de ce double parfum de nécessité et de surprise qui en devrait composer le charme, entraînent l'auteur jusqu'à des puérilités contraires à ses desseins. Je perçois dans ce petit volume bien des ressources d'émotion et de la sensibilité, mais une impatience qu'il importerait de dominer, car l'art ne peut être que patient et répugne avant tout à l'improvisation, à la nervosité, à la mauvaise humeur. Mlle Renée Jardin, avec de la culture et des dons de poète, me paraît avoir beaucoup à apprendre. Mais n'est-elle point trop pressée ?

M. Joseph Delteil, depuis plusieurs années, est en possession d'une faveur particulière. Je ne sais si son public est fort étendu, mais je le crois fidèle. Il se compose de jeunes à qui la brutalité plaît ou fait illusion, d'esprits qui se plaisent à être bousculés. Si **Ode à Limoux suivi de Hymne à la Robe Future** se distingue moins que d'autres ouvrages de cet auteur par l'introduction de trivialités volontaires et d'anachronismes appréciés par beaucoup d'amateurs, c'est d'abord que véritablement

M. Delteil n'a pu s'empêcher, malgré sa faconde qui se veut rude, d'exprimer envers le terroir natal un fond de sincère tendresse, un amour qui n'admet pas d'affectations ni de gageures. Et puis, il se laisse ingénument, en dépit des habitudes que l'élan atténue s'il ne parvient à les abolir, entraîner à la puissance lyrique de ses thèmes réellement fort beaux, aussi bien pour ce qui est de l'*Hymne* que de l'*Ode*. De plus, M. Delteil manie en maître la laisse, tour à tour prolongée ou brisée, à laquelle l'astreint l'exemple de M. Claudel, et il n'y est point inférieur à son modèle.

Expression directe, sensibilité, souvenances, s'exprimant sans détours comme sans voile, simplement, les **Poèmes bleus teintés de gris** de Mme Jane Hugard se composent de tristesses, d'angoisses, de motifs douloureux ou d'espoirs, avec parfois des allusions songeuses à tels rythmes populaires, paysages ou chansons. Un constant examen de soi-même, un retour sur soi-même incessant et attentif, dénotent une âme sensible, candide, farouche, — très pure. Et le vers, la laisse plutôt d'images à peine rythmées, proche toujours de la prose, n'en dit pas plus que le poète ne le désire, ne s'égare jamais aux élans du lyrisme et d'un rêve trop ambitieux. Est-il rien de plus louable qu'accomplir à son gré, avec précision, son dessein ?

Dans **Nouvelles Noces**, M. Pierre-Jean Jouve poursuit son système de poète au goût du jour ; il y emploie du moins une sûreté de langue, une discrétion sincère, et s'interdit les exorbitantes acrobaties. Il a beau incliner à la dilection de Santa Teresa, comme il écrit, ou du cantique franciscain, son humilité voulue apparaît simple velléité ou exercice de dilettante, au surplus très réussi. Je me souviens de poèmes par M. Jouve, plus pénétrés de sentiment, et surtout de ses saisissants romans, *le Monde Désert*, surtout *Paulina 1880*.

M. Armand Godoy, poète français, de race espagnole comme José-Maria de Heredia, donne, avec une préface par Jean Royère, après une série d'intéressantes plaquettes, son premier recueil de vers, divers, sensible, savant, souple et beau, **Triste et Tendre**, ainsi qu'il l'appelle lui-même. *Chansons créoles*, si pleines d'un rythme prenant, nostalgique, sensible, *Stèle pour Charles Baudelaire*, *Triptyque* dont j'ai dit l'enchantement déjà, en font partie. Les évocations de la *Côte d'Eme-*

raude, *Lourdes*, *la Sonate à Kreutzer*, *Sur la Tombe de John Antoine Nau*, sont des poèmes véritablement subtils, délicats, vibrants et magiques, où l'expression et la pensée se fondent en une harmonie parfaite. Que M. A. Godoy soit un beau poète français désormais ne saurait faire doute pour aucun lecteur. M. Jean Royère définit remarquablement les caractéristiques et la valeur de son talent ; il ne dit rien d'excessif.

Sous le signe de Fernand Mazade, « grand poète et grand seigneur du Rêve, de la Sagesse et de la Volupté », M. Gaston Gérardot s'assouplit aux jeux de rythme et d'image. Il les publie sous le titre **Le Lys Noir**. De poèmes courts qui se succèdent *sans ordre*, il passe à de très curieuses et adroites *Gloses* où il adapte son style et sa facture à ceux des maîtres divers qu'il évoque : Louise Labé, Tristan l'Hermite, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Henri de Régnier, Paul Valéry, Fernand Mazade, Pierre Louys, Théo Varlet. *Le Lys Noir* enfin où pleurent et s'attendrissent des poèmes d'amour et de foi. Après ce recueil qui contient mieux et plus ardent ou plus réalisé que de simples promesses, nous pouvons attendre avec confiance un poète personnel.

Aux poèmes en vers libres de M. Joseph Rivière, **Branches Vertes**, un intime et persistant, joyeux, vernal amour de la nature, des arbres, lumières et formes, parfums, couleurs, se distingue. Le poète s'adonne à la joie d'adorer, même où la mélancolie l'arrête, et la musique universelle emplit son âme de plus d'élan que d'extase. Souvent le dessein de l'auteur demeure un peu confus, sans que jamais le rythme au surplus ni l'intention soient incertains. Le trouble naît d'un excès, d'un manque de choix, défaut par surabondance dont le sens critique, s'éveillant peu à peu chez le poète, le guérira certainement.

ANDRÉ FONTAINAS

LES ROMANS

ROMANS FÉMININS. — Lucie Delarue-Mardrus : *La petite fille comme ça*, J. Ferenczi et fils, — Jane Catulle-Mendès : *Ton amour n'est pas à toi*, Albin Michel. — Titayna : *Voyage autour de mon amant*, E. Flammarion. — Pauline Valmy : *Les Isolées*, J. Ferenczi et fils. — Jeanne Maxime-David : *Un homme comme quelques autres*, E. Flammarion. — Christiane Aimery : *Béatrice ou les deux expériences*, Perrin et Cie. — Simone May : *Mon petit...*, E. Fasquelle. — Jacques Vincent : *Patricia*, Editions du Monde moderne. — Jeanne Landre : *Mademoiselle Rivère, institutrice*, Editions de la Vraie France.

— Marcelle Vioux : *Fleur d'amour*, E. Fasquelle. — Lucienne Favre : *Bab-el-Oued*, Crès et Cie. — Jeanne Ramel-Cals : *Amour en Province*, A. Fayard ; *La belle captive*, Editions de France. — Gyp : *Le journal d'un philosophe*, E. Flammarion. — Mémento.

La littérature féminine ne chôme pas, au moins la romanesque et la poétique, car pour le théâtre, la critique, l'histoire, et à plus forte raison la philosophie, on ne voit guère s'y adonner nos compagnes. Une telle déficience, on peut le dire sans manquer de galanterie, semble bien attester la répugnance de la femme pour les travaux constructifs, ou qui requièrent un concours plus actif de l'esprit que de la sensibilité. Aussi bien, en général, la femme ne fait-elle pas preuve de faculté créatrice, à proprement parler, mais d'activité génératrice, et se borne-t-elle à se servir pour s'exprimer de la forme qu'elle trouve à sa disposition. Pour ce qui est du roman, en particulier, quoiqu'on en attribue l'innovation à Mme de La Fayette, il faut reconnaître que cette grande dame, en écrivant *La princesse de Clèves*, a seulement rédigé ses mémoires ou une sorte d'autobiographie. Il est constant que le récit objectif, l'étude des mœurs et des caractères qui — quelque opinion que l'on professe à son égard, — nécessite de la part de son auteur un effort de dégagement de soi, ou d'extériorisation étendue de la personnalité, n'a été illustrée que par des hommes, à de très rares exceptions près. La femme est si peu désintéressée en art que, lors même qu'elle feint de vouloir donner la vie à des personnages indépendants d'elle, elle accuse une arrière-pensée, ou trahit un désir de démonstration, à tout le moins, d'affirmation des vérités qu'elle a à cœur. Point de plus fidèle tenant qu'elle du roman à thèse. Elle a tous les sens, sauf celui de la relativité, et il faut que ce qu'elle écrit serve à quelque chose ou prouve quelque chose. Les épopées en dix volumes de Mlle de Scudéry, d'une folle imagination romanesque, menaient la propagande féministe la plus activement systématique et, contemporaines du premier romantisme, annonçaient, déjà, George Sand... La plume à la main, la femme revendique, et bien entendu, d'abord, en faveur de l'amour, sinon des passions, car ce n'est plus assez pour elle, aujourd'hui, de parler de droit au bonheur : elle invoque le droit au plaisir... Rousseau, en lui ouvrant la nature, lui a révélé son empire, et elle s'y est établie fermement, sur le terrain de la physiologie plus encore que de la psychologie. Peu lui importe

cette supériorité dont son maître d'hier se réclame, au nom de la raison. Pour réaliser son épanouissement, elle se libère de toute règle apprise, au nom de la Vie que, nouveau Messie, elle incarne, ou qui lui dicte des ordres supérieurs. « Bête divine. » L'adjectif qu'elle a ajouté au terme par lequel l'homme prétendait l'humilier, lui confère une vertu qui relève de la métaphysique, et que l'on contesterait en vain.

Mme Lucie Delarue-Mardrus que l'on peut considérer comme une des plus heureusement douées d'entre les romancières présentes, comme l'une de celles qui réussissent le mieux à créer des êtres véridiques et à les abandonner à eux-mêmes, n'échappe pas complètement, dans sa dernière œuvre : **La petite fille comme ça**, au reproche que j'adressais à ses sœurs de lettres. Peintre réaliste de l'âme et de la sensibilité féminine, au moment de leur éclosion à la vie (*Le roman de six petites filles*, *L'Ex-voto*, *Graine au vent*), c'est encore l'histoire d'une enfant — mais d'une enfant de la balle, cette fois, — qu'elle nous raconte, ici, avec une émotion profonde et une clairvoyance admirable, révélatrice des plus intimes mouvements de cet être (resté candide, en dépit de son cabotinage) ou de ses plus secrètes réactions sous l'influence de la douleur, et bientôt de l'amour. Mais apitoyée par le sort de sa pauvre petite « théâtreuse de dix ans » dont le père a fui avec une maîtresse, et dont la mère s'est tuée, Mme Delarue-Mardrus ne peut se retenir de plaider pour elle, contre la société bourgeoise qui la rejette ; et il y a dans son livre — un des plus beaux, sans doute, qu'elle ait écrits — deux ou trois pages au moins dont la vaine éloquence ne laisse pas de me gêner... Aussi bien sa sincérité seule explique-t-elle qu'elle ne se soit pas avisée que cette éloquence détonne dans son œuvre, d'un impressionnisme si direct, et où les moindres sentiments qu'elle prête à son héroïne sont toujours si parfaitement accordés au milieu (classe ou campagne) dans lequel elle la place. Mais la femme ne saurait admettre qu'on puisse faire preuve de sincérité sans prendre parti.

« Je ne me puis me défendre d'un peu de dédain pour l'éclectisme », déclare Bertrande, dans le dernier roman de Mme Jane Catulle-Mendès, **Ton amour n'est pas à toi**. Cette charmante jeune fille qui, du reste, confond éclectisme et scepticisme, et n'aime guère Montaigne tout en faisant preuve, néanmoins,

de goûts très variés, en unissant dans une même admiration MM. Cocteau, Montherlant, Delteil, Morand, Dorgelès et Bernanos, est, en outre, une de ces natures d'élite qui honorent leur sexe. Mme Catulle-Mendès lui a fort opportunément donné le cadre romantique qui lui convenait. Point d'atmosphère plus exaltante, en effet, que celle que Mme Catulle-Mendès crée autour de son héroïne et point de plus extraordinaire personnage que celui qu'elle lui donne pour partenaire. Enfin, c'est ce style tendu, et tout flamboyant de mots rares ou de néologismes, par lequel, il y a trente ans, on manifestait son aspiration au sublime, que Mme Catulle-Mendès emploie pour magnifier le génie et l'amour dans son roman, — si roman il y a, — car ses qualités sont surtout lyriques. Cette « intensité de vibration, ces plaisirs de lumière, ces battements de cœur » dont Mme Catulle-Mendès assure que les femmes ont enrichi la littérature, et vivifié, notamment, « la poésie pâlissante, anémiée dans ses tours d'ivoire », on retrouve tout cela, sans doute, dans son livre qui révèle de la puissance ou de l'enthousiaste, et pas un instant ne laisse indifférent. Mais elle confirme ce que j'avançais plus haut, quand elle écrit : « Pourquoi exiger du génie féminin qu'il innove en art et se voue au casuel des formules changeantes, alors qu'il a l'éternel à exprimer » ? « Leur sensibilité est créatrice, non leur esprit. »

Sensibilité toujours en éveil, et qui les rend singulièrement aptes à surprendre les fautes que commet l'homme contre l'amour. Lisez : **Voyage autour de mon amant**, de Mme Titayna ; **Les Isolées**, de Mme Pauline Valmy ; **Un homme comme quelques autres**, de Mme Jeanne Maxime-David, et même **Béatrice ou les deux expériences**, de Mme Christiane Aimery, vous en apprendrez de belles sur notre compte ! On rougit de voir quelle décevante promenade accomplit l'héroïne de Mme Titayna dans le cercle limité qu'offre un cœur viril à son besoin d'infini. Mais Mme Titayna, dont la sincérité égale la finesse d'observation, ne nous cache pas, au moins, que cette tendre personne qui, jeune fille, prétendait garder intacte son indépendance, n'est malheureuse, une fois femme, que parce que son amant a trop le respect de sa liberté... L'homme n'est qu'égoïsme. « Et que sensualité », ajoute Mme Pauline Valmy. Françoise Nieu, de son roman assez inégal,

et qui mêle à quelques truismes un peu naïfs de fort émouvantes vérités, ne saurait « consentir à l'étreinte si elle est un amoindrissement ». A la bonne heure! Séduite, naguère, et abandonnée avec un enfant, elle n'en avait pas moins sollicité un époux du ministre des Colonies, malgré ses principes... N'importe. Il faut reconnaître aux femmes le droit, selon leur humeur, de ne demander anonymement à l'homme que l'apaisement de leur grand émoi :

> Je lui dirai ce n'est pas vous.
> C'est toute la nuit qui me tente...
> ... Soyez une âme qui se pâme
> Une bouche pleine de cris...

ou d'exiger de lui, au contraire, un amour unique, exalté, profond, éternel... Depuis que Rousseau a dit que « le monde est le livre des femmes » et que c'est à elles de trouver « la morale expérimentale », elles reconnaissent volontiers qu'elles manquent de logique, mais cela ne les empêche pas de prétendre raisonner mieux que nous, — par d'autres moyens, il est vrai.

Les meilleures ont fait le rêve d'Annie, dans le roman de Mme Simone May, **Mon Petit** : non seulement donner naissance à un enfant, mais par la tendresse et « par les bénédictions de la beauté » combler un homme, et accomplir ainsi une nouvelle création, la première ne suffisant pas à leur inépuisable instinct d'aimer. Jugés du point de vue très particulier de l'amour par des êtres experts et subtils en la matière, il va de soi que nous n'apparaissons guère dans leurs livres sous des traits flatteurs. Entre sa maîtresse charmante et généreuse, et son épouse dévouée et fidèle, Gérard fait piètre figure dans le roman de Mme Jeanne Maxime-David: **Un homme comme quelques autres**... L'ironie de cette œuvre fine, d'une minutieuse observation, est d'un ton discret, presque confidentiel, et dont chaque trait porte. Nul doute que Mme Maxime-David n'ait choisi là pour modèle un type courant — et comme la médiocrité est la règle... Notons-le d'ailleurs, ce ne sont pas des hommes extraordinaires — j'entends des héros ni des monstres — que les femmes nous présentent dans leurs romans, et en cela elles se montrent excellents écrivains réalistes. Mais elles ont beau jeu, dès lors, de leur donner pour partenaires des femmes de qualité supérieure, dont la délicatesse d'esprit et de sentiments échappe à leur simplicité.

A sa Béatrice, dont le passé rappelle celui de la Denise de Dumas fils, Mme Christiane Aimery, qui a déjà témoigné dans ses précédentes œuvres de très remarquables dons de psychologue et de conteur, oppose un homme honnête et bon, mais d'une austérité de mœurs et d'une rigueur de principes qui ne va pas sans quelque étroitesse de pensée, alors que la nature complexe de cette jeune femme exigeait, pour être comprise, un individu d'élite... Loin de favoriser l'aveu de Béatrice, Martial le refoule, par la rigidité de son attitude, et c'est lui qui porte, au total, la plus lourde responsabilité du secret qui, lorsque la fatalité en provoquera la révélation, brisera son bonheur... Mme Aimery vise à l'impartialité, et le souci même qu'elle a de son art la défend contre la tentation d'accabler « l'adversaire », sinon « l'ennemi ». Elle s'élève au-dessus de la thèse et son roman attachant, et où elle a su très adroitement ménager une impression de mystère, n'est pas une plaidoirie en faveur du droit de la femme à une liberté égale à celle de l'homme avant le mariage, s'il pose le problème de l'inégalité des sexes, sous ce rapport. Je ne lui ferai qu'un léger reproche : c'est de s'être servi d'un moyen romanesque un peu gros et assez usé (lettres dérobées par une rivale et menace de chantage) pour déclencher le drame entre Martial et Béatrice.

Mais c'est encore une des caractéristiques de la femme créatrice de fictions : elle a le goût de l'invraisemblable, et, chose curieuse ! allie le plus souvent ce goût à un grand bon sens. Ainsi, point de donnée plus fantaisiste que celle du joli roman de Mme Jacques Vincent, **Patricia**, si délicatement évocateur, néanmoins, de l'âme d'une petite Indoue, car ce n'est pas communément qu'une jeune fille ruinée est appelée à devenir du jour au lendemain, à des appointements mervielleux, l'éducatrice d'une princesse des Mille et Une Nuits... Nombre de jeunes filles distinguées, victimes d'un revers de fortune, se transforment, d'ailleurs assez souvent, en pédagogues — préceptrices, institutrices — dans la littérature féminine. Et, presque inévitablement, s'éprennent d'elles, dans l'exercice de leur fonction, soit le père, soit le frère de leur élève... Tel est le cas de **Mademoiselle de Rivère, institutrice**, dont Mme Jeanne Landre nous raconte l'histoire avec sa bonne humeur habituelle, mais à laquelle elle donne le courage de renoncer au plus séduisant des rêves... Vous

vous doutez bien cependant que Mme Landre a trop de cœur, ou aime trop son héroïne — si intelligente et si tendre — et dont elle a suivi les débats intimes avec tant de sollicitude attentive, pour l'abandonner au malheur — son sacrifice accompli. Elle lui fait confier par un savant, digne de figurer dans une pièce de M. Brieux, la direction d'un dispensaire... Mais où j'ai été le plus surpris de découvrir du romanesque, c'est dans **Fleur d'amour** de Mme Marcelle Vioux. L'auteur de *Marie-du-Peuple*, qui s'apparente, à la fois, à Marguerite Audoux et à Charles-Louis Philippe, et qui trouve dans l'étude des âmes et dans l'étude des mœurs les plus humbles des sujets propres à exalter son art réaliste, tout frémissant de pitié, s'abandonne, ici, en effet, à son imagination. Le drame est sombre, et comporte des péripéties assez feuilletonnesques, auquel elle livre sa pauvre Colombe Maurin qui, après avoir été attirée dans un guet-apens par le père de celui qu'elle aime, échoue dans une maison close à Toulon, et finit par chercher le refuge suprême auprès de Dieu. On songe à Eugène Sue, tout en ne cessant de penser aux Russes, dont Mme Marcelle Vioux se rapproche par la sensibilité et le caractère pessimiste de l'inspiration. Mais c'est probablement que *Les Mystères de Paris* ont été pour quelque chose dans la naissance des romans de Tolstoï et de Dostoïewsky...

Mme Lucienne Favre, qui a débuté il y a deux ans par un roman (*Dimitri et la mort*) non sans analogie avec les récits chers aux auteurs russes, puisqu'elle y racontait l'agonie et la mort d'un homme, — une misérable épave de la révolution bolchevique, au surplus — nous donne aujourd'hui une œuvre d'un tout autre genre. Si elle ne change pas son cadre, qui est, cette fois encore, l'Algérie, ce n'est plus une image d'horreur, mais une sorte de charge bouffonne qu'elle y place, d'une rutilance assez voisine de la peinture haute en couleur de M. Louis Bertrand dans *Pépète le bien-aimé*. **Bab-el-Oued** est le quartier des émigrants espagnols dans la capitale de notre province de l'Afrique du Nord. Ascencion Martinez y débarque avec son père, sa mère et sa jeune sœur Maria. Le père Martinez meurt. C'est la misère. Maria tourne mal et, pour vivre, Ascencion finit par accepter les propositions d'un quinquagénaire, épris de ses formes plantureuses, malgré sa laideur... Lâchée par ce premier amant, Ascencion s'établit avec le beau Jules, patron du bistro *Le guet-*

apens. et connaît la prospérité. Mais Jules est tué dans une rixe et Ascencion traînerait de nouveau des jours noirs si, comme elle vit dans *ses meubles* (tout ce qui lui reste de sa splendeur), elle n'arrivait à convaincre un certain M. Pourpre, contrôleur des tramways, qu'elle possède un splendide magot. La dupe l'épouse,et c'est de façon fort amusante que Mme Favre nous montre comment la rusée commère entretient M. Pourpre dans son illusion, en faisant notamment passer et repasser devant son nez l'unique billet de banque qu'elle a sauvé du naufrage. Cette dernière partie est à coup sûr, et de beaucoup, la meilleure partie du livre de Mme Favre, qui a de très remarquables dons d'observation satirique, et une veine de gaîté moliéresque, assez rare chez les écrivains de son sexe. Peut-être pèche-t-elle un peu par le style. J'entends que ses phrases ne sont pas assez souples et ont trop l'air de sortir les unes des autres, en ligne droite, comme des tables gigognes. Cette flexibilité d'articulation ou cette sinuosité de ligne lui manque, qui me semble constituer l'essentiel de l'art d'écrire, et elle a tendance à vouloir convertir en procédé son inexpérience, sinon sa gaucherie.

C'est d'une bien jolie élégance, en revanche, que fait preuve Mme Jeanne Ramel-Cals dans ses deux petits romans : **Amour en province** et **La belle captive**, qui ont paru à quelques mois d'intervalle, et qu'il serait vain de résumer, car ils empruntent leur charme à toute autre chose que l'intérêt même de leur sujet. Cette jeune femme illustre ses livres comme le fit naguère Mme Gyp, dont une réédition de l'humoristique **Journal d'un philosophe** vient de paraître ; et le plaisir est de qualité qu'on prend à la suivre — par le texte et par l'image — dans ses promenades fantaisistes à travers sa province et les gens de sa province. N'était ce qu'il y a de *pincé* dans les sourires de Jules Renard, je leur comparerais ceux de Mme Ramel-Cals, qui a beaucoup d'esprit, et une finesse qu'on dirait précieuse, si on ne la sentait aussi naturelle que la grâce des chats. Evidemment, Mme Ramel-Cals ne prend pas les choses au tragique. Elle témoigne, au contraire, à l'égard de la vie,et des travers et des vices humains, d'une disposition malicieuse,dont la sensibilité n'est point absente cependant, et sa philosophie ou son indulgence lui confèrent une impartialité qui s'émeut encore en présence de la sincérité et de la beauté. Tout en restant femme, et de la plus exquise façon,

Mme Ramel-Cals atteste une indépendance de pensée vraiment virile, qui la distingue de ses sœurs de lettres. Son originalité séduit et retient l'attention. Je crois pouvoir lui prédire un brillant avenir.

Mémento. — Dans le décor de l'ancienne Judée, à l'époque où va naître le Christ, *A l'aube*, de Mme Myriam Thelen (Edition de la Vraie France), raconte l'histoire d'une fille d'Abraham qui, mariée à un étranger séduisant, mais qui la déçoit, ne trouve la consolation que dans la charité. Ce roman biblique est fort agréablement écrit et très joliment évocateur. — Mme Colette Yver publie dans *Aujourd'hui* (Calmann-Lévy) une série d'intéressantes nouvelles où l'on retrouve l'esprit de l'auteur des *Princesse de Science* et de *Dans le jardin du féminisme*. La première, en particulier est caractéristique, qui nous révèle, à travers la pensée déformante de son mari, la déception d'une femme-médecin, détournée du métier qu'elle aime par l'égoïsme de ce mari. C'est encore de l'égoïsme masculin qu'est victime l'héroïne du roman de Mme La Princesse Mirza Riza Khan Arfa : *Un violon chanta* (E. Flammarion). Cette jeune femme qui, lasse de faire chanter son violon, voudrait faire chanter son cœur ne voit point sa passion payée de retour. En effet, ce que veut son époux, c'est un fils. Il faudra que l'enfant désiré meure pour que la pauvre femme connaisse enfin la joie d'être aimée. — *L'exorcisée*, de Mme Marie Dormoy (E. Flammarion), s'éprend d'un prêtre pour avoir été mise au couvent par son père, alors qu'elle n'avait pas la vocation ; et une musicienne dans *La Vie ardente*, de Mme Magdeleine Chaumont (Albin Michel), se consume comme une phalène au flambeau de l'art, faute de trouver dans l'amour des joies égales en sublimité à ses aspirations. — Je signale, en terminant, un recueil de nouvelles très variées de Mme Lucie Paul-Marguerite, *Les caprices du hasard* (E. Flammarion), où l'on retrouve les dons de cet écrivain alerte et spirituel ; et *Une hirondelle dans la jungle*, de Mme la Comtesse de Baillehache (éditions de la Vraie France), qui évoque avec pittoresque des paysages du Zambèze.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Revisor, 5 actes de Nicolas Gogol, traduction de Mme Olga Choumansky et de M. Jules Delacre, à la Comédie des Champs-Elysées. — Jane Marnac dans *Pluie*, 3 actes, 4 tableaux, tirés de la nouvelle de Somerset Maughan, par Mme E.-R. Blanchet et M. H. de Carbuccia, au théâtre de la Madeleine. — *La grande Catherine*, 4 tableaux de Bernard Shaw, traduction de A. et H. Hamon, au théâtre des Arts. — *Le Dilemme du docteur*, 5 actes de Bernard Shaw, version française par Augustin et Henriette Hamon, à la Maison de l'Œuvre.

Deux auteurs dramatiques, MM. Savoir et Bernstein, nous ont

rapporté, celui-ci de Londres, celui-là de New-York, des témoignages désenchantés : le théâtre d'ici est fort méprisé à l'étranger. Nous avons, au *Mercure*, été les premiers à signaler toute l'étendue de sa ruine, et si, depuis, l'aveu en est venu de partout à Paris(1), il manquait que de gros actionnaires de l'établissement en cause en allassent recevoir, en dehors de nos frontières, franchement le camouflet. En attendant, au cours de cette saison, et progressivement, on importe sans compter des auteurs étrangers sur nos scènes, où directeurs, auteurs, acteurs, sont un peu comme des rats sur le pont d'un navire en perdition.

Notre théâtre moderne paye aujourd'hui, et paiera bien davantage, demain, l'impertinence d'avoir voulu mêler le nom de l'art à une administration générale seulement servile et d'ordre exclusivement pécuniaire.

Voyons ce qui cette fois, de l'étranger, vient à la rescousse du renflouement de fortune :

Le Revisor est depuis longtemps connu des lecteurs de Mérimée, qui l'a traduit (sous le titre : *L'inspecteur général*), aux environs de 1850. L'intrigue est mince, basée sur un quiproquo invraisemblablement prolongé. Un modeste employé de ministère débarque, la bourse vide, dans une ville de province, au moment où l'on y attend la visite d'un Inspecteur général redouté. On le prend pour ce personnage, et il en profite, pendant plusieurs jours, pour recevoir les plates obséquiosités et les nombreux pots de vin des fonctionnaires prévaricateurs. Après quoi, il s'éclipse à temps. L'intérêt essentiel de la pièce consiste dans la satire des mœurs administratives russes, satire amère en son fond original, mais présentée, avec une grande part d'arbitraire de Jouvet, sous une forme comique. Il faut rendre cette justice à l'empereur Nicolas Ier qu'il avait patronné et fait jouer le

(1) Récemment encore nous lisions dans *Le Temps*, sur ce sujet, quelques justes remarques de M. Pierre Brisson. Mais, sur la situation actuelle des Théâtres, M. Brisson devrait faire un peu son *mea culpa*, lui qui a si souvent montré une faiblesse de caractère et de critère, que son grand-père Sarcey, sinon son père, lui aurait sans doute amèrement reprochée. — Il paraît changer pour le moment : il a fait quelques timides réserves sur *Le Venin* ! et son feuilleton sur *Les Flambeaux de la noce* était d'une sévérité extrême ! Remarquons la bonne volonté de telles surprenantes évolutions qui, chez M. Brisson comme chez d'autres, comportent nécessairement, dans la façon, quelques hésitations et quelques incohérences. N'importe, si chacun persiste et donne au surplus, comme par hasard et sans paraitre y attacher d'importance, quelque petit ouvrage, personnel, original, ce sera parfait.

Revisor, malgré la vive opposition de tout le fonctionnarisme.

Jouvet a trouvé dans cette pièce un rôle attrayant, celui du faux Inspecteur général, hâbleur, gascon à la Russe, tenant le milieu entre le farceur et le fripon, exploitant le quiproquo avec une parfaite absence de scrupules, mais s'étant borné à l'accepter sans le provoquer, et enfin assez imaginatif pour se figurer, par moments, que c'est arrivé, et pour prendre au sérieux son rôle de contrôleur et réformateur. On a chicané Jouvet d'avoir mis en scène en comique plutôt qu'en drame. Je trouve cela au contraire excellent. Combien de pièces moroses prendraient du sel à être traitées ainsi ! Et par exemple, incomparables à Gogol, toutes les comédies sentimentales, bébêtes, stupides, à la de Flers et Caillavet, si elles étaient reprises en farces, quelle justice et quelle leçon ! C'est à de telles tentatives de très plaisantes démonstrations que des troupes de bons comédiens pourraient s'employer. On y viendrait en foule et cela déblaierait le terrain pour de meilleurs ouvrages éventuels et théâtralement excitants et révolutionnaires au moins, jusqu'à ce que quelqu'un donne du substantiel et du positif. La prétentieuse et bruyante gaminerie a fait son temps, que l'on démolisse maintenant la niaiserie, la sottise en scène, ce serait la bonne voie où l'esprit public pourrait s'intéresser. Quand un homme commence de se considérer avec ironie, c'est le signe de la naissance, ou la renaissance, de sa qualité. Il pourrait en être de même du théâtre, dont l'état actuel est vraiment drôle.

Pour en revenir au *Revisor*, il y a de l'esprit, et — qualité disparue pas seulement chez les nouveaux Russes — une parfaite clarté. En cela surtout réside l'agrément, car pour le reste, *aujourd'hui* et *chez nous*, cela n'a plus grand intérêt. Et vraiment nous ririons du malheureux égaré qui prendrait maintenant la supercherie et la prévarication pour autres choses que des vertus à la mode.

Jane Marnac dans « Pluie ». — Un pasteur protestant qui s'acharne à vouloir convertir une prostituée (menaces de la police et de l'Enfer) et qui, lorsqu'il y a réussi, devient bouc. Après, au lieu de réparer sa gaffe avec quelques dollars, le sot se tue. Il n'avait pas lu Gracián : « Il faut bien aviser à ne pas se noyer en voulant secourir ceux qui se noient. »

Cette pièce est curieuse et intéressante, moins cependant que la nouvelle dont elle est tirée (*L'Archipel des Sirènes*, Introduc-

tion Blanchet, Paris, 1925). Pour apprécier pleinement *Pluie* (qui, dans sa version anglaise, a obtenu un immense succès, en Amérique surtout), il nous faudrait *réaliser*, mieux que nous ne le pouvons, la mentalité fanatique, dominatrice, et l'influence de certaines missions américaines dont Somerset Maughan a voulu faire le procès. Joignons-y que, tout au moins dans l'adaptation française, on ne retrouve ni l'habile déroulement de l'action, ni bien entendu, l'*humour* qui se remarquent dans la nouvelle originaire. Quoi qu'il en soit, *Pluie* est bien une des meilleures productions de l'année théâtrale, ce qui n'est pas beaucoup dire. Elle a surtout l'avantage de permettre à Mlle Jane Marnac de donner une jolie leçon à ses petites camarades du Boulevard où elles veulent que figurent leurs mignonnes personnes, ointes et peintes seulement dans des pièces à montrer leurs mièvreries, leurs grâces, leurs lingeries et beaucoup de tendre peau. Cela, certes, a son charme, un charme que je prise d'autant mieux qu'il est parfumé (1), mais je dois dire qu'il paraît pourtant quelque peu dépassé par la substance dramatique déployée par Mlle Marnac, dont on sait qu'elle est à la ville, au surplus, une Parisienne brillante et fort acidulée. Cette pièce montre donc en action cette fille intéressante. On pensait bien d'ailleurs que, pour répliquer à un de ces sinistres moralisateurs comme il en pullule dans l'Ouest, il n'y avait pas à Paris une demoiselle plus qualifiée que Marnac. N'importe quel de ces importuns ne tarderait guère en face d'elle à faire volte-face (et même sans qu'elle ait besoin d'avoir recours aux grands moyens). C'est miracle donc que ce pasteur y tienne trois actes. Bien certainement c'est par pure obligeance pour l'auteur que Mlle Marnac se prête à sembler convertissable. Sacrifice exemplaire que le naturel fait à l'art ! Aussi bien est-ce, son débat, une étonnante et fougueuse alternance, chez cette femme, de ses élans sauvages insensés et de coups de frein mesurés et donnés savamment à l'expression de sa nature pour, au surplus, lui permettre de rebondir. Elle la retourne jusqu'à la représentation de la contrition (une contrition qui nous paraît une révolution) qui, excellemment traduite, montre une réelle aptitude d'économie d'elle-même chez cette artiste de

(1) Peut-être le lecteur, qui sait que je n'abuse pas de ce genre de distraction, voudra-t-il excuser ce mot innocent !...

tempérament trempé et d'esprit net. Toute la gamme des secousses d'une créature élémentaire, animale, de la simplicité charmante du cœur à la plus brûlante fureur, elle la parcourt et la livre dans sa chair nerveuse ou pantelante, mieux qu'avec virtuosité, avec une féminité frémissante de bête comme je me souviens d'avoir vu telles des léopardes exacerbées dans les cages du Jardin des Plantes. On savait que Marnac maniait avec prestige l'esprit, la verdeur, la hardiesse et la grâce. Il lui restait de nous montrer qu'elle savait toucher de son visage, de son torse, de ses membres racés et nerveux le profond clavier dramatique. Voilà qui est fait, pour notre meilleur régal, et cela avec une pleine intensité, exempte d'outrance, d'apparences factices. Elle évolue, parmi des matelots, des négresses, et même un ravissant petit singe à la gracieuse mimique, dans une auberge exotique avec vue sur le ciel du Pacifique. Une pluie qui n'a rien d'assombrissant trace inlassablement ses rayures, comme fait sur la page blanche le *calligramme* céleste d'Apollinaire. Au travers de ces rayures, on aperçoit toujours un ciel azuré et rosé — également encore comme aux poèmes d'Apollinaire, et fussent-ils écrits sous la mitraille.

La grande Catherine. — On dirait qu'un rival de Shaw a voulu parodier sa manière. En tout cas, il n'y a là que des fantoches, et un *humour* de qualité trop spéciale et trop inférieure pour se prêter à l'exportation. Grétillat, parfait dans le rôle de Potemkine, pochard, diplomate et hercule forain. Il a aussi le mérite, de plus en plus rare, d'une diction aisément intelligible.

L'essentiel du rôle de Mme Pax consiste à percuter et à chatouiller; de son pied déchaussé (pied fort spirituel, et que la lorgnette nous a montré mutin), l'individu latéral et central de l'officier anglais qu'elle s'est fait apporter tout ligoté. Dans les exclamations et contorsions de celui-ci, on ne démêle pas très bien quel est l'effet, complexe sans doute, que peut lui produire ce sadisme bénin. Du reste, sa fiancée anglaise arrive (on ne sait trop comment ; grâce, semble-t-il, à un simple pourboire donné aux cosaques ?), à point pour mettre terme à l'aventure.

Un lever de rideau de M. Roger Ferdinand est assez indifférent, — sans être désagréable. Mince quiproquo entre bourgeois de province bien conventionnels : juste assez grotesques

pour paraître peu vraisemblables, et pas assez pour nous amuser franchement.

Le dilemme du Docteur, dont l'Œuvre vient de donner une reprise, est d'une tout autre importance que *La grande Catherine*, sans compter pourtant (comme *Candida* et *La profession de Mme Warren*, par exemple) parmi les meilleures pièces de Shaw.

Ici, le thème principal est une satire amère, violente, contre la médecine et les médecins. La raillerie de Shaw est moins amusante que celle de Molière, mais plus redoutable. C'est une attaque à fond, et d'apparence informée, non seulement contre la science des médecins et chirurgiens, mais aussi contre leur conscience.

Comme thème secondaire, Shaw introduit — selon son habitude — des théories amorales, « immorales », destructives, dont on ne sait, avec ce diable d'homme, s'il les propose tout de bon, ou comme mystification. C'est d'ailleurs là le propre du sel de Bernard Shaw. Sincères ou non, ces audaces personnellement me réjouissent. Pourtant, elles visent surtout un certain puritanisme anglo-saxon étranger pour nous, puis elles datent et apparaissent descendantes dégénérées de Nietzsche. A ce propos, on peut remarquer que Nietzsche eût renié cette descendance : — Nietzsche, parfait galant homme, si scrupuleux dans sa vie privée, qu'aurait-il dit devant le type d'amoral — un artiste peintre — que Shaw propose à notre admiration ? Non seulement un écornifleur effronté, mais un escroc ! Ce n'est pas là le *surhomme* nietzschéen !

Ce qui est incontestable, même pour les plus réfractaires à la manière de Shaw, c'est qu'il est prodigieusement doué d'*humour*, ce genre de plaisanterie à froid, dont on n'a jamais pu donner la formule complète et précise, vu surtout que, comme on l'a dit (Baldensperger, je crois), chaque écrivain notable a sa variété spéciale d'humour.

La pièce est fort bien présentée, et comme mise en scène (où l'on reconnaît l'art et l'intelligence de Lugné-Poe), et comme interprétation. Il n'y a pas moins de 8 à 10 rôles d'importance, et tous sont bien ou très bien tenus. Citons spécialement Allain-Durthal, qui représente, avec naturel et distinction, le grand médecin, fraîchement promu baronnet ; Henri Merlin, l'artiste,

champion de l'amoralité. qui s'est excellemment tiré de sa longue scène d'agonie, où la bouffonnerie se mêle au touchant.

ANDRÉ ROUVEYRE.

PHILOSOPHIE

Léon Brunschvicg : *Le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, Alcan, 1927.

Un livre de **M. Brunschvicg**, c'est un événement dans le monde des philosophes. Notre notion de la pensée propre à M. Brunschvicg ne se trouvera pas modifiée par cet ouvrage, mais elle sera grandement clarifiée. Comprendre étant toujours comparer, les familiers de tel ou tel système auront désormais un accès à celui de ce maître, d'après le jugement qu'il porte sur leur métaphysicien préféré. La réflexion si personnelle de l'auteur se détermine d'ailleurs avec plus de netteté dans un puissant effort pour approfondir jusqu'aux doctrines les plus différentes de la sienne. Jamais en effet, depuis Hamelin, nous n'avions assisté à une aussi vigoureuse tentative pour repenser en philosophe l'histoire même de la pensée.

M. Brunschvicg a longuement vécu en Spinoza et en Pascal ; tous ses travaux portent la marque de l'un ou de l'autre : ici la sereine, la géométrique intellectualité, la nature, la raison ; ailleurs, l'ardeur de spiritualité, l'esprit de finesse, la liberté ; concilier ces deux inspirations semble sa tâche. Un précédent ouvrage, *L'expérience humaine et la causalité physique*, analysait l'expérience et aboutissait « à la constitution d'une *conscience intellectuelle*, née de la symbiose de la raison et de l'expérience et de la réciprocité de la connaissance et de l'univers (1). » Le livre de 1927 situe cette conscience intellectuelle dans la conscience tout court, psychologique et morale, laïque et religieuse, individuelle et collective.

Nous ne pouvons songer à donner la moindre idée de la richesse, de la pénétration des jugements que renferment ces 800 pages sur toute la succession des systèmes et des dogmes, des expériences et des opinions depuis l'antiquité jusqu'à nos jours ; en vain chercherait-on substance plus nourrissante pour la réflexion, initiation plus décisive à l'acception originale ou à la signification historique des diverses philosophies. Ce livre est à relire de

(1) J. Piaget, dans *Journal de Psychologie*, 15 juin 1924, p. 594.

temps à autre, non seulement pour qui veut atteindre aux convictions de son auteur, mais pour quiconque veut revivre telle ou telle époque, se placer à l'unisson de telle ou telle école. Bref : une œuvre et un instrument de travail tout ensemble.

Simplement, trop simplement présentée, l'idée directrice peut se formuler ainsi. La conscience progresse dans la mesure où la réflexion sur soi y saisit non les contingences de l'individualité, mais les traits universels et nécessaires de la personnalité ; dans la mesure où la conscience s'appréhende comme raison objective autant que comme principe d'action. L'*homo credulus*, l'*homo faber* ne valent que par l'*homo sapiens* : seule la connaissance impartiale des lois naturelles oriente légitimement soit notre action sur les choses, soit notre âme portée à croire ou à imaginer là où elle ne sait point. La vie morale, la vie religieuse ne sont nullement supprimées par l'extension de la science, mais elles ne gardent leur dignité qu'en cultivant, elles aussi, comme la recherche spéculative, la « sensibilité au vrai ». On peut diagnostiquer par là les consciences supérieures : mettons au premier rang, avec Spinoza, Socrate, et ce Socrate des temps modernes, Montaigne. Descartes a pour une part faussé l'exemple de Montaigne, comme Platon avait faussé celui de Socrate.

Homo credulus, en effet, ce n'est pas seulement le judaïsme et le christianisme ; c'est aussi bien la mythologie platonicienne, *a fortiori* la mystique alexandrine. Voilà ce que M. Brunschvicg appelle l'Orient, à quoi il oppose l'Occident, défini par le zèle pour l'objectivité. Ici, nous aurions beaucoup à dire. D'abord, notre vive satisfaction de constater qu'enfin un maître de l'enseignement philosophique français reconnaît et proclame le caractère occidental de notre tradition métaphysique : sans doute sera-t-il bien entendu désormais que la pensée humaine ne se réduit pas à celle des Méditerranéens. Ensuite, notre regret que les termes Orient et Occident soient employés dans un sens arbitraire, celui où un contemporain de Marathon, un sujet de l'empereur Julien pouvaient les prendre. L'Orient se trouve même, alors, en grande partie intérieur à l'hellénisme, et l'Occident ne se caractérise ni par la géographie, ni par l'histoire, mais par la spéculation abstraite, la θεωρία du νοῦς, opposée à la croyance ou au mythe.

Quoi de plus étrange, que de supposer Français ou Anglais entendant par Orient exactement ce qu'entendaient Athéniens

ou Spartiates ? Il fut un temps où ces points cardinaux n'opposaient que les riverains du levant ou du couchant de la mer Egée ; encore les rives orientales étaient-elles habitées de Grecs. Les populations des confins asiatiques n'avaient de l'Asie qu'une notion partielle et partiale. Nous savons aujourd'hui que le rationalisme ne fut pas l'apanage du seul Occident, car la mentalité chinoise repose sur l'*ordre* à la fois cosmique et social, et l'Inde considère les existences phénoménales ainsi que la religion comme *loi* (dharma) incréée, inhérente à la nature. Il est bien vrai que les Hindous n'eurent guère le souci de préciser dans le détail les lois des phénomènes, parce qu'ils s'attaquaient à des problèmes d'eschatologie plutôt que d'ontologie ; pourtant presque toujours ils admirent que c'est la connaissance, non la foi, qui sauve. Ajoutons que la foi ne comporta jamais chez eux l'élément de doute, le risque d'absurdité, le recours à l'affirmation volontaire qu'elle a impliqués dans notre tradition. Le préjugé de l'Oriental perdu dans une vague mysticité ne vaut pas mieux que le préjugé relatif à sa paresse ou à sa lâche complaisance pour le despotisme : serrons ces clichés dans le sac aux oublis, avec l'Allemand voleur de pendules et le Français mangeur de grenouilles.

La conscience chinoise est toute chargée de *lumina insita*, de clartés célestes qui font d'elle bien autre chose qu'une subjectivité individuelle. Elle a ses « semences de vérité », ses « natures simples » qui l'apparentent à la réalité du monde objectif. Quant à la conscience indienne, certes elle ne s'est jamais considérée comme ayant une valeur en tant qu'individualité, puisque le Brahmanisme veut résorber l'illusion du relatif dans l'être absolu, et que le Bouddhisme veut faire évanouir la personnalité en supprimant l'existence et faire évanouir l'existence en abolissant le désir égoïste : le nirvâna ne signifie, au propre, que cette disparition de l'existence phénoménale. L'Inde a eu par myriades des ascètes, mais par myriades aussi épistémologistes et logiciens. Ce qui la différencie le plus de l'Occident — précisément du Socratisme et du Platonisme — c'est qu'elle n'a jamais tenu l'esprit pour passif en face d'un objet à connaître : elle a conçu l'être en fonction de l'agir et l'objet relatif au sujet. Sa psychologie comporte non des états de conscience, mais des opérations.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'il appartient à la comparaison des

diverses philosophies humaines, non à l'appréciation du seul Occident, de préciser la nature de la conscience et le sens de son « progrès ». Nous espérons, par des études sur le vocabulaire tant sanscrit que chinois, apporter quelques matériaux à l'édifice qui devra une si grande partie de sa construction à l'architecture magistrale de M. Brunschvicg (1).

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La crise de la physique moderne et la mécanique ondulatoire. — Il y a un peu plus de deux ans que je signalais ici même (2) la véritable crise où se débat la physique moderne ; voilà une crise dont il n'est guère question dans les quotidiens, et il faudra se garder de rapprocher cette crise scientifique des autres crises, d'ordre social, qui nous assaillent de tous côtés depuis quelques lustres. Rapprochement superficiel : *la crise de la physique moderne* n'a rien de pathologique, c'est une simple crise de croissance, née de l'effroyable complexité du matériel expérimental, accumulé depuis un demi-siècle, et aussi de la difficulté de traduire l'ensemble de l'univers matériel en une théorie cohérente. Au surplus, de toutes ces crises, c'est vraisemblablement celle de la physique qui se résoudra la première, et on va s'efforcer, sinon de faire comprendre, du moins de *faire sentir* ici l'immense espoir que le labeur des deux dernières années autorise. « Sentir », car, pour comprendre, il faut y consacrer une notable partie de sa vie, et il se creuse en ce moment un abîme entre les « clercs » et les « profanes », lesquels ont eu la candeur de découvrir « un nouvel état de l'intelligence » (3) dans une activité qui n'avait à peu près rien d'intellectuel, sans s'apercevoir que c'est la science — plus précisément, aujourd'hui, la physique — qui est en train de créer ce nouvel état.

C'est certainement le *rayonnement* qui est la question-maî-

(1) Qu'il nous soit permis de signaler l'inconvénient qu'il peut y avoir à écrire Maïa (408) dans l'expression « voile de Mâyâ », comme lorsqu'il s'agit du nom de la nymphe « accoucheuse », mère d'Hermès (72). Quelles confusions ne sera-t-on pas tenté de faire, si le même nom paraît désigner d'une part la mère du Logos, de l'autre la mère du Bouddha !

(2) *Mercure de France*, 15 mars, p. 777-779.

(3) Jean Epstein, Editions de la Sirène.

tresse de la physique contemporaine. D'aucuns trouveront dans ces études des « passe-temps de mandarins » : rappelons-nous que c'est une propriété particulière à l'homme que de mépriser ce qui le dépasse et, aussi, que la dernière théorie du rayonnement, la théorie électromagnétique de la lumière (Maxwell, 1867) nous a valu la radiophonie, cinquante ans plus tard. On ne peut prévoir quelles surprenantes applications seront le fruit de la théorie des quanta et de *la mecanique ondulatoire* ; en tous cas, en perfectionnant la physique, elles préparent la voie à la biologie et à la psychologie scientifiques, dans quelques siècles, c'est-à-dire, en langage « profane », à la santé et peut-être au bonheur.

D'après la théorie de Maxwell, la propagation d'un rayonnement, d'une lumière (visible ou invisible) consiste en *ondes électromagnétiques* à haute fréquence, phénomène parfaitement continu. Lorentz montra, vers la fin du siècle dernier, que c'est par l'intermédiaire des *électrons* que le rayonnement prend naissance dans la matière et qu'il s'y évanouit. Mais, lorsqu'on applique les raisonnements de Maxwell aux pérégrinations des électrons — quelles que soient d'ailleurs ces pérégrinations, — on arrive à des résultats absurdes ; ce fut pour éviter de telles absurdités que Planck imagina les quanta, concrétés plus tard (1913) par Bohr sous la forme de sauts brusques, discontinus, des électrons à l'intérieur de l'atome.

Comme l'écrit Léon Brillouin dans une excellente mise au point (1), dont on ne saurait trop recommander la lecture :

Après une période très brillante, vers 1920, la théorie des quanta se heurtait de tous côtés à de grosses difficultés et n'avançait que péniblement.

On était en pleine période de crise quand, coup sur coup, parurent, indépendamment l'une de l'autre, la « mécanique quantique » des physiciens allemands Heisenberg et Born et la « mécanique ondulatoire » de L. de Broglie et de Schrœdinger.

La construction de Born et Heisenberg est purement mathématique :

Le croyant voit la madone d'après un tableau enluminé et lui adresse ses prières ; nous cherchons de même à figurer au moyen d'assem-

(1) « Progrès récents en physique », *Revue philosophique*, janvier 1927, p. 75-92.

blage de billes de couleur, les édifices atomiques compliqués. Born et Heisenberg démolissent notre jouet, dont les morceaux restent épars, et nous donnent un jeu d'algèbre (1).

Ce jeu d'algèbre est fondé sur la considération des « matrices », c'est-à-dire de tableaux de nombres, tableaux à double entrée, prolongés *indéfiniment* dans les deux sens et sur lesquels on raisonne comme sur un capital placé à tant pour cent, pendant tant de jours. C'est dire qu'il est à peu près impossible d'aller plus loin, avec le vulgaire langage grammatical, dans la description de cette « mécanique quantique ».

D'un autre côté, le physicien français Louis de Broglie reprit une analogie bien connue, mais tombée quelque peu en désuétude : celle qui existe entre le mouvement d'un corps quelconque et la propagation d'une onde. Et, dans ces tout derniers temps, le savant autrichien E. Schrœdinger (actuellement à Zurich) montra comment on pouvait généraliser ces idées et les rattacher aux matrices.

Considérons un liquide transparent, contenant un certain nombre de corps opaques, qui fassent obstacle à la propagation de la lumière. Si ces objets opaques sont grands et peu nombreux, nous pourrons chercher les ombres qu'ils portent les uns sur les autres et tracer la courbe des régions éclairées ou obscures, que nous observerons sur un écran. C'est le cas de l'optique géométrique. Reprenons l'expérience, avec des corps opaques de plus en plus petits, le résultat change bientôt : au lieu des ombres simples, nous verrons apparaître des stries, des zones rayées ou colorées ; ce sont les phénomènes de diffraction et diffusion de la lumière ; ils se produisent lorsque les dimensions des obstacles sont du même ordre de grandeur que la longueur d'onde lumineuse (2). C'est le cas de l'optique ondulatoire.

Schrœdinger insiste sur cette comparaison et la transpose dans le domaine de la mécanique. Comment se présentent alors les faits ? Suivons la trajectoire d'un électron, par exemple : tant qu'il est loin de tout atome, son mouvement est très exactement régi par les lois de la mécanique, sous la forme que leur a donnée R. Hamilton. Nous sommes dans le domaine de la mécanique géométrique (3). Si maintenant l'électron s'approche d'un noyau atomique et se met à tourner autour, les

(1) Brillouin, *ibid.*, p. 82.

(2) C'est parce que les longueurs des ondes sonores ont des grandeurs usuelles (entre quelques centimètres et quelques mètres) que le son contourne les objets (M. B.)

(3) Cette mécanique « géométrique » constitue la contribution propre de L. de Broglie (M. B.).

lois auxquelles il obéit semblent toutes différentes ; la trajectoire n'est plus conforme à celle de Hamilton ; mieux encore, il nous est impossible de déterminer une trajection bien définie et, pour décrire le mouvement, nous devons parler de plusieurs trajectoires probables et des sauts que fait l'électron de l'une à l'autre de ces orbites. Nous sommes tombés dans le domaine de la mécanique ondulatoire (1).

La mécanique ondulatoire semble devoir apporter, dans nos conceptions, des changements aussi profonds que le fit récemment la théorie de la relativité avec son univers courbe à quatre dimensions. Il faudra même peut-être que nous nous habituions à un univers à cinq dimensions, qui serait seul capable de rendre compte des phénomènes électromagnétiques... Suivant l'expression de Paul Langevin, l'optique tend à s'annexer la mécanique et l'électromagnétisme, renversant ainsi, de manière imprévue, la conquête de Maxwell : à la théorie électromagnétique de la lumière, il nous faudra sans doute substituer une théorie optique de l'électromagnétisme, et de la mécanique.

C'est tout ce qu'on peut dire d'accessible, au sujet de ces nouvelles tendances scientifiques ; mais il n'était pas inutile de les signaler aux non-spécialistes et de leur indiquer sommairement de quoi il s'agit.

Mémento. — *Larousse mensuel* (avril 1927). — 1° Un article de documentation sur les récents procédés de *guidage des navires* ; on y trouvera des renseignements sur les montages, mais il est regrettable que l'auteur se montre aussi étranger aux conceptions théoriques actuelles. — 2° Un article sur la *rabdomancie,* c'est-à-dire sur les « sourciers », article beaucoup trop favorable, malgré son apparence d'objectivité. On ne peut rien affirmer de certain sur la question, et cela durera tant que les rabdomanciens ne seront pas soumis à un examen psychique (particulièrement au point de vue de la mythomanie). L'auteur fait état des « rayons N » et en tire des conséquences générales, sans se douter que cette prétendue découverte est unanimement considérée comme une erreur de technique.

La Science et la Vie (mai 1927). — Claude-Georges Bossière explique aussi clairement que possible cette chose effroyablement compliquée que sera *le fonctionnement, à Paris, du téléphone automatique.*

MARCEL BOLL.

(1) L. Brillouin, *ibid.*, p. 85-86.

VOYAGES

Paul Bluysen : *Sur la Route des Indes*, La Renaissance du Livre. — Henry Bordeaux : *Dans la montagne des Druses*, Plon.

Parti sur un beau paquebot des Messageries avec une nombreuse caravane de touristes, M. Paul Bluysen, sénateur des Indes françaises, a pu effectuer, dans le Levant, deux curieuses promenades : **Sur la route des Indes** (*en Méditerranée Orientale et en Egypte*).

M. Paul Bluysen fait une première escale à Naples, dont il admire le panorama toujours merveilleux. Mais le séjour à terre l'est moins parmi les lazzaroni, pêcheurs, débardeurs, cireurs, curés coiffés d'un tricorne ; les poissons, les coquillages et les algues comestibles. Et pour le thé et deux gâteaux pris dans une pâtisserie de la Galerie Umberto, on demande 3 *lire* 50 de taxe, en plus du prix de 10 *lire*.

Le voyageur fait l'excursion de Pompéi, dont il donne un intéressant tableau. A l'entrée, un « hôtel international » où l'on paye 9 *lire* une bouteille d eau minérale. Le touriste donne un billet de 20 *lire* et le garçon veut encore garder la monnaie. La promenade parmi les restes de la ville est d'ailleurs intéressante ; et il y a, dans les quartiers récemment mis à jour, des rues curieuses et même un lupanar. A Naples encore, M. Paul Bluysen fait des promenades dans les musées et surtout au Musée des Antiques, où des salles entières sont consacrées à Pompéi et à son cabinet secret. En passant, le voyageur nous parle de la situation du pays avec le *fascisme*, et je dois dire qu'il n'en fait pas un brillant tableau. Le voyageur se rembarque et l'on gagne la Grèce. On débarque au Pirée, mais qui n'est plus l'unique port, car deux autres desservent Athènes.

Le récit rappelle le rôle bizarre de la Grèce dans la dernière guerre et de son roi Constantin ; les événements malheureux qui arrivèrent ; l'intervention de la France ; la maladie de la politique, qui est générale dans le pays, etc. La Grèce a une marine, mais peu de marins et beaucoup d'amiraux ; quant aux généraux, ils naissent galonnés, le grade faisant bien pour les élections. Le pays n'est pas pauvre, d'ailleurs, — du moins autant qu'on l'a cru ; mais il traverse maintenant une crise, comme bien d'autres ; et son billet de banque y a descendu de 75 pour cent.

A Athènes, on visite surtout l'Acropole, dont le Parthénon est une ruine admirable ; et à côté le musée, où l'on a entassé d'innombrables débris ramassés parmi les fouilles. On arrive cependant à l'entrée des Dardanelles, qui vit les furieux combats de la guerre navale de 1914 ; et bientôt l'on se trouve devant Constantinople, dont le panorama est toujours merveilleux, quoique bien des choses y aient été modifiées depuis la guerre. La Turquie en effet a voulu entrer dans le « concert des nations civilisées » ; mais les changements qu'on y remarque sont, je crois, beaucoup plus dans les apparences, les formes extérieures, que dans la réalité.

Constantinople garde toujours ses trois cent soixante mosquées. A Scutari, sur la côte d'Asie, on a établi la station terminus du chemin de fer de Bagdad, une des têtes de la *route des Indes*. A Péra, dans les rues, des boutiques, des dancings, des magasins à l'instar du Louvre ou du Printemps. La foule, vêtue quasiment à l'européenne ; des femmes qui ont supprimé le voile et qui trottent allègrement, souriant aux uns et aux autres et les cheveux coupés ! D'ailleurs, si de beaux décors, comme celui de Sainte-Sophie, sont toujours debout, le *muezzin* vient chanter, sur le minaret, son appel à la prière, couvert d'un veston de débardeur endimanché et coiffé d'une vieille casquette de jockey ! M. Paul Bluysen revient cependant et passe à Smyrne, que les Turcs ont repris de haute lutte sur l'armée grecque. La ville a été en partie détruite ; 200.000 habitants se sont sauvés dans les îles, à Athènes, au Caire. Smyrne a du reste été assez endommagé par la guerre et ne reprendra pas de sitôt sa physionomie ancienne. On passe à Rhodes, dont le château a subsisté et rappelle les luttes grandioses des Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem contre les Turcs. On passe ensuite à Chypre pour gagner enfin Beyrouth où l'auteur fait un assez long séjour, mais qui n'a guère d'autre intérêt que d'être le port d'accès au Liban et à Damas. On parle peu de l'occupation française de la région. M. Paul Bluysen revient en France. Un second voyage nous montre la Palestine, avec Jérusalem et les lieux saints qui illustrent la Bible et la légende chrétienne. Mais la relation de cette nouvelle promenade mentionne deux faits qui méritent d'être retenus. Le premier, c'est que la Palestine est littéralement envahie par l'automobilisme dont on entend partout les mécaniques rageuses ;

le second, c'est que le pays est continuellement sous la pluie, qui tombe tous les jours avec frénésie. Les Anglais, qui occupent la Palestine, y ont, comme en Egypte, amené la pluie de Londres. Il y a aussi dans le volume un très intéressant chapitre sur le Sionisme, qui est bien l'entreprise anglo-américaine qu'on pouvait prévoir et dont le développement devra être suivi avec intérêt. Polonais, Roumains, Russes, Lithuaniens, Allemands, y sont accourus, au nombre de 120.000, depuis l'organisation du mouvement ; mais 40.000 sont repartis, n'ayant pas trouvé sans doute en Judée tout ce qu'on leur avait promis. Le reste s'organise, s'installe, forme la première cellule d'un Etat dont le développement sans doute devra être suivi avec attention.

A la fin du livre, M. Paul Bluysen visite le Caire, les Pyramides, Thèbes. Il nous parle même de Tut-Ank-Amon et de sa tombe, maintenant fameuse. Il poursuit son voyage jusque vers le Haut-Soudan. Nous ne le suivrons pas davantage. Au moment de reprendre le bateau, à Alexandrie, M. Paul Bluysen nous raconte qu'il lui fallut payer, « pour droits de sortie et de santé », une somme de 70 francs, qui venait s'ajouter à tout ce qui avait été perçu déjà.

§

Les choses dont nous parle M. Henry Bordeaux, au cours de son récent volume: **Dans la montagne des Druses**, sont peut-être déjà un peu éloignées, car elles se rapportent à notre occupation de la Syrie sur la fin de la Grande Guerre ; mais il s'agit surtout d'un peuple curieux, les Druses, dont il fut jadis question, sous le Second Empire, lorsqu'on vint au secours des Maronites, dans ce pays qui fut un continuel champ de bataille depuis les temps préhistoriques.

Le pays des Druses fait partie, comme l'on sait, du Haouran. C'est une contrée montagneuse et même volcanique. Le général Gouraud convie l'auteur, de passage à Beyrouth, à visiter le pays, et le remet aux mains du commandant de l'aviation. Les Druses, explique un autre officier, forment une communauté spirituelle, hostile et rebelle au gouvernement de Damas. Lorsqu'il fallut réprimer le mouvement que déchaîna l'émir Fayçal, on accorda aux populations, en échange de leur soumission, la reconnaissance de leur particularisme de secte et de religion. Nous leur avons concédé l'autonomie administrative, c'est-à-dire, en somme,

à peu près, leur indépendance. Une garnison française fut installée à Soueida, la capitale. La région possède un gouverneur druse, assisté d'une commission administrative. Avant de partir, M. Henry Bordeaux passe une partie de la nuit à compulser diverses publications sur les Druses, qui se donnent eux-mêmes une haute origine et traitent en ennemis aussi bien les musulmans que les chrétiens.

L'auteur part en aéro et il atterrit à Deraa. A peine descendu, il roule en automobile sur une piste qui le conduit dans le Haouran. En trois heures, on traverse le Liban, l'Anti-Liban ; on descend le Djeidour et le Djolan ; on dévale dans la plaine et on monte les premières pentes du Djebel-Druse qui domine de sa masse neigeuse les confins de la Syrie, de la Palestine et du désert. C'est ici la clef stratégique de l'Etat des Druses et d'où sourdent plusieurs cours d'eau qui descendent vers le bas pays.

On arrive à Kennaouat, où se trouvent les plus belles ruines romaines de tout le Haouran ; et bientôt M. Henry Bordeaux a une entrevue, d'ailleurs sans grand intérêt, avec le *pape* de Damas.

Puis on passe à l'ancienne Kenath, mentionnée dans les Saintes Ecritures. Enfin nous voici de retour à Soueida dont les ruines romaines — celles d'un théâtre et d'une basilique — ne sont pas sans beauté, mais n'ont pas la poésie de celles de Kennaouat.

Dans le cours du volume, il y a, sur l'influence française, des réflexions un peu superflues, dont M. Henry Bordeaux pouvait peut-être s'abstenir sans nuire à l'intérêt de son ouvrage. D'ailleurs, il n'y a là que des notes, publiées telles quelles, semble-t-il, mais qui valent quand même d'être retenues.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS RELIGIEUSES

L'Eglise et les pays nouveaux.

Rome, le 16 avril 1927.

Monsieur le Directeur,

L'importance que l'on peut qualifier d'« historique » de l'article que vous avez publié dans le numéro du 1er avril, sous le titre *L'Eglise et l'intelligence*, n'a certes échappé à aucun esprit sérieux, préoccupé des grandes questions primordiales, dans toutes

les parties du monde où il y a des intellectuels. Mais s'il est un endroit de la Planète où cet article ait suscité de longs et parfois passionnés commentaires, c'est naturellement Rome et, tout particulièrement, dans cette partie très importante du monde romain qui vit plus ou moins dans la spéciale atmosphère de la rive droite du Tibre. Voulez-vous permettre, Monsieur le Directeur, à quelqu'un qui, par ses propres fonctions, appartient à cette atmosphère spéciale, de vous envoyer à ce sujet quelques observations qu'il croit utiles, et qu'il s'efforcera de faire les plus objectives possibles, en les appuyant, non sur des jugements personnels, mais sur des citations documentaires dont il vous sera facile de tirer vous-même les conséquences, hélas ! trop manifestes ?

Ne voulant d'ailleurs, et ne pouvant même — pour des raisons d'ordre supérieur — me permettre, pour ma part, l'expression d'aucune idée personnelle sur le sujet, je citerai simplement les articles parus dans un journal qui, sans avoir aucun caractère officiel ni même officieux, reflète, le plus souvent, l'opinion courante dans les Palais Apostoliques, et reproduit presque toujours les articles traduits d'un journal qui, lui, est nettement officieux et même officiel, et qui est l'*Osservatore Romano*. Il m'est donc permis de supposer que ce qu'écrit le journal *l'Italie* n'a pas l'intention d'être désagréable aux hauts personnages qui ont la haute direction de l'Eglise.

Telle dut être, par exemple, une note récemment parue à la date du mercredi 2 mars 1927, sous le titre *Les Publications Catholiques et le Public anglo-américain*. Ce n'est un mystère pour personne que l'Eglise est en progrès considérable dans les pays nouveaux, et tous les catholiques doivent sincèrement s'en réjouir, sans même calculer quelles pourront en être les conséquences. Ici, à Rome, on s'en montre très satisfait, et une bureaucratie spéciale a même été organisée, sur la rive droite, pour recueillir toutes les publications qui se font hors d'Europe et pour en donner, quand il y a lieu, communication aux pays catholiques d'Europe. C'est donc sur la base de documents indiscutables que le journal franco-romain, *l'Italie*, a pu publier, sous le titre indiqué plus haut, et en première page, les informations suivantes :

On sait combien augmente, chaque année, le nombre des Anglo-

Saxons qui se convertissent à la religion catholique. En Amérique et en Australie, surtout, la proportion est considérable. En Australie, par exemple, le nombre des catholiques, à la fin du siècle dernier, était insignifiant, comparé à celui des protestants et anglicans. Maintenant, la proportion est d'environ un sur trois, c'est-à-dire qu'en Australie il y a deux tiers de protestants anglicans et autres et *un tiers* de catholiques, ce qui est, évidemment, impressionnant. Quant à l'Amérique, on y compte, en ce moment, plus de cent journaux hebdomadaires, extrêmement répandus, et de tendance résolument catholique ; et il y a plusieurs grands organes catholiques quotidiens, à grand tirage, notamment le *Daily American Tribune* et le *Saint-Louis American*. Citons, en passant, la *National Catholic Welfare Conference*, si populairement connue sous ses fameuses initiales *N. C. W. C.* et qui est une des agences journalistiques les plus puissantes du monde entier.

Une des caractéristiques les plus significatives de ce réveil (ou plutôt de cet éveil) du catholicisme dans les pays anglo-saxons, en Europe, en Amérique et ailleurs, c'est le succès de plus en plus grand qu'obtiennent dans ces pays les ouvrages qui traitent spécialement les questions catholiques et, en particulier, les questions dites romaines. Tout ce qui touche le Vatican et ses environs est certain d'intéresser le grand public en Amérique aussi bien qu'en Angleterre et en Australie.

Les ouvrages célèbres italiens et français qui s'occupent de l'Eglise catholique et de ses principaux représentants sont immédiatement traduits et répandus à nombreux exemplaires par delà les mers, et leur succès dépasse celui qu'ils ont eu dans nos pays latins.

Par exemple, un des plus grands succès de librairie, en ce moment, en pays anglo-saxons, c'est un ouvrage dont l'auteur n'est autre que le Pape Pie XI lui-même, ouvrage que le très illustre auteur composa, du reste, alors qu'il n'était encore que Mgr Ratti. C'est un livre très pittoresque et très vivant dans lequel Mgr Ratti raconte ses impressions d'alpiniste.

La traduction anglaise, due à la plume de J. F. C. Eaton, très soignée, vient de paraître sous le titre : *Climbs on Alpine Peaks* et la préface a été écrite par Mgr Casartelli, évêque de Salford. Le livre anglais est édité par une des plus grandes maisons de Londres, librairie Fisher-Unwin. L'ouvrage, imprimé sur beau papier alfa, coûte la bagatelle de 8 shillings 6 deniers. Malgré ce prix assez élevé — pour nous du moins — il se vend, cependant, « comme du pain », selon l'expression populaire.

Cette même maison d'édition Fisher-Unwin obtient également un gros succès de vente avec la traduction du livre de Carlo Prati, *Papes*

11

et Cardinaux dans la Rome moderne, traduit à Londres par E. I. Watkin, sous le titre : *Popes and Cardinals in Modern Rome*, et publié également dans un beau format sur beau papier.

La traduction anglaise, qui coûte dix shillings, est accueillie avec empressement dans tous les pays de langue britannique où le public est si curieux de savoir ce qui se passe dans la grande Rome, et, tout particulièrement, dans les Palais Apostoliques.

Jusque-là, ce sont des informations exactes et du reste assez instructives, concernant des succès littéraires ou autres, qui montrent à quel point tout ce qui concerne le Vatican intéresse les pays anglo-saxons.

Voici, cependant, à la suite, une information du même genre, presque aussi exacte d'ailleurs, et qui a l'air de continuer, sur le même ton, les informations précédentes ; mais, en réalité, elle comporte une petite insinuation dont l'insistance à peine marquée est cependant très sensible. L'article en question se plaît à insister — non sans quelque petite exagération — sur la différence qu'il signale entre l'accueil fait à un livre catholique par le bon public un peu indolent de la vieille Europe latine, d'une part, et par le public beaucoup plus zélé des nouveaux pays anglo-saxons, d'autre part. Nous verrons tout à l'heure pourquoi. Et ce pourquoi a, comme vous verrez, une importance primordiale.

L'Italie écrit donc :

Mais ce n'est pas seulement le côté anecdotique de la vie des papes, si brillamment développé dans l'ouvrage de Carlo Prati, qui intéresse les lecteurs anglo-saxons. Ce qui le prouve, c'est l'accueil fait aux traductions du *Pape* de Jean Carrère, ouvrage de haute synthèse historique.

Nous avons déjà signalé l'an dernier une traduction publiée à Londres par la maison Hutchinson, traduction excellente due à un brillant écrivain anglais : M. Arthur Chambers.

Or voici qu'une Maison de New-York, une des plus grandes librairies d'Amérique, la maison Henry Holt and C°, publie à son tour, pour le public américain, une autre édition de *The Pope*, sur beau papier « alfa », au prix coquet de 4 dollars.

Or, tandis que l'édition française de l'excellente maison Plon-Nourrit, dépasse, à peine jusqu'à ce jour, vingt mille exemplaires (ce qui, du reste, est beaucoup dans notre vieille Europe, pour un livre d'idées qui s'adresse surtout à une élite intellectuelle) nous apprenons qu'en Amérique la publication de la Maison Holt s'avance déjà vers le cen-

tième mille et ira bien plus loin. Ces simples chiffres, plus éloquents que tous les commentaires critiques, suffisent à prouver combien, dans les pays de langue britannique, le public, et ce qu'on appelle même le grand public, s'intéresse vivement à tout ce qui concerne l'Eglise romaine, ainsi que nous avons voulu le démontrer.

Vous voyez tout de suite, monsieur le Directeur, en quoi consiste la leçon cachée dans cette information en apparence purement documentaire. D'une part, la vieille France — fille aînée de l'Eglise — arrive à grand'peine à absorber, en deux ans, vingt mille exemplaires (à bon marché) d'un ouvrage consacré à la Papauté ; et, d'autre part, la jeune Amérique, en quelques mois, avale ce livre par centaines de mille, bien qu'il coûte « le prix coquet de 4 dollars » (informations que je crois un peu exagérées, mais passons) !

Ce qui signifie bien clairement que la jeune Amérique apporte à tout ce qui touche l'Eglise romaine un intérêt infiniment plus ardent que la vieille Europe, et tout particulièrement la vieille France.

Or, faites-y bien attention : voilà l'explication véritable d'un certain état d'esprit qui étonne si justement, et inquiète même, non sans raisons, votre éminent collaborateur ***, comme cela étonne et inquiète un très grand nombre de Français excellents catholiques qui pensent, sur bien des points, comme lui. Mais ayons le courage de regarder bien nettement les choses en face, ce sera peut-être le meilleur moyen de lutter et de retarder (sinon d'empêcher) des fatalités qui nous sont hostiles. La France est bien toujours la *fille aînée de l'Eglise*, c'est entendu. Mais c'est une aînée que l'Eglise semble trouver un peu vieillie et qui ne représente plus la force qu'elle représentait autrefois. Et des cadettes, récemment venues, représentent cette force pour l'avenir. L'Eglise, dont la puissance d'adaptation est incommensurable, se sent donc portée vers ces forces nouvelles et s'éloigne petit à petit des forces désuètes.

Voilà, je crois, l'explication psychologique — hélas ! peu consolante — de ce qui se passe en ce moment. Et ceux qui sont sacrifiés par la force des choses sont, naturellement, ceux qui représentent avec le plus de fierté et de noblesse l'ancien esprit de « la fille aînée ».

Donc, en quoi consiste l'esprit de ces jeunes et bruyantes ca-

dettes en qui l'on croit voir s'incarner l'avenir ? C'est là, à mon avis, ce qu'il importe de savoir, surtout en ce moment. Eh bien ! l'exposition de cet état d'esprit, je la trouve aussi complètement et même aussi ingénument étalée que possible dans un document journalistique qui n'est pas d'aujourd'hui — (ce qui ajoute à sa valeur), — qui date d'il y a au moins deux ans, et qui — rencontre curieuse — a paru justement dans le même journal franco-romain cité plus haut ; lequel document passa absolument inaperçu à l'époque (où personne ne songeait encore aux persécutions présentes) ; mais lequel, aujourd'hui, semble être une brutale réponse aux Français qui pensent et qui sentent comme votre éminent collaborateur. Et, par une rencontre plus curieuse et impressionnante encore, le livre qui fournit un prétexte aux déclarations conquérantes des nouveaux vainqueurs américains est, justement, le même !

Un mot sur la façon dont fut prise cette si précieuse *interview* américaine.

En avril 1925, alors que passait à Rome le cardinal O'Connell, archevêque de Boston (qui fait, par delà l'Océan, figure de vice-pape), ce dernier écrivit à l'auteur du *Pape*, qui venait de paraître et dont on parlait beaucoup à Rome, une lettre élogieuse où il émettait l'espoir que son livre serait lu au delà de l'Océan par tous les catholiques.

A cette occasion, un rédacteur de L'*Italie* chercha à rencontrer le « vice-pape » américain ; mais ce personnage considérable était trop occupé ; le rédacteur dut se rabattre sur le professeur Barnes qui faisait partie du pèlerinage, et il faut nous féliciter de cela, pour ce qui concerne l'objet de notre enquête ; car tout nous porte à croire que le cardinal se serait contenté de répondre, entre deux portes, des paroles vagues et superficielles, tandis qu'au contraire, tout heureux d'être interrogé et de fournir gratuitement son opinion à un Européen, le « docteur » américain s'est largement abandonné, pendant près de trois colonnes, aux confidences les plus savoureuses et les plus précieuses pour nous, confidences toutes psychologiques, d'une franchise sans réticence, qui en disent plus que de gros volumes sur l'état d'esprit de ces nouveaux catholiques. Je cite tout ce qu'il y a d'essentiel, car chaque mot a sa valeur.

— Je suis convaincu, nous a t-il dit, que le livre de M. Jean Car-

rère, *The Pope*, aura un grand succès en Amérique, beaucoup plus grand encore que celui qu'il a eu en France et en Italie. C'est qu'en réalité un livre pareil, le plus original qui ait été écrit sur ce sujet, répond infiniment plus à la jeune mentalité américaine qu'à la traditionnelle et un peu vieille mentalité de l'Europe. Ç'a été un grand étonnement pour les Américains qui ont déjà lu ce livre, de voir comment un homme d'Europe, dont l'éducation a été exclusivement et profondément européenne et latine, a pu élargir son esprit jusqu'à comprendre et deviner à l'avance ce que sera la pensée du catholicisme dans quelques siècles — dans des dizaines d'années, peut-être — et ce qu'elle est déjà dans l'élite des étudiants américains.

Ce livre semble être une « anticipation », comme on dit aujourd'hui, tant il est en avance sur ce qu'on pense encore dans les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des milieux catholiques du vieux monde. A cause du talent littéraire de l'auteur, dont l'éloquence entraînante et le lyrisme élevé s'imposent même aux plus rebelles, le livre *Le Pape* a été bien accueilli par la presque unanimité de la presse européenne. Mais il était fatal qu'il suscitât en Europe, particulièrement dans certains journaux catholiques les plus réactionnaires, une réaction même violente, et il l'a provoquée en effet. Quelques journaux et revues catholiques, des plus catholiques même par leur clientèle de fidèles croyants, ont, paraît-il, attaqué vivement l'auteur. Notre surprise, c'est qu'il n'y en ait pas davantage à l'attaquer dans la presse européenne.

Le docteur H.-J. Barnes énumère ensuite les principaux journaux, « essentiellement réactionnaires et impérialistes », qui ont — trop rares, hélas ! — vu clairement l'esprit réel de cet étrange livre (tels que *L'Action Française*, *Les Etudes*, *Le Correspondant*), et le savant américain ajoute, non sans un accent de surprise indignée :

— C'est bien clair, n'est-ce pas ? La vieille Europe en est encore à cette mentalité du temps de Barberousse, de Charles-Quint et de Louis XIV, que l'Eglise de Jésus-Christ doit être encore subordonnée aux intérêts des pays où habitent les catholiques ! Est-ce possible ? Hélas ! c'est possible ! Et ce n'est encore que trop vrai ! Voilà ce que nous autres nous ne pouvons pas comprendre. Et c'est la raison pour laquelle, nous autres, catholiques du nouveau continent, aussi bien ceux du Nord que du Centre et du Sud, nous admirons particulièrement dans l'auteur du *Pape* sa liberté d'esprit surprenante et extrêmement hardie de la part d'un Européen. Il n'hésite pas à mettre l'Eglise au-dessus des Etats, des rois, des empereurs, des républiques, des patries, de toutes les patries, même la sienne.

Cela est tout à fait nouveau dans vos littératures européennes, et

je ne connais pas d'autre œuvre d'une telle hardiesse et d'une telle indifférence pour l'opinion du vulgaire. Le très illustre Veuillot, lui-même, un de ceux qui ont le mieux aimé et le mieux compris le véritable internationalisme romain, laisse percer quand même et souvent le vieux nationalisme français. Chez M. Jean Carrère, il n'y a jamais de pareille faiblesse. Il met l'Eglise au-dessus de toutes les mêlées, et c'est du même ton qu'il fustige tous les Antechrists, qu'ils s'appellent Barberousse ou Philippe le Bel, Frédéric II ou Louis XIV, Charles-Quint ou Napoléon. Or, de la part d'un homme qui est, à ce qu'on me dit, un ardent patriote et qui, paraît-il, a rendu à son pays des services extraordinaires, une telle indépendance d'esprit est, presque incroyable et touche au sublime. Une telle hardiesse suffirait à recommander, en Amérique, une œuvre aussi originale.

Nous ne savons pas jusqu'à quel point l'auteur du *Pape* sera flatté, en France, de cette recommandation un peu compromettante ; mais c'est son affaire et nous n'avons pas à le juger ici.

Maintenant, nous voici arrivés à la partie essentielle du livre, celle qui plaît (naturellement) le plus au docteur américain ; celle au sujet de laquelle il manifeste le plus vivement combien la conception catholique du Nouveau Monde se sépare de la nôtre. Ici, aucun mot ne doit être négligé. Le docteur Barnes dit :

Mais il y a plus encore : il y a surtout le fondement même de la partie historique de cette grande synthèse, qui est la lutte constante de César contre Pierre et le triomphe infaillible de Pierre annoncé par l'auteur. C'est cela qui plaira le plus à nos millions de catholiques américains.

Une telle thèse, si bellement soutenue par un écrivain d'Europe, est la meilleure réponse que nous puissions faire aux critiques historiques et philosophiques que nous font sans cesse nos adversaires protestants, francs-maçons, israélites, etc. Leur plus tenace argument contre l'Eglise de Rome, c'est qu'elle a été, disent-ils, la complice et l'alliée des odieux Césars dans la domination orgueilleuse et sanglante des populations européennes. Cela est faux pour nous qui savons. Mais cela paraît vrai à l'imagination du grand public ; et cela, par la faute même de la plupart des écrivains catholiques européens qui ne cessent de montrer le Pape allié des puissants de la terre et prenant leur défense au nom du principe d'autorité. Vous ne sauriez croire, par exemple, combien l'existence historique, pendant plusieurs siècles, de ce qu'on a appelé « *le Saint Empire Romain* » a pu nuire, dans les milieux intellectuels de notre pays, à la propagande catholique. Et plus encore dans les milieux populaires. Quand nos adversaires veulent nous com-

battre dans la pensée du public, ils recourrent toujours à cette image des Papes alliés et associés des empereurs et des rois contre les peuples. Et il leur suffit de citer ces mots : *le Saint Empire*, pour obtenir un effet certain dans les auditoires indignés.

Eh bien ! il vient de se trouver un grand écrivain catholique européen qui a victorieusement démoli cette image. Il a osé dire que le *Saint Empire romain*, fondé sous Charlemagne, a été la plus grande erreur de Pierre, c'est-à-dire de la Papauté ; et il a ajouté, surtout, qu'une telle erreur, inévitable à cette époque reculée, a été expiée ensuite et rachetée par plusieurs siècles de luttes de Pierre contre César, et il a exalté sur un ton magnifique le triomphe de Canossa.

J'ignore comment ce « triomphe de Canossa » a été accueilli en Europe. Si j'en juge par *Le Correspondant*, il a été assez mal accueilli par les vieux catholiques réactionnaires et naturellement impérialistes ou royalistes.

En tous les cas, ce qui est certain, c'est que de pareilles idées auront en Amérique un écho des plus vibrants; car là, tout le monde les comprendra. Un livre pareil, il faudrait le répandre à profusion, non seulement dans nos écoles et nos cercles catholiques, mais parmi nos adversaires, car il sera capable de les faire réfléchir et de renverser leurs arguments.

Telle est donc, très franchement affirmée, la mentalité de la jeune Amérique au sujet de l'Eglise et de son avenir. Il serait superflu de faire observer combien elle diffère de la traditionnelle mentalité française qui est la nôtre. Diffère-t-elle autant de la mentalité de cette partie de l'Univers, toute petite en surface et si grande en importance, qu'on est convenu d'appeler « la Rive Droite du Tibre » ? Là est la question, la seule question pour le moment. Or, la réponse à cette question, le « docteur » américain semble l'avoir donnée lui-même dans cette *interview* d'il y a deux ans où, incidemment, en parlant du bon accueil fait au *Pape* par quelques journaux d'Europe, il émettait cette phrase qui aujourd'hui nous paraît si suggestive :

Ces apologies qui l'ont salué, il les doit aussi aux très hauts encouragements qui lui sont venus de la Rome chrétienne, *les plus hauts possibles* ; car, Dieu merci, nous avons pu constater dans ce voyage, mes amis et moi, combien l'actuelle direction de l'Eglise romaine est infiniment plus avancée et plus intelligente que le gros de l'armée catholique européenne.

Tout autre commentaire serait donc absolument superflu de notre part, surtout pour des lecteurs comme vous. On comprend,

maintenant, cette tendance (si bien vue par votre éminent collaborateur), tendance que nous voyons tous maintenant, qui consiste à renier l'antique alliance de Pierre et de César ; à renier les bons rapports si longtemps historiques entre l'organisation (jadis toute romaine) de l'Eglise et les organisations si nettement romaines des vieux Etats européens et, notamment, du grand Etat français. On comprend, en deux mots, le divorce de plus en plus marqué entre ce qu'on appelait « le trône et l'autel ». Bref, on comprend tout ! tout ! Evidemment, l' « intelligence » dont parle si éloquemment — et avec une émotion contenue — votre éminent collaborateur, n'a rien à voir avec cette affaire. Elle ne pourrait même qu'y gêner.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, avec mes félicitations pour le bel article, si français, publié par vous dans votre numéro d'avril, l'hommage de mes sentiments les plus respectueusement dévoués.

Pour un groupe de catholiques français :

H. BOUSQUET.

LES REVUES

La Revue Mondiale : Opinion inédite d'Edgar Poe sur la poésie pure. — *Revue Universelle* : Conseils de M. Léon Daudet aux débutants qui se proposent la carrière littéraire. — Naissance : *Revue Méditerranéenne.* — Mémento.

M. Léon Lemonnier — l'auteur de cet admirable roman : *La femme sans péché* — verse au débat sur la poésie pure un essai inédit d'Edgar Poe sur les ballades de Longfellow. Un court fragment de cette étude avait été traduit, il y a trente ans, nous dit le traducteur actuel. Il n'a retranché du texte, cette fois, que des passages « sans intérêt pour le lecteur français ».

Les pages insérées dans **La Revue Mondiale** (15 avril) sont d'une importance considérable. On les jugerait d'un contemporain. En voici le fragment :

La poésie répond — de façon imparfaite, il est vrai — mais elle répond en quelque mesure à un besoin naturel et irrépressible. L'homme étant ce qu'il est, il ne put pas y avoir d'époque où la Poésie n'était pas. Son premier élément est la soif d'une *Beauté* surnaturelle — une beauté qui n'est offerte à l'âme par aucun groupe existant de formes terrestres, une beauté que, peut-être, aucune combinaison possible de ces formes ne produirait jamais pleinement. Son second élément est la tentative de satisfaire cette soif par des combinaisons nouvelles de ces formes de beauté qui existent déjà, ou par de nouvelles combinaisons *de ces com-*

binaisons que nos prédécesseurs, travaillant en quête du même fantôme, ont déjà mises en ordre. Nous en déduisons clairement que la *nouveauté*, l'*originalité*, l'*invention*, l'*imagination*, ou enfin la *création* de la *Beauté* (car ces termes sont employés ici comme synonymes) sont l'essence de toute Poésie. Et cette idée ne diffère pas tant de l'opinion ordinaire qu'il peut sembler au premier abord. Une multitude de dogmes antiques se rapportant à ce sujet se trouveront, quand on les aura dépouillés de spéculation extrinsèque, facilement résolubles en la définition proposée. Nous ne faisons que présenter de façon tangible les vagues nuages de l'idée populaire. Nous la reconnaissons, cette idée, flottante, indécise, indéfinie, dans toutes les tentatives faites pour circonscrire en des mots la conception de la « Poésie ». Un exemple frappant de cette assertion peut s'observer dans ce fait qu'il n'existe pas de définition dans laquelle « le beau », ou quelqu'une de ces qualités que nous avons désignées ci-dessus comme étant synonymes de « création », n'ait été mis en évidence comme le principal attribut de la Muse. Beaucoup plus souvent encore, cependant, on insiste sur « l'Invention » ou sur « l'imagination ». Le mot *poiésis* lui-même (création) en dit à ce sujet aussi long que des volumes entiers. Et il ne sera pas déplacé de mentionner ici la définition du comte Bielfeld : « La poésie, c'est l'art d'exprimer des pensées par des fictions. » Avec cette définition (dont la philosophie est profonde jusqu'à un certain point), les mots allemands *Dichtkunst*, l'art de la fiction, et *dichten*, imaginer, qui sont employés pour « poésie » et pour « faire des vers », s'accordent pleinement et de façon remarquable. Néanmoins, c'est dans la combinaison de ces deux idées qui prévalent partout que se trouve la nouveauté et, croyons-nous, la force de notre proposition.

Les éléments de cette beauté que l'on sent dans les sons est peut-être l'héritage mutuel ou commun de la Terre et du Ciel. Nous contentant de cette ferme conviction que la musique (dans ses variations de rythme et de rime) est d'une si vaste importance en Poésie qu'elle ne doit jamais être négligée par celui qui est vraiment poète, qu'elle est d'un secours si puissant pour atteindre le grand but visé qu'il faut être fou pour rejeter son assistance ; nous contentant de cette idée, nous ne nous arrêterons pas à en affirmer la nécessité absolue, pour le simple plaisir d'arrondir une définition. Que cette définition de la poésie exclue forcément beaucoup de ce qui, par une tolérante négligence, a été jusqu'ici rangé dans la poésie, c'est une considération qui ne nous affecte en rien, même momentanément. Nous ne nous adressons qu'aux gens qui réfléchissent, et nous soucions seulement de leur approbation à eux, et de la nôtre. Si nos remarques sont vraies, alors, au bout de longtemps, on comprendra qu'elles sont la vérité, quoiqu'on s'aperçoive en même temps qu'elles sont en contradiction avec tout ce que l'on a

cru jusqu'alors. Si elles sont fausses, ne serons-nous pas nous-même le premier à leur commander de mourir ?

§

La Revue Universelle (15 avril) achève de publier la série des conférences que M. Léon Daudet a faites sous ce titre : « Etudes et milieux littéraires ». Il y est, selon sa bouillante nature, homme de parti et admirablement fidèle à la grande mémoire de Mistral, comme au souvenir de l'exquis Alphonse Daudet. Il a regardé les gens illustres sans s'aveugler de respect ; mais il les a vus en satiriste qui sait à merveille sur quelle manie ou sur quel défaut physique opérer le grossissement. Il a lu abondamment. A ses connaissances encyclopédiques, il ajoute la finesse, l'originalité du jugement. Un tel homme — en dehors de toute doctrine politique ou religieuse — est qualifié particulièrement pour conseiller la jeunesse « dans un temps où presque tout le monde s'imagine pouvoir écrire ». Il appelle modestement « petits aphorismes » de très sages avis qu'il donne à ses cadets ; tous devraient les connaître... et les suivre. Nous tenons pour excellents les préceptes qui suivent :

— N'écris que si tu as quelque chose à dire. Il faut avoir trop à dire pour dire un peu.

— Méfie-toi des cafés, des cénacles, des repas de ville, des salons, de l'Académie française et du journal intime à publier, ou non, après ta mort.

— Je te conseille de ne jamais prendre de notes ; et, si tu en as pris, lorsque tu es encore bien portant, et sans défaillance, de brûler tout. C'est ce que j'ai fait.

— Choisis ta femme. — C'est très important — et ne crois pas que la femme ignorante soit plus facile à vivre que la savante.

— Attends d'avoir trente ans pour essayer de peindre la femme et même une femme.

— Ecoute, regarde, flaire, conjecture, devine, et, selon ton tempérament, note ou souviens-toi. Fais attention aux aspects cursifs et obliques des choses et des gens : c'est là souvent qu'est l'essentiel.

— Ne demande ni ne donne jamais un conseil littéraire, d'abord parce qu'il ne sera pas suivi, et puis parce que le pis est de fausser une nature.

— N'entretiens de correspondance suivie avec aucune personne du sexe féminin. — C'est de cette façon qu'après la mort arrivent — permettez-moi le mot — les plus grands embêtements.

— Ne reçois dans ton intimité que ceux et celles que tu connais depuis dix ans.

— Fiche-toi des éreintements, savoure les éloges... sans trop y croire.

— Ne te fie guère aux compétences.

— Garde toujours ta perspicacité, même quand elle t'aura fourvoyé.

— Réfléchis un peu avant d'écrire, mais pas trop ; autrement, tu n'écrirais pas, ou bien ce serait artificiel et tu sentirais le renfermé.

— Aie une bonne cuisinière, surveillée par ta femme, présumée habile dans cet art majeur. Aie une bonne table bien entretenue, de la bonne huile et du bon beurre.

— Tu ne liras jamais assez les auteurs anciens, les bons auteurs du seizième et du dix-septième siècle français, en prose et en vers. L'école est là.

— Sois clair ou sois complexe, mais ne sois jamais ennuyeux ; l'ennui est le contraire de l'art.

— Préserve ton indépendance ; elle est le trésor où tu puiseras jusqu'au bout ; elle est aussi à l'écrivain ce que l'air pur est au laboureur.

— Aide tes jeunes confrères en parlant d'eux ; tu aurais été bien content d'être aidé et encouragé à tes débuts.

— Parle aux gens de la campagne et fuis les raseurs de toute catégorie, mais ne crois pas qu'on ait quelque chose à apprendre de n'importe qui. Les trois quarts des hommes sont vides ou ne sont que des échos.

§

Naissance :

Mars a vu éclore la **Revue méditerranéenne** « des lettres, des arts, des sciences ». Elle projette de paraître 10 fois l'an. MM. Albert Canal, Léon Madlyn et A. Sidbon-Beyda la dirigent. Elle est publiée à Tunis, 37, rue d'Isly.

M. Gaston Sauvebois traite, dans le premier numéro, de ce vaste sujet ; « L'avenir de l'Europe et de la Méditerranée ». Avec « Six Poèmes » de M. Fernand Mazade et des « fantaisies sur trois timbres-poste », écrites par M. Ed. Pilon, le lecteur trouve au sommaire un article fort intéressant de M. G. de Lacaze-Duthiers : « J.-H. Rosny et les Origines » ; une curieuse évocation : « Le docteur Inconfusible », par l'érudit M. G.-A. de la Haulte Chambre ; un article de M. Han Ryner : « Des rapports de l'Ethi-

que avec la métaphysique et la sociologie » ; une chronique de M. Georges Polti : « Syncrétisme ».

Mémento. — *Revue hebdomadaire* (16 avril) : « Notre amitié », roman de M. J. Bouzinac-Cambon. — « Le problème du coton », par M. J.-L. Gaston Pastre.

Le Bon Plaisir (mars) : « Le carquois d'argent », poèmes de M. Fernand Bretonnière.

La Revue européenne (avril) : « Les négriers », par M. Blaise Cendrars, nouvelle dans le goût des vieilles chroniques contant les exploits des boucaniers. A celles-ci s'apparente aussi « La jonque de porcelaine », de M. Joseph Deltheil. Le « Cinéma du verbe », poèmes de M. Eugène Jolas, tend avec une extrême facilité aux coq-à-l'âne.

La Revue de France (15 avril) : « Vers 1960 », par M. A. Maurois, nouvelle. — « L'Alsace-Lorraine et le Heimatbund », par M. J. Benoist. — « Quelques problèmes du moment », par M. Raymond Recouly.

Europe (15 avril) : Une « déclaration » relève dans la loi sur « l'organisation générale de la nation pour le temps de guerre », votée par la chambre le 7 mars dernier, que le gouvernement prend *toutes les mesures nécessaires pour garantir le moral du pays*. La revue publie une liste nombreuse et impressionnante de protestataires, contre une si dangereuse méconnaissance de la liberté intellectuelle. Cette loi, si elle est votée par le Sénat, accroîtra les forces de mensonge à la disposition du pouvoir, ces forces qui, par exemple, font que le peuple allemand demeure convaincu qu'en 1914 il a été attaqué et qu'en 1918, il n'était pas vaincu militairement. Qu'un gouvernement républicain ait concentré une majorité républicaine pour voter cette soumission des consciences, c'est incroyable et c'est une honte.

Chronique des lettres françaises (janvier-février) commence la publication du « Journal de mon voyage », de Stendhal. Il s'agit du sud-ouest français, visité par Beyle en 1838. Ces pages inédites débutent par ces mots que lui seul pouvait assembler : « Sourcils admirables des femmes à Angoulême ». En note, l'auteur prévient :

Messieurs de la police, ici, rien de politique. J'étudie :
les vins,
le cocuage,
et les églises gothiques,
ou romanes.

C'est là, tout au long, du meilleur Stendhal, qui en réjouira les admirateurs sincères et pourra décevoir les snobs.

Revue de Paris (15 avril) : Lord Crewe : « L'amitié de la France et de la Grande-Bretagne ». — Fin du « Disraëli », de M. A. Maurois.

La Grande Revue (mars) : « Destiny », du romancier américan Ru-

pert Hughes, traduit par M. V. Mandelstamm. — « Luigi Pirandello » par M. Daniel-Rops. — « Longues-vues », poèmes de M. Albert Flory.

Les Cahiers du Sud (avril) : Enquête sur la connaissance des littératures étrangères en France.

Cahiers de la nouvelle journée (n° 8). Ce fascicule, très important par la qualité de son contenu, est consacré à « l'âme russe ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La propriété littéraire (*Comœdia*, 20 et 22 avril, *Le Temps*, 22 avril).

La question de la propriété littéraire intéresse tous les écrivains. A ce sujet, **Comœdia** ouvre une enquête auprès de ces derniers, une enquête qui est déjà une réponse, puisqu'elle s'intitule : « Pour le retour au « droit commun » :

Monsieur et cher confrère,

M. Paul Constans, député, vient de déposer à la Chambre une proposition de loi « tendant à déclarer propriété nationale les œuvres littéraires tombées dans le domaine public et à percevoir, au profit du trésor, une taxe de dix pour cent sur leur vente ».

Ce serait la mainmise de l'Etat sur la propriété littéraire.

Approuvez-vous un tel projet qui consacrerait l'accaparement par la collectivité des productions de la pensée ?

N'êtes-vous pas au contraire pour le simple *droit commun*, qui assurerait perpétuellement aux écrivains la propriété intégrale de leurs œuvres et la libre disposition de leurs droits ?

Un mouvement de protestation s'affirme et tend à se généraliser contre la proposition de loi de ce brave député qui trouve fort juste qu'un écrivain travaille toute sa vie pour la dictature du prolétariat, ne léguant à ses enfants qu'une gloire famélique. En quoi la propriété littéraire diffère-t-elle des autres propriétés ? Les ouvrages de littérature sont des titres, des valeurs, comme les actions ou obligations de banque ; ils représentent, eux aussi, un effort, un travail, surtout maintenant où la littérature est devenue un métier, hélas ! un métier comme les autres. Dépouiller les écrivains du bénéfice de leur travail, c'est un commencement de socialisation. Soit : adaptons la société humaine à la vie des insectes, mais alors, il faut commencer par confisquer toutes les propriétés des députés et en faire un domaine

national à l'usage des écrivains qui manquent généralement d'ombrages et de solitude agreste. Au bout de ces absurdités, on arriverait à enrégimenter les écrivains, à les enfermer dans des ruches d'où on les chasserait à l'automne pour récolter leur miel de génie.

En attendant l'établissement d'un régime communiste (où d'ailleurs il n'y aura plus d'écrivains libres), ce qu'il faut demander, c'est que la propriété littéraire rentre dans le droit commun. La seule chose que l'Etat pourrait exiger, ce serait un contrôle sur la publication des œuvres, qui ne doivent être ni déformées par les héritiers ni étouffées par eux, sous prétexte de divergences morales ou religieuses. Une société officielle, comme la Société des Gens de Lettres, pourrait surveiller cela. Pour le reste, que l'Etat se contente de percevoir ses impôts sur les bénéfices.

Voici, d'ailleurs, les premières réponses qui sont parvenues à *Comœdia* :

Il n'y a aucune raison, écrit M. Gustave Kahn, pour que la propriété littéraire ne soit pas une propriété.

Il est donc à souhaiter qu'elle soit régie par le droit commun.

La seule correction qu'on y pourrait souhaiter, c'est qu'en cas de carence d'héritiers, la propriété littéraire ne revienne pas à l'Etat, mais à l'ensemble des écrivains et soit régie pour eux par un de leurs corps constitués, par la Société des Gens de Lettres.

Rien ne s'oppose, observe M. Albin Valabrègue, à ce qu'un homme de génie, ayant vingt-cinq ans aujourd'hui, produise une œuvre littéraire, théâtrale ou musicale, qui ne sera comprise que cinquante ans après sa mort.

Supposons que cet homme de génie ait un fils l'année prochaine et meure (de désespoir de n'être pas compris) dans cinq ans. Il en résulte que le fils — le fils lui-même — du disparu n'aurait pas un centime à toucher sur les droits d'auteur !

Il n'y a pas de raison pour ne pas respecter la propriété littéraire comme on respecte les autres propriétés. Celui qui a une terre n'a pas *inventé* la terre. Celui qui a un mobilier ne l'a pas fabriqué lui-même. Celui qui a une maison n'est ni architecte ni maçon. L'Etat peut exproprier, *mais en payant*. Si le progrès est si lent, c'est que la routine a de puissantes mamelles et que les lèvres des hommes ne peuvent pas les quitter !

M. Georges Grappe, conservateur du Musée Rodin, répond :

A défaut d'une charte nous assurant pour nous et nos héritiers, pen-

dant une période de cent ans, par exemple, de nos droits littéraires, nous devons être admis à profiter du droit commun.

De M. René Fauchois, cette lettre :

Il est attristant de voir avec quelle imprudente lâcheté les écrivains sont spoliés par les lois actuellement en vigueur.

Auteurs dramatiques, nous payons deux fois l'impôt, puisque l'Etat s'empare déjà d'une partie de nos droits, chaque soir, à la caisse des théâtres qui nous jouent, et que nous sommes encore taxés sur ce qui nous est laissé.

C'est déjà fort ! Mais penser qu'une maison bâtie il y a des siècles, si elle tient encore debout, peut encore apporter des loyers à l'héritier de son constructeur et qu'un descendant de Racine ou de Beethoven peut mourir de faim à la porte des théâtres ou des salles de concert, où l'œuvre de leur ancêtre assure toujours des revenus à des directeurs, à des acteurs, à des musiciens et à l'Etat, cela devrait emporter l'indignation générale.

Je ne suis pas, non plus, partisan du domaine public payant ; que la propriété littéraire soit simplement assimilée à toutes les autres propriétés. Je réclame le droit commun pour les hommes de lettres comme pour les maçons. Tant que la maison trouve des locataires, la pièce des spectateurs, le livre des lecteurs, que les héritiers de ceux qui les ont écrits et bâtis reçoivent, comme il est juste, — et utile au maintien de la société humaine — les bénéfices des efforts que leurs ancêtres ont faits, en partie, pour eux.

M. Paul Souday a bien compris le but poursuivi par les « comitards » : assimiler la littérature et l'art à un monopole d'Etat. Il faudrait pour qu'une œuvre paraisse qu'elle porte l'estampille gouvernementale. A peu près ce que fut l'inquisition. M. Paul Souday écrit dans **Le Temps** :

Dans les anciennes opérettes et les féeries du bon vieux temps, quand le premier ministre du roi disait : « J'ai une idée, » le roi répondait : « Ça m'étonne. » Cela n'avait rien de si étonnant, l'idée étant généralement telle qu'on pouvait l'attendre d'une éminente ganache. Tout au contraire, celle de M. Paul Constans, député très précieux, est d'une logique parfaite, qui n'étonnera personne non plus, mais fera l'admiration de tout le monde. La bouffonnerie n'y manque point, assurément, non plus que l'opportunité. Mais c'est à la louange de M. Paul Constans qui a su dégager le ridicule d'un préjugé sournois et le réfuter par l'absurde, en même temps qu'il dénonce un péril menaçant. M. Paul Constans est un grand humoriste, et un bon serviteur des lettres, trahies par les comités.

Cet homme politique vient de déposer sur le bureau de la Chambre

une proposition de loi « tendant à déclarer propriété nationale les œuvres littéraires tombées dans le domaine public et à percevoir, au profit du Trésor, une taxe de dix pour cent sur leur vente ». C'était à prévoir : c'était fatal ! Avec une ténacité que rien ne rebute, malgré les objections décisives des Faguet, des Remy de Gourmont et de bien d'autres, auxquelles ils n'ont jamais rien répondu, les comitards poursuivent ténébreusement leur dessein d'établir une taxe sur le domaine public, laquelle serait perçue par eux et par eux employée à protéger et encourager les écrivains vivants. Quelle aubaine pour le comitardisme! Que de brigues et d'intrigues ! Quel accroissement d'importance ! Qu'est-ce qui en souffrirait ? Les lettres françaises et la culture générale, par l'inévitable augmentation du prix des livres et la moindre diffusion des chefs-d'œuvre du passé. Ce n'est rien. Les comitards ne tiennent à rendre service qu'aux auteurs en activité, qui leur sauraient gré de les débarrasser de concurrences importunes. On s'arrange en famille, et quant au public, on s'en moque.

Cette savante combinaison était en bonne voie, malgré les protestations des indépendants, lorsque M. Paul Constans est venu troubler la fête. Les machiavels des comités n'avaient pas songé à cela. Il était pourtant facile de deviner que ce projet insensé de domaine public payant éveillerait l'attention de l'Etat, dont l'intervention était nécessaire pour modifier le régime actuel, celle du fisc qui va toujours rôdant : *quærens quem devoret*, et même celle des extrêmes gauches en quête de socialisations. Si le domaine public doit payer, pourquoi ne serait-ce pas au profit du Trésor, plutôt qu'à celui des comités et de leur clientèle ? Les clients des comitards sont généralement des médiocres, car les vrais talents ont une force qui finit par surmonter tous les obstacles, et il n'est pas bon de fomenter artificiellement les fausses vocations. « Il faut décourager les arts », disait Degas. M. Paul Constans a raison, cent fois raison. Il pourrait même réclamer pour l'Etat seul le droit de réimprimer les œuvres des auteurs morts, et ce monopole vaudrait bien celui des allumettes. Si la question se pose comme le veulent les comités, M. Paul Constans triomphera. Cela prouve qu'il faut la poser autrement. Sa proposition de loi apporte un avertissement sévère et une sérieuse leçon.

R. DE BURY.

ART

Le Salon des Tuileries. — Le Salon des Tuileries est nombreux et serré, souvent curieux, toujours intéressant. Le procédé de sélection par invitations personnelles évite l'inconvénient des lassitudes d'un jury surchargé qui peut, aux fins de séances,

refuser une bonne toile et en accepter une mauvaise, mais il supprime le contrôle sur l'apport des artistes invités, de sorte que l'on ne saurait décider quelle est la meilleure méthode. L'excessive camaraderie équivaut à la méthode sacrée des repêchages, qu'on ne saurait combattre, puisque c'est grâce à elle que de grands peintres, refusés par le jury, ont pu exposer, de par la volonté d'un artiste de goût, aux Salons à jury.

La jeune école s'affirme avec éclat, j'entends les peintres qui avoisinent la cinquantaine, le groupe du Salon d'automne ; on ne peut s'attendre à ce qu'ils se soient beaucoup modifiés depuis le mois de novembre.

Pourtant, l'heure du bain d'Othon Friesz (dont on peut voir, galerie Granoff, un large ensemble rétrospectif sur lequel nous reviendrons) marque un pas de cet excellent peintre vers une recherche d'harmonie générale et d'agrément décoratif. Ceci n'est point une critique, au contraire ; la peinture n'a pas besoin d'être rêche. Le même désir de mieux séduire se retrouve chez Charles Guérin qui affine ses portraits, enjolive leurs toilettes et donne un aspect de Luxembourg mieux daté par des silhouettes plus réelles dans un charme accru de son paysage ténu et frissonnant. Jules Flandrin donne une de ses meilleures pages avec cette route de Terracine d'une si belle clarté. Ses personnages gardent leur sculpturalité ordinaire de ligne, avec des gestes qui deviennent familiers. Ne serait-il point temps de confier à un artiste aussi armé pour les grands travaux quelque vaste décoration murale. Henri Matisse détaille des danseuses au repos, harmonies claires et solides, d'un charme coloré, profond. Valtat est un de nos meilleurs peintres. Il traite le portrait et l'étude féminine de façon neuve, d'une ligne simple, souple, nourrie, cloisonnant le détail coloré avec une étonnante justesse. Son paysage verdoyant sur toute l'échelle des verts est admirablement orchestré et grave dans l'esprit une belle impression de solitude méditative. Maurice Denis continue à baigner de lumière dorée des anecdotes évangéliques, imprégnées d'émotion familière. Les bouquets de Mme Marval contiennent toute la vie de la fleur, avec toujours un peu de ce paradoxe dans la disposition qui ajoute à la surprise du jeu captivant de ses nuances rares. Laprade, très heureux dans ses jaillissements floraux, jonche de masques les tables où reposent ses vases de galbe harmonieux. Urbain a d'admirables

paysages du Croisic. Suzanne Valadon expose des nus plus cherchés cette fois dans la ligne générale, avec une notation plus sobre des reflets et des miroitements de la peau, de l'art le plus rare ; aussi une nature morte D'Utrillo des églises, des rues de Montmartre avec des passants à casaques rouges, à chemisettes roses, avec toujours ce grand art du détail lumineux et du frisson de l'atmosphère si justement modulé. Le portrait d'homme de Wlaminck, d'une belle simplicité de moyens, paraît un peu strict. Autour de ce dessin certain où ne flotte aucune atmosphère, sécheresse voulue, mais sécheresse. Verhoeven varie l'harmonie colorée de ses Javanaises, donne un très bon nu et une nature-morte d'un bel accord de ton rares. Asselin renonce pour un moment à la sévérité de ses harmonies et les rapports qu'il établit dans un portrait de colorations blanches et rouges sont très heureux. Capon montre son *manège* de bon rythme et de belle exactitude colorée. Le hasard encadre cette toile de deux commodores nègres de Chabaud. Henri Ramey donne des portraits d'enfants, occupés à manier des jouets pittoresques, et résume bien la nuance d'attention de ses personnages. Barat-Levraux a vu avec humour un petit dancing de matelots de Saint-Tropez. Eberl est un excellent peintre de la femme. Il en donne les attitudes passagères d'un style durable. Le nu d'Ekegardh est de couleur un peu monotone. Notons les jolies études de paysages de Deshayes, les chemins de fer de ceinture âprement désolés d'Antoine Villard, la Ribaude de Widhopff d'un bon mouvement, essai de vignette d'illustration grandie par la valeur du dessin ; les fines élégances de Foujita et leurs lignes souples et si exactement résumées ; les nus vigoureux et clairs de Favory ; les paysages d'hiver de Demeurisse ; les paysages de Conrad ; les natures mortes de Savreux ; la belle impression de soleil lourd et l'esseulement que donne Valdo Barbey d'un jardin de Provence à un lourd jour d'été ; le paysage vert de Mme Jeanne Rosoy ; les indications très personnelles de Marie Katz et les paysages de banlieue que Grunsweigh perçoit d'un œil très neuf et toujours amusé par le guingois des maisons et le rapprochement des ces maigres arborescences qui, se représentant de jardinets en jardinets, créent une impression de jardin fleuri et verdoyant, sans limites.

Clergé compte parmi les jeunes artistes qui apportent des réa-

lisations neuves. Il donne un démenti aux peintres ordinaires du port de Marseille qui le reproduisent, on ne sait pourquoi, frileux et désolé. Lui, il voit, en même temps que l'encombrement des bateaux, leur particularité. Il a traduit aussi la joie ensoleillée de quelques jardins du littoral provençal. Cochet a une belle étude réaliste de guitariste. Darel demeure un peintre d'un intérêt tout particulier, par la puissance de son simple vérisme. Il est de la lignée des Lenain, avec autant de vérité que de souplesse moderne.

Jean d'Esparbès donne une étude de femme et un portrait de Georges d'Esparbès. Il a costumé son père en demi-solde de la Restauration et l'a campé devant la façade du palais de Fontainebleau. C'est une belle étude de mise en milieu. Pourtant, les détails en paraissent inutiles et, puisque Jean d'Esparbès est très capable de peindre un grand portrait vériste, mieux vaudrait qu'il renonce à tout romantisme élémentaire. C'est un jeune peintre, qui promet, qui tiendra et qui nous doit d'aborder les grandes et réelles difficultés.

Savreux a des natures-mortes très volontaires d'orchestration très résumée, et a déjà prouvé qu'il pouvait donner des polychromies plus séduisantes.

Des nus de Mme Martinie, que nous retrouvons à la Société nationale avec de très beaux dessins rehaussés de marchés aux chevaux, sont d'une belle facture, pleine d'élan. Voici un artiste qui parle sa langue personnelle. Il n'y a chez elle aucune emprise de marbre ni de musée. C'est une artiste originale.

Adrienne Jouclard dessine avec une rare maîtrise. Ses enfants à la sortie de l'école, ses bœufs au labour, ses chevaux de course ont été, avant l'œuvre peinte, traduits certainement par de cursifs croquis d'une agilité extraordinaire. Il faut noter, parmi la cohue des salons, un art aussi volontaire et énergique. Qu'Adrienne Jouclard peigne le paysage sombre du Rupt de Mad en Lorraine, le mellah de Meknès, les nomades de Kroumirie, le paysage de Seine-et-Oise, elle y apporte la même conscience certaine et la même maîtrise. Elle n'hésite pas devant les sujets ingrats et donne parfois des aspects de labour et de scierie dont le principal intérêt réside dans son interprétation. Mais il n'est pas mauvais de triompher de sujets ingrats. Elle crée aussi de belles harmonies, comme cette arabesque de chevaux de course, saisis si

nettement dans le rythme de leur élan. C'est un peintre de premier ordre et que l'on reconnaîtra comme tel.

Ottmann a un grand nu de très jolie harmonie, trop mis en scène. Cet artiste avait à la galerie Drouaut une surprenante exposition de portraits, qui donnait pleinement sa mesure. Il y donnait, à côté de belles effigies d'artistes et d'écrivains, de très spirituels portraits de femmes. Dans ce nu, il risque de marquer un degré de trop dans la grâce.

§

Passons aux vétérans sans lesquels ce Salon des Tuileries ne différerait pas du Salon d'automne.

Les tableaux d'Albert Besnard datent de ces toutes récentes années. Jamais l'allure de ses nus, son heureuse opposition de quelques tons pleins dans le décor, la subtilité légère de sa mise en page n'ont été aussi heureuses. Deux portraits sont inscrits dans une sorte d'éclairage complexe et résumé qui donne aux visages féminins une valeur toute neuve. Tout cela est peint avec une extraordinaire subtilité, accords imprévus, modulations rares, cherchées dans le vraisemblable avec un rare bonheur.

La Paillasse d'Aman-Jean se détache sur un fond de rue harmonieux, violet et rose. La face, énergique, mutine, crispée, désespérée, garde un caractère de douceur dans son aspect résolu. Quelle panacée peut-elle vendre avec cette autorité? On songe involontairement au marchand d'orviétan de Challes dont Hugo a tiré Orsus. Cette saltimbanque a tous ses brevets, sauf ceux de Plutus. A côté de cette œuvre très originale, quelques aspects féminins, rêveries plus que portraits, de l'harmonie le plus expressivement discrète et, parce que discrètes, émouvantes.

Prinet peint la réception d'Albert Besnard à l'Académie. Ce solide peintre vériste en devient tout académique, c'est-à-dire que ses portraits sont mous, dans une atmosphère nulle. C'est la première fois que cela lui arrive. Reprenons, en revanche, sur les rayons de la bibliothèque, ses belles illustrations du roman tourangeau de Boylesve.

Des fleurs souples, en si harmonieux décor gris et rose, de ce grand décorateur Karbowsky. Des cartons de Desvallières, d'une émotion communicative. Maurice Chabas part dans l'irréel. Son tremplin écrit son dessin certain et sa valeur indis-

cutée de coloriste. S'il avait raison, si les espaces célestes étaient de surhumains paradis tout peuplés d'anges d'un aplomb pictural certain?... Edgar Poe avait fait les mêmes rêves. Les toiles de Chabas sont d'un accent coloré somptueux et logique. C'est aussi un admirable paysagiste de la mer de Bretagne, dans le silence de ses rades. Mme Angèle Delasalle donne des paysages parisiens imprégnés de la plus jolie lumière.

Henri Duhem peint avec émotion des ciels tendres, imprégnés de soleil doux, voilé de nuées épaisses sur leur émail bleu au-dessus de moulins à vent pittoresques.

Jules Joets a un portrait très net et sincère. Carrera des études de nu un peu massives. Zingg peint avec une émotion de primitif une grand'mère surveillant la gourmandise de son petit-fils, et c'est une belle toile expressive.

§

Gaston Balande a deux marines et une esquisse de baigneuses dans un grand paysage d'eau bleue, et de grands arbres se prolongeant en grande douceur d'horizon calme. C'est l'aspect même, stylisé et embelli, du divertissement familier et populaire, une notation toute neuve du repos des êtres dans la paix heureuse d'un jour de vacances.

René Piot expose un grand carton de tapisserie sur la Provence, d'une harmonie générale très curieuse. Les figures sont insuffisamment personnalisées.

Emile Bernard donne un grand effort vers la peinture symbolique. Il y meut de nombreux personnages, dans des attitudes justes, nobles et parfois belles. La tentative est des plus curieuses. Nous n'en voyons que des fragments. La conception de ce Cycle humain commande le respect et l'attention.

Lorsque l'œuvre sera présentée en son ensemble, elle s'imposera peut-être. Les critiques de détail seraient peut être prématurées. Les fragments ne s'imposent point. Coloris terne.

Jaulmes a une belle nature-morte et un nu très gracieux. C'est un peintre du meilleur équilibre et de la tradition la plus pure, aussi puissant dans ses ensembles décoratifs qu'élégant dans ses tableaux de chevalet. André Strauss a de bons paysages un peu sombres, Olivier d'excellents paysages de Provence. Méla Muter, un bon portrait. Hélène Marre, des nus d'un style souple et fin.

Andrée Joubert, de jolis paysages de Provence, de limpide lumière. Narbonne, un portrait bien campé, un peu théâtral d'André Strauss. Bagarry, un bon paysage du Midi par un gros temps, et deux portraits de femmes, d'un joli mouvement d'arrangeuses de fleurs, très habilement disposées et d'un grand agrément d'exécution. Mme Arminia Babaian excelle à graduer la lumière d'intérieurs où elle place de méditatives silhouettes de causeuses, d'une stricte vérité d'allures dans ce charme atténué et très artiste de sa couleur.

Marcel Roche expose un nu féminin de premier ordre, par la franchise élégante de l'exécution, la vérité de la ligne et des carnations. Il a aussi des paysages très sensibles et de tonalité très personnelle.

Lucie Caradek nous montre ses portraits d'enfants particulièrement véridiques, d'une rare souplesse dans la clarté, avec une intéressante transcription de la vie du regard étonné et intuitif.

André Chapuy donne de beaux paysages tristes du Morvan et un aspect singulièrement vrai de la côte de Grâce.

André Mare expose un portrait de femme d'une facture sobre et complète, qui peut compter parmi les meilleurs tableaux du Salon. André Mare a créé de belles œuvres d'art décoratif. C'est un meublier de premier ordre. N'est-ce point à regretter qu'il ait parfois abandonné la peinture pure, lorsque l'on regarde ce beau portrait et ses remarquables études de chevaux.

Utter a un beau paysage de l'Ain, d'un clair soleil sur de belles architectures.

§

Léon-Paul traduit le paysage parisien et le peuple de silhouettes savamment naïves, d'un mode tout personnel. Je voudrais insister davantage sur les mérite de Frelaut, bon graveur, d'Henri Franck qui donne un amusant aspect de Pierrots et de pittoresques paysages du Dauphiné, sur ceux de de Belay qui traduit avec vigueur des marchés bretons et des allures lentes des matelots de Douarnenez ou d'Audierne, sous des tons pittoresques d'imagerie. Mme Bianka peint fort bien les clowns et démontre un sens heureux du paysage. Henry Portal fait mouvoir à merveille des barques sur des eaux mouvementées, avec une très subtile coloration des ciels. Angelina Beloff est un gra-

veur de premier ordre et sa peinture y prend un bel intérêt de mise en valeurs. Andrée Fontainas voit juste et donne à ses intérieurs, comme à ses paysages bien formulés, une atmosphère bien déterminée.

Mme Mania Mavro a un sens très émotif du paysage et excelle à donner le mouvement d'un site, la vie de son arborescence et l'harmonie de couleur de son ensemble. Jean Saint Paul donne un très heureux portrait de jeune fille, bien mis en décor d'heureuse polychromie, et des études de nu intéressantes. Notons Jacob-Hians pour son beau paysage provençal, Welsch, Detthow, la baigneuse de Chériane, les études féminines de belle facture de Simon Lévy, le paysage de Michel Colle, le bon verrier, les vues de Paris d'Igounet de Villiers, les nus d'Iser, la baignade de Legueult, d'un preste mouvement, les grands carrefours de Paris, notés par Jules Lefort avec tant d'agile précision, le bon portrait de Marcel Sauvage par Kramstyk, dont le don de pittoresque est indéniable, les nus de Kars si solidement établis, doués d'une sorte de vie latente par la force du dessin, les fleurs de Roland Chavenon, la baigneuse un peu hiératisées de Delesalle, les lumineux paysages de Provence de Mlle Gabrielle Faure, d'une note originale, les nus de Mme Charlotte Gardelle, d'un faire savant et précis, les études de Florentin Chauvet, notes un peu sommaires, mais d'un artiste au talent certain, la fenêtre fleurie de Mme Lewitzka, d'un beau travail moderniste, Eisenschitz, de la Patellière, Gimmi, Gernez, Dubreuil, Jacquemot, Serf, Liansu, Dreyfus Stern, Bompard, Jeanne Rosoy.

§

Quelques orientalistes. André Suréda avec un très beau jardin de Damas, la mosaïque de la terrasse parée d'un paon magnifique. tout ce décor entourant de luxe calme un modeste lecteur du Koran ; une procession noir et or de moines arméniens, et une très pittoresque école juive du Maroc, avec un maître étonnamment sec et décharné, tel on pourrait se représenter le Nabi Elisée, tenant à la main la petite baguette dont il réveille d'un petit coup sur le crâne l'attention de ses élèves, captée par le crissement des cigales ou le vol des papillons.

André Mainssieux et Guindet, avec de jolies têtes de mauresques.

Peské, de beaux arbres de Vendée. Vivès-Apy, de claires notations de Marseille. Brianchon, un coin pittoresque des coulisses du cirque Fernando avec un beau groupe de chevaux de haute école. Dulac, des paysages de tonalité tendre et exquise. Martin-Ferrières, un très délicat intérieur, la fenêtre ouverte sur l'hiver parisien et un large portrait sur l'horizon rustique. Notons les paysages de Henri de Saint-Jean, la souriante banlieue de Ghy Lemus, le beau portrait de M. Golestan et les paysages de Loire d'une jolie irisation de Klingsor, les paysages de Toledo-Piza, d'un joli ton, Girau-Max.

Aux dessins, six admirables pages de Jane Poupelet, études féminines d'une extraordinaire fermeté dans leur élégance rare.

§

A la gravure, Beltrand savant et détaillé, paysagiste de premier ordre, Laboureux, elliptique et moderniste, Drouaut épris de grâce païenne et qui la sait rendre.

§

Perrichon montre une très belle suite de dessins : paysages destinés à être gravés de ce dur et simple milieu qu'il possède.

§

A la sculpture, quelques œuvres de grand format.

Le monument Mickiewicz de Bourdelle, avec un beau masque du grand poète polonais qui fut un Parisien de Paris entre le collège de France et le Luxembourg, avec Michelet et Edgar Quinet comme amis et, si l'on peut dire, compatriotes de pensée. C'est une des œuvres les plus puissantes de Bourdelle.

Malfray a un monument aux morts pour Orléans, de nobles proportions.

Depuis sa Danaïde, d'une si belle ligne, et son harmonieux monument aux morts de la guerrc, Anna Bass n'avait point exposé de grande statue.

L'Aube qu'elle montre cette année est une œuvre admirable de justesse de geste, de proportions, d'une pureté de belle statue

antique, une des plus belles œuvres sculpturales des trois Salons. Le geste d'éveil si simple de sa figure évoque toute la fraîcheur et le silence de l'aube, et toute la suggestion du titre est remplie, comme le voulaient les Grecs, par la simple ligne, par la justesse stricte du geste du bras et de l'inflexion du corps.

Anna Bass expose aussi un buste étonnamment vivant de l'historien d'art Mme Bloch-Rubinstein. Paul Mané a une superbe figure de jardin de grand style simple. Guénot a érigé un monument à Joachim Gasquet. Il en faut louer l'élégance et la simplicité. Une femme étendue symbolise la beauté de la Provence et aussi la sereine splendeur de la poésie. Près d'elle, un médaillon où est inscrite la figure de Gasquet ; c'est simple et émouvant. Guénot ne déforme jamais et il cherche ouvertement la grâce. Il l'en faut louer.

Aussi classique et habile à la mise en œuvre pittoresque du modèle, Drivier a un buste de jeune fille de premier ordre.

Autres bustes du premier mérite, ceux de Despiau. Wlerick est un sculpteur de grâce parfaite, de robustesse bien dirigée. Niclausse a une belle étude. Arnold, trois bons bustes. Mme Yvonne Serruys, deux belles têtes d'études. Il faut louer, pour son exactitude et son relief, un très bon buste du poète Milosz par M. Léon Vogt, un nom nouveau, d'avenir.

Indoubaum, jusqu'ici un peu préoccupé des nouveautés théoriques, revient à la nature très heureusement avec une femme drapée du plus beau caractère.

Notons les heureuses recherches de grâce de Halou, de Contesse, de Gimont, d'Elisabeth Chase, de Mlle Shounaud, et encore citons Hernandez, vigoureux, Solkolaiki, Tombros, avec le regret que les limites nécessaires d'un article ne nous permettent pas de décrire d'une façon plus détaillée tout ce que renferme d'excellent et de neuf le Salon des Tuileries et sa belle section de sculpture et nous contraignent d'ajourner les décorateurs.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Nouveaux enrichissements du Musée du Louvre : deux tableaux de jeunesse de Watteau ; un *Portrait de famille* d'A. van Gelder ; un tableau de Magnasco ;

le *Baptême russe* de J.-B. Le Prince ; deux toiles de Claude Monet. — Mémento bibliographique.

Le **Musée du Louvre** vient de faire l'heureuse acquisition de deux petits tableaux de Watteau (exposés en ce moment dans la salle Denon), d'autant plus précieux qu'ils appartiennent à la période, non encore représentée dans nos collections, de la jeunesse du maître, et figurant non plus des sujets militaires, comme il avait l'habitude d'en peindre à ce moment et dont *La Recrue allant rejoindre le régiment*, de la collection du baron Edmond de Rothschild, est le plus typique, mais des scènes de vie rustique où déjà s'introduisent, comme dans les *Plaisirs champêtres* du Musée Condé à Chantilly, ces personnages de théâtre et de féerie qui vont peupler bientôt l'*Assemblée dans un parc* et les « fêtes galantes » qui feront sa réputation. Sous de grands arbres dont les frondaisons se détachent sur un lointain vaporeux, des jouvenceaux et des jeunes femmes en pimpants atours, où les roses éteints, les jaunes, les bleus pâles s'associent en délicieuses harmonies, devisent, nonchalamment assis, ou se promènent, en contemplant ici la danse que deux des leurs viennent d'improviser sur l'herbe, ou bien en regardant planter un « mai », spectacles auxquels s'intéressent également des paysans assis sur la droite au devant d'une chaumière. Il y a tout lieu de supposer que ces toiles furent emportées par Watteau en Angleterre quand il s'y rendit en 1720, car c'est dans une collection anglaise qu'elles ont été récemment retrouvées, après une disparition de deux cents ans.

D'autre part, le musée a acheté à Amsterdam un séduisant tableau d'Aert de Gelder, élève de Rembrandt, qui resta fidèle toute sa vie aux enseignements de son maître, alors qu'autour de lui la décadence de l'art hollandais s'accusait dans les froides scènes de genre de Gottfried Schalken ou les tableaux d'histoire maniérés d'Adriaen van der Werff. C'est une scène familiale imprégnée d'émotion vraie, où l'auteur s'est représenté aux côtés de sa femme et regardant amoureusement, comme elle, leur bébé qu'elle tient dans ses bras. A la sincérité et à la fraîcheur du sentiment s'ajoutent une liberté d'exécution et un charme de couleur où les tons bruns et fauves encadrent et font valoir le blanc de la robe de l'enfant, le rouge de ses bas et le jaune, bordé de bleu, du corsage de la mère.

Puis la générosité d'un amateur, M. Christian Lazard, est venue enrichir le Louvre d'une toile d'un peintre dont il ne possédait jusqu'ici qu'un unique dessin : le Génois Alessandro Magnasco (1667-1749) qu'une exposition d'ensemble à la galerie Lévesque en mai et juin 1914 avec une notice par M. Emile Dacier, coïncidant avec la publication à Berlin d'une monographie de l'artiste par M. Benno Geiger, et suivie d'une étude publiée en mai 1920 dans la *Gazette des Beaux-Arts* par le peintre Emile Bernard, ont fait connaître au public français (1). Peintre fougueux, romantique avant la lettre, amoureux de tonalités sombres et heurtées dans une pâte rugueuse, Magnasco s'est plu à évoquer surtout la vie des moines, non pas envisagés comme des êtres illuminés de calme béatitude, mais ressemblant au contraire aux ascètes farouches et tourmentés de la Thébaïde, pénitents battant leur coulpe ou s'infligeant des macérations, et il a représenté aussi, dans des tableaux d'un réalisme appliqué, des nonnes occupées aux travaux de la vie active. Il est enfin l'auteur de scènes picaresques ou de corps de garde, pleines de verve, dont les personnages s'apparentent à ceux de Callot et de Salvator Rosa, et c'est un spécimen de cette catégorie, une *Noce de bohémiens*, qui vient de s'ajouter aux collections du Louvre. A l'entrée, semble-t-il (car le tableau a beaucoup noirci), d'une caverne ou d'une tente, une compagnie de bohémiens, qui sans doute fêtent les noces de leur chef avec une belle personne trônant au milieu d'eux (2), est installée autour d'une longue table et festoie, boit, rit et chante, tandis qu'à terre des chiens rongent des os, que des bouteilles rafraîchissent dans un coin et qu'au fond s'aperçoit, coupée par la ligne d'une draperie qui tombe en diagonale d'un coin de la composition, une campagne montagneuse. C'est là un morceau de haut ragoût qu'Huysmans se serait plu à décrire.

Un autre heureux enrichissement est dû à M. Louis Barthou, notre garde des sceaux actuel. Il a eu l'heureuse idée d'envoyer au Louvre le célèbre tableau qui fit la réputation de Jean-Baptiste

(1) Depuis, la « Bibliotheca d'arte illustrata » éditée à Rome sous la direction de MM. A. Ferri et M. Recchi a publié une excellente monographie de Magnasco, due à M. A. Ferri, accompagnée d'un catalogue de l'œuvre de l'artiste, d'une bibliographie et de 40 reproductions en photogravure.

(2) On retrouve ces deux personnages dans le *Cortège nuptial* qui appartient au Musée de Berlin.

Le Prince : *Le Baptême russe* (ou suivant le titre exact : *Baptême suivant le rite grec*) peint par l'artiste au cours du séjour qu'il fit en Russie de 1757 à 1763 et qui, après avoir été, en 1765, son morceau de réception à l'Académie, avait, depuis la Révolution, été envoyé au ministère de la Justice, où il était caché à tous les regards. Quoique Diderot, lors du Salon de 1765 où le tableau figura, en ait critiqué « le coloris cuivreux et rougeâtre et le fond trop brun » — qui, depuis, a tourné au noir, — l'œuvre est intéressante par sa composition et ses détails exotiques (1).

Enfin, grâce à la générosité de la famille de Claude Monet, deux tableaux du maître impressionniste, représentant chacun une jeune femme en toilette d'été avec une ombrelle, se promenant dans une prairie, viennent de s'ajouter au portrait de Claude Monet par lui-même, offert récemment au Louvre par M. Clemenceau.

Nous parlerons dans notre prochaine chronique, en rendant compte de l'exposition Gauguin qui se prépare au Musée du Luxembourg, d'un très beau tableau de ce peintre, *Le Cheval blanc*, acquis récemment par nos musées nationaux, et d'un autre du même artiste, *La Belle Angèle*, offert par M. Ambroise Vollard.

Mémento. — Watteau, dont nous parlions tout à l'heure, fut, comme on sait, honoré comme il convenait, dès le lendemain de sa trop brève existence, par la publication, entreprise par son fidèle ami M. de Jullienne, de quatre volumes de gravures entièrement consacrées à son œuvre : deux composés de *Figures de différents caractères* reproduisant des dessins d'après nature, les deux autres contenant des reproductions de peintures ou de dessins d'ornement dits *Arabesques*. L'éditeur Laurens a eu l'heureuse idée de les publier dans sa collection des « Grands ornemanistes », et, il y a deux ans, avait commencé par les *Arabesques* en y joignant une notice due à l'érudit bibliographe Edouard Rahir, décédé depuis. Il nous donne aujourd'hui un choix des *Figures de différents caractères*, accompagnées d'une introduction due à un des meilleurs connaisseurs de Watteau, M. Émile Dacier,

(1) En attendant qu'il soit exposé, on en pourra voir la reproduction dans la *Gazette des Beaux-Arts* de mars 1922, où M. Réau l'a publié pour la première fois dans un article sur *L'Exotisme russe dans l'œuvre de J.-B. Le Prince*, et l'on trouvera aussi dans la revue *Beaux-Arts* du 15 mars dernier la reproduction des tableaux d'A. de Gelder et de Magnasco et des deux toiles de Claude Monet dont nous allons parler, accompagnant des articles de Mme Brière-Misme, de M. L. Hautecœur et de M. Raymond Régamey.

dont tous ceux qui s'occupent d'histoire de l'art apprécient l'érudition impeccable (in-8, 80 planches contenant 125 reprod. av. 16 p. de texte ; 10 fr.). Ces dessins, qui débutent par un portrait de Watteau par lui-même, sont des études d'après nature de militaires, de personnages de comédie, de Turcs, d'enfants et surtout de femmes en vue des tableaux qu'il se proposait de peindre (on reconnaît par exemple l'*Indifférent* et la *Finette*) ; tous sont des croquis spirituels et pleins de fraîcheur, dont on ne se lasse pas de goûter la séduction.

La publication, entreprise par la maison Paul Cassirer, de Berlin, du savant ouvrage de M. Max Friedlaender, conservateur du Kaiser Friedrich Museum de cette ville, sur *La Peinture néerlandaise primitive* (*Die altniederländische Malerei*), s'est enrichie, depuis les deux premiers tomes que nous avons annoncés ici, de deux nouveaux volumes consacrés l'un à Dierick Bouts et ses fils et à Joos de Gand (in-4°, 144 p. av. 93 pl. ; 30 marks), l'autre à Hugo van der Goes et à ses successeurs (in-4, 166 p. av. 80 pl. ; 30 marks). Après une brève introduction rappelant les travaux dont ces peintres ont été l'objet, M. Friedlaender résume la vie et étudie au passage les œuvres qu'on doit considérer comme étant de leur main et celles qui n'appartiennent qu'à leur suite pour Dierick (ou Thierry) Bouts, né à Haarlem vers 1400 ou 1420, et venu à Louvain vers 1460 pour y mourir en 1475, les quatre *Scènes de la vie de la Vierge* du Musée de Madrid, provenant de l'Escurial, la *Déposition de croix* et la *Chute des réprouvés* (autrefois attribuée à Jérôme Bosch) de notre Louvre, le *Martyre de saint Erasme* et le triptyque de la *Cène* à l'église Saint-Pierre de Louvain, le *Martyre de saint Hippolyte* à la cathédrale Saint-Sauveur de Bruges, le *Repas chez Simon* du Musée de Berlin, l'*Adoration des Mages* de la Pinacothèque de Munich, la *Justice de l'empereur Othon* de Bruxelles, le petit portrait d'homme de l'ancienne collection Warneck, vendu l'an dernier à Paris, et deux autres à la National Gallery de Londres et au Musée métropolitain de New-York, etc., — pour son fils Albert Bouts : une *Annonciation* au Musée de Berlin, une *Nativité* au Musée d'Anvers, un *Saint Christophe* à la Galerie de Modène, etc. ; — pour Joos (improprement appelé Juste) de Gand, qui, avec Hugo van der Goes, représente l'école de cette ville au milieu du xv° siècle et qui part pour l'Italie entre 1468 et 1473 : la *Cène* du palais d'Urbin, dont parle Vasari, et, au palais Barberini à Rome, de belles figures de prophètes, de rois et de philosophes, groupe auquel appartient le beau *Ptolémée* du Louvre ; — pour Hugo van der Goes : la célèbre *Adoration des bergers*, dit « retable des Portinari » aux Offices de Florence, une autre *Nativité* et une *Adoration des Mages* au Musée de Berlin, une *Mort de la Vierge* à l'Académie de Bruges, etc. ; puis viennent des peintres bruxellois anonymes : « Maître de la *Légende de*

sainte Catherine », « Maître de la *Légende de sainte Barbe*, « Maître de Sainte Gudule », dont le Louvre possède une *Prédication d'un saint*, « Maître de l'*Histoire de Joseph* », « Maître de la *Légende de saint Georges* », etc., Collin de Coter qui a peint, entre autres, le beau tableau du Louvre : *La Trinité*, avec le volet des *Saintes Femmes en pleurs*, une touchante *Madeleine* au Musée de Budapest et une *Déposition de croix* au Musée d'Amsterdam. Ainsi se trouvent groupées scientifiquement toutes les œuvres appartenant aux trois chefs de file Bouts, Joos de Gand et van der Goes et à leur suite, reproduites en grandes et belles photogravures d'ensemble ou de détail qui permettent d'en apprécier toutes les qualités.

A côté de cet ouvrage capital, indispensable désormais à tous les historiens de l'art flamand, une petite collection populaire, intitulée « les Grands Maîtres », vient d'être créée en Belgique (Bruxelles, L.-G. Kryn, éd., et Paris, A. Perche) pour donner à ceux qui n'ont pas le loisir des longues études des monographies succinctes des principaux artistes flamands, signées de noms autorisés et accompagnées de nombreuses reproductions en photogravure et d'une bibliographie sommaire. Huit volumes (à 8 fr., sauf le dernier à 12 fr.) ont déjà paru : *Van der Weyden*, par M. Jules Destrée (av. 33 grav.), *Van der Goes* (1), par M. Joseph Destrée (23 grav.), *Memling*, par M. Arnold Goffin (32 grav.), *Bruegel*, par G. Van Zype (29 grav.), *Jordaens*, par M. H. Coopman, (31 grav.), *Téniers*, par M. Georges Eekhoud (23 grav.) ; *Metsys*, par M. A.-J.-J. Deelen (av. 28 grav.), *Van Eyck*, par Mlle M. Devigne (av. 31 grav.). Un 9e et un 10e volume, consacrés à Rubens et à Van Dyck, compléteront cette collection. Joliment édités, par surcroît, ces petits volumes auront sans doute près du grand public le succès qu'ils méritent.

AUGUSTE MARGUILLIER.

L'ART A L'ÉTRANGER

Récentes publications sur l'art italien. — Encore Assise. — Pietro Toesca. — Otto Cima. — Le *Michel-Ange* d'Emile Ollivier. — Les Carloni. — La Sculpture romaine. — Mémento.

Le septième centenaire de la mort de saint François a mis pour quelque temps à la mode la ville où vécut le « poverello » ; on a étudié avec passion **Assise** et ses œuvres d'art ; dans une précédente chronique, nous avons signalé le volume de M. Supino sur la basilique franciscaine ; c'est une œuvre de science et d'érudition. M. Rusconi, de son côté, met à la portée du public cul-

(1) Le dessin du Christ Church College d'Oxford, reproduit dans ce volume, doit être intitulé *Jacob et Rachel*, et non *Jacob et Rébecca*.

tivé ce qu'il faut savoir d'essentiel sur les monuments sacrés qui sont la gloire de cette noble cité d'art (1). Mais dans ce livre de vulgarisation, il ne s'interdit pas de discuter parfois quelques graves problèmes d'attribution. On pense bien que les énigmes ne manquent ni dans la basilique inférieure ni dans la basilique supérieure. Il est, par exemple, difficile de délimiter ce qui revient à Cimabue et ce qui revient à Cavallini ou à Torriti. M. Rusconi est prudent dans ses jugements, et on ne peut lui reprocher un doctrinarisme intempestif : c'est au fond le meilleur état d'esprit, de n'avancer une affirmation qu'avec quelque timidité ; à l'encontre de certains critiques d'art qui ne reculent devant aucune audace et prennent, systématiquement, le contrepied de ce que dit Vasari, M. Rusconi fait un judicieux usage des sources et de son sens critique. N'a-t-il pas raison en particulier de réagir contre la tendance, qu'ont certains écrivains contemporains à diminuer l'importance de l'art de Cimabue ? Celui-ci fut un grand maître ; l'éloge qu'en a fait Vasari est mérité ; et les fresques qu'il peignit dans la basilique supérieure durent *stupire il mondo* jusqu'au jour où Giotto fut appelé à Assise.

Sur ce point M. Rasconi se trouve à peu près d'accord avec M. **Pietro Toesca**, qui, nous sommes heureux de l'annoncer, vient d'achever le premier volume de son *Histoire de l'art italien* (2), monument imposant d'érudition et de goût sur lequel nous reviendrons plus longuement. En cette œuvre, qui fait le plus grand honneur à la science italienne, M. Toesca débrouille les problèmes si terriblement compliqués que pose la décoration de la chapelle supérieure. Il donne en particulier des bases solides à la thèse autrefois esquissée par Thode, et reconnaît la manière de Giotto dans certaines scènes de l'Ancien Testament. M. Rusconi est, lui aussi, disposé à admettre cette collaboration ; et il semble que l'accord doive se faire entre les érudits sur ce point.

Son volume fait partie de cette collection si connue et si utile que l' « Istituto delle arti grafiche » de Bergame conduit

(1) Arth. John Rusconi : *Assisi* (n° 89 de la collection *Italia artistica*, publiée sous la direction de M. Corrado Ricci, par l' « Istituto italiano delle arti grafiche » de Bergame). En français, il y a eu également une abondante littérature franciscaine. Citons au moins l'*Assise* de M. Masseron (Laurens, éd.) et la réédition du livre si attachant de Gabriel Faure : *Au pays de saint François d'Assise* (Rey, éd. Grenoble).

(2) Pietro Toesca : *Storia dell' arte italiana*, tome I, Unione tipografico-editrice torinese, Turin, 1927.

rapidement jusqu'au centième numéro. Elle se recommande, on le sait, par une excellente présentation typographique ; le dernier fascicule paru, *Pavia e la sua Certosa*, de M. Renato Sóriga, très abondamment illustré, garde tous les mérites de ceux qui l'ont précédé.

§

Aux vieux aspects de Milan, M. **Otto Cima** a consacré un livre (1) vivant et alerte, parsemé de curieuses anecdotes ; il sait raconter, et la verve de son récit repose de la longueur des dissertations truffées de citations et de références. C'est un Milanais averti qui nous promène aux environs du « Duomo », puis jusqu'à la porte de la « Scala », gloire de la capitale lombarde, puis le long d'un pauvre ruisseau, indigne d'une si grande ville, le « Naviglio ». Plusieurs estampes, bien choisies, redonnent à bien des quartiers leur aspect de jadis ; en même temps, M. Cima, émaillant son discours de nombreuses expressions du dialecte milanais, lui donne une amusante saveur de terroir ; son livre devient ainsi quelque chose comme le bréviaire du parfait Milanais.

§

Il nous faut signaler maintenant l'initiative très intéressante qu'a eue M. Corrado Barbagallo, directeur de la *Nuova Rivista storica*, de publier, avec de belles illustrations, une édition italienne du **Michel-Ange** d'**Emile Ollivier** (2). Le livre était très oublié — à tort — et les bibliographies scientifiques se faisaient un devoir de ne jamais le citer ; un « homme politique » pouvait-il parler congrûment d'un artiste ? Or, voici qu'un érudit italien, rompu à toutes les méthodes de la science moderne, s'est enthousiasmé pour ce volume, et le présente au public cultivé, avec une introduction, des notes, des appendices et un index bibliographique des plus utiles. Emile Ollivier prenant place parmi les critiques d'art qui font autorité, voilà qui étonnera plus d'un historien, habitué à ne voir en lui que le ministre « au cœur léger » de 1870.

M. Barbagallo fait remarquer que le volume, paru en 1892,

(1) Otto Cima : *Milano Vecchia*, 1 vol., 314 p., avec 50 illustrations, Treves éd. Milan, 1926.

(2) A la maison d'édition Ceschina, 4, via Omenoni, Milan.

fut préparé avec beaucoup de conscience et qu'il dénote, en même temps qu'un goût très sûr, des lectures étendues et, comme nous dirions aujourd'hui, une « information » sûre et précise. Ce ne sont pas quelques références erronées ou quelques bévues sans importance qui peuvent porter tort à la valeur de l'ensemble. Un Ollivier sensible à la beauté artistique se révèle au cours de ces pages attachantes que l'historien italien a traduites avec exactitude et finesse ; son « Journal » et sa correspondance le montrent du reste capable de s'intéresser plus aux choses de l'esprit qu'aux difficultés de la politique, et on n'est pas étonné qu'il ait, à la Sixtine et à la Chapelle des Médicis, trouvé des accents dignes d'œuvres aussi puissantes. L'hommage que vient de lui rendre la critique italienne est de ceux qui comptent ; grâce à la clairvoyance et à l'érudition de M. Barbagallo, son livre prend, à nouveau, dans la littérature michelangelesque, une place de choix.

§

Entre autres volumes d'art intéressants, parus durant ces derniers mois, il faut signaler aussi celui que M. Matteo Marangoni, spécialiste du Seicento et du Settecento italiens, a consacré aux **Carloni** (1). Cette curieuse famille nous transporte à l'époque où on ne distinguait guère les artisans des artistes, et nous rappelle celles dont l'histoire nous a transmis les noms illustres, les Cosmati, les della Robbia, les Sangallo, les Campi ou les Bibbiena. Elle fut célèbre surtout depuis la fin du XVIe siècle jusqu'au début du XVIIIe ; originaire d'une petite ville de la province de Côme, Scaria, elle essaima jusqu'en Autriche et en Allemagne où Carlo, Diego et Bartolomeo Carloni travaillèrent sous la direction de Carlo Antonio, brillant architecte du Seicento.

On a particulièrement gardé le souvenir de ceux qui devinrent, de 1550 à 1700, les grands décorateurs des palais et des églises de Gênes ; c'est en eux que M. Marangoni voit les plus brillants représentants de cette nombreuse lignée, et notamment en Giovanni et Giovanni-Battista Carloni, qui mirent plus de dix ans à couvrir le plafond de l'Annunziata génoise de compositions opulentes et colorées, devant lesquelles le froid abbé Luigi Lanzi était

(1) Matteo Marangoni : *I Carloni*, volume édité par l'Istituto di edizioni artistiche (Fratelli Alinari), Florence.

béat d'admiration. Etudier les Carloni, c'est écrire un important chapitre de l'histoire des Sei et Settecento en Italie et les nombreuses reproductions, soigneusement choisies par l'auteur, nous offrent en effet des exemples d'art baroque d'une étourdissante fantaisie.

Le même éditeur d'art qui a publié ce volume vient de faire paraître le tome II de l'édition italienne de la **Sculpture romaine** de Mme Strong (1). Il comprend deux parties, la première étudiant l'histoire de la sculpture de Trajan à Constantin, et la seconde, particulièrement intéressante, analysant l'évolution de l'art du portrait à Rome. La traduction a été faite par Giulio Giannelli sur un texte mis au courant avec le plus grand soin par l'auteur ; c'est donc, en réalité, une deuxième édition, notablement augmentée et sur plusieurs points presque entièrement refaite, que nous donne Mme Strong.

Mémento. — La « Piccola collezione d'arte » publiée par la maison Alinari — de format si maniable — s'est récemment enrichie de quelques volumes, en particulier le *Bacchiacca*, de Mario Tinti, et le *Luca Giordano*, d'Aldo de Rinaldis. — Dans une précédente chronique, nous avions signalé la collection qu'avait inaugurée l'éditeur milanais Treves, sous le titre général : *Il fiore dei musei e monumenti d'Italia*, et nous avions dit les services qu'elle peut rendre. Les deux derniers volumes : *Il Cenacolo di Leonardo da Vinci* (Mario Salmi) et *La Galleria Pitti a Firenze* (Matteo Marangoni) sont conçus dans le même esprit que ceux de MM. Fogolari et Paribeni ; c'est là de l'excellente vulgarisation. Parmi les ouvrages récemments publiés, et qui peuvent être fort utiles aux historiens de l'art, notons les guides du *Touring-Club italiano*, qui sont d'une remarquable richesse de documentation. Les derniers parus sont consacrés à l'*Italie centrale* (2 volumes) et à la *Sardaigne*. — Dans la revue d'art *Emporium*, éditée par l' « Istituto delle arti grafiche » de Bergame, ont paru une série d'articles sur la « Biennale » de Venise de 1925, qui donnent une bonne idée de cette grande manifestation artistique internationale (numéros d'avril-juillet 1926). Signalons aussi l'article de Niezi sur le grand plan de reconstruction du centre de Rome imaginé par Marcello Piacentini (numéro d'avril) et ceux qui ont été consacrés à deux artistes contemporains, Carlo Montani (Guido Marangoni) et Mario Reviglione (Giuseppe Cerrina) (numéros de septembre et d'octobre 1926). — Dans le numéro de janvier 1927, M. Rusconi définit heureusement le talent du « tachiste » toscan

(1) Eugenia Strong : *La Scultura romana da Augusto a Costantino*, tome II, Fratelli Alinari, Florence, 1926.

Signorini, à propos de l'exposition de ses œuvres, qui eut lieu récemment à Florence.

JEAN ALAZARD.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Une lettre du comte Bégouen. — Un article de M. Audollent. — Une lettre du Dr A. Morlet.

Une lettre du comte Bégouen. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Toulouse, 18 avril 1927.

Monsieur le Directeur,

Laissez-moi tout d'abord vous remercier bien sincèrement d'avoir donné la large publicité du *Mercure de France* aux comptes rendus de mes conférences à la Faculté des Lettres de Toulouse, publiés dans le *Télégramme*. Rédigés par un de mes élèves, ils donnent un résumé assez exact de mes opinions sur Glozel, à part certaines nuances sans importance d'ailleurs. Ils peuvent, par conséquent, servir de base à la discussion que vous avez ainsi amorcée. Je pense donc n'avoir pas besoin d'invoquer mon droit de réponse pour obtenir la publication des observations que me suggère la lecture des articles me concernant, parus dans les derniers numéros du *Mercure*. Je compte sur votre courtoisie.

M. le Dr Morlet prétend qu'il y a contradiction entre ma lettre à M. Salomon Reinach (*Journal des Débats* du 9 sept. 1926) et mes conférences à propos de l'authenticité des objets trouvés à Glozel. Dès le premier jour, je disais :

> Il faut réagir contre cette tendance trop générale en archéologie, en préhistoire surtout, de traiter de falsification toute découverte qui sort un peu de l'ordinaire.

C'était donc dès ce moment dire sous une autre forme que « les accusations de faux sont *un mauvais et peu digne procédé de discussion* ». Je demandais une expertise, une discussion complète, loyale, publique, contradictoire. Je regrette que celle-ci n'ait pas eu lieu dans les conditions que j'indiquais et faite par des préhistoriens (1), mais enfin, comme dit M. l'abbé Breuil : « Je n'ai qu'à m'incliner devant les constatations faites par MM. Deperret, Esperandieu, S. Reinach, van Gennep, etc. » J'accepte donc, d'après leurs dires, l'authenticité des objets découverts; je dirai même que je suis heureux que nous ne nous trouvions pas en présence d'une mystification comme à Spiennes, dont

(1) Tout savant indépendant et impartial regrettera la fin de non-recevoir opposée par le Dr Morlet à la proposition si opportune du Syndicat d'initiative de réunir un congrès pour percer le *mystère de Glozel*.

cependant on invoquait l'autorité (*Mercure*, 1-XII-1926, p. 343). Nous n'avons donc plus qu'à discuter l'interprétation des trouvailles.

Je suis obligé de le faire sans avoir vu ni le gisement, ni les objets eux-mêmes. M le Dr Morlet me félicite d'avoir fait cette déclaration au début de mes conférences. C'était une précaution oratoire que j'estimais indispensable dans une question aussi controversée. Mais il faut bien reconnaître que nous sommes obligés le plus souvent, nous autres archéologues, de discuter, non d'après l'étude directe des objets, mais d'après l'examen de leurs représentations (photographies, dessins ou moulages), ainsi que d'après les publications mêmes des inventeurs. Si fâcheux que cela soit, il est souvent impossible de se rendre sur place. Cela empêche t-il les savants de discuter certaines questions ? Pour ne citer qu'un point qui m'intéresse particulièrement, combien y a-t-il de savants qui ont publié brochures et volumes sur les grottes ornées préhistoriques, sans les avoir visitées ?

J'ai donc dû, en ce qui concerne Glozel, suivre les errements coutumiers et ne travailler que sur *textes*. Les premiers et les plus importants étaient naturellement les brochures de MM. le Dr Morlet et G. Fradin.

Est ce ma faute si leur lecture, loin de me convaincre, m'a amené à penser que les principaux *adversaires* de la thèse préhistorique, qui leur est chère, c'étaient eux-mêmes ? Evidemment, ces Messieurs doivent me trouver d'une sévérité excessive et n'ont pas dû avoir beaucoup de peine pour *se faire à l'idée* que mon jugement était sans importance, à côté de l'approbation d'éminents savants, que j'estime fort, mais dont je regrette de ne pouvoir partager l'opinion en la circonstance. J'avouerai que je suis assez indépendant. L'argument d'autorité, en matière scientifique, n'a que peu d'influence sur moi. J'aime — présomption, dira-t-on — à me faire une idée personnelle.

Cela ne veut certes pas dire que je fasse fi des jugements des hommes compétents N'avais-je pas demandé en septembre que les préhistoriens soient appelés à donner leur opinion sur les découvertes de Glozel ? Nous avons eu depuis l'avis d'érudits remarquables (M. Salomon Reinach), de celtisants (M. Loth), d'épigraphistes (MM. Esperandieu et Audollent), de géologues (M. Depéret), d'ethnographes (M. van Gennep); mais les préhistoriens proprement dits, sauf Breuil, se tiennent dans une réserve absolue. Il serait intéressant cependant de savoir ce que pensent les Capitan, Peyrony, Mortillet, Saint-Périer, Bouyssonie, etc. Leur silence en dit long : ils n'ont pu admettre aucun lien entre les découvertes de Glozel et l'objet habituel de leurs études. Seul, Breuil a passé au crible de sa critique érudite et précise aussi bien les objets récoltés que le gisement lui-même. Je ne crois pas « fausser l'opinion de M. Breuil », quoi qu'en pense M. Loth, en en ramenant la date en

deçà du préhistorique proprement dit. Voici les paroles mêmes de M. l'abbé Breuil :

Conclusion sur l'âge : ni magdalénien, ni azilien, ni tardenoisien, ni campignien, ni palafithique, ni mégalithique, ni cuivre indigène, ni bronze, ni fer.

Vient ensuite une hypothèse *exotique* dont l'examen m'entraînerait trop loin, hors du sujet. Ce résumé catégorique a été formulé dans la lettre à M. van Gennep, publiée par le *Mercure*. Dans son article si complet, si véritablement scientifique, de l'*Anthropologie*, Breuil, de l'aveu même du *Mercure*, a augmenté ses réserves. Et alors ? que reste-t-il de la thèse préhistorique ?

Le jour où le savant professeur de l'Institut de paléontologie humaine est allé à Glozel, il faisait un temps exécrable. C'est pour cela peut-être qu'il ne parle pas de la façon dont les fouilles sont faites. Il eût été intéressant cependant d'avoir son avis avec plus de précision que dans le vœu qu'il émet qu'*à l'avenir* on note avec soin la position stratigraphique et topographique de chaque objet.

En lisant les articles de M. Morlet et de ceux qui sont allés sur place, j'avais été frappé du manque de méthode qui semble présider aux recherches. Ce reproche, que d'ailleurs je n'ai pas été le seul, paraît-il, à formuler, a piqué au vif le Dr Morlet. Sous prétexte de se faire délivrer un *satisfecit*, il a obtenu de MM. Salomon Reinach, Loth et Esperandieu... la confirmation, sous une forme atténuée il est vrai, de mes critiques.

Le *seul regret* qu'on puisse exprimer, dit M. S. Reinach, c'est qu'il n'ait pas été tenu dès le début un journal de fouilles...

Si j'avais un desideratum à exprimer, écrit M. Loth, ce serait qu'à la reprise de vos fouilles, vous fissiez un plan du terrain, de façon à pouvoir y reporter vos trouvailles, à indiquer la hauteur à laquelle elles sont faites...

Or, je le demande à tout esprit impartial : exprimer *le regret qu'on n'ait pas fait... le désir qu'on fasse désormais*, n'est-ce pas condamner les procédés employés jusqu'à ce jour ? *Carnet de fouilles, plan précis*, c'est ce que j'ai réclamé, regrettant que cela ait manqué jusqu'à présent. J'ajoute seulement : *progression méthodique des tranchées*, et non fouilles au hasard des *caprices*, comme ceux que j'aurais pu avoir moi-même sur le gisement, en présence du désordre signalé par tous les visiteurs et dont le Dr Morlet semble se faire un titre de gloire. Mais cette progression méthodique des tranchées ne signifie nullement *fouilles de terrassiers*. J'approuve entièrement le *raclage patient* fait par un petit nombre de gens expérimentés et soigneux. J'ai toujours procédé ainsi dans mes fouilles. Je n'ai jamais employé d'ouvriers. Mes fils étaient mes seuls auxiliaires.

Revenons maintenant à la question du renne que nous avons la surprise de voir rebondir tout à coup avec l'article fort intéressant, mais

nullement concluant de M. Brinkmann. Tout le monde reconnaît la compétence *zoologique* du savant directeur du jardin zoologique de Bergen. Grâce à lui et à M. Alf Sommerfeld, les lecteurs du *Mercure* — ceux du moins qui l'ignoraient — ont pu apprendre qu'il y avait beaucoup de rennes en Norvège. On peut les voir marcher, courir, brouter. Il y en a de sauvages, d'autres vivant à l'état despotique, et même d'empaillés au Musée de Bergen. (Il y en a un également au Musée de Toulouse.) Mais si M. Brinkmann connaît comme pas un le renne actuel, il connait peut-être moins — ce qui est essentiel dans le cas présent — la façon dont les hommes préhistoriques le représentaient, tandis que Breuil, Capitan, Peyrony et moi-même connaissons toutes les attitudes dans lesquelles le renne a été figuré à l'époque préhistorique et notre appréciation peut avoir sa valeur. D'ailleurs, le dessin de Glozel a été interprété de manières si diverses ! M. Depéret y a vu un élan, d'autres un daim ; en réalité, malgré une certaine nonchalance dans l'attitude — ce que Breuil appelle *le peu d'élégance du corps* — nous sommes d'avis, avec Breuil, que l'animal représenté n'est ni un daim, ni un élan, ni un renne, mais simplement un cervidé généralisé.

Nous ne pouvons donc admettre la présence du renne à Glozel, à laquelle M. le Dr Morlet tient tant pour faire remonter la date du gisement au Magdalénien. Je m'étonne qu'il n'aille pas plus haut, et, étant donné les empreintes de mains sur les briques, il ne les apparente pas à l'Aurignacien. Pouvoir dater la découverte de la poterie, de la verrerie et de l'écriture de cette époque encore plus reculée ne serait guère plus illogique et du même genre de raisonnement.

Me sera-t-il permis à ce propos de relever le désaccord qui existe sur la date du gisement entre le Dr Morlet, qui, d'après ce que MM. Loth et Brinkmann lui ont appris sur le renne, maintient ses affinités magdaléniennes, et M. Loth qui range Glozel dans le *néo-énéolithique*, et qui, contrairement à toutes les preuves scientifiques nettement établies et en se basant sur ce seul dessin imprécis, admet que le renne a persisté jusqu'à cette dernière époque ?

Cette divergence de vues montre la fragilité de ces déductions et m'amène à faire une déclaration de principes.

Nous devons en préhistoire faire preuve d'une discipline scientifique, d'une méthode d'autant plus sévère, et d'un esprit critique d'autant plus aiguisé, que notre science est plus que toute autre dans une situation parfois imprécise, touchant aux confins de plusieurs autres. Les problèmes qu'elle pose doivent parfois, comme en mathématiques d'ailleurs, être supposés résolus. Cela ouvre la porte aux hypothèses, donc à l'imagination. Celle-ci peut être — et a souvent été féconde, mais il faut se garder de ses excès, comme dans le cas présent. Ils ne feraient que discréditer la préhistoire. Ses adeptes acceptent tous les faits nou-

veaux, toutes les découvertes parfois sensationnelles qui ouvrent des jours inattendus sur la mentalité ou l'état de civilisation de nos ancêtres. Mais la condition indispensable est que ces faits nouveaux puissent se dater d'une façon scientifique certaine, rentrant dans le cadre des époques qu'elle étudie.

Discutant pièces par pièces, Breuil a exprimé l'opinion latente des préhistoriens qui ne peuvent faire rentrer aucun des objets trouvés dans les différentes périodes préhistoriques ; je n'ai pas besoin de répéter sa phrase. Quant au néolithique pour lequel M. Loth trouve Breuil moins affirmatif, je ne sais pourquoi, car l'éminent professeur de l'Institut de paléontologie humaine me paraît aussi catégorique que pour le reste, je crois que ceux qui étudient plus spécialement cette période ne l'admettent pas pour Glozel. En particulier, je ne crois pas m'avancer beaucoup en disant que le professeur Bosch Gimpera (de Barcelone), qui est certes une autorité européenne en la matière, partage ma manière de voir.

Dans ce qui précède, j'ai dit ce que, d'après l'avis des préhistoriens, *Glozel n'était pas*. Dans mes conférences de Toulouse, je suis allé plus loin, j'ai dit *ce qu'était Glozel* d'après le savant historien des Gaules, M. Camille Jullian. On ne pouvait manquer de m'objecter qu'en parlant de sorcellerie gallo-romaine, je sortais du cadre habituel de mes études et par conséquent de ma compétence. J'ai eu grand soin d'en prévenir mes auditeurs et de m'en excuser. Je suis un profane en ces matières, je suis, à ce point de vue, simplement ce que les Anglais appellent *l'homme de la rue*, et M. Herriot *le Français moyen*. Mais, est-ce qu'en définitive, le public n'a pas le droit de se faire une opinion, et, après avoir entendu impartialement les thèses exposées par les savants compétents, ne peut-il pas décider quelle est celle qui lui paraît la plus juste, ou tout au moins la plus probable ? C'est ce que j'ai fait, sans aucun parti pris. A côté des affirmations hasardées de M. le Dr Morlet, ne discutant pas les objections, mais, selon le principe de l'anglais Robert Oxen, répétant inlassablement ses affirmations premières, et parfois avec une certaine mauvaise humeur, j'ai trouvé que les interprétations de M. Camille Jullian donnaient pour presque chaque objet une solution logique, basée sur des textes. Il déchiffrait, partiellement tout au moins, les fameuses briques à inscriptions et y retrouvait des formules magiques connues. Il a construit ainsi ce que M. Loth appelle dédaigneusement *le roman chez la sorcière*, qui devait être si facile à démolir qu'on en laissait le soin au voisin, et dont on n'a jusqu'à présent pu réfuter qu'un terme gaulois.

Il y a cependant une constatation qu'en toute loyauté je ne dois pas passer sous silence. C'est l'absence dans ce gisement de tout fragment, soit de métal (à part le morceau de fer trouvé au début, et discuté),

soit d'objets essentiellement romains, tels qu'on en trouve dans les *ruines* romaines. Cela empêche Breuil d'accepter la solution romaine de M. Camille Jullian. J'avoue que ce fait m'a également troublé. Mais on peut dire qu'on ne se trouve pas à Glozel en présence d'une ruine romaine, au sens strict du mot. Il n'y avait pas là de maisons bâties, ce n'était pas un lieu d'habitation, mais un endroit consacré à quelque culte magique, où l'on ne venait qu'en passant déposer *dans* la terre, ainsi que l'a remarqué Breuil avec beaucoup de perspicacité, des objets non usuels, non usagés, mais fabriqués exprès et sommairement. Donc, pas de détritus, pas de tessons. C'est aux environs plus ou moins immédiats qu'on peut les trouver, non à l'endroit lui-même.

Les phallus bisexués ou à figure humaine n'ont absolument rien de préhistorique. Ils sont d'inspiration nettement romaine, ainsi qu'on peut le voir dans les monuments d'Herculanum (tome VIII). J.-A. Dulaure les citait déjà.

Toutes ces considérations, d'autres encore, m'ont amené à accepter les solutions proposées par M. Camille Jullian comme donnant, jusqu'à présent, le plus de satisfaction à la science et à la logique. J'attends pour changer d'avis qu'on me propose autre chose que des *rêveries* en contradiction avec les faits les plus sûrement établis par la science. Ce jour-là, je n'hésiterai pas, comme Cartailhac pour les peintures préhistoriques, à faire mon *meâ culpâ.*

Et cela m'amène en terminant à protester de la façon la plus énergique contre le terme malheureux de *cabale* échappé à la plume d'un des partisans de Glozel préhistorique. Cette expression semblerait indiquer que ceux qui, comme moi, n'acceptent pas les hypothèses hasardées du Dr Morlet sont mus par des sentiments de jalousie et de parti pris. Je voudrais voir plus de calme et de sérénité dans une discussion purement scientifique. Nous ne cherchons pour notre part que la vérité, en toute impartialité et sans aucune préoccupation de personne. Les idées seules nous intéressent, et le progrès de la science. Pourquoi rabaisser le débat par des insinuations blessantes et injustifiées ?

Excusez, Monsieur le Directeur, la longueur de cette lettre, mais il était indispensable, pour la clarté du débat, de mettre certaines choses au point, et veuillez agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

COMTE BÉGOUEN

Chargé du cours de préhistoire à la Faculté des Lettres de Toulouse.

§

Un article de M. Audollent. — Dans *La Vie Catholique* du 2 avril, M. Audollent, doyen de la Faculté des Lettres

de Clermont-Ferrand, a donné un article d'ensemble sur *Les fouilles de Glozel.*

Ce qui constitue l'intérêt de l'opinion qu'il émet, c'est que M. Audollent avait été officiellement choisi par M. Camille Jullian lui-même pour traduire les briques de Glozel (voir la *Revue des Etudes Anciennes*, juillet-septembre 1926).

On sait, en effet, que M. Audollent, qui connaît à merveille les arcanes du latin magique, est peut-être la plus grande autorité française en la matière.

Mais, après s'être rendu à Glozel et avoir examiné les tablettes à inscriptions, M. Audollent n'a pu suivre la route que lui montrait l'auteur de l'*Histoire de la Gaule.* Voici son opinion à ce sujet :

Des caractères alphabétiques avaient de même été signalés de loin en loin en Crète, en Portugal, en Transylvanie, etc. Mais ce n'étaient là que des documents rares, isolés et courts. Cette fois-ci [parlant de Glozel], on les exhumait en quantité : surtout on constatait la présence de véritables pages d'écriture idéogrammatique, sinon encore syllabique, dans un milieu qui semble se rattacher à l'époque néolithique, c'est-à-dire à un temps bien antérieur à celui où l'on rapportait jusqu'à ce jour l'origine de l'écriture.

. . . .

Ce premier point acquis [continue-t-il ensuite en parlant de l'authenticité des trouvailles], les difficultés d'interprétation n'en subsistent pas moins. Certes, on peut les envisager dorénavant sans crainte aucune de mystification, mais non pas avec l'espoir qu'elles seront de sitôt surmontées. Elles se résument dans les deux questions que voici : Quel est le sens de ce dépôt hétéroclite ? Que signifient les caractères alphabétiformes gravés sur beaucoup de ces pièces, spécialement sur les briques ? Si l'on parvenait, en effet, à fournir les deux réponses demandées, peut-être même si l'on réussissait seulement à déchiffrer la nouvelle écriture, le problème chronologique, qui se pose nécessairement à l'occasion de cette découverte, serait-il grandement simplifié, je n'ose dire tout à fait résolu !

Il était donc naturel que des esprits ingénieux et hardis fussent tentés par cette délicate entreprise. On sait avec quelle ardeur M. Jullian l'a abordée, en s'efforçant de démontrer que nous avons à faire à une écriture cursive latine et que toutes ces briques sont couvertes de formules magiques : d'après lui, l'ensemble des objets exhumés constitue « le bric-à-brac » d'une sorcière du IIIe siècle de l'ère chrétienne. La démonstration n'a pas réussi à convaincre ceux qui, ayant quelque habi-

tude des écritures anciennes, ont manié les pièces si curieuses sur lesquelles il la fonde. D'autres, avec encore moins de vraisemblance, ont reconnu dans les textes qui nous intriguent des racines grecques, ou mêmes des caractères phéniciens. Le plus sage est sans doute de nous résigner pour le moment à l'ignorance, avec l'espoir qu'un heureux hasard, à Glozel ou ailleurs, nous fournira quelque jour la clef de l'énigme.

§

Une lettre du Dr A. Morlet. — A la suite de la communication de la Société d'Emulation du Bourbonnais, nous avons reçu la lettre suivante du Dr A. Morlet :

Vichy, le 2 mai 1927.

Monsieur le Directeur,

Je ne veux présumer en rien de la réponse que fera sans doute Mlle Picandet à la Société d'Emulation du Bourbonnais au sujet de la mauvaise querelle qu'on lui cherche.

Mais puisque les membres dirigeants de ladite Société ont emporté le morceau de fer avec de nombreuses briquettes à cupules et à mamelons, après avoir détruit, pour les recueillir, les murs de la fosse ovale où elles étaient incluses, pourquoi n'en font-ils pas faire l'analyse par des savants impartiaux ?

Si, à leurs yeux, le renne — *dont la présence à Glozel est à l'heure actuelle bien établie* — a pu être contemporain du fer, ce serait là une excellente occasion de le prouver.

Mais cette solution si simple n'aurait-elle pas contre elle le tort de couper court à ces criailleries ?

Au reste, nous sommes heureux de constater que nous avons réussi à faire reconnaître par la Société d'Emulation ce qu'avait fait Mlle Picandet. A aucun moment le Bulletin n'en avait parlé avant la parution de notre 1er fascicule (*Nouvelle Station Néolithique*) où nous avons tenu à préciser son rôle. Jusqu'alors son nom n'avait pas même été imprimé. Dans ses comptes rendus, la Société ne parlait jamais que de son propre délégué.

Veuillez agréer, etc... Dr A. MORLET.

LETTRES ANTIQUES

La religion de la Grèce ancienne, par Thaddée Zielinski, professeur à l'Université de Varsovie, traduction d'Alfred Fichelle, Paris, Les Belles-Lettres. — *Chronographie*, de Michel Psellos, texte établi et traduit par Emile Renaud, Les Belles-Lettres. — *Les Ephésiaques* de Xénophon d'Ephèse, texte établi et traduit par Georges Dalmeyda, Les Belles-Lettres.

Celui qui voudrait se convaincre de la véracité de ce qu'affirma

Wilamowitz, quand il écrivit à propos du peuple grec : « Les Grecs ont été le peuple le plus pieux du monde », n'aurait qu'à lire avec l'attention qu'il mérite le beau livre que Thaddée Zielinski vient de consacrer à la **Religion de la Grèce antique.** Professeur à l'Université de Varsovie, Thaddée Zielinski est déjà connu du public français par un ouvrage qui parut chez Rieder, et qui le lui révéla comme un des plus grands et des plus zélés humanistes de ce temps. Dans ce petit, mais remarquable livre, intitulé *La Sibylle*, l'auteur, dont la tournure d'esprit le porte à l'examen des problèmes religieux, s'occupait de la grave question de la préparation du Christianisme dans la religion antique. On sait assez bien, en effet, la part très considérable qu'a eue la philosophie grecque dans l'établissement de la théologie chrétienne. On sait moins cependant la part qu'a eue la religion antique dans la formation de la religion chrétienne. D'après T. Zielinski, cette préparation du Christianisme dans la religion païenne peut être envisagée sous deux formes possibles : la première, très discutée, pose la question des emprunts matériels et admet l'hypothèse que le Christianisme a emprunté des dogmes et des rites au Paganisme ; la seconde, celle des humanistes et de T. Zielinski, soutient que la religion païenne a été pour le Christianisme une véritable *préparation psychologique*. Si l'on veut bien comprendre en quoi consiste cette préparation, il suffit de se laisser charmer par la bienfaisante lecture de *La Religion de la Grèce antique*. Ce livre, en effet, est mieux qu'un ouvrage de pure érudition, c'est une œuvre de foi et de vie qui résume toutes les longues méditations d'un véritable savant, d'un philosophe et d'un poète à tendances mystiques, qui passa sa vie à se familiariser avec les peuples de l'antiquité, à vivre de leur vie et à se pénétrer intimement, et durant près de cinquante ans, de leur pensée et de leur foi. Aussi, à la différence de la plupart des historiens de la religion antique, qui se placent, pour la juger, à un point de vue purement objectif et historique, Th. Zielinski, pour rattacher le présent au passé et juger du passé selon les aspirations religieuses d'un présent éternel, — car aujourd'hui comme hier les mêmes problèmes se posent à l'âme du croyant et l'esprit humain les résout d'une façon à peu près identique — se place en face de cette grave question : « Quelle serait notre croyance, se demande-t il, si nous avions

vécu, nous croyants et instruits, dans l'Athènes du IVe et du IIIe siècle avant Jésus-Christ, avec notre âme actuelle et ses besoins religieux? » Pour la résoudre, l'auteur examine d'abord ce qui constitue, à son point de vue particulier, l'essence même de la religion de la Grèce. Or, pour bien comprendre cette essence, Th. Zielinski n'en aborde point l'étude en s'y portant seulement en savant. C'est en croyant, mais en croyant instruit et bien instruit, qu'il se met à la tâche. En effet, on ne s'est guère avisé jusqu'ici de ce fait : qu'un homme à qui manque le sens artistique ne pourra jamais rien comprendre à l'art grec. De même, celui à qui manque le sens religieux ne comprendra pas non plus la religion de la Grèce ou de toute autre nation. Le sens religieux, telle est la baguette magique qui nous ouvre l'accès de ces palais enchantés de la foi. Sans lui, le plus grand savant se perdra dans le labyrinthe des légendes, des croyances et des rites anciens. Tout sera mort pour lui ; tout le désenchantera, et son œuvre, au lieu de la rayonner, emprisonnera cette divine lumière qui transfigure les rites et qui sert d'aliment à notre force vitale. Si le rôle de l'incroyant est ici néfaste, néfaste, aussi est celui du fanatique. « Celui qui considère comme païens et impies tous les gens d'une autre religion, écrit Th. Zielinski, fera mieux de ne pas aborder l'étude de la religion grecque. Reprenons la comparaison avec l'art : outre l'homme dépourvu de sens artistique, celui encore qui s'enferme de parti pris et sans réserve dans une école sera incapable de comprendre et de sentir les ouvrages de la sculpture grecque. A celui qui ne connaît point d'art en dehors de la sphère de... — je me garderai bien d'énoncer un nom — Praxitèle ne dira rien. Ainsi, à condition qu'on allume le flambeau du sens religieux, qu'on délaisse la lampe obscure du confessionnalisme, le temple majestueux de la religion grecque nous découvrira ses merveilles. » Or, pour les Grecs, le plus beau des temples était celui que la Divinité s'était bâtie elle-même : la Nature. La vie qui l'animait était comme la présence constamment agissante du souverain créateur. Pour l'intelligence d'un Grec, en effet, il n'existait point de nature morte ; elle était toute vie, toute âme, toute divinité. Et elle était divinisée non seulement dans ses prairies et ses forêts, dans ses sources et ses rivières, mais aussi dans le miroir des mers et dans le silence immobile des plus âpres déserts. Bien plus qu'ailleurs, c'était dans ces lieux sauva-

ges où nous ne sommes point distraits par la vie propre des bosquets et des clairières qu'il sentait plus fortement sa vie à Elle, la vie splendide de la grande Terre-Mère, de cette Reine des Montagnes, source inépuisable de toutes les autres vies. Après nous avoir parlé de la divinisation, par la piété des Grecs, des sources, des bosquets, de la mer, des étoiles et du ciel, notre auteur nous entretient de la consécration du travail par la religion. Cette consécration de l'effort humain, s'appliquant avec joie à seconder la réalisation du plan divin, a existé en Grèce à un degré qui n'a jamais été atteint chez aucun autre peuple. Le chasseur primitif révérait Artémis, Hermès présidait à l'élevage, Déméter aux travaux de la terre, Pallas aux labeurs des métiers et les Muses enfin au travail de l'esprit. Bien plus, non content de découvrir et de suivre Dieu dans la Nature, les Grecs en arrivèrent à considérer la Beauté comme une révélation. L'intelligence divine se manifestait dans le Beau, et tous les arts, en cherchant à glorifier la vie universelle, rapprochaient les hommes des dieux et leur donnaient de vivre le rêve même de ceux dont la pensée créait l'ordre du monde et sa beauté constante. Non seulement Dieu se révélait dans le beau, mais aussi dans le bien, dans le vrai et dans tous les efforts que tentait l'âme humaine pour arriver à comprendre. Telles sont les grandes lignes du beau livre de Th. Zielinski. Ecrit avec une ferveur qui épanouit l'intelligence et allège le cœur, ce livre est incontestablement un des plus importants qui aient été écrits pour retrouver en nous tout ce qui fit la grandeur de l'Hellade immortelle. Grâce à lui, nous pouvons apprendre à revivre en beauté, à respirer en compagnie des dieux, à les sentir tout proches et à aimer le monde comme ils l'aiment eux-mêmes.

Poursuivant son inlassable effort, l'Association Guillaume-Budé vient d'enrichir les archives de l'humanisme par le lancement de deux nouvelles collections : une collection avec texte et traduction des romans grecs, et une collection byzantine. Cette dernière est sans contredit et de beaucoup la plus importante. Son premier volume édite, avec un texte grec aussi irréprochable que possible et une louable traduction — la première en notre langue — la **Chronographie** de Michel Psellos. Né en 1018 à Constantinophe, mort en 1078, Psellos est l'un des plus illustres Byzantins dont l'histoire politique et littéraire ait conservé le

souvenir. Doué d'une vive intelligence — à neuf ans il expliquait et commentait Homère — il fit, sous la direction des meilleurs maîtres de l'époque, de solides études. Son talent, son éloquence et son savoir lui permirent de devenir tour à tour secrétaire d'Etat, grand chambellan, premier ministre et conseiller intime de l'empereur ; il fut de tous les gouvernements qui se succédèrent à Byzance depuis Constantin IX jusqu'à Michel VII. Or, ce haut et savant dignitaire nous a laissé des mémoires d'un prodigieux intérêt. « L'histoire de sa vie, écrit M. Charles Diehl dans la remarquable et si substantielle préface qui précède la longue et savoureuse introduction que M. Emile Renaud consacre à l'œuvre de Psellos, montre quelles occasions merveilleuses il eut, pendant près d'un demi-siècle, de voir les choses et les gens qui passaient sur la scène de l'histoire ; de ces occasions il a, dans sa *Chronographie*, montré quel parti il a su tirer. Il n'a point, comme d'autres historiens, prétendu nous apporter pour les cent années dont il nous raconte l'histoire (976-1077), un récit complet des événements : il a pris plaisir plutôt, pour une grande partie du moins de son ouvrage, à noter ses souvenirs, à écrire en quelque manière des « mémoires pour servir à l'histoire de son temps ». Ce souci donne à son livre un tour original qui le distingue des autres historiens byzantins. Entre eux, Psellos est peut-être bien celui dont les récits laissent l'impression la plus forte de vie et de réalité, qui fait le plus pleinement revivre à nos yeux les figures et les grands événements de l'histoire. Et comme par ailleurs il avait beaucoup de talent, il mérite assurément, par les qualités de l'observation, la précision pittoresque des tableaux, la fine psychologie des portraits, la verve et l'humour du style, la malice de l'esprit, d'être, dans n'importe quelle littérature, placé à côté des plus grands d'entre les historiens... On l'a parfois comparé à Saint-Simon, et il lui ressemble en effet par la finesse aiguë de l'observation autant que par le talent à tracer des portraits et des tableaux d'histoire, et surtout par le plaisir passionné qu'il trouve au spectacle de la cour où il vécut. » Contentons-nous pour aujourd'hui de signaler la parution du premier volume de cette *Chronographie*. Quand l'œuvre sera complète, nous y reviendrons, car Psellos est un des plus solides anneaux qui relient des temps presque modernes à la pensée et au génie antiques.

C'est M. Georges Dalmeyda, savant éditeur des *Bacchantes*

d'Euripide et excellent traducteur des *Mimes* d'Hérondas, qui s'est chargé de nous donner le texte et la traduction du premier volume qui inaugurera, dans le cadre de la *Collection des Universités de France*, une collection nouvelle des romans grecs. Ce volume contient **les Ephésiaques** de Xénophon d'Ephèse. On ne sait rien de ce romancier, sinon qu'il naquit à Ephèse et composa dix livres sur les *Amours d'Habracomès et d'Anthia*. Ce témoignage nous vient de Suidas. Or, comme le roman de Xénophon ne nous est parvenu qu'en cinq livres, on croit communément que le texte que nous en avons n'est qu'un abrégé du texte original : de là sa concision, son élégance rapide et ses brusques raccourcis. S'il nous a été conservé aussi tronqué et réduit, comme dans un ciné-roman, à ses lignes figuratives, il ne faudrait point croire que ce roman ne soit point écrit avec art. Le style, aussi net que prompt, sait s'orner de détails qui ne sont point sans grâce. Somme toute, ce roman est l'histoire la plus édifiante qui se puisse imaginer. Un jeune garçon et une jeune fille, tous deux merveilleusement beaux, s'éprennent l'un de l'autre. On les unit, mais un oracle leur prescrit de voyager. Toutes sortes d'embûches les attendent : pirates, brigands, marchands d'esclaves et surtout hommes et femmes qu'embrase d'amour leur irrésistible beauté. Séparés l'un de l'autre et se cherchant toujours, ils aiment mieux tout souffrir plutôt que de trahir leur foi. Restés purs l'un à l'autre, ils se retrouvent enfin après une série d'aventures prodigieuses. Intéressant à plus d'un titre, ce petit roman a été traduit avec une fidélité scrupuleuse et charmante par M. Georges Dalmeyda. Le texte grec en est établi avec un soin qu'on ne saurait trop louer, et l'introduction de ce savant et délicat helléniste se lit avec profit, et ne laisse rien à désirer au lecteur, même au plus averti, de cette gracieuse et attachante histoire de l'héroïque fidélité de deux époux qui surent, quoique païens, se conserver aussi chastes que de parfaits chrétiens.

MARIO MEUNIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Contribution à l'iconographie de J.-K. Huysmans. — Un des chapitres de l'excellent recueil que M. Léon Deffoux vient de publier sur J.-K. Huysmans est consacré à l'iconographie de l'auteur d'*A rebours*. Voici quelques documents,

non mentionnés par M. Deffoux, qui pourront servir à établir le catalogue complet des portraits de Huysmans.

I. Le portrait, buste gravé sur bois par ESCHERER, en tête de l'édition VANIER (1886) des *Croquis parisiens*, a été dessiné d'après une photographie de CLÉMENT LAGRIFFE (format carte album 6 cm/ 9 cm) portant la date 1881.

II. Il a été tiré du masque gravé sur bois par FÉLIX VALLOTTON (*Livre des Masques*, de Remy de Gourmont) des épreuves d'état avec de grosses differences dans le modelé du visage. Ces épreuves comportent l'indication sommaire du buste et un fond de hachures horizontales. Une de ces épreuves (dans notre collection) est signée au crayon : F. Vallotton.

III. En dehors de l'eau-forte de JOUAS signalée par M. Deffoux, il existe du même artiste un portrait de J.-K. Huysmans gravé sur bois par Dété.

C'est une estampe de petit format (8 cm/ 10 cm) qui a été tirée sur du papier couché.

IV. Dans son numéro du 1er mai 1895, la *Revue Illustrée* publia sur sa couverture un grand portrait gravé sur bois par FLORIAN, rehaussé de couleurs. C'est un des plus intéressants portraits que nous possédions. Huysmans y est représenté vêtu d'une longue redingote, la tête légèrement inclinée, comme dans beaucoup de ses photographies, et le visage plein de tristesse. Le numéro de cette revue contenait un article d'ADOLPHE BRISSON (*M. J.-K. Huysmans, l'auteur d'*A Rebours, Là-Bas et En Route. *Son influence sur la jeunesse. Le monde de l'occultisme. Comment on envoûte*, etc...)

V. Les 100 exemplaires sur papier vergé d'Arches de la plaquette de DOM BESSE (1917) comportent, en dehors du portrait sur bois (anonyme), un buste également sur bois de LOUIS JOU (signé du monogramme L. J.). Le visage y est traité d'une façon archaïque et dans un style très personnel.

VI. Nous possédons une épreuve d'une photographie « d'amateur » qui doit être assez peu connue. Huysmans y figure, les mains dans les poches, devant une cheminée ornée, entre autres bibelots, d'une statuette de la Vierge tenant l'Enfant Jésus. Peut-être est-ce la statuette dont il parle dans une lettre du 3 septembre 1925, citée par Dom Du Bourg : *C'est une folie que je fais : car la statue est entre les mains des Juifs et les sommes*

qu'ils en demandent sont effarantes... Au mur : entre deux chapelets suspendus, se trouve une grande reproduction du tableau de Gérard David ; la Vierge et les Saintes (Musée de Rouen).

VII. Le cliché de BOISSONNAS (Huysmans assis, tenant un livre ouvert sur les genoux, devant une boiserie gothique) a été reproduit sur l'image : « Souvenir mortuaire », surmonté de la médaille de Saint-Benoît chère à l'auteur d'*En route*.

VIII. Citons enfin un portrait bien connu de tous ceux qui flânent devant les boîtes des quais, car il a figuré dans l'une d'elles pendant plusieurs années. C'est une grande lithographie signée d'un monogramme peu lisible : L. L. W. et datée : JUILLET 1903 (L. JOLY, ÉDITEUR), où Huysmans est représenté en buste, de profil, la figure très osseuse, appuyée sur une main. Cette estampe est accompagnée d'un fac-similé de signature, et a été reproduite, ainsi que le signale M. Deffoux, dans l'*Intransigeant* du 13 mai 1907.

Il reste certainement de nombreux portraits à signaler, dispersés dans les revues illustrées et les cartons des collectionneurs. Nous n'avons rassemblé ici que quelques documents, sans aucun ordre, destinés à compléter, tout à fait provisoirement, l'iconographie rédigée par M. Deffoux dans son *Huysmans sous divers aspects*, et à servir à l'établissement d'un catalogue complet des portraits de J.-K. Huysmans.

PIERRE-MARIE LAMBERT.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

Les « Candide » et le mythe de l'Atlantide. — Sous ce titre nous avons reçu de M. Paul Le Cour la réponse suivante à l'article de M. Paul Couissin publié dans notre numéro du 15 février :

Les Atlantéens modernes ont des partisans parmi les hommes de science, puisqu'ils comptent dans leurs rangs des géologues, des anthropologistes, des zoologistes, des géographes. Citons au hasard parmi eux M. Pierre Termier (géologue), secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences ; de Launay (géologue), membre de l'Institut ; de Lapparent (géologue) ; Dr Lagneau (anthropologiste), Dr Scharff (zoologiste) ; Ph. Négris (géologue), Président de l'Académie d'Athènes ; A. Rutot (préhistorien et anthropologiste), ancien Président de l'Académie royale de Belgique ; Alph. Berget, professeur à l'Institut océanographique ;

abbé Moreux (astronome) ; Louis Germain (zoologiste), assistant au Muséum ; Cl. Roux (géographe), secrétaire de la Classe des sciences de l'Académie de Lyon, etc.

Il faut avouer toutefois qu'ils n'ont pas autant de succès auprès de certains lettrés (1). Après M. Victor Bérard, qui déclare à propos de l'Atlantide, dans sa belle traduction de *l'Odyssée* : « Il y aura toujours des Candide pour y croire » ; après Albert Rivaut, traducteur du *Timée* et du *Critias*, qualifiant d' « esprits simples » ceux qui croient au continent disparu, voici M. Paul Couissin, docteur ès lettres, qui, à la fin d'un long article paru dans le *Mercure de France* (15 février 1927), intitulé *Le mythe de l'Atlantide*, écrit : [C'est là] « une des mystifications les plus propres à faire entrevoir l'insondable profondeur de la crédulité humaine ».

Comparer la croyance à l'Atlantide à celle au trésor caché des escrocs espagnols, c'est peut-être aller un peu loin.

Quoi qu'il en soit, de telles appréciations semblent de nature à asséner à l'hypothèse atlantéenne des coups de massue dont elle ne saurait se relever dans l'esprit de « l'honnête homme », comme on disait au XVII[e] siècle, ou du « Français moyen », comme on dit aujourd'hui.

Essayons cependant de voir si vraiment nous n'avons qu'à nous incliner devant ces impitoyables verdicts.

§

Il n'est pas négligeable de prendre tout d'abord l'avis de quelques-uns des hommes de science cités ci-dessus. Nous le ferons brièvement en nous excusant de ne pas les citer tous, ce qui ferait dans le plateau de notre balance un contrepoids imposant à l'accumulation des citations de notre plus récent contradicteur.

QUELQUES TEXTES

On trouve par contre des preuves d'affaissement... sans parler de la *légende probablement exacte* relative à la disparition de *l'Atlantide*.

DE LAUNAY, membre de l'Institut (*La Terre*, p. 136).

En attendant, libre à tous les amoureux des belles légendes de croire à l'histoire platonicienne de l'Atlantide ! Non seulement la science, la plus moderne

(1) Exception faite toutefois pour M. Léon Robin, le lumineux auteur de *La pensée grecque*, qui a accepté sur ma demande de faire partie de la *Société d'Etudes Atlantéennes* et en est membre d'honneur. On lui doit d'ailleurs ces réflexions :

« L'histoire de la philosophie, c'est la philosophie elle-même ; elle a pour le philosophe un intérêt éternellement vivant, qui dépasse celui de la pure érudition... L'histoire de la science, au contraire ce n'est plus la science ; c'en est le passé, ce qu'il y a de mort dans son effort vers la vérité, ou bien l'effort oublié quand le but est atteint.

« Cette histoire satisfait donc le besoin de l'érudit, mais non, comme l'autre, les besoins les plus généraux et les plus profonds de la pensée. »

science, ne leur en fera pas un crime ; mais c'est elle-même qui, par ma voix, les y invite.

PIERRE TERMIER, membre de l'Institut.

C'est surtout la côte Atlantique où des problèmes importants attendent leur solution. Il en est un de géographie physique et d'importance planétaire, la question de *l'Atlantide*.

GAUTIER, professeur à l'Université d'Alger.
(*Le Sahara*, p. 166).

Reste le Nord-Ouest où se trouvait sans doute, entre l'Espagne, l'Irlande et les Etats-Unis, *le continent atlantique* qui fit un pont aux migrations plus ou moins lentes des plantes, des animaux et de l'homme lui-même, à l'époque tertiaire, vers les terres américaines.

Dr HAMY, membre de l'Institut, professeur au Muséum.

Ainsi l'examen de la flore et surtout de la faune des archipels atlantiques nous conduit à cette conclusion qu'il a existé autrefois, entre l'Europe et l'Amérique, sur l'emplacement actuel de la mer des Sargasses, un continent à l'endroit même où Platon situe son Atlantide.

LOUIS GERMAIN, assistant au Muséum d'Histoire Naturelle.
(*L'Atlantide*).

M. de Lapparent, dans son *Traité de géologie* 1906 (p. 1725), admet lui aussi l'existence d'une chaîne d'îles ayant relié les Antilles à la Méditerranée.

Le Dr Lagneau (*Revue d'anthropologie*, 1880) ayant constaté l'existence d'une même race dans les Canaries, en Berbérie, en Mauritanie, à laquelle appartiendraient certains Corses, certains Basques, déclare admettre l'existence de l'île immense des Atlantes ou plutôt de leur vaste archipel. Il déclare que l'existence de l'Atlantide, et surtout des Atlantes habitant également le nord-ouest de l'Afrique, repose sur trop de découvertes historiques, anthropologiques et voire même géologiques pour qu'elle ne soit pas vraisemblable.

Selon lui, ces insulaires auraient envahi et peuplé le Nord-Ouest de l'Afrique où Hérodote (liv. IV), Diodore de Sicile (liv. III), Pomponius Mela (liv. I, ch. IV et VIII), Denys de Mytilène (Argonaut. frag. 9), signalent les Atlantes ou Atarantes comme un peuple puissant.

Ils auraient occupé l'Europe occidentale depuis les régions septentrionales jusqu'à la Tyrrhénie, la Toscane, la Corse et la Sardaigne, dont le roi Phorcys aurait été vaincu par un roi atlante selon Varron.

Cette île Atlantide dont Pline signale encore l'existence à côté de l'île Cerné, à l'ouest de la Mauritanie et du mont Atlas, aurait disparu à la suite de tremblements de terre (je cite le Dr Lagneau).

La météorologie, l'hydrographie, la géologie, la botanique expliquent, par l'existence de cette terre, une foule de phénomènes inexplicables sans elle, remarque-t-il encore.

Platon, dit de son côté d'Arbois de Jubainville, donne pour contem-

porains aux conquérants venus de l'Atlantide, les rois mythiques d'Athènes : Cécrops et Erechtée, qui dateraient de 14 ou 15 siècles avant J.-C.

Nous voyons déjà qu'il est quelque peu audacieux de taxer de « Candides », d'esprits simples et crédules, toutes ces hautes personnalités du monde scientifique et toutes celles que nous pourrions citer encore. Les Atlantéens ne sont tout de même pas en trop mauvaise compagnie.

Mais notre honorable contradicteur est-il bien sûr d'avoir envisagé tous les éléments purement scientifiques du problème? Croit-il, par exemple, que l'astronomie mathématique et physique, dont il ne parle pas, n'a rien à dire ?

A-t-il trouvé une explication des variations climatiques qui se sont succédé sur le globe, couvrant de glaciers à un certain moment la région équatoriale, comme à Madagascar, et d'une végétation tropicale ou tout au moins tempérée les terres du Groenland? Ne pense-t-il pas qu'avant toute discussion, il faudrait déjà élucider cette troublante énigme qui a fait l'objet notamment de curieuses théories d'un atlantologue érudit, M. R.-M. Gattefossé (1), théories qui sont actuellement soumises à l'examen des astronomes appartenant à la Société d'études atlantéennes.

Cette question est d'importance en effet, car elle se lie étroitement au problème de l'origine des civilisations et des races, et les vestiges de l'*Homo Atlanticus* que nous cherchons sont peut-être ensevelis sous les glaces des régions polaires où il n'est pas aisé de les découvrir.

M. Couissin est-il bien sûr, d'autre part, de connaître tous les textes et que Platon seul ait parlé de l'Atlantide?

Dans la littérature grecque, n'y a-t-il pas des documents plus anciens que celui de Platon? Est-il trop audacieux par exemple de supposer que l'Odyssée y fait allusion et que la fameuse île du Trident (Trinakié) ne soit l'île de Poséidon, l'Atlantide, l'île du trident poséidonien ?

D'autre part, l'Université ne possède pas encore de chaire d'américanisme et nos docteurs ès lettres ignorent, par suite, les documents existant sur l'autre rive de l'Océan.

Or, comme le dit Brasseur de Bourbourg :

> Aux rivages les plus opposés de l'Océan, des traditions appartenant aux nations les plus diverses se sont conservées à travers les siècles pour affirmer l'existence de terres autrefois considérables et que les eaux de la mer auraient englouties à la suite d'un cataclysme effrayant.

Les livres sacrés de tous les peuples ont gardé le souvenir de cet événement important, aussi bien chez les Quichés du Yucatan que chez les

(1) Voir R.-M. Gattefossé : *Adam, l'homme tertiaire* et *La Vérité sur l'Atlantide.*

Chaldéens qui, l'ayant reçu à une époque indéterminée, l'ont transmis aux Hébreux, lesquels l'ont fixé dans leur Bible.

Ne trouve-t-on pas, en outre, sur les deux rives de l'océan, ces symboles identiques auxquels M. Couissin prête peu d'attention, parce que, dit-il, « le culte des serpents, l'animisme, le fétichisme existent dans toutes les civilisations primitives ».

C'est glisser trop rapidement sur une question d'importance ? Nous attendons que l'on nous démontre que le swastika, le double triangle, le poulpe, le disque ailé et bien d'autres emblèmes que l'on retrouve dans tous les pays où, selon nous, s'est étendue la mystérieuse influence d'origine inconnue, ait jailli spontanément des cerveaux des hommes sans qu'ils aient eu une source commune.

Ces symboles sont pleins de significations que leur avaient données ceux qui les conçurent, et qui sont peut-être ces pontifes-rois légendaires sur lesquels nous ne savons rien ; sinon que, puisqu'il n'y a pas d'effet sans cause, il ne peut exister une telle universalité de symboles très antiques, impossibles à concevoir spontanément en tout temps et en tous lieux, sans une cause première.

Parmi les vestiges laissés par ces hypothétiques Atlantes, se trouve aussi la primitive sphère céleste avec son corollaire, le zodiaque.

Cette sphère céleste a été créée dans les régions septentrionales, ainsi qu'il résulte de son simple examen. Zoroastre disait qu'elle venait d'un pays où le plus long jour d'été était le double du plus court jour d'hiver, ce qui correspond bien à ce 50° degré de latitude nord indiqué par l'astronome Bailly comme le lieu où fut établie la première carte des étoiles visibles.

On sait (voir Letronne et Bouché Leclercq) que le zodiaque est allé de l'ouest à l'est, qu'il se trouvait en Grèce avant de pénétrer en Egypte et dans l'Inde, ce qui n'a rien pour nous surprendre quand on a découvert les innombrables rapports ayant existé entre la Grèce et la terre de Poséidon : on sait aussi que les Grecs disaient qu'Apollon venait de cette Hyperborée qui est jusqu'à un certain point l'Atlantide Nord, où la lune était rapprochée de la terre (ce qui peut laisser supposer l'existence de télescopes).

La création de cette sphère, de ce zodiaque, la connaissance du mouvement de la terre, de la précession des équinoxes, etc., tout cela indique une haute culture, qui se perd dans la nuit des temps et se trouve en contradiction absolue avec la croyance qu'il n'y a rien eu avant la misérable industrie néolithique.

Il semble bien, au contraire, qu'il faille envisager à une époque lointaine, antérieure à la civilisation néolithique européenne, l'existence d'une haute civilisation dans des contrées aujourd'hui inhabitées ou disparues sous les eaux des océans. L'homme de Cro-Magnon possédait

un outillage rudimentaire, mais il avait des connaissances métaphysiques aussi développées que celles qui animent la vie intérieure de nos plus modernes théologiens ou de nos philosophes les plus audacieux (certaines inductions montrent notamment un étrange rapprochement entre leurs théories et la philosophie de Hegel). Survivants du grand désastre atlantéen, on ne peut mieux les comparer qu'à ces hommes revenus dans les contrées dévastées du Nord de la France après le grand conflit européen, vivant une vie misérable dans des abris souterrains avec des instruments rudimentaires et possédant cependant en eux le trésor des acquisitions spirituelles léguées par leurs ancêtres.

Un paléontologiste préhistorien aussi prudent que l'est M. Marcellin Boule déclare d'ailleurs que, s'il pouvait admettre l'existence de « quelque chose qui se serait passé quelque part, ses théories en seraient grandement facilitées » (cf. mon interview de M. Marcellin Boule dans le *Monde Nouveau*, 15 décembre 1926).

Nous voyons donc que, même sur le terrain des faits expérimentaux, des textes anciens et des symboles, la croyance à l'Atlantide géographique et historique n'est point une absurdité.

§

Passons maintenant à la linguistique. Ici nous arrivons sur un terrain d'autant plus brûlant que mon distingué critique ne me laisse le choix qu'entre le mépris ou l'ignorance des lois linguistiques exposés par les Victor Henry, Meillet, Longnon, etc.

Qu'il me permette cependant une autre attitude plus respectueuse et moins critiquable. En présence de l'impossibilité d'arriver à des résultats en ce qui concerne la signification des noms mythologiques et des noms de lieux par la méthode habituelle, impossibilité reconnue par nos plus érudits étymologistes, est-il défendu d'essayer une autre méthode ? (1)

(1) Dans *Mythes, cultes et religions*, Paris, 1896, M. Lang a écrit : « ... Sur une douzaine de noms de dieux, il n'y en a que deux sur l'origine et le sens desquels s'accordent les philologues. On reconnaît qu'il faut rapprocher le sens de Zeus du sanscrit « Dyaus » et que ces deux noms signifient « ciel ». On admet que le nom Déméter est d'origine grecque et que ce mot signifie « terre-mère ». Mais la signification et les racines d'Athéné, d'Apollon, d'Artémis, d'Hermès, de Chronos, d'Aphrodite, de Dionysos, auxquels nous pouvons ajouter Poséidon et Héphaistos, sont loin d'être connues...

« En thèse générale, les érudits ne s'accordent que sur deux points : 1° Ils croient que c'est dans les noms qu'est renfermé le secret de la signification originelle des dieux ; 2° que les dieux sont généralement des personnifications d'éléments ou de phénomènes naturels, tout au moins qu'ils ont pour origine des personnifications de cette espèce. En dehors de cela, tout n'est que doute et confusion. « ... De tous les noms propres, les noms mythologiques sont les plus difficiles à interpréter. »

(Toutes réserves faites sur l'affirmation que les dieux sont des personnifica-

Lorsque M. Meillet déclare, par exemple, que la terminaison *inthos* n'est pas grecque, que l'on en ignore le sens, est-il interdit de chercher son origine et sa signification ? On trouve cette terminaison dans les mots *Corinthe* et *labyrinthe*. Ce sont des mots en connexion l'un avec Poséidon, le dieu atlante, dont Corinthe était le principal sanctuaire, l'autre avec les mystères de la tradition primitive, et ce n'est pas sans raison que j'ai associé le mot labyrinthe avec le labeur intérieur, le « labourage », l'agriculture toute symbolique dont les moissons dans les bras de Cybèle n'ont rien de matériel, car c'est précisément ce travail qui fera découvrir le sens de ce mot, puisque aucun traité de linguistique ne l'indique. Nous y reviendrons d'ailleurs plus loin.

Certes, les traducteurs et commentateurs modernes de la mythologie grecque n'ont pas encore compris que la thèse atlantéenne est la clef de cette mythologie ; sans cela, ils se douteraient que tous ces dieux dont les noms (selon les linguistes eux-mêmes) ne sont ni grecs, ni sémites, ni égyptiens, sont atlantéens, qu'ils appartiennent à cette langue sacrée des peuples issus du rameau atlantéen, à ce *ieros logos* dont parle Pythagore et que, s'ils n'obéissent point aux règles établies par la linguistique moderne, ni aux modes d'investigation usuels, c'est qu'ils ont leur technique particulière (1).

Il ne m'est malheureusement pas possible de m'étendre ici, où la place m'est limitée, sur un sujet dont se sont préoccupés les plus grands esprits de tous les temps. Les critiques adressées à propos des mots *loquet, labyrinthe, Touraine*, nécessiteraient chacune une longue réponse. *Loquet* est à rapprocher de *Logké* grec (et non *lonké* qui en est la prononciation) ; ce mot grec signifie *lance*, alors que dans le vieux wallon le même mot veut dire *cadenas*.

C'est là un exemple de ces mots de passage dont *Bios*, qui (selon la place de l'accent tonique) signifie en français à la fois *vie* et *arc*, est un autre exemple, ce qui est l'origine de certaines représentations iconographiques où la vie est figurée par un arc.

Labyrinthe vient du mot lydien et arcadien *labrys* qui signifie *hache*. Le labyrinthe crétois est le sanctuaire de la hache, mais cette hache est toute symbolique, c'est l'instrument qui fait jaillir Minerve du cerveau de Jupiter, autrement dit la sagesse, par la méditation ou labeur intérieur.

De *Touraine* vient *Tourangeau*. L'N de Touraine contient donc le GN que l'on indique en espagnol par le tilde, qui donne à l'N ibéri-

tions d'éléments naturels, ce qui est une grave erreur ; on voit combien la science moderne est désarmée en présence de ces noms mythologiques dans lesquels elle soupçonne cependant avec juste raison des significations cachées d'une haute importance.)

(1) On trouve dans Platon lui-même des exemples de ce que l'on appelle aujourd'hui des fausses étymologies.

que la prononciation Gn ; or la Touraine est loin de l'Espagne, cependant cela semble bien indiquer des relations originelles communes.

Je donnerai un autre exemple d'une méthode d'analyse aujourd'hui complètement oubliée, semble-t-il : le mot *Monarque*, mot très ancien que l'on trouve en grec sous la forme *monarkés*. Il vient officiellement de *monos* et *archô*, signifiant *qui gouverne seul*. Ce n'est là cependant que le sens superficiel et banal ; il en contient plusieurs autres superposés dont je ne donnerai que le premier. Ce sens est en rapports étroits avec la tradition primordiale où le soleil et la lune jouaient un rôle si important que l'on voit encore au Mexique les antiques pyramides du soleil et de la lune. On trouve en effet *mon* ou *men* avec le sens de *lune* et *arka* avec celui de *soleil* dans diverses langues. De là viennent les antiques figurations du Christ, considéré comme roi du monde et placé entre le soleil et la lune.

§

Ce problème de l'Atlantide est donc beaucoup plus complexe que ne l'imaginent ceux qui en font une simple recherche *atlantidienne* (géologie, géographie). Il nécessite, en ce qui concerne les questions *atlantéennes* (philosophie-métaphysique), des méthodes d'investigation particulières et extra-scientifiques, car, si précieuse que soit la méthode expérimentale, elle n'a ici qu'un emploi restreint (1).

Loin de moi la pensée cependant de faire appel à la clairvoyance théosophique (les théosophes sont fort préoccupés eux aussi de l'Atlantide, voir Scot Elliot, Manzi) ou à la médiumnité spirite. Ce sont là procédés incontrôlables et fertiles en déconvenues, dont je pourrais citer des exemples assez récents. Mais en même temps que l'Atlantide nous apporte, si nous savons le voir, un magnifique idéal par la restauration de nos anciennes traditions de noblesse et de désintéressement (les chevaliers romains avaient Neptune-Poséidon, le dieu atlante, pour patron), en même temps qu'elle nous incite à soulever les voiles des mystères antiques, elle nous préconise, en outre, une méthode qui, pour être en dehors des méthodes scientifiques, n'en est pas moins digne de la plus grande attention.

Nous venons d'envisager l'application de cette méthode à la linguistique. Il me reste à l'exposer de mon mieux. Cette méthode est la mise en jeu d'une faculté méconnue qui n'est point la faculté rationnelle, la seule en honneur de nos jours. La faculté rationnelle, loin d'être en effet la faculté supérieure de l'être, comme on le prétend, est seulement un moyen de contrôle et une ordonnatrice; ce n'est pas à elle qu'est accordé

(1) Atlantidien correspond à des concepts scientifiques et matériels, atlantéen à des concepts esthétiques et spirituels.

le don divinatoire, la puissance mantique faisant pénétrer dans certains domaines.

Les problèmes atlantéens sont de ceux-là, car ils appartiennent non seulement au domaine physique, mais au domaine métaphysique. Ils sont en effet une métaphysique de la vie, léguée par la mystérieuse et insaisissable civilisation atlante, et qui n'est point analysable sous l'oculaire du biologiste ou sous le marteau du géologue.

Issue d'un antique Paradis perdu, l'humanité le cherche bien loin, elle le croit englouti sous les flots, disparu à jamais, et cependant il est toujours à sa portée, chacun peut le retrouver par un effort personnel, à condition précisément d'utiliser cette faculté plus haute que la raison : l'intuition esthétique.

Bien que l'intuition esthétique ne soit point l'intuition bergsonienne, car celle-ci n'est qu'un dépassement de l'intelligence, un effort de la raison pour unir des phénomènes en apparence sans liaison, M. Bergson cependant y a fait allusion dans son *Evolution créatrice* :

Qu'un effort de ce genre (d'intuition, de pénétration intérieure) n'est pas impossible, écrit-il en effet, c'est ce que démontre déjà l'existence chez l'homme d'une *faculté esthétique* à côté de la perception normale. L'artiste vise à ressaisir les sentiments de son modèle en se plaçant à l'intérieur de l'objet par une sorte de sympathie, en abaissant par un effort d'intuition la barrière que l'espace interpose entre lui et le modèle. Il est vrai que cette *intuition esthétique*, comme d'ailleurs la perception extérieure, n'atteint que l'individuel ; mais on peut concevoir une recherche orientée dans le même sens que l'art et qui prendrait pour objet la vie en général. (*Ev. créatr.*, p. 192.)

Mais l'intuition esthétique n'est pas celle qui nous montre les rapports entre des phénomènes, car elle se situe hors du monde phénoménal. L'objet de ses recherches : légendes, mythologies, religions, symboles, tableaux, graffiti, langage, etc., ne ressort pas de l'expérimentation scientifique. Les états extatiques d'un Plotin, d'une sainte Thérèse, d'un saint Jean de la Croix sont de hautes manifestations de cette intuition esthétique auxquels bien peu atteignent. Ils n'ont aucun rapport avec l'intuition d'un Newton. Il ne s'agit pas ici en effet de postulats que l'on puisse concevoir et tenter de vérifier, mais de véritables illuminations qui tout à coup retirent le bandeau que l'on avait sur les yeux.

Un éminent homme d'Etat et philosophe esthéticien remarquable, qui devrait être universellement connu pour la hauteur de ses vues, M. Roussel-Despierres (1), a, dans son ouvrage intitulé *L'idéal esthé-*

(1) On doit à M. Roussel-Despierres, en plus de *L'idéal esthétique* publié chez Alcan en 1903, toute une série d'études parues dans la *Nouvelle Revue*, dont la dernière en date, *Le Désir*, contient des aperçus nouveaux sur ce moteur de l'activité humaine.

M. Roussel-Despierres va beaucoup plus loin encore, car pour lui, psycholo-

tique, envisagé, lui aussi, l'existence de l'intuition esthétique et confirmé notre propre pensée en écrivant :

En définitive, l'intuition esthétique sera toujours plus vraie que la connaissance scientifique, parce qu'elle se fonde sur la qualité des choses dont l'esprit saisit précisément les rapports généraux et la cohésion, tandis que l'analyse scientifique, incapable d'atteindre les éléments complets des choses, demeure un savoir fragmentaire, illogique et décevant (*Op. cit.,* p. 40) (1).

Je n'ajouterai rien de plus, la recherche de l'Atlantide comporte bien des méthodes différentes et c'est ce qui fait l'immense intérêt et la nouveauté de cette étude. Je ne reprocherai à personne de s'y consacrer par les méthodes usuelles, mais je conteste que ce moyen nous mène bien loin. Chacun peut d'ailleurs travailler à sa façon dans ce champ immense, et nous réclamons pour notre part la liberté que nous reconnaissons aux autres. A condition que les méthodes aboutissent à des résultats rationnels ou rationnellement contrôlables, elles ne sauraient être condamnées.

§

Et maintenant, si l'existence de l'Atlantide est prouvée par ses influences, car on ne saurait influencer sans exister ou avoir existé ; si elle peut se découvrir par le jeu de l'intuition esthétique en dehors des procédés scientifiques usuels, nous prétendons, paraphrasant un mot célèbre, que, même si elle n'avait pas existé, il faudrait l'inventer.

Nous vivons en effet à une époque tragique de l'histoire de la civilisation (comparable peut-être à celle qui a précédé la fin d'Atlantis). Il y a peu de jours, on lisait dans la *Liberté* sous la signature de M. Camille Aymard :

Aujourd'hui ceux qui se penchent sur l'avenir ne peuvent se défendre d'une crainte. Quel est notre idéal ? Où est la flamme qui l'anime ? la flamme qui sans cesse palpite au vent et qui jamais ne s'éteint ?... Sans foi il n'y a pas d'espérance, sans espérance il n'y a pas d'action... Pour pouvoir agir, il nous faut donc raviver dans notre peuple la flamme mystique de l'idéal...

Ceci rappelle ce qu'écrivait un auteur d'un parti politique tout diffé-

gie et logique, ainsi qu'il me l'écrivait récemment, procèdent d'un principe d'essence esthétique auquel on peut même ramener la physiologie des sensations, des sentiments, de la conscience et de la pensée. Dans cette universalité de l'origine esthétique de toutes choses, pour laquelle je suis entièrement d'accord avec lui, il englobe même la science dont il fait, dans son ouvrage *L'enchantement de la science,* un systhème esthétique. Si nous semblons différer ici dans nos points de vue, en réalité je crois qu'il s'agit uniquement d'une question de terminologie et que M. Roussel-Despierres a uniquement en vue la *connaissance,* qui est tout autre chose que la science des explosifs et de la guerre chimique.

(1) On serait fort embarrassé, écrit M. Gillouin (*La philosophie de M. Henri Bergson*), pour citer une seule découverte biologique qui soit due au raisonnement pur, p. 28.

rent, M. Caillaux, dans son ouvrage *Où va la France, où va l'Europe ?* (1922) :

> Il ne s'agit aujourd'hui de rien moins que de donner un fanal aux foules inquiètes et douloureuses, que de dégager l'âme de l'Europe pour l'élever vers les grands horizons de liberté, de lumière et de fraternité universelle ;

et il ajoutait :

> L'existence même de l'homme dépend peut-être, a dit récemment un écrivain anglais, de son pouvoir à redécouvrir une règle commune de vie spirituelle.

Nous pourrions faire de nombreuses citations du même genre, notamment celle du Japonais Ikuta Choko, disant récemment que la civilisation occidentale était à la veille de sombrer (1).

On voit à quelle urgente nécessité répond la création d'un idéal capable de sauver notre civilisation et d'un lien destiné à unir les peuples, tout au moins les peuples d'Occident.

Or, c'est à ce moment précis que déferle, telle une vague de fond, l'intérêt subit d'un nombre considérable d'hommes de toutes classes et de toutes cultures en faveur de l'Atlantide disparue. Elle se montre à nos yeux comme une sorte de fantôme de notre glorieux passé et des grands principes d'honneur, de droiture, de loyauté, si oubliés aujourd'hui, d'où procédèrent la chevalerie et les sentiments chevaleresques.

Sur ce tremplin de l'Atlantide retrouvée, ne voit-on pas le merveilleux idéalisme traditionnel que l'on peut créer chez les peuples d'Occident, et n'est-ce pas commettre une faute que de se mettre en travers de cette tentative d'éclosion ?

De plus, cette Atlantide qui resurgit n'apporte-t-elle pas dans les plis de son manteau l'âme collective de l'Europe que réclamait M. Caillaux ? Ne voit-on pas en effet qu'en proclamant toutes les nations occidentales filles de la même mère, l'Atlantide, on crée entre elles le lien désiré et que les recherches internationales qu'elle va provoquer dans les traditions, dans les mœurs, dans le langage, etc., ne peuvent que resserrer ce lien ?

Ce n'est pas tout encore, car si la résurgence de l'Atlantide pose des problèmes plus philosophiques que matériels, quoi qu'en pensent certains, problèmes que je n'ai d'ailleurs fait qu'effleurer, elle pose aussi ceux qui s'appellent Orient et Occident, Révolution ou Evolution, Civilisation ou Barbarie. Elle pose enfin le problème de l'élite. Il y eut jadis une élite (la Chevalerie pour la noblesse, le Compagnonnage pour le peuple), qui avait ses règles et ses lois ; il n'y a plus aujourd'hui d'élite. Or, sans la constitution d'une élite, le monde marche vers l'abîme.

J'ai dit plus haut que Neptune-Poseidon était à la fois le dieu de l'Atlantide et le patron des chevaliers romains (les anciens Romains se

(1) Ikuta Choko est un des fondateurs de la ligue orientale de Tokio.

rattachaient à l'Atlantide par l'Etrurie et les Pélasges) ; c'est là une indication sur laquelle je ne puis m'étendre davantage

Quel est dès lors l'intérêt de l'étude géologique, ethnographique, l'étude des textes même des auteurs anciens, si on les sépare de cette vision d'une si haute portée philosophique et sociale?

Dans sa Faculté de province, le professeur auquel on aura ainsi montré l'importance primordiale de ces choses, montera-t-il en chaire pour railler les « Candide » qui cultivent le jardin de leur croyance en une humanité meilleure, en une fraternité possible des peuples issus de cette hypothétique et cependant certaine Atlantide, les « Candide » qui ont mis tous leurs espoirs dans le rôle que doivent jouer un jour les idées qui ne sont encore qu'en germes, mais qui peuvent devenir, si on les aide, des idées-forces ?

Voudra-t-il de gaieté de cœur, au nom d'une science faillible et révisable, piétiner ces germes ?

Le point de vue atlantéen envisagé ainsi prend une envergure immense et une portée qui dépasse de beaucoup la recherche uniquement scientifique du continent disparu. C'est une grande œuvre rayonnante puisant dans le folklore, dans le traditionalisme, dans les légendes, dans les symboles, dans la mythologie, dans l'art, dans la science, dans la philosophie, dans la religion, etc., les mille éléments d'une vie toujours nouvelle.

Espérons donc que nous verrons se grouper autour de ces idées, afin de leur donner le magnifique essor qu'elles comportent, tous ceux qui en auront compris l'importance, qu'ils soient adversaires ou partisans du « mythe » platonicien de l'Atlantide.

PAUL LE COUR.

Nota. — La réponse ci-dessus était déjà rédigée et imprimée en épreuves lorsque parut le 1er mai dans le *Mercure* la lettre de M. Paul Couissin, relative aux observations de MM. Roger Dévigne et Ch. Callet (1). Il me semble donc nécessaire de tenir

(1) Je regrette d'être obligé de remettre encore une fois les choses au point. Dans sa lettre d'excuses à M. Couissin, publiée dans le *Mercure* du 1er mai, M. R. Dévigne mettait son trouble et le ton de sa note sur le compte de la peine qu'il a dû se donner pour mettre debout envers et contre tous les *Etudes atlantéennes* et de la lutte qu'il eut à soutenir contre les théosophes, kabbalistes, métapsychistes, mystagogues et autres illuminés qui envahissaient la société. Or, jusqu'à la date où parut l'article de M. Couissin (15 février 1927) j'ai assuré *seul* tout le travail de constitution et d'organisation de la société, ainsi que le savent mes associés de la première heure et toutes les hautes personnalités qui ont répondu à mon appel.

J'ai tenté, il est vrai, d'écarter quelques personnalités trop marquantes de certains milieux spéciaux, mais leur nombre (2 ou 3) ne justifie guère l'expression *d'envahissement*.

On ne voit pas d'ailleurs pourquoi le fait de s'intéresser à certaines questions

compte des nouvelles observations de M. P. Couissin en ce qui concerne la distinction à faire entre la croyance à un continent tertiaire situé dans l'Océan Atlantique et celle à une civilisation primitive parvenue à un haut degré de perfection.

Or, c'est déjà une chose importante pour la thèse de l'Atlantide dans l'Atlantique (qui à la vérité n'est point celle d'un certain nombre d'atlantologues égarés en d'autres contrées), de voir admettre sans difficulté cette existence par les adversaires eux-mêmes du « mythe » platonicien.

Quant aux déclarations qu'auraient faites MM. Termier et Germain qu'aucune humanité n'avait vraisemblablement existé sur ce continent, elles nous paraissent en contradiction avec d'autres déclarations des mêmes savants.

Rappelons en effet ce qu'écrivait M. Pierre Termier dans la *Revue scientifique* du 11 janvier 1913. (Conférence faite le 30 novembre 1912 à l'Institut Océanographique de Paris.)

M. Pierre Termier, qui est un des rares savants unissant en lui les aptitudes scientifiques et poétiques, confirme dans ses aperçus ce que nous pensons de la nécessité d'unir le don poétique à l'esprit scientifique pour parvenir à la connaissance de certaines vérités enveloppées dans des voiles épais, mais dont les déchirures laissent apercevoir aux yeux des voyants d'éclatantes lumières.

Les géographes et les historiens, disait-il, s'emparent de la question de l'Atlantide : penchés sur l'abîme, ils cherchent à déterminer l'exacte position de l'île engloutie, mais, ne trouvant nulle part d'indication précise, beaucoup d'entre eux glissent au scepticisme... Seuls, les poètes demeurent fidèles à la belle légende ; les poètes qui ne voudraient plus d'un Océan Atlantique n'ayant aucun drame dans le passé, et qui ne se résignent pas à croire que le divin Platon les ait trompés, ou qu'il ait pu complètement se méprendre.

Il se pourrait bien que les poètes aient eu raison une fois de plus.

C'est alors qu'ayant passé en revue ce que la géographie, la géologie et la zoologie peuvent nous apprendre à ce sujet, il ajoute la phrase citée plus haut :

Libre à tous les amoureux des belles légendes de croire à l'histoire platonicienne de l'Atlantide, etc.

philosophiques et spiritualistes empêcherait d'être admis au même titre que les positivistes à suivre les réunions de la S. E. A. si l'on y trouve quelque intérêt.

En fait, son intuition esthétique lui dit : *l'Atlantide de Platon a existé,* sa raison d'homme de science lui fait ajouter : *peut-être.*

Ce n'est certes pas là une négation.

Quant à M. Louis Germain, son acceptation d'être vice-président de la *Société d'Etudes Atlantéennes* indique bien que pour lui la civilisation des Atlantes est tout au moins une intéressante « hypothèse de travail ». D'ailleurs, de ses déclarations verbales récentes résulte nettement sa croyance en une humanité tertiaire ayant pu occuper le continent dont l'existence est d'après lui certaine.

Oserai-je faire remarquer d'ailleurs que la liste des savants « de toutes les disciplines », selon l'expression de M. P. Couissin, qui rejettent l'hypothèse d'une civilisation atlantéenne, ne saurait nous influencer. On sait en effet par l'histoire des sciences que nombre de données scientifiques ont été d'abord condamnées pour être admises par la suite. La liste en serait longue s'il fallait la dresser. En outre, les savants sont souvent en complet désaccord sur des problèmes parfois moins complexes que celui-là (durée des périodes géologiques, nature de la lumière, découvertes de Glozel, etc.) (1).

Eblouis par le rapide développement des applications de la science de la matière, les hommes ne voient pas le grave, le redoutable échec (on pourrait dire la faillite), des sciences spéculatives. Cependant, et à propos des opinions contradictoires actuelles sur le plus grand des problèmes, celui de la lumière, M. J.-H. Rosny aîné, dont on ne contestera pas la profondeur du jugement, me disait récemment dans une interview : « S'il y avait seulement dans les sciences une demi-douzaine de questions résolues ainsi, le raisonnement scientifique serait aboli. »

Peu importe d'ailleurs quel fut l'emplacement de l'Atlantide. Ce qui nous est utile, ce n'est pas tant son corps disparu que son âme toujours vivante, mais oubliée et négligée. Ces débats sur

(1) Que dire d'ailleurs de la célébrité scientifique ! Que l'on prenne la liste des membres de l'Académie des Sciences il y a seulement 100 ans (en 1827), combien de noms, qui ont pu faire autorité à cette époque, sont aujourd'hui connus ? Qui connaît le nom et l'œuvre des Tessier, Morel-Vindé, Huzard, Silvestre, Bosc, Yvard, Chaussier, Magendie, Boyer, Savigny, Mirbel, Duménil-Vauquelin, Deyeux, Beudant, Cordier, Lelièvre, Ramond, Brongniart, Dulong, Savart, Lefèvre-Gineau, Girard, Rossel, Prosny, Sané, Navier, Bouvard, Damoiseau, etc ?

l'existence géographique de l'Atlantide n'ont qu'un intérêt relatif et de pure curiosité. Le problème est plus élevé, car il s'agit d'une question vitale qui intéresse l'avenir et non le passé. En appuyant l'avenir sur le passé, elle lui donne cette sécurité que l'on chercherait en vain hors des traditions. *Natura non facit saltus*. Qui dit évolution dit déroulement et non rupture. Ignorer, c'est rompre. En ramenant à la lumière la tradition primitive, nous voulons éviter cette rupture vers laquelle nous nous acheminons à grands pas et qui arrêterait la marche en avant. Tel est le noble but des études atlantéennes comme nous les concevons. Tout le reste n'est qu'enfantillage. Que l'on retrouve la capitale des Atlantes, que l'on précise l'habitat de ce peuple, nous nous en réjouirons certes vivement, mais cela n'apportera à notre thèse qu'une confirmation de plus. Les preuves que nous avons déjà sont si nombreuses et si nettes que de telles découvertes n'y ajouteraient que bien peu de choses (1). Répétons-le, la recherche du monde perdu n'est point tant pour nous celle d'un continent englouti et mort, que celle d'un monde vivant, mais oublié. Néanmoins, les deux recherches peuvent et doivent être poursuivies parallèlement, mais, de grâce, que l'on ne donne point plus d'importance au corps qu'à l'esprit, au cadavre inerte qu'à l'âme vibrante et agissante ! C'est par la communion avec cette âme qu'ont été enfantées toutes les grandes œuvres du passé et

(1) Les éléments de documentation sont en effet innombrables : iconographie chrétienne, juive, musulmane, templière, maçonnique, dessins des tombes basques, graffiti de Crète, des sanctuaires grecs, des basiliques du forum romain, des catacombes, des dolmens, des cavernes préhistoriques, des vases archaïques, des rondelles d'or de Mycènes, de certains jetons égyptiens, des lampes antiques ; mythologies, livres sacrés des Araméens, des Egyptiens, des Chaldéens, des Juifs, des Quichés, des chrétiens, traditions et usages (corridas, sacrifices, circoncision, danses, fêtes, galette des rois, arbre de Noël), cultes de Cybèle, de Mithra, signes de zodiaque, dessins du Tarot, sculptures des cathédrales gothiques, de certains palais et hôtels de la Renaissance, tableaux de certains peintres et ouvrages poétiques de la même époque, œuvres d'Hésiode, d'Homère, alphabets divers (grec, juif, tifinars, berbères, etc.), art héraldique, noms mythologiques, noms de lieux, d'Etats, de provinces, de sources, de fleuves, d'îles, de caps (on ne se doute guère d'où viennent les noms par exemple du cap Gris-Nez, de l'île d'Aurigny, de Sainte-Anne d'Auray, du cirque de Gavarnie, de Carnak, du Rhin, du Rhône, de la Garonne, etc.).

Je cite au hasard. Tout cela forme un ensemble d'une parfaite unité et il n'est de science que celle qui peut les réunir dans une magnifique synthèse. Tout cela se rattache à une tradition primitive d'une grande beauté et d'une profonde sagesse, parfaitement discernable, mais qui nécessite tout d'abord *d'apprendre à voir*.

que pourront seulement s'accomplir celles de l'avenir. Cette résurrection d'Atlantis semble venir à son heure, mais l'avenir, et un avenir proche, nous dira si elle n'est pas venue trop tard, ou si son éclosion ne sera pas entravée. Que de forces se dressent déjà contre elle pour la replonger dans sa tombe ! Mais remarquons-le, les moyens employés vont à l'encontre du but poursuivi. Ces attaques ne font qu'augmenter la curiosité et mieux vaut être discuté et raillé que de sombrer dans le silence et l'indifférence.

La lutte la plus vive ne sera d'ailleurs point contre les adversaires de l'Atlantide géographique et historique, mais contre ceux qui veulent la réduire à n'être que cela et croient faire ainsi œuvre de science exacte, alors qu'il n'y a pas d'autre science exacte que celle des nombres.

Dans cette lutte entre l'esprit et la matière, il serait désastreux que ce fût la matière qui triomphât.

Et ceci nous ramène en plein cœur de notre sujet. L'impuissance des méthodes scientifiques pour pénétrer dans certains domaines s'avère. Dès lors, en voulant baser uniquement sur elles la recherche de l'Atlantide, on se condamne à l'insuccès. Aussi, en ce qui nous concerne, ne demandons-nous aux hommes de science qu'une neutralité bienveillante. Les franc-tireurs ne font pas partie des troupes régulières, mais ce sont eux qui souvent découvrent les plans secrets de l'ennemi.

Signalons maintenant que la longue étude de M. Paul Couissin, parue le 15 février, n'est à la vérité que la réédition mise à jour de la remarquable dissertation de Th. Henri Martin dans son *Etude sur le Timée*, parue en 1841. L'on y retrouve non seulement toute la documentation antérieure à cette date, mais aussi la fameuse interprétation du voile des Petites Panathénées et l'idée que les prêtres de Saïs auraient cherché par la flatterie à se procurer l'alliance d'Athènes (pages 306 et 325 du tome de Th. H. Martin).

M. Paul Couissin ne se cache d'ailleurs pas d'y avoir largement puisé, mais, chose piquante qu'il ne dit pas, ce Th.-Henri Martin était alors professeur à la Faculté des Lettres de Rennes ; or nous savons que M. P. Couissin était lui-même professeur au lycée de cette ville lorsqu'il écrivit son article (1).

(1) Si je voulais faire de l'érudition je reprocherais à M. Couissin d'avoir

La réfutation du « mythe » de l'Atlantide ferait-elle donc partie d'une doctrine universitaire locale, où serait négligé tout ce qui milite en faveur d'une thèse qui ouvre des horizons beaucoup plus vastes que ne le voient les tenants d'une science *atlantidienne*, beaucoup plus vaste aussi que je n'ai pu le montrer dans l'exposé ci-dessus, forcément bref et incomplet, car tous les problèmes de l'heure présente y trouvent, sinon leur solution immédiate, du moins des explications plausibles, projetant une vive clarté au milieu de l'obscurité dans laquelle nous nous débattons ?

P. L. C.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

L'anniversaire de Beethoven en Belgique. — Le Centenaire du romantisme. — Le Centenaire de Charles De Coster. — Maurice Gauchez : *Thyl*, Ed. de la Renaissance d'Occident. — Henri Liebrecht : *La Vie et le Rêve de Charles De Coster*, Ed. du Hibou. — Léon Chenoy : *Un but. — Le Vainqueur déconcerté*, Ed. de la Renaissance du Livre. — René Goldstein : *Mon crime est à moi*, Ed. de la Renaissance du Livre. — Horace van Offel : *Le Comte de Saint-Edme*, Ed. de la Renaissance du Livre. — Mémento.

La Belgique n'a pas manqué de célébrer l'anniversaire de **Beethoven**, qui par son aïeul anversois se rattache à la Flandre. Elle se crut même autorisée à fêter le **Centenaire du Romantisme** dont, comme tous les pays du monde, elle subit l'orageux baptême.

Nous passâmes donc cette fin d'hiver en cérémonies diverses, au cours desquelles musiciens et orateurs s'évertuèrent à glorifier d'illustres mémoires.

Pour Beethoven, toute la garde et l'arrière-garde des virtuoses et des chefs d'orchestre nous enveloppèrent d'effluves sonores et, si certains d'entre eux firent preuve de plus de bonne volonté que de compréhension, d'autres nous révélèrent, dans toute sa splendeur, le miracle d'une œuvre restée vivante malgré l'injure du temps et l'évolution des idées.

Le *Quatuor Zimmer* et le *Trio de la Cour*, entre autres, ressuscitèrent à la perfection quelques œuvres mineures du maître.

mal lu Th. H. Martin quand il fait allusion à Delisle de Sales dans sa note 51. Il en fait l'un des tenants de l'Atlantide dans l'Afrique du Nord, alors que Delisle de Sales, comme le dit Th.-H. Martin, fixait l'habitat des Atlantes primitifs dans le Caucase, et la colonie atlante qui aurait été l'Atlantide de Platon dans la Méditerranée, où elle englobait, selon lui, ce qui est aujourd'hui la Sardaigne.

Les *Concerts populaires*, les *Concerts Defauw* et les *Concerts du Conservatoire* se chargèrent des grandes fresques et nous eûmes, grâce à eux, la profonde joie de réentendre, dans les meilleures conditions, la *Messe en ré* et la *Neuvième Symphonie*.

L'animateur de ces belles journées fut un jeune chef d'orchestre, M. Désiré Defauw, dont la nomination au poste de Directeur des Concerts du Conservatoire suscita naguère quelque tapage. Sa jeunesse, son enthousiasme et peut-être aussi sa parfaite connaissance de la technique orchestrale réveillèrent les préjugés de Messieurs les Professeurs, qui s'émurent de la subite autorité d'un musicien sans rides et sans perruque. Ses premiers concerts furent âprement discutés. Les bonzes boudèrent. Mais le public, souverain juge en la matière, ne se préoccupa guère de ces différends scolastiques. Dès la première apparition de Defauw au pupitre, il prit nettement parti contre la ligue beckmesserienne et ne ménagea ni son appui, ni sa confiance au jeune chef qui d'emblée s'inscrivit, du reste, parmi les premiers « Kapelmeister » d'aujourd'hui.

S'il fut commémoré avec plus de discrétion, le Centenaire du Romantisme n'en fut pas moins l'occasion d'une solennelle séance académique où, à défaut du truchement orchestral, de zélés orateurs transposèrent dans le plan lyrique l'œuvre et la vie de quelques écrivains français et belges.

Sans doute, grâce aux nombreuses analogies qui existent entre la personnalité d'*Alfred de Vigny* et la sienne, M. Fernand Severin choisit-il parmi les grandes figures romantiques l'auteur d'*Eloa*. Sa vie hautaine et solitaire, son art discret et magnifique, son dédain des apparences et sa religion pour la poésie qu'il ne servit jamais qu'avec la piété d'un catéchumène, l'apparentent en effet au doux chantre du *Don d'Enfance*, dont la juste gloire n'a touché jusqu'ici qu'une élite.

Dans le lucide et déférent portrait qu'il traça de son grand frère spirituel, M. Fernand Severin, sans qu'il s'en rendît compte, laissa transparaître plus d'un trait calqué sur lui-même et l'on eut plaisir à associer dans les applaudissements dont on salua l'orateur, deux poètes également nobles qui, à cent ans de distance, se rejoignaient dans un irrésistible élan.

M. Charlier avait choisi une tâche plus ingrate. Parler des écrivains ou prétendus tels qui, vers le tiers du siècle dernier,

subirent en Belgique le contre-coup du mouvement romantique, équivalait à disserter du néant.

Car à part André Van Hasselt, qui, quoi qu'on en ait dit, ne fut lui-même qu'un poète assez médiocre, la Belgique ne comptait à cette époque que des rimailleurs sans talent dont la mémoire ne mérite guère d'être évoquée, à moins que d'y trouver, comme M. Charlier, prétexte à un tableau de la société belge d'alors. Il faut en effet attendre la venue de **Charles De Coster** pour parler, avec quelque vraisemblance, de la littérature belge.

Et précisément, il se fait que nous allons fêter bientôt cet ancêtre de nos lettres.

Après avoir commémoré les grands centenaires internationaux, nous fêterons donc notre centenaire national.

Cette chronique a trop souvent parlé de Charles De Coster et de son chef-d'œuvre, *La légende d'Ulenspiegel*, pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. On connaît en Belgique et l'on commence à connaître à l'étranger l'*Ulenspiegel* que d'aucuns, et non des moindres, considèrent comme notre Bible littéraire. Aussi, tout le monde a-t-il applaudi aux fêtes qui se préparent. M. Maurice Gauchez, qui en a pris l'initiative, vient de consacrer à Charles De Coster un numéro spécial de sa revue *La Renaissance d'Occident*. Tout ce qu'entreprend M. Gauchez est marqué du signe de l'enthousiasme.

Aussi, le numéro de *La Renaissance d'Occident* abonde-t-il en projets chaleureux. Nous y apprenons entre autres que pour célébrer d'une façon populaire le Maître écrivain, M. Gauchez propose l'organisation d'un cortège, où seraient représentés par des groupes et des chars les multiples épisodes de la vie héroï-comique de Tyl Ulenspiegel.

En ceci, M. Gauchez se montre bon Belge et expert connaisseur de nos goûts. Nous préférerons toujours en effet, un spectacle de rue bien réglé à la lecture d'un beau livre.

Mais enthousiasme et bonnes intentions mis à part, M. Gauchez semble mieux avoir compris la vraie manière de rendre hommage à Charles De Coster, quand il suggère l'idée d'une édition critique de son livre. Le peuple y trouvera sans doute moins de profit, mais tous les lettrés, et ceux-là seuls importent, lui en seront reconnaissants.

Qui mieux est, nous ne pouvons que l'approuver encore quand

il préconise la lecture des maîtresses pages d'*Ulenspiegel* dans les écoles du pays.

On peut constater par le zèle qu'il apporte à la défense de ces différents projets, combien M. Gauchez a pris à cœur la glorification de Charles De Coster. Malheureusement, il a voulu aller plus loin et il s'est avisé de transporter à la scène les aventures de Maître Thyl. Déjà, il les avait chantées dans un livre de vers qui ne compte pas parmi ses meilleurs ouvrages.

Soit qu'il fût mal inspiré, soit qu'il ait cédé au désir d'arriver bon premier dans la course aux apothéoses costériennes, son drame **Thyl**, où vers et prose alternent d'une façon aussi arbitraire que saugrenue, prend l'aspect d'un défi au bon goût et à la syntaxe que M. Gauchez lui-même ne manquera pas de réprouver quelque jour.

Que n'a-t-il plutôt suivi l'exemple de M. Henri Liebrecht qui, dans **La Vie et le Rêve de Charles De Coster**, se borne à relater avec une piété émue le calvaire de son héros !

Car, pour ne pas faillir à la tradition qui asservit beaucoup d'hommes de génie à un hostile destin, Charles De Coster ne connut qu'amertume et déceptions, et il lui fallut l'appoint d'un rêve invincible pour supporter les avanies et les mécomptes de sa médiocre vie Une telle existence prend aujourd'hui une allure légendaire et, n'était l'authenticité des documents qui la confirment, l'on serait tenté de l'entacher de romantisme.

Car, nous ne concevons plus qu'avec peine l'histoire d'un écrivain, sacrifiant à un beau songe les joies et les satisfactions de l'existence. Aussi, dans la biographie de ceux qui à la suite de Ch. De Coster s'efforcèrent de créer une littérature belge, cherchera-t-on vainement les éléments d'une légende possible. La bohème est morte chez nous comme ailleurs. Des prix littéraires, des subsides et des décorations consacrent, quasi dès le berceau, nos gloires jeunes et vieilles, et la plupart de nos écrivains, insoucieux du soleil des morts, se hâtent avec raison, du reste, de se chauffer au soleil des vivants.

Si *La Légende d'Ulenspiegel*, publiée en 1868, n'a connu qu'un succès tardif, les ouvrages que viennent de faire paraître MM. Léon Chenoy, Horace Van Offel et René Goldstein ont été accueillis avec faveur dès leur mise en vente. La *Chronique de Belgique* a mentionné plus d'une fois le nom de M. Chenoy. Ce

jeune écrivain, qui se signala d'abord par quelques recueils de vers d'un lyrisme un peu compassé, s'oriente à présent vers le roman, qui semble mieux répondre à ses secrètes prédilections. Doué d'une curiosité aiguë qu'il mit à l'épreuve, dès ses débuts, dans un curieux essai sur Sthendhal, M. Chenoy, hier dans **Un but** et aujourd'hui dans **Le Vainqueur déconcerté**, s'est plu à affiler encore cette curiosité, si bien qu'il en arrive presque à en remontrer à son maître. Un thème sommaire, net comme un schéma, l'entraîne à d'innombrables variations, tout aussi nettes et tout aussi dépouillées.

Loin d'en puiser les éléments à une vivante source, M. Chenoy, que dévore un impitoyable esprit logicien, les emprunte à une sorte de mathématique spirituelle dont il s'applique de bonne foi à vivifier les formules. C'est merveille de le voir disséquer ses hércs. Il n'en épargne aucune fibre. Livrés à ses doigts experts, ils finissent, sans vaine révolte, par s'y abandonner tout entiers.

Le Vainqueur déconcerté qui marque un progrès considérable sur *Un but*, est l'aventure d'un jeune homme balancé entre les rigueurs de la vie et les abandons de l'amour : toutes les étapes de la victoire progressive de l'âme sur l'esprit y sont notées avec une déconcertante subtilité. N'était la langue un peu lourde et l'abus des citations qui dénoncent le secours des fiches, ce livre sec, nerveux et cependant gorgé, par on ne sait quel miracle, d'une troublante apparence de vie, aurait plu à Stendhal, dont M. Chenoy est un disciple exaspéré.

C'est le même esprit, mais assoupli et servi par une langue plus alerte, qui anime le roman de M. René Goldstein, **Mon crime est à moi**. M. Goldstein nous y conte l'histoire d'un colonial revenu de tout et surtout de lui-même et qui, pour raviver en lui l'étincelle éteinte, cherche dans le crime une nouvelle raison de vivre.

Ce crime, commis par dilettantisme, l'envoûte au point d'abolir en lui le vieil homme. Pas assez cependant pour réveiller son sens moral. Car, si l'arrestation d'un innocent, qu'accablent cent présomptions, détermine en lui une soudaine révolte, c'est moins l'erreur judiciaire que l'attentat à la propriété qui le fait protester. Mais, piquante revanche du destin, se chargera-t il en vain du forfait, en vain voudra-t-il épuiser jusqu'à la dernière goutte le mauvais vin qu'il s'est versé. Les charges qui pèsent sur l'inno-

cent l'emportent et, pour prix de son bonheur manqué, il ne lui restera que la ressource d'un départ vers l'Amérique où il découvrira vraisemblablement un stimulant inédit.

Par sa curieuse psychologie, qui à certains moments fait songer à Dostoïevsky, par son style nerveux et concis et son impeccable affabulation, *Mon crime est à moi* est un petit chef-d'œuvre dont s'enorgueillirait plus d'un auteur connu. Le roman de M. Horace van Offel est moins ambitieux. Il ne prétend qu'à nous divertir. Et il y réussit.

Le Comte de Saint-Edme est l'histoire à peine modifiée du galérien Coignard qui, sous le nom du Colonel Pontis, Comte de Sainte-Hélène, passionna la Restauration. Dérobant tantôt à Coignard, tantôt à Jacques Collin, tantôt encore à Jean Valjean, quelques attitudes ou quelques traits de caractère, M. van Offel est parvenu à crééer un héros fort attachant, dans la note des forçats chevaleresques que Balzac mit à la mode.

Mémento. — Le prix Verhaeren pour 1927 a été décerné à M. Maurice Carême pour son recueil de vers *Hôtel bourgeois*, dont il a été rendu compte dans le *Mercure* du 1er mars.

GEORGES MARLOW.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

Hans E. Kinck : *Foraaret i Mikropolis*, Aschehoug, Oslo. — *Italienere*, 2e éd., Aschehoug, Oslo. — *Les Tentations de Nils Brosme*, traduction A. Jolivet, Stock, Paris.

Il y avait là bas, au bout de l'Europe, un homme qui s'était donné pour tâche de fouiller le vieux sol norvégien et d'y trouver les trésors que l'ignorance et un rationalisme superficiel avaient laissé dormir. Il cherchait dans le peuple le secret de la race, il écoutait ses voix, et retrouvant les traces vivantes du passé le plus lointain, il s'enivrait de ce qu'il appelait la « mystique » populaire. Poussé par l'humeur vagabonde du nord et par ses profondes nostalgies, il aborda en Italie et fit, sur un peuple rajeuni comme le sien et comme lui d'une puissante vitalité, la même recherche émerveillée. Il devint ainsi une sorte de Barrès norvégien et sema dans ses romans les résultats de ses intuitions et de ses études, ses enthousiasmes, ses fureurs et son humour.

Peu à peu, le champ de son œuvre s'était élargi : il était aussi le poète de l'enfance, de l'amour, de tous les états troubles ou

exaltés de l'âme. Le dramaturge s'ajoutait au romancier. Un savant doublait le poète. Il vivait une vie discrète et difficile, mais la puissance de son art et de sa pensée lui valaient une admiration grandissante. Personne, depuis Ibsen, n'avait conquis une pareille autorité. Il est mort cet hiver. Et maintenant, on comprend enfin que **Hans E. Kinck**, gloire norvégienne, est digne d'une réputation européenne.

§

Jetons un coup d'œil sur ses dernières œuvres. Son testament moral était sous-entendu dans *Le Chalet de Rindal*, épilogue ajouté, il y a deux ans, au drame fameux : *Le Maquignon*. Il faut le compléter par *Le Printemps à Mikropolis*, dont il corrigeait les épreuves quand la mort l'a surpris. L'ombre de la guerre passe sur ce recueil. Dans un volume d'essais qui est un des meilleurs livres de la guerre, « Le pilote à la mer », Kinck avait porté sur le grand drame des jugements d'une indépendance farouche, — qui n'excluent pas la sympathie, surtout pour le peuple qui a, dit-il, sauvé une fois de plus en Europe les droits de l'individu. L'imagination du poète a repris et transformé les données de l'essai. La nouvelle qui donne son nom au livre est un tableau des dévastations morales de la guerre, telles qu'elles apparaissent au fond des âmes, d'une descente progressive vers les régions de la bête, — la femme impudique et l'homme-chien, l'art qui sombre et la pensée adorant la force, — bref, d'une régression universelle, où les instincts eux-mêmes deviennent anormaux.

A ce récit cruel s'ajoute la caricature d'un philosophe optimiste, — le Pangloss de ce nouveau Candide, — qui dit obstinément sa foi au progrès par l'évolution. Kinck avait souvent protesté contre cette philosophie médiocre qui a sévi longtemps en Norvège. Ici, la satire est plus âpre que jamais, tandis que le récit garde une vigueur intense et sobre, digne de la saga. Au total, la guerre n'a fait que confirmer chez Kinck l'idée d'un monde aveugle, où s'étale un affreux gaspillage de vies humaines. Et ce courageux pessimiste n'est sauvé du désespoir que par la confiance en la noblesse de l'individu, l'ardeur inquiète des âmes d'élite, la liberté de l'intelligence.

Parmi les nouvelles du recueil, les paraboles, les mythes et les

légendes, on n'a que l'embarras de choisir celles qui illustrent les divers aspects de l'originalité de Kinck. La plus significative, toutefois, est : *Vers la Ballade*.

Poète et savant, mais surtout poète, Kinck a dérouté plus d'un lecteur. Il a même effrayé des critiques paresseux qui n'ont pas coutume de trouver des idées dans un roman. Et il a écrit de nombreux essais où les spécialistes s'instruisent. C'est une de ses forces d'avoir donné l'appui du savoir à ses intuitions, formulé en idées claires les violentes réactions instinctives de sa jeunesse, approfondi sans trêve les quelques conceptions si riches de sens et de résonances sur lesquelles est bâtie son œuvre. Nulle part ces rapports et cette continuité n'apparaissent mieux que dans le récit en question. A ses débuts, Kinck écrivait pour l'Université d'Oslo une longue étude sur la ballade norvégienne. A la soixantaine, il reprend ce sujet, mais avec toutes les ressources de son art, trente ans de réflexion et d'expérience.

Des chansons d'amour et de chevalerie arrivent de l'étranger au pays des fjords. Un jeune artiste les chante et les danse, et, sur des thèmes paysans, quelques couplets s'ébauchent dans cette foule du moyen âge. La vie superstitieuse du peuple s'y glisse peu à peu : trolls et géants, démons de la montagne en lutte contre le Christ blanc ; des âmes violentes, toutes à la passion et à la peur, accueillent ces chants nouveaux ; et voilà née la ballade, qui devait avoir une telle fortune en Norvège et revivre magnifiquement dans l'œuvre de Kinck.

En même temps, sous les mains du poète visionnaire, le récit devient un épisode de l'éternelle lutte entre l'ascétisme chrétien et les appels de la vie, du printemps et de la nature chez les gens du nord. — C'est un des plus heureux accords de la science et de la poésie chez Kinck.

§

Il y a quelques mois, Kinck publiait également une édition nouvelle et augmentée *d'Italiens*. L'Italie est la seconde patrie de Kinck. Par sa passion et l'acuité de sa vision, il prend place à côté de Stendhal.

Ce livre est une suite d'études parues vers 1900 et les années suivantes. Rien ici sur la nature et sur l'art. Il n'est question que de la vie parlementaire, des grèves, des questions sociales.

C'est que l'avenir même de l'Italie y était engagé. Un peuple,

après des siècles d'effacement, revient à l'existence et travaille à justifier son indépendance Ce réveil autorise de grands espoirs ; mais la pauvreté, l'inexpérience, les lourds héritages du passé, rendent les progrès lents et précaires. Pourquoi d'admirables forces sont gaspillées, comment ce peuple, exploité et maltraité, s'exalte, s'abat, se relève, bref se cherche à tâtons dans la nuit des contradictions et la chaude buée des instincts : voilà au fond le drame, — apparenté au drame de la renaissance norvégienne, — que Kinck déchiffre à travers la tragi-comédie politique.

Après cela, on s'étonnera moins que maintes pages semblent écrites d'hier et paraissent des divinations. La lecture en offre un intérêt extrême d'un bout à l'autre.

§

Jusqu'ici, de rares œuvres de Kinck ont été traduites hors de France. L'Allemagne prépare une édition complète. Chez nous, enfin, un roman a paru, *Les Tentations de Nils Brosme* (Praesten), dans l'excellente traduction de A. Jolivet. En le relisant, on ne s'étonne guère de l'embarras du public norvégien, il y a quelque vingt ans. Comment s'intéresser à ce petit monde d'une paroisse de montagne, à ce récit sans action, réduit aux premiers éveils de la tentation chez le pasteur et de la jalousie chez sa femme ? — Pas d'action, sans doute. Mais chez Nils Brosme, chez Anna, chez les paysans, un clair-obscur mental prodigieux de vie, les germes, les tâtonnements, les détours inconscients du sentiment et de la passion ; et, dans ces demi ténèbres, un couple qui mène le « bon combat de l'homme et de la femme ». Une paroisse perdue de montagne, soit. Mais dix drames et romans et une foule de nouvelles n'ont pas épuisé les thèmes de la vie populaire prise à sa source, de ce vivant moyen âge en perpétuel conflit avec la civilisation bourgeoise. Une bonne part de la vie norvégienne est là et bien d'autres penples s'y retrouvent.

D'autres mérites signalent le roman. Rarement Kinck a mieux nuancé le portrait d'un couple. Rarement aussi il a mis plus de sympathie dans la critique des paysans. Kinck rentre à demi sa griffe, sans rien perdre de sa clairvoyance. Le drame, — souvenir ou menace – n'est qu'au second plan. Mais il y est. Ajoutés à ces éléments, les traits d'un violent humour et le lyrisme qui illumine tant de pages donnent au livre cette saveur complexe, amère et forte, qui est le secret de Kinck.

Et puis ce roman a des sommets ; il donne la joyeuse sensation des cimes. Quelques vastes perspectives s'ouvrent sur la lutte parfois si grave du paganisme et du christianisme dans les âmes de Norvège. Nils Brosme est le lieu du conflit. Il n'éprouve pas une lourde fièvre sensuelle ; il n'a pas davantage la conscience malade d'Ibsen. Il garde le plus souvent une pensée forte et claire. Le point de vue de Kinck ne fait pas de doute : il aspire au paganisme, à l'équilibre moral des pays du sud. Le christianisme qui a laissé en lui plus d'un dépôt, — pitié, scrupules, souci de noblesse morale, — a trouvé dans les âmes du nord une proie trop facile. Il a accentué le divorce entre les deux natures de l'homme, troublé la joie de vivre, multiplié les nostalgies et les tourments moraux, les raideurs ascétiques et les révoltes de la vie. Mais aussi, quelle matière pour l'art ! Le poète, en Kinck, aurait-il voulu renoncer à ces complications ? On verra dans *Les tentations de Nils Brosme* le parti supérieur qu'il en a tiré.

§

Esquissons en terminant un programme pour les traducteurs. Parmi les romans, *Madame Annie Porse* est du meilleur Kinck. *Emigrants*, plus difficile d'accès, déborde de trouvailles norvégiennes. Et pourquoi ne remonterait-on pas jusqu'à *Jeune Peuple ?* Cette œuvre des débuts n'a pas vieilli et, sous des dehors réalistes, elle est déjà l'œuvre d'un poète.

Dans les nouvelles et les contes, il n'y a qu'à prendre à pleines mains ; il y a longtemps que les critiques les plus hostiles à Kinck ont reconnu sa maîtrise. Parmi les drames, *Agilulf le Sage*, surtout, brûle des sombres feux de l'amour et de la haine. L'œuvre grandit ; elle s'imposera.

Quant aux essais, il n'est pas besoin d'attendre l'épreuve des années. Les *Figures de la Renaissance* ont eu un grand succès. On a parlé plus haut d'*Italiens*. Et *Jours d'automne en Espagne* est un livre délicieux.

Alors, devant ces œuvres si diverses et toutes si profondément marquées à l'empreinte de Kinck, le lecteur aura la preuve que l'Europe s'est enrichie d'un authentique et grand poète.

J. LESCOFFIER

LETTRES RUSSES

Les Archives Rouges, vol. XVIII, Moscou, 1926. — La Monarchie avant sa chute. Des papiers de Nicolas II, Gossisdat, 1927.

Les nombreux documents historiques, enfouis jusqu'ici dans les archives officielles et privées, qu'exhume journellement le gouvernement des Soviets, sont la source où puisent les principales revues et bon nombre d'écrivains qui publient des volumes spéciaux sur les questions historiques. Comme toujours, **Les Archives rouges** font un choix judicieux parmi tous ces documents, et dans le dix-huitième numéro, qui vient de paraître, nous trouvons une série d'articles des plus intéressants. C'est d'abord une étude sur *La diplomatie tzariste en Orient, en 1900* ; puis une autre sur *La Révolution chinoise de 1911*. Mais *La correspondance entre Witte et Sipiaguine* présente surtout un très haut intérêt. Elle concerne les événements qui ont précédé et entraîné la guerre japonaise, provoquée, comme on le sait, par la bande d'aventuriers qui entourait le faible Nicolas II. Dès 1900, Witte prévoyait les événements futurs ; il se rendait compte que le ministre de la Guerre, qui était alors Kouropatkine, ambitieux et incapable, pouvait mener la Russie aux pires catastrophes. Il écrit à Sipiaguine, le 30 juillet 1900 :

Quant aux affaires chinoises, elles sont toujours très embrouillées. Mais, grâce à Dieu, la nomination du comte Lamsdorff est en l'occurrence un fait très rassurant. J'ai parlé très sérieusement avec Lamsdorff, et tous deux avons bien plus peur de Kouropatkine que des Chinois. Il m'étonne tout simplement par sa mauvaise foi politique ou sa stupidité. Sans parler de l'envoi en masses de troupes, des dépenses exorbitantes, des mesures inutiles qu'on prend chaque jour par télégramme, etc., ce qui me révolte surtout, ce sont ses rapports, ses descriptions de batailles dans lesquelles nous n'avons jamais ni tués ni blessés — ou seulement une dizaine d'hommes, alors que les Chinois sont tués par centaines et s'enfuient, abandonnant leurs armes et leurs munitions.

Cependant, pour lutter contre de pareils adversaires, il a fallu lever presque toute la Russie, réunir plus de 200.000 hommes de troupes ! Si ce n'est que sottise, Dieu soit avec lui, mais je crains qu'il ne mijote quelque chose. Les derniers temps, j'ai eu avec lui plusieurs explications désagréables, mais sans résultat ; il dit une chose et en fait une autre.

De tout cet article, qui serait à citer en entier, on voit que

Witte a été vraiment le seul homme d'Etat prévoyant qu'ait eu, à cette époque, la Russie.

Le recueil composé des **Documents et papiers** personnels du cabinet de travail **de Nicolas II** présente un double intérêt : historique et psychologique. C'est un livre de la plus haute importance. Mais le *Gossisdat* a confié le soin de présenter les textes à un certain Semennickov qui a cru nécessaire d'accompagner ces documents de commentaires oiseux, alors que quelques dates et quelques notes sur les personnages mentionnés dans ces papiers eussent suffi. Malgré les longues tirades du commentateur, qui critique du point de vue de l'idéologie communiste avec une emphase ridicule, la lecture de ce livre reste d'un intérêt passionnant. Voici à titre d'indication quelques-uns des sujets dont il est question dans ces papiers : La mission Albert Thomas en Russie ; Les divergences russo-anglaises de 1906 ; L'intervention du roi de Danemark en faveur de la paix ; La correspondance de Nicolas II avec le roi de Suède Gustave V ; La politique russe dans les Balkans ; La Conférence des Alliés à Pétersbourg, en 1917 ; La correspondance de Nicolas II avec ses ministres ; Les rapports de Sturmer à Nicolas II ; La question polonaise ; L'histoire de l'entrée en guerre de la Roumanie ; L'histoire de l'offensive des armées de Broussilov ; Le plan de la dictature militaire en 1916 ; Le général Alexéiev et Goutchkov.

On voudrait pouvoir citer des extraits de tous ces documents qui éclairent bien des points restés obscurs jusqu'à ce jour dans la conduite de la guerre, mais nous nous bornerons à parcourir pour le lecteur les documents ayant trait à la mission de M. Albert Thomas en Russie en 1916, et ceux se rapportant aux tentatives de paix, qui eurent pour instrument principal un Suédois nommé Andersen, et qui sont assez peu connus.

Touchant la mission Albert Thomas, on trouve dans le recueil un document qui, jusqu'alors, n'avait pas été publié : la lettre de M. Poincaré, Président de la République, à l'Empereur Nicolas II, lettre datée de Paris, le 25 avril 1916. Voici cette lettre :

Cher et Grand ami,

Depuis le début des hostilités, les membres du Gouvernement de la République ont eu fréquemment l'occasion de se rendre soit à Londres, soit à Rome, de même que les membres des Gouvernements britanni-

que et italien sont venus à Paris pour conférer des questions qui intéressent les pays alliés. La distance et les difficultés des communications ont empêché jusqu'ici les ministres français d'aller présenter leurs hommages à Votre Majesté et s'entretenir un peu avec leurs collègues russes. Seul, M. Bark a pu, il y a plusieurs mois, passer quelques jours en France et en Angleterre. Les entrevues qu'il a eues avec les Cabinets de Londres et de Paris, les nombreuses rencontres que se sont ménagées les représentants des autres nations alliées, les conférences répétées qu'ils ont eues entre eux, ont produit de si heureux effets que, malgré la longueur du voyage, le Gouvernement français a cru utile de confier à deux de ses membres une mission du même genre auprès du Gouvernement de Votre Majesté Impériale. Je remercie Votre Majesté d'avoir accueilli ce projet avec sa bienveillance accoutumée.

L'intime collaboration des Gouvernements alliés est, comme n'a cessé de penser Votre Majesté, la condition nécessaire de la coordination et de la méthode dans la conduite générale de la guerre. Nous nous sommes promis les uns aux autres de ne déposer les armes que d'un commun accord et après la victoire définitive. Nous devons donc jusque-là concerter attentivement nos efforts, confronter notre expérience mutuelle et, dans la mesure du possible, compléter réciproquement nos moyens. Si Votre Majesté veut bien recevoir M. Viviani et M. Albert Thomas et les autoriser à examiner avec leurs collègues russes les problèmes dont il peut être utile de rechercher ensemble la solution, ces conversations aboutiront, sans doute, beaucoup plus rapidement à des conclusions pratiques que les correspondances postales ou télégraphiques. Votre Majesté connaît M. Viviani, aujourd'hui Garde des Sceaux et Vice-Président du Conseil ; il était ministre des Affaires étrangères et Président du Conseil en 1914 et c'est en ces qualités qu'il m'a accompagné en Russie, à une date où Votre Majesté et moi, nous avions encore confiance en la solidité de la paix européenne ; il a été mêlé, avant et depuis la guerre, à toutes les grandes questions d'ordre politique et diplomatique et il est à même de les traiter au nom du Gouvernement de la République avec les ministres de Votre Majesté. M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat, ministre des Munitions, a dirigé en France, avec une remarquable intelligence et avec un zèle infatigable, la fabrication des pièces d'artillerie et des obus. Il sait mieux que personne le rôle décisif que jouent dans la guerre actuelle, à côté de l'artillerie de campagne, l'artillerie lourde, l'artillerie à grande puissance et la quantité des projectiles de gros calibres. Il a contribué à développer en France une production qui était et est encore malheureusement beaucoup trop limitée chez tous les alliés. Il a rassemblé, à cet effet, dans une action commune, l'ini-

tiative de l'Etat et celle de l'industrie privée, il s'est assuré le fidèle concours des patrons et des ouvriers, et, depuis de longs mois, toutes les forces productrices du pays sont employées à accroître notre matériel de guerre, sans que, jamais d'ailleurs, nous ayons encore atteint le niveau de plus en plus élevé des besoins. M. Albert Thomas pourra, je crois, donner à Votre Majesté et au Gouvernement Impérial de précieux renseignements sur les difficultés que nous avons rencontrées, ainsi que la manière dont nous les avons surmontées et je serais heureux si le long apprentissage que nous avons fait pouvait épargner à la Russie quelques-uns des mécomptes que nous avons connus. Dans les opérations combinées que préparent les Etats-Majors alliés, le succès ne dépendra pas seulement de la vaillance des troupes russes, anglaises, italiennes, serbes, belges et françaises ; il tiendra en grande partie à la puissance de l'artillerie et à la richesse en munitions. Il est d'autant plus nécessaire d'accélérer chez tous les alliés la fabrication des pièces et des obus que c'est le seul moyen d'abréger, pour la Russie et pour la France, les souffrances de l'invasion, de limiter la durée de la guerre et de donner aux batailles prochaines un caractère décisif.

La France est aussi résolue que jamais à lutter jusqu'au bout, mais les ruines effroyables amoncelées dans les provinces envahies, les énormes charges financières qu'elle supporte, les pertes sanglantes qu'elle a éprouvées et qu'elle éprouve tous les jours dans une population nationale relativement faible, la disparition graduelle d'une partie de la jeunesse, l'épuisement progressif de ses générations les plus robustes, tous ces lourds sacrifices qui ne lassent pas son courage, l'obligent à souhaiter que rien ne soit épargné par les alliés pour avancer l'heure de la victoire. Je vois que Votre Majesté est Elle-même pénétrée de la conviction que tout doit être tenté pour arriver à ce résultat. J'ai donc le ferme espoir qu'Elle voudra bien réserver un accueil favorable à MM. Viviani et Albert Thomas.

Je prie Votre Majesté de recevoir, en même temps que mes vœux ardents pour la grandeur de la Russie et la gloire de son armée, l'expression de ma fidèle et constante amitié.

RAYMOND POINCARÉ.

D'après le commentateur, l'objet réel du voyage en Russie de MM. A. Thomas et Viviani, dont il n'est pas fait mention dans cette lettre, était : 1° d'obtenir une idée exacte des ressources militaires de la Russie et tâcher de leur donner un développement plus grand ; 2° d'insister pour l'envoi en France de 400.000 soldats russes par échelons de 40.000 hommes ; 3° de peser sur Sazonov pour que l'état-major général russe consentît aux conditions

de la Roumanie pour son entrée en guerre ; 4° de tâcher d'obtenir des promesses formelles relativement à la Pologne.

Un autre document remarquable publié dans ce recueil concerne l'intervention du roi de Danemark en faveur de la paix. L'instrument de cette intervention fut un certain Andersen, directeur d'une compagnie maritime très importante : « La navigation en Orient Asiatique ». Avant d'entreprendre sa mission, Andersen eut une longue conversation avec l'empereur Guillaume et avec le Chancelier de l'Empire. Il a résumé ces entretiens dans une note conservée dans les papiers de Nicolas II, que publie maintenant le *Gossisdat*. Voici cette note :

Poursuivant mes efforts antérieurs et conformément au désir de Sa Majesté (1), je suis arrivé à Berlin le 16 mars (2) ; le lendemain, j'ai eu une conversation avec le Chancelier de l'Empire, Bethmann-Holweg, auquel j'ai exposé les motifs qui ont poussé le roi de Danemark à proposer ses services pour l'œuvre de la paix générale. Le Chancelier m'a répondu en exprimant sa reconnaissance envers le roi de Danemark qui, selon sa conviction profonde, ne propose son intervention que dans l'intérêt de la paix générale.

De toute évidence, le Chancelier était inébranlablement convaincu que l'Allemagne n'a été entraînée dans la guerre que pour sa propre défense. Il a souligné que l'Allemagne est entrée en guerre sans aucune intention d'élargir ses frontières, mais uniquement pour garantir une paix durable et développer pacifiquement son commerce mondial. Mais la marche ultérieure des événements a été telle qu'il est douteux que le peuple allemand se satisfasse d'une paix qui ne donnerait pas à l'Allemagne de compensation pour les grands sacrifices supportés, et il craint que la question de la Belgique ne soit très difficile à résoudre. En outre, le peuple allemand se réconciliera difficilement avec le mal qui lui a été fait, surtout par le peuple britannique.

Sur un télégramme de l'Empereur d'Allemagne, Andersen, accompagné du Chancelier, se rend au Quartier Impérial, le 17 mars ; il y arrive à 5 heures de l'après-midi :

L'Empereur me reçut immédiatement et s'écria : « Quel malheur est tombé sur le monde depuis la dernière fois que je vous ai vu ! » Ayant transmis à l'empereur le salut du roi de Danemark, j'exposai brièvement les raisons qui avaient poussé Sa Majesté à proposer ses services dans l'intérêt de la paix. Conformément au désir de Sa Majesté, j'ai prié l'Empereur de ne pas considérer cette démarche comme une im-

(1) Le roi de Danemark.
(2) 1915.

mixtion inconvenante, mais de l'envisager comme le résultat du désir sincère du Roi, d'aider de toutes ses forces à rétablir les bienfaits de la paix dans le monde. Le fait que Sa Majesté entretient des rapports très amicaux avec l'Empereur d'Allemagne en même temps qu'il est très proche parent de l'Empereur de Russie et du Roi d'Angleterre, uni au désir chaleureux de Sa Majesté, mentionné plus haut, justifie suffisamment sa proposition d'intervention. L'Empereur me répondit : « Seule, une personne royale peut intervenir dans les discordes actuelles et, de toutes les personnes royales, aucune n'est mieux placée pour cela que le Roi Christian de Danemark. Je vous prie de transmettre au Roi ma reconnaissance chaleureuse pour sa proposition magnanime ».

L'Empereur a dit que lors de sa visite en Russie, pendant la guerre russo-japonaise, et ensuite quand il le rencontra à Reval, l'Empereur russe avait promis que jamais la Russie ne tirerait l'épée contre l'Allemagne. L'Angleterre a toujours éprouvé du mépris pour l'Allemagne et travaillé systématiquement à l'isoler, afin de paralyser son commerce mondial pacifique.

Une fois qu'il était en visite en Angleterre, on invita Sir Edouard Grey pour échanger ses idées avec l'Empereur, mais, pendant toute la demi-heure que dura la conversation, on ne parla presque pas de la politique. Dans un autre cas, le fils de l'Empereur a eu également une conversation avec sir Edouard Grey et avec le même résultat. Lui, l'Empereur est anglais et sa chère grand'mère la reine Victoria est morte dans ses bras. Elle vivante, il n'y aurait pas de guerre entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne. Je lui fis observer que l'opinion de l'Empereur de Russie me paraît être que la mobilisation a été imposée à la Russie par l'Autriche et que la Russie n'a tiré l'épée que pour se défendre après que l'Allemagne eut déclaré la guerre. De mes entretiens avec sir Edouard Grey, j'ai eu l'impression nette que l'Angleterre avait tâché sincèrement d'arriver à un accord avec l'Allemagne et que, dans ce but, lord Haldane avait entrepris son voyage en Allemagne ; j'ai ajouté qu'il me semblait que la guerre avait éclaté à la suite d'un malentendu et que, si les sentiments existant actuellement continuaient à être cultivés, alors on était loin de revoir la paix en Europe, que c'était une nouvelle guerre de sept ans, si toutefois les belligérants avaient assez d'hommes et de munitions...

L'Empereur me dit que j'avais dû être impressionné par la magnifique situation matérielle et financière de l'Allemagne, et voir que, malgré tous les efforts de l'ennemi, l'armée allemande était toujours au cœur même de la France. Le sol français est labouré par les outils allemands et sous la surveillance allemande pour fournir dans l'avenir ses produits à l'armée et au peuple allemands. Le pays sur lequel j'ai passé aujourd'hui, a dit l'empereur, a subi la *wirtschafliche Germani-*

sierung (la germanisation économique). La manière avec laquelle on le traite (l'Empereur d'Allemagne) ne lui permet pas de s'adresser à ses ennemis, mais il écoutera volontiers toute proposition qu'ils voudraient lui présenter par le Roi de Danemark.

Il sait très bien que le Roi ne peut pas être intéressé par une paix séparée, mais, malgré tout ce qui s'est passé, il croit encore que le meilleur chemin pour la paix passe par le bon cœur de l'Empereur de Russie. D'ailleurs, il n'a pas d'objection que l'Angleterre commence. Et l'Empereur a ajouté littéralement : « Mais la paix future doit être une paix durable, conclue sur des bases dignes du peuple allemand et des sacrifices qu'il a faits. »

J'ai rappelé la conversation d'il y a dix ans, à Bernstorf, quand l'Empereur a dit que l'Europe unie est la meilleure garantie contre le péril jaune, et il ajouta : « Et selon moi, ce serait aussi la meilleure garantie contre l'envie verte. »

L'Empereur a dit que ce n'est pas lui, mais la Grande-Bretagne qui a introduit le système de « l'équilibre des forces » en Europe. J'ai remarqué que l'Europe unie serait l'équilibre des forces dans le monde. A cela l'Empereur a dit : « Oui, aidez-nous à réaliser cela ». L'Empereur a conclu en me priant de transmettre au roi de Danemark son salut et ses sincères remerciements pour ses efforts dans l'intérêt de la paix ; et il ajouta que, du fond de son âme, il désirait voir ses efforts couronnés de succès.

La veille du départ d'Andersen, le Chancelier lui remit de la part de l'Empereur la note suivante (1) :

Voici des chiffres dont Andersen pourra peut-être profiter dans ses entretiens avec le tsar. La *Croix Rouge* de Genève a publié les chiffres suivants des tués, blessés, prisonniers, inaptes au service, jusqu'au 1er février 1915 :

1) Allemagne et Autriche : 2.751.000.
Alliés 6.567.000.
Proportion, 1 contre 2,5 ;

2) Ici ne sont pas entrées les pertes des Russes dans la bataille des lacs de Mazurie et celles des Français dans la bataille de Champagne. Elles dépassent 250.000 hommes ;

3) L'Allemagne compte 10.000 officiers et 78.000 hommes prisonniers de guerre.

4) La France a déjà appelé la classe 1916. La Russie doit le faire le 1er avril. L'Allemagne n'appellera que la classe 1915 et dans le délai légal, c'est-à-dire le 1er octobre 1915.

(1) C'est par cette note qu'on a appris le nom de la personne à qui le roi de Danemark avait confié les pourparlers.

En même temps qu'Andersen faisait pour le compte du roi de Danemark cette tentative en faveur de la paix, l'Autriche et l'Allemagne envoyaient en Russie pour une mission analogue la princesse Vassiltchikov. Le roi de Suède, Gustave V, essaya lui aussi d'amener les belligérants à faire la paix, mais il se passa d'intermédiaires et s'adressa directement à Nicolas II. Il lui écrivit de Stockhlom le 16 février 1915 :

Tu comprends, cher Nicky, combien m'émeuvent les horreurs de cette terrible guerre. Il est tout naturel que mes pensées soient occupées à rechercher les moyens qui peuvent mettre fin à cet horrible carnage. Je ne me représente pas encore comment on peut y arriver, mais ma conscience me force à te dire qu'à n'importe quel moment, quand tu le trouveras favorable, je suis prêt à te servir de toutes mes forces et à t'y aider.

Si l'on rapproche la date de cette lettre : 16 février 1915, de celle de l'entrevue d'Andersen avec l'Empereur d'Allemagne : 15 mars 1915, il paraît évident que les deux souverains de Suède et de Danemark avaient décidé ensemble d'agir à la fois et sur l'Allemagne et sur la Russie pour hâter la paix.

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Delphes. — A. Thibaudet : *Images de Grèce*; Messein, Paris. — Triandaphyllidis : *Dimotikismos*, Histea, Athènes. — Grèce et Provence. — Le poète Sotiris Skipis. — S. Skipis : *Epiloghi*, Ed. Akritas, Athènes. — Glavkos Alithernis : *Angliki Anthologia*, Grammata, Alexandrie. — G. Alithernis : *Ta aponda tou Rupert Brooke*, Grammata, Alexandrie. — Kavaphis : *Poëmata*, Grammata, Alexandrie. — Mémento.

Tout à l'heure à **Delphes**, dans la splendeur du printemps grec, vont se dérouler, selon la tradition orphique, d'impressionnantes fêtes, à la fois gymnasiarques, théâtrales, musicales, chorégraphiques, auxquelles le monde entier a été convié et qui doivent inaugurer, dans un cadre de haute signification ésotérique, un enseignement spirituel, conforme au plus pur héritage aryen, et capable d'être un point central de lumière, tant pour l'Orient que pour l'Occident. Le poète Angelos Sikélianos s'est institué l'hiérophante du culte delphique rénové. Le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, titanique hiéroglyphe, sera joué au Théâtre antique dans la belle traduction néo-grecque de Jean Gryparis.

La musique des chœurs a été écrite par le Professeur K. A.

Psachos dans les modes et les rythmes traditionnels grecs ; le mouvement des danses sera réglé d'après l'ornementation des vases antiques ; les costumes, tissés à la main, sont l'œuvre de Mme Eva Sikélianos, digne compagne et collaboratrice du poète, appliquée comme lui et du même cœur ardent, à ressusciter près du *naos* vénérable et ruiné la solennelle panégyrie d'autrefois.

. Souhaitons que les pèlerins de France soit nombreux à ces glorieuses fêtes et que l'un d'entre eux au moins profite de son séjour au pays des dieux de lumière, pour amasser des notes qui puissent lui servir au retour à nous donner le livre d'actualité sur la Grèce, anxieusement attendu de chaque génération littéraire française. Et que cet écrivain n'hésite pas à rompre avec la tradition voltairienne et journalistique créée par Edmond About ; qu'il ose en même temps se débarrasser de ce philhellénisme vieillot qui a fait à la Grèce un mal incroyable, en la persuadant de se tourner obstinément vers le passé, ou plutôt en ne la décourageant pas de se complaire en ce mal endémique, en cette tare intellectuelle héréditaire, qui lui fait préférer le faux au vrai, et qui trouve son plus parfait symbole dans un séculaire gâchis linguistique. Car force nous est de reconnaître que M. Louis Roussel (*Libre*, février-mars 1927) n'a pas tout à fait tort, quand il se sépare de Psichari, pour proclamer que, dès l'époque homérique, les Grecs composaient leurs vers dans un idiome conventionnel et que les atticistes, les prosateurs exceptés, n'ont pas fait mieux. Malgré sa sévérité de grammairien pour les poètes, il me semble que M. Louis Roussel a vu juste, et il voit juste également quand il s'insurge contre la manie que l'on garde en France de complimenter les Grecs sur les talents et les vertus de leurs aïeux.

La Grèce actuelle mérite, selon nous, d'être étudiée et aimée pour elle-même, et c'est l'exemple que nous avons tenu à donner dans ces chroniques. La Grèce est un pays neuf et vivant, qui veut prospérer et grandir ; nous avons tort de la traiter en royaume d'opérette, ainsi que le remarque finement M. Albert Thibaudet dans ses chatoyantes **Images de Grèce**, écrites il y a quinze ans pour *La Phalange* et réunies ces temps derniers en un volume et, parce que les Grecs nous ont enseigné l'ironie, peut-être est-ce un plaisir trop facile que de les railler, quand nous retrouvons en eux, sous une face à la fois pittoresque et enfantine, tant de nos traits, de nos goûts, de notre politique.

M. Thibaudet a rencontré dans chaque petite ville de Grèce un groupe de jeunes gens distingués, généralement avocats, et parlant un irréprochable français. Formés aux bonnes Lettres par l'Université d'Athènes, ils ont la passion des beaux discours. Quelques-uns ont vu Paris, y ont vécu un instant, puis sont revenus dans leur province, pour y briguer un siège au Parlement. Ils soutiennent avec finesse devant l'étranger l'honneur national, et le Français qui voyage n'a qu'à se louer de leur accueillante hospitalité; mais je soupçonne fort ces avocats, ces médecins, ces professeurs, d'être en général les meilleurs soutiens du scolasticisme desséchant.

En tout cas, c'est à eux surtout, puisqu'ils ont le prestige de l'intelligence et du verbe ailé, qu'il convient de faire lire et méditer des ouvrages de pur savoir et de bon sens comme **Démoticisme** de M. Triandaphyllidis. M. Triandaphyllidis est un apôtre, il ne connaît ni le découragement ni la fatigue. Il réfute une fois de plus de grossières erreurs, entretenues par la défense d'intérêts sociaux. Pourtant, il fait de larges concessions, notamment en matière d'orthographe ; mais il est évident que le peuple ne saurait s'instruire, si l'on continue de lui enseigner une langue morte. Aux frontières, le slave gagne ainsi sur le grec. La preuve est faite. C'est la grammaire de la langue parlée, celle des poètes et du théâtre, qui doit prendre place dans les écoles.

A juste titre, M. Triandaphyllidis s'insurge contre la comparaison devenue courante, qui consiste à assimiler la **Grèce** à la **Provence**. En Provence, il y a deux langues également vivantes, non en Grèce ; car la *catharévouna* n'est la langue maternelle de personne, dit encore M. L. Roussel. Quant aux rapprochements plus ou moins ingénieux que l'on peut établir entre le ciel, le paysage, le parler musical des deux pays, voire entre l'œuvre de tels ou tels poètes d'oc ou d'Athènes, M. **Sotiris Skipis**, qui habite depuis de longues années les rives de l'étang de Berre, s'est chargé récemment de nous les faire goûter au cours d'une éloquente conférence prononcée en français à l'Ecole palatine d'Avignon. Nul n'était mieux qualifié.

Homme de large et profonde culture, Sotiris Skipis n'a peut-être pas jusqu'ici réussi à convaincre ses compatriotes de lui accorder toute la glorieuse place à laquelle il a droit.

Assez malmené par les événements, comme le furent, au temps

de l'Indépendance, ses aïeux épirotes, il n'a réellement vécu que pour son art, dans la nostalgie de la terre grecque, dans la mélancolie des grands souvenirs, et dans la fiévreuse aspiration d'un grandiose avenir national. Les grandes littératures occidentales lui sont familières et il doit aussi beaucoup à Kalvos. Plus gracieux que réellement puissant, rythmicien averti, il a chanté, en les transposant plus ou moins, non seulement les pulsations de sa vie intérieure, mais surtout ses souvenirs d'enfance, le charme de la vie paysanne, Athènes, Venise, Paris, Marseille, la détresse des réfugiés d'Anatolie, la nature éternellement vivante, enlacée aux gestes de l'homme. Sa *Harpe éolienne*, parue en 1918 avec préface d'Anatole France, offre la synthèse la plus caractéristique de son beau génie, et nous l'avons présenté à plusieurs reprises aux lecteurs de ces chroniques, mais nous avons peu parlé de ses traductions de poètes, qui sont nombreuses et variées, et c'est là une lacune que nous avons le devoir de combler. A merveille, il a su rendre le mouvement du *Bateau ivre* de Rimbaud, la vivacité rustique de Robert Burns, mais surtout il a réussi à naturaliser Grecs les poètes qui, en langue étrangère, avaient emprunté à l'hellénisme le meilleur de leur génie, tels John Keats, dont Skipis a traduit les plus belles pages d'*Endymion*, André Chénier, sans oublier Jean Moréas. D'Omar-Kheyyam il a transposé artistement les célèbres *Rubbayât*, du vieil Hésiode il a adapté en grec moderne *Les Travaux et les Jours*. Homère, Eschyle, Sophocle, Pindare, Callimaque, lui doivent également quelque chose. Sa fière et hautaine indépendance éclate par ailleurs dans les pensées et impressions qu'il a réunies assez récemment sous le titre d'**Epilogues** et qui peuvent servir à porter sur lui un jugement exempt de passion. Anatole France l'a jugé. C'est un grand Lyrique.

M. Glavkos Alithernis, qui est un virtuose accompli de la langue et du vers, ne se montre pas moins bon interprète des poètes de langue anglaise qu'il a élus pour son **Anthologie britannique**, Byron, Shelley, Keats, Wordsworth, qu'il fera certainement aimer de ses compatriotes capables de les ignorer encore. Et du pauvre Rupert Brooke, mort durant la Grande Guerre et inhumé en terre grecque, il transpose pieusement toute l'**Œuvre poétique**, si pure, si émouvante.

En vérité, la Grèce reste, malgré les misères qui l'accablent,

la terre bénie des poètes, et, en illustrant la langue qu'elle parle, les poètes la sauveront. Il n'y a pas de meilleurs gardiens de l'esprit des nations et des races.

Et parce qu'un Karaphis, que l'on pourrait surnommer le dernier des Alexandrins, est allé s'inspirer plus directement dans l'*Ecclésiaste* que chez Anacréon ou dans les chants klephtiques parce qu'il a préféré un idiome semi-artificiel à la pure langue du peuple, irons-nous nier qu'il ait servi l'Hellénisme à sa façon, de toute la force d'un talent original, capable de déplaire à certains, mais qui, pour se refuser à toute amplification, n'en est pas moins puissamment évocateur de réflexions et d'images ?

Les sujets historico-philosophiques qu'il affectionne tiennent beaucoup plus de l'apologue que du symbole ; à ce titre, il ne recherche que l'essentiel et dédaigne les ornements. Nous avons maintenant la double collection de ses **Poèmes**, que nul ne pourra lire avec indifférence, et qui situent leur auteur, sinon très haut, du moins bien en vue et très à part. Parfois, l'on se demande si l'art de la prose ne lui eût pas mieux convenu, comprise comme celle d'Aloysius Bertrand, mais sans doute est-ce à tort. C'est bien un vrai poète.

Mémento. — Voici *Le Fou aux Lys rouges* (*O Trélos mé tous kokkinous krinous*), de Grégoire Xénopoulos, histoire tour à tour étrange, macabre et touchante, qui fait songer tantôt à l'*Isabella* de John Keats, tantôt aux contes d'Edgar Poe ; *I arrôstia tis Yoas*, émouvant récit du fin conteur Vél. Fréris, *Apo to mystiko narkissokipo* de M. Tsagris, le prosateur sibyllin de *Hardas*, à la langue riche et musicale, au style obscur ; *Kokhylar*, de M. Nikos Saravas, qui laisse entrevoir un conteur de talent ; *O Metarrythmistis Ali-Abit-Al-Razek*, le Luther de l'Islam, par E. Mikhaïlidis ; *To Violio tou Eïota, tis Yinarkas kaitou Thanatou*, fortes études biologiques par M. Krendiropoulos ; *O Yatros stin kinônia* par Th. Georyios, éloquent plaidoyer en faveur du médecin moderne ; *Ekini*, petit roman poétique par M. Tsoukolos ; *Tris nykhtes idonis*, du bon poète Isandros Aris.

Voici en vers : *To kokkino Synnépho*, par M. Stratigopoulos, qui a de l'ampleur, de l'envolée, mais qui a les défauts de ses qualités ; *Iphaistia*, par G. Pellerin d'Epire, qui a le sentiment de la nature et sait l'exprimer ; *Lypiména louloudia*, par G. Khondroyomis, où il y a des promesses heureuses ; *To Tragondia tis Femis kar alla*, par le délicat, minutieux, mais assez froid poète Petros Magnis.

Voici du côté des revues : *Libre*, qui est sans rival pour la critique, *Argô* d'Alexandrie, qui publie un admirable fragment du *Prométhée*

enchaîné, traduit par Jean Gryparis, et de beaux vers profonds de Lambros Porphyras ; *Alexandrini Tekhnis* avec des poèmes de Kavaphis et des pages littéraires de Vrinimitrakis ; *O Pharos* avec une forte étude d'E. Mikhaïlidis sur *L'Eglise d'Alexandrie dans la littérature arabe* ; *Neo-hellinika Grammata* avec de beaux vers du maître sonnettiste Alexios, des proses de Fréris et de Mourellos ; le savant Bulletin *Bibliothiki Neo-hellinikis Logotekhnias* dirigé par M. Vontieridis ; le numéro spécial de *Philotekhnos*, consacré au regretté poète et romancier corfiste Const. Théotokis et qui contient une suite d'admirables sonnets ; le numéro spécial de *Néa Zoï* consacré à Cortis Palamas à l'occasion de son Cinquantenaire et qu'on rouvrira souvent. Une mention spéciale à *L'Effort* de Paris (*Agôn*), qui devient Européen et dont la page *Lettres et Arts* est pleine de l'intérêt le plus captivant. Il faut lire dans ce vaillant hebdomadaire l'étude de M. Doskalakis sur les *Causes de la Révolution grecque de 1821*, et *La Guerre et la Révolution* de M. Gorki, traduction de M. Th. Castanakis. Lire aussi à l'*Acropole* les fins *Paysages de Grèce* de Charles Vellay.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Marcel Poète : *Une vie de cité : Paris de sa naissance à nos jours. II : La Cité de la Renaissance, du milieu du XVe siècle à la fin du XVIe siècle;* Picard. 35 »

Esotérisme et Sciences psychiques

C. W. Leadbeater : *Les centres de force dans l'homme. (Les Chakras.)* Traduit de l'anglais, avec 10 h. t. en couleurs; Edit. Adyar. 40 »

Finance

Lucien Adolph : *De la liquidation des sociétés;* Payot. 24 »

Histoire

P. Vaucher : *Le monde anglo-saxon au XIXe siècle. (Histoire du monde,* sous la direction de M. E. Cavaignac, tome XII) ; De Boccard. « »

Littérature

Fernand Baldensperger : *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac;* Champion. « »

Carlos d'Eschevannes : *Le Régent et ses maîtresses ou de l'excuse atavique.* Documents inédits et 4 grav. h. t. Préface de M. Henri Robert; Edit. Radot. 12 »

Paul Fort et Louis Mandin : *Histoire de la poésie française depuis 1850;* Flammarion. « »

Roparz Hémon : *An Aotrou Bimbochet e Breiz;* Levraoueg Gwalarn, Brest. « »

Rodolphe Le Docte : *La foire Saint-Germain, son histoire, de ses ori-*

gines à 1789. Préface de M. Simon Juquin; Foire Saint-Germain (place Saint-Sulpice), Paris. 2 »
Charles Maurras : *L'avenir de l'intelligence,* suivi de *Auguste Comte. Le Romantisme féminin. Mademoiselle Monk. L'invocation à Minerve;* Flammarion. 12 »
Constant Mic : *La Commedia dell'Arte ou le Théâtre des Comédiens italiens des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.* Avec de nombr. illust.; Edit. de la Pléiade de Paris. « »
Gérard de Nerval : *La bohème galante.* Révision du texte et introduction par Henri Clouard; Le Divan. 25 »
Henri de Régnier : *Donc;* Kra. « »
Sulpice Sévère : *Saint Martin,* récits mis en français avec une introduction par Paul Monceaux. Avec des illust.; Payot. 30 »
Stendhal : *Vie de Henri Brulard.* Révision du texte et préface par Henri Martineau; Le Divan, 2 vol. 60 »
Arthur Szyk : *Le juif qui rit,* nouvelles légendes arrangées par Curnonsky et J.-W. Bienstock, 2e série; Albin Michel. 12 »

Musique

Guy de Pourtalès : *Chopin ou le poète.* (Coll. Vie des Hommes illustres n° 7); Nouv. Revue franç. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Augustin Bernard : *L'Afrique du Nord pendant la guerre;* Presses universitaires. « »
Youri Danilov : *La Russie dans la guerre mondiale, 1914-1917.* Traduction française d'Alexandre Kaznakov. Préface de M. le maréchal Foch. Avec 12 cartes en déplié; Payot. 40 »
Charles Gide et Daudé-Bancel : *De la lutte contre la cherté par les organisations privées;* Presses universitaires. « »

Philosophie

Emile Bréhier : *Histoire de la Philosophie.* Tome I : *L'antiquité et le moyen âge.* II : *Période hellénistique et romaine;* Alcan. 18 »
Louis Estève : *L'énigme de l'androgyne;* Monde moderne. « »

Poésie

Eugène Figuière : *Poèmes choisis,* avec un Antélude de Georges Aubault de La Haulte Chambre et un portrait; Figuière. 8 50
Lucie Guigo-Coulmassis : *A mi-voix.* Préface de Miguel Zamacoïs; Sansot. 10 »
Jean Pourtal de Ladevèze : *Fragments;* Le Divan. « »
Hubert Schwab : *Vers de quinze ans.* Préface de Fernand Gregh; Revue moderne des arts et de la vie. 8 »

Politique

Bertrand Auerbach : *Le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne;* Berger-Levrault. 10 80
J. L. Chastenet : *L'oncle Shylock ou l'impérialisme américain à la conquête du monde;* Flammarion. 7 »

Questions religieuses

Emile Cahen : *Les Juifs d'Egypte aux temps de l'ère chrétienne;* Le Feu, Aix-en-Provence. « »

Roman

Joseph Adami : *Les oliviers triompheront;* La Maison de Provence.
Marcel Arland : *Les âmes en peine;* Nouv. Revue franç. 13 50
Jean de Bosschère : *Marthe et l'enragé;* Emile-Paul. 12 »
Etienne Giran : *L'évangile retrouvé;* Monde moderne. « »
Louis Gratias : *La coquette au soleil;* Monde moderne. « »
Julien Green : *Adrienne Mesurat;* Plon. 12 »

Maurice Larrouy : *Sirènes et Tritons*, le roman du sous-marin; Edit. de France. 12 »
Marius-Ary Leblond : *L'écartèlement.* (*Les Martyrs de la République*, II); Férenczi. 12 »
Maurice Magre : *Le roman de Confucius;* Fasquelle. 12 »
Frédéric Mauzens : *La nouvelle aventure du « coffre-fort vivant »*; Flammarion. 12 »
Marcel Prévost : *La retraite ardente;* Flammarion. 12
Maurice Renard : *? Lui ?*; Edit. Crès. 12 »
Dr Charles Vidal : *Trois Légendes d'Alsace*, suivies de *Deux Contes qui ne sont pas d'Alsace;* Presses Universitaires. 10 »
Albert Vivier : *Les timoniers;* Deiss, Nice. 12 »
Georges Zananiri Pacha : *Riouayât*, Légendes arabes; Messein. 10 »

Sciences

A. Boutaric : *Marcellin Berthelot, 1827-1907.* Avec un portrait; Payot. 15 »
M. A. Boutaric : *La physique moderne et l'Electron.* Avec figures; Alcan. 15 »
Achille Mestre : *Code de la T. S. F.* Recueil des lois, décrets, circulaires relatifs à la radio-télégraphie en France; Payot. 18 »
G. Teyssier : *Les lampes à plusieurs électrodes et leurs applications.* Avec 250 fig.; Chiron. 40 »

Sociologie

B. Groethuysen : *Origine de l'esprit bourgeois en France.* I : *L'Eglise et la Bourgeoisie;* Nouv. Revue franç. (Bibliothèque des Idées). 30 »
Jacques Roberti : *Maisons de société, choses vues;* Fayard. 12 »
Pierre Villey : *L'aveugle dans le monde des voyants*, essai de sociologie; Flammarion. 12 »

Théâtre

Philéas Lebesgue : *Le don suprême.* Légende dramatique en 3 actes et en prose, précédée d'une introduction de A. M. Gossez et d'une étude de Marcel Coulon et suivi d'un avertissement *Aux lecteurs;* Cahiers de France, Poitiers. 10 »

Varia

Boghitchévitch : *Le procès de Salonique;* Delpeuch. 18 »
Henry-Louis Dubly : *Le Cardinal Mercier.* Préface de M. Baudrillart. Avec des illust.; Mercure de Flandre. 15 »
Dr L. Laure : *La viande frigorifiée, ses valeurs hygiénique et alimentaire, son industrie, son commerce, son utilisation culinaire;* Alcan. 9 »
Ch. Lucieto : *La guerre des cerveaux : La vierge rouge du Kremlin*, mémoires d'un agent des Services secrets de l'Entente. Avec 55 illust.; Berger-Levrault. 9 »

Voyages

Georges-Marie Haardt et Louis Audouin-Dubreuil : *La Croisière noire*, expédition Citroën-Centre Afrique. Avec 63 photogr. h. t., 2 cartes et 4 portraits de Iacouleff; Plon. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Monuments Jean Moréas. Première liste de souscriptions. — Prix littéraires. — Election d'un prince des gastronomes. — A propos de la publication de lettres de Paul Gauguin. — Une lettre de M. H.-R. Lenormand. — A propos de l'abbé Bethléem. — La commémoration du IVe centenaire de Philippe II. —

Les personnages de « Dominique ». — Y a-t-il une peinture juive ? — Erratum. — Le Sottisier universel.

Monuments Jean Moréas[1]. **Première liste de souscriptions.** — Nous comprenons dans cette première liste les souscriptions versées en 1911 par : un anonyme, MM. J. Athinogenis, Louis Barthou, Karl Boès, George Bonnamour, J. Calantzopoulo, P. Caraserda, de Chauvigny, L. Cogevinas, C. Collas, Dagan, Jacques Daurelle, Deperdussin, Godefroy, Edouard Goldstein, Raymond de La Tailhède, André Lebey, O. Mavily, *Mercure de France*, MM. D. Naoum, Alexandre Pallis, T. Papadam, L. Polychroniadès, J. Psarondas, Roucoules, L. Scouzès, G. Taxiris, Alfred Vallette.

Souscriptions recueillies en 1911	885
Association des Artistes et Gens de Lettres Hellènes de Paris	1.000
M. Louis Barthou (2e souscription)	500
M. Antoine E. Benachi	2.000
M. Auguste Blaizot	100
M. Georges Blaizot	25
M. Paul Bouju	100
M. Boyer d'Agen	10
M. Fernand Brunot	30
Mme Jane Catulle-Mendès	100
M. Edouard Champion	100
M. Etienne Chichet	25
M. D. Choremi	500
Mlle D. Coronio	100
M. Marcel Coulon	100
Mme Jean Dornis	100
M. Alfred Droin	100
M. Edouard Ducoté	100
M. Louis Dumur	100
M. Jean Faye	100
M. André Fontainas	20
M. Auguste Garnier	50
M. Jules de Gaultier	30
Marquise Giustiniani	1.000
M. Armand Godoy	1.000
M. Gustave Godoy	250
M. Louis de Gonzague Frick	10
M. Jean de Gourmont	50
M. A.-Ferdinand Herold	20
M. Lucien Hubert	10
M. Paul Jamati	20
M. Roger Lalli	20
M. Philéas Lebesgue	20
M. Georges Lecomte	25
M. Charles Le Goffic	20
M. Emmanuel Lochac	20
Mercure de France (2e souscription)	500
M. Emile Meyerson	200
M. Roger de Montegon	20
M. Xavier de Magallon	50
M. Apostopoulo Menastirioty	20
M. A. Mitaranga	500
M. Albert Mockel	50
Mme Panas	500
M. Raymond Poincaré	50
M. Politis	500
Mme Rachilde	100
M. Ernest Raynaud	100
M. Henri de Régnier	100
M. Léon Riotor	20
M. Jean Royère	100
Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques	300
Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de Musique	300
Société des Gens de Lettres de France	300
M. Paul Souchon	50
M. Charles Tillac	20
Union des Hellènes de Paris	2.000
M. E. Venizélos	1.000
M. Francis Vielé-Griffin	100
M. Bazil Zaharoff	2.000
Total	17.520

(1) Voyez *Mercure de France*, numéro du 15 février 1927.

Les souscriptions sont reçues au *Mercure de France*, 26, rue de Condé, Paris-6e. — Compte de chèques postaux : Paris, 259.31.

§

Prix littéraires. — Le prix de la Renaissance a été attribué à M. Paul Chack pour son livre *On se bat sur mer* par 7 voix, contre 5 à M. Bonjean et 1 à M. Kessel.

Le Prix national de littérature (Bourse annuelle de voyage) a été décerné à Mme Germaine Acremant, pour son roman *Gai ! Marions-nous !* au troisième tour de scrutin, par onze voix sur quinze.

§

Election d'un prince des gastronomes. — La gastronomie ayant été élevée, comme chacun sait, à la dignité de Neuvième Art, le *Mercure*, qui consacre d'ailleurs dans sa « Revue de la Quinzaine » une rubrique à la gastronomie, ne saurait se désintéresser de l'élection d'un prince des gastronomes. Cette élection, qui avait lieu pour la première fois, avait été organisée par le journal *Paris-Soir*. C'est Curnonsky qui a été élu par 1.823 suffrages, contre 1.037 à Maurice des Ombiaux et 513 à Camille Cerf. De nombreuses voix se sont en outre portées sur Louis Forest, Marcel Rouff, Romain Coolus, Charles Viénot, Emile Buré, Paul Poiret et bien d'autres émules et dignes héritiers de Brillat-Savarin.

§

A propos de la publication de lettres de Paul Gauguin.

Vanves (Seine), le 24 avril.

Monsieur le Directeur,

Le *Mercure* du 15 avril, dans un article intitulé : *La vie affective de Paul Gauguin*, signé : Jean Dorsenne, reproduit une correspondance où Gauguin, alors à Tahiti, après s'être plaint que Charles Morice ne l'avait pas aidé à obtenir une place qu'il désirait, après avoir avoué qu'il était jaloux de Charles Morice, écrit finalement :

Joyant m'a envoyé le relevé de mon compte chez Goupil. Il a remis 850 fr. à Morice pour me les envoyer et cela au mois de mai 91, ce qui fait 1350 fr. que Morice me vole, car je n'ai rien reçu de lui, ni argent, ni lettres...

J'ai reçu cinq lignes de Morice qui fait l'étonné de mon silence, prétendant qu'il m'a beaucoup écrit et m'a envoyé mon argent. Mensonge. J'ai reçu tous les mois des lettres. Je le lui réponds et j'envoie la lettre à Jean Dolent qui la lui remettra et en même temps s'expliquera avec lui. Peut-être Morice songera-t-il à m'envoyer l'argent qu'il a à moi, ce qui me donnera des vivres pour manger quelques mois.

Gauguin, que Charles Morice servait, alors, et servira plus tard si ardemment, *sait très bien* qu'il n'a pas été volé, puisqu'il espère que Morice « songera » à lui envoyer son argent. Et s'il a reçu tous les mois des lettres, est-ce une preuve que les envois faits par Charles Morice, — lettres, argent, — n'aient point été égarés, retardés, perdus ?

Gauguin revient de Tahiti. Dans quel état d'esprit devait il être, s'il eût eu tant à se plaindre de Charles Morice ? Or, c'est à cet instant que naît ou renaît une intimité totale entre le poète et le peintre. Charles Morice organise la grande exposition chez Durand Ruel. C'est là que Gauguin me fut présenté. Il me fait cette déclaration : « Imaginez vous, Madame, que votre mari veut faire de moi un écrivain.. » Et le projet de *Noa-Noa* m'est confié ! C'est donc à cet instant l'intime collaboration. Gauguin est constamment chez nous, nous allons une fois par semaine chez lui où Charles Morice fait des récitations des poèmes de *Noa-Noa*...

On s'expliquerait mal que Jean Dolent, celui qui ne transigeait avec personne pas plus qu'avec lui-même, s'il eût été chargé par Gauguin de « s'expliquer nettement » avec Charles Morice, lui eût conservé, et jusqu'à sa mort, de tels sentiments de si unique dévouement, de si totale estime, comme en font foi les lettres que j'ai de lui !

Nous savons, oui, que l'artiste, aigri par la solitude et les souffrances de tous ordres, ne pesait pas ses mots, et que ses paroles, même violentes, ne signifiaient pas une accusation. Nous savons que sa confiance en tel ou tel de ses amis subissait parfois de soudaines variations. Et que son imagination d'artiste — d'artiste de génie — pouvait l'entraîner aux pires erreurs, dont il me donna, à moi-même, quelques preuves. Tout cela importe peu : c'est le passé, — l'oubli. Le génie demeure.

Mais dans l'instant présent, son biographe pourrait, je pense, montrer plus de circonspection. Lorsque ont été publiées récemment les Notes intimes de Charles Morice, toutes celles qui eussent pu alarmer une susceptibilité quelconque, même à l'égard d'un vivant, bien plus encore touchant la mémoire d'un mort, furent soigneusement écartées. Certaines, pourtant, étaient si amusantes, — et justicières ! — Qu'importe. Elles furent écartées. C'était agir selon la pensée de Charles Morice, selon sa générosité, — dont il n'a pas connu le retour.

Et faut-il rappeler à M. Dorsenne (puisqu'il s'agit d'un article de M. Dorsenne) que l'un des plus beaux poèmes de *Noa-Noa* a pour titre ce vers :

C'est l'heure des Dieux, c'est soir des Dieux, c'est soir.

M. Dorsenne, sans donner aucune référence, intitule un roman qui se passe à Tahiti : « C'était le soir des Dieux » ! Je n'ai rien dit quand ce livre a paru. — Je suis si habituée ! — Mais un peu de pudeur eût été estimable.

Voulez-vous, Monsieur le Directeur, publier cette lettre dans votre prochain numéro ?

A l'avance je vous en remercie en vous assurant de mes sentiments les meilleurs. ELISABETH CHARLES-MORICE.

§

Une lettre de M. H.-R. Lenormand.

Paris, 23 avril 1297.

Monsieur le Directeur,

Dans le dernier numéro du *Mercure de France*, M. A. Rouveyre, revenant sur un article de *Chantecler*, « les ennemis du Théâtre », cherche à mes attaques des mobiles subtilement personnels et échafaude sur une dédicace tout un injurieux petit roman.

Il est exact qu'à la prière de l'éditeur, j'ai signé les exemplaires de presse du livre que Daniel Rops m'a consacré. Il est exact que, sur la feuille de garde d'un de ces exemplaires, j'ai écrit : « A M. A. Rouveyre avec mon admiration. » Durant le laps de temps où l'écrivain en proie aux dédicaces s'adonne à la méditation de l'épithète, durant les quelques secondes où il se demande si son hommage sera « confraternel », « sympathique » ou admiratif », ce sont des images et non des calculs qui décident de son choix. En signant le volume que Daniel Rops faisait tenir à M. Rouveyre, je pensais évidemment au dessinateur du *Gynécée* et de la série des Réjane.

Peu de temps après, feuilletant une collection du *Mercure de France* j'ai été bouleversé par le ton des articles où l'autre M. Rouveyre, le critique dramatique, brocardait François de Curel, Jules Romains et, en général, tous ceux d'entre nous qui essayent de frayer des chemins nouveaux. Ma chronique de *Chantecler*, qui désignait, sans ménagements, les milieux littéraires où sévit la haine du théâtre, n'a pas d'autre origine.

Sans doute M. Rouveyre m'accusera-t-il encore d' « ingénuité » si, à ses insinuations les plus blessantes, j'oppose une vérité trop simple pour lui.

Sans doute un peintre ne peut-il comprendre l'indignation qui saisit un écrivain, à voir bafouer et lapider les écrivains qu'il respecte. Si ce peintre était moins nouveau dans la vie théâtrale, il saurait ceci : depuis vingt ans que je fais jouer des pièces et qu'on les éreinte, je n'ai jamais sollicité pour moi-même des égards qu'il m'a plu d'exiger — et avec rudesse — pour certains de mes confrères.

Au moment où, dans le monde entier, les forces s'organisent (menaces de contingentement en Allemagne et en Italie, campagnes de la presse anglaise, boycottage aux Etats-Unis), pour déposséder la littérature dramatique française du rang qu'elle y occupe encore, il conviendrait que le peintre en question « se tînt tranquille », (comme il écrit)

En vous demandant de bien vouloir insérer cette lettre dans le prochain numéro du *Mercure de France*, je vous prie d'agréer, etc.

H.-R. LENORMAND.

§

A propos de l'abbé Bethléem.

Paris, 1er mai 1927.

Mon bien cher Vallette,

Permettez-moi, je vous prie, de rectifier deux points de la lettre de Marius Leblond parue dans le *Mercure* d'aujourd'hui :

1° M. Leblond écrit : « J'ignorais tout des jugements personnels de l'abbé Bethléem, qui ont été pris par Hirsch sans doute dans des numéros anciens. » Rien n'autorisait une telle hypothèse. J'ai indiqué ma source, page 194 du *Mercure* (1er avril) : c'est le manuel de l'abbé Bethléem : *Romans à lire et Romans à proscrire*, un gros ouvrage toujours actuel par le nombre de ses éditions.

2° M. Leblond écrit : « Hirsch n'admet point ce qu'il appelle mon « universelle solidarité » et ne me « pardonne point » ma « criminelle» (textuel) sympathie pour la Pologne. » J'ai en effet, et par ironie, mis en cause l'*universelle solidarité* de Leblond. Ces mots que je souligne sont de ma plume. Les autres mots placés entre guillemets, pour sembler une citation, d'où viennent-ils ? Je ne les ai nulle part écrits. La Pologne, c'est une autre histoire. Je souhaite seulement que l'avenir démente ma crainte de voir une excessive amitié pour la Pologne entraîner la France, mon pays, dans une nouvelle guerre.

Pour en revenir à la question, elle est de savoir si la critique de l'abbé Bethléem est « fine, précise, nette ». J'invitais Leblond à répondre là-dessus dans sa revue : *La Vie*. Au lieu de cela, il met en cause des tiers et avoue son ignorance des écrits de l'abbé. Il en trouve « au moins excessifs » les jugements par moi cités. C'est peu dire. Ils constituent une malfaisance. Ils calomnient, ils diffament la plupart des écrivains, morts ou vivants, qui sont l'honneur de nos Lettres. Ces jugements, Leblond leur a, en citant le nom de l'abbé Bethléem, décerné cet éloge : qu'ils sont de la critique *fine, précise, nette*. Alors, Leblond « n'avait jamais rien lu de l'abbé Bethléem ». Soit. Il serait inexcusable de ne pas s'informer, aujourd'hui. Le manuel dont je rappelle ci-dessus le titre est un énorme volume. Si Leblond veut bien lui consacrer un article dans *La Vie*, je le signalerai aux lecteurs du *Mercure*, avec l'esprit de loyale impartialité qui inspire le choix de mes citations et mes commentaires.

Croyez-moi, etc. CHARLES-HENRY-HIRSCH.

§

La commémoration du IVe centenaire de Philippe II. — Les lecteurs du long poème de J.-M. de Heredia : *Les Conquérants de l'Or*, dans le volume des *Trophées*, ont-ils remarqué que l'illustre poète — lequel se doublait d'un chartiste méticuleux — y fait naître Philippe II au moment où Pizarre arrive en Espagne pour y solliciter de

Charles-Quint l'autorisation de faire de nouvelles levées en vue de la conquête du Pérou ? Que l'on relise les vers 250 et suivants... Or, il est avéré que le Conquistador vit l'Empereur à Tolède en 1529 et c'est le 21 mai 1527 qu'était né, à Valladolid, le futur Philippe II. Tant il est vrai que le *quandoque bonus dormitat Homerus* est d'une application universelle.

Mais sait-on comment, en Espagne, on a préludé à cet anniversaire du naufrageur de la Monarchie des Habsbourg ? Par l'émission de beaux billets neufs — ils sont du 15 juillet 1926 — de 1000, 500 et 100 pesetas, où l'on voit, à l'avers, l'effigie — authentique, celle-ci, — du *Rey Prudente* et, au revers, de la fameuse *Silla del Rey*, d'où le monarque surveillait, en plein roc, la construction de l'Escorial, ainsi qu'une vue de ce monastère-palais, qui a gardé intacts — encore que savamment restaurés — les tristes appartements où, le 13 septembre 1598, mourut ce maître du monde, avec, dans les mains, le même crucifix que son père, 40 années auparavant et presque jour pour jour, avait étreint dévotieusement, à San Jeronimo de Yuste, dans une chambre funèbre où, comme son fils en sa cellule austère, il contemplait, de son lit, le maître-autel et l'hostie, au moment du lever-Dieu. Mais nous jurerions que ni cette variété de Tartarin révolutionnaire qui a nom Roberto Castrovido, ni, de l'autre côté de la barricade, le critique académicien qu'est M. Gomez de Baquero — « *Andrenio* » — ne trouveront mauvais de commémorer un centenaire dont le rite, bien moderne, consiste à collectionner en portefeuille ces vignettes de papier de fil.

§

Les personnages de « Dominique ».— Les échos que nous avons donnés, le 1er septembre 1926, sur Eugène Fromentin et les personnages de son roman « Dominique », se trouvent aujourd'hui complétés par la publication, faite par M. Gaston Prinet, dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* (No 1658, Vol. XC, 129) de l'acte de décès de « Madeleine » (Jenny Béraud, née Chessé) qui venue à Paris, pour y subir une dangereuse opération, descendit à l'hôtel de Grammont, 13 *bis*, rue de Grammont, et y mourut le 4 juillet 1844.

Du vendredi cinq juillet mil huit cent quarante-quatre, une heure de relevée. Acte de décès de Jenny-Caroline-Léocadie *Chessé*, âgée de vingt sept ans, née à l'île Maurice (colonie anglaise), décédée hier à huit heures et demie du soir, rue de Grammont, nº 13 *bis*, épouse de Antoine-Emile *Béraud*, agent de change demeurant à la Rochelle (Charente-Inférieure).

Les témoins sont : Jean-Erasme *Béraud*, sous-inspecteur des forêts, âgé de trente-quatre ans, demeurant susdite rue de Grammont, nº 3, beau-frère de la défunte ; et Charles *Michel*, négociant, âgé de vingt-huit ans, demeurant à la Rochelle, ce jour à Paris ; lesquels ont signé avec nous, Jules-Victor Froger-Deschesnes, adjoint au maire du second arrondissement de Paris, après lecture faite et le décès constaté suivant la loi.

Ainsi signé au registre : Béraud, Ch. Michel, et Froger-Deschesnes.

Ce document a été communiqué à M. Gaston Prinet par le service des Archives de la Seine. — L. DX.

§

Y a-t-il une peinture juive ?

Monsieur le Directeur,

Paris, le 4 mai 1927.

Je prends connaissance de la lettre de M. Vanderpyl insérée dans le dernier numéro du *Mercure*. Je suis profondément chagriné que mon confrère le marchand de tableaux M. van Leer, originaire des Pays-Bas comme M. Vanderpyl, ait pu m'attribuer, à l'occasion de l'exposition d'un peintre israélite, la propriété du titre : Y a-t-il une peinture juive ? Que M. Vanderpyl se tranquillise : je lui abandonne non seulement ce titre, mais toute la « peinture juive », en bloc ! Je tiens pourtant à éclairer, là-dessus, sa religion. J'avais déjà publié en 1915, dans la revue américaine *East and West*, une étude sur le « problème de l'existence d'une peinture juive ». Comme dans ma « glose » du *Mercure*, je répondais à la question par la négative, sans toutefois relever encore le caractère talmudique de l'art de Picasso.

Je sais gré à M. Vanderpyl de n'avoir vu aucun « inconvénient à la publication de la glose en question ».

Je tiens également, Monsieur le Directeur, à vous remercier de m'avoir non seulement « uniquement permis d'élargir le débat » ouvert par votre correspondant, mais aussi accordé l'hospitalité de votre revue à mon essai intitulé : « Le dernier Bulletin de santé de la Peinture ».

D'ailleurs, « jamais deux sans trois » ! Je ne désespère pas de voir encore le *Mercure* abriter quelqu'un de mes articles.

Veuillez agréer, etc. ADOLPHE BASLER.

§

Erratum. — Numéro du 1er mai, rubrique Théâtre, p. 659, au lieu de : *pressentir*, lire : *ressentir*.

§

Le Sottisier universel.

Gaston Leroux réhabilita le feuilleton. Il introduisit quelques objets d'art dans ces rez-de-chaussée et il en fleurit la fenêtre. Il meurt beaucoup trop tôt, en pleine production. J'espère que son exemple sera suivi. — HENRI DUVERNOIS, *Information*, 21 avril.

Ils ne se décervèleront pas pour compter les méandres de la fressure génisse. — JEAN-JACQUES BROUSSON, *Les Nouvelles littéraires*, 30 avril.

Nankin, 2 mai. — Je fais route lentement vers Hankéou, sur le vapeur *Kungwo*, qui, en compagnie de douze autres vapeurs, escortés par une canonnière britannique, descend le fleuve. — *L'Echo de Paris*, 3 mai.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

ŒUVRES DE CHARLES GUÉRIN

Le Cœur Solitaire. Vol. in-16 .... **12** fr.

Le Semeur de Cendres. Vol. in-16 ... **12** fr.

L'Homme intérieur. Vol. in-16 .... **12** fr.

Premiers et derniers vers. Vol. in-16 **12** fr.

Œuvres de Charles Guérin, (*Le Semeur de Cendres*). Vol. in-8, sur beau papier. (Bibliothèque choisie) .... **20** fr.

EDOUARD GANCHE

Frédéric Chopin, Sa vie et ses œuvres, 1810-1849. Illustrations et documents inédits. Vol. in-8 écu .... **15** fr.

Dans le Souvenir de Frédéric Chopin. Illustrations et documents inédits. Vol. in-8 écu .... **15** fr.

1°

Collection de Monsieur G. U...

TABLEAUX MODERNES

PAR

Altmann, Barye, Beggs, Bouché, Boudin, Braquaval, Carrière, Cézanne, Chéret, Corot, Cross, Dufeu, Dufy, Flandrin, Forain, Gauguin, Van Gogh, De Groux, Guillaumin, Hervier, Isabey, Jongkind, Lebourg, Lemordant, Lépine, Luce, Marquet, Monticelli, Pissarro, Raffaelli, Renoir, K.-X. Roussel, Sisley, Tassaert, Ten Cate, Vignon, Vuillard, Willette, etc.

Pastel par DEGAS

Sculptures par CARPEAUX & RODIN

Commode d'Époque Régence

TAPISSERIES ANCIENNES

d'Aubusson, Bruxelles, Felletin, Flandres et Florence

2°

OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT DU XVIIIe SIÈCLE

appartenant à divers amateurs

Céramique, Sculptures, Objets variés, Bronzes

SIÈGES DIVERS, ÉCRANS

MEUBLES DE SALONS COUVERTS EN ANCIENNE TAPISSERIE

PARAVENT EN SAVONNERIE DU TEMPS DE LA RÉGENCE

MEUBLES DES ÉPOQUES RÉGENCE ; LOUIS XV ET LOUIS XVI

TAPISSERIES ANCIENNES

d'Aubusson, des Flandres, des Gobelins, etc...

VENTE :

GALERIE Georges PETIT, 8, rue de Sèze

Les Lundi 30 et Mardi 31 Mai 1927, à 2 heures.

COMMISSAIRE-PRISEUR :

Me F. LAIR-DUBREUIL, 6, rue Favart, 6

EXPERTS :

M. ANDRÉ SCHŒLLER
Directeur Général des Galeries Georges PETIT
8, rue de Sèze, 8

M. PIERRE DAMIDOT
10, rue Rossini, 10
Paris

M. MARIUS PAULME
45, rue Pergolèse, 45

M. GEORGES B.-LASQUIN
11, rue Grange-Batelière, 11

EXPOSITIONS

Particulière : Le Samedi 28 Mai 1927, de 2 heures à 6 heures.
Publique : Le Dimanche 29 Mai 1927, de 2 heures à 6 heures.

BULLETIN FINANCIER

Voici plusieurs fois que, dans un but facile à deviner, on a fait courir le bruit qu'il entrait dans les desseins du Gouvernement de procéder à une nouvelle revalorisation de notre franc ; sans attendre le démenti officiel de ces informations fantaisistes, notre marché a conservé son entière fermeté, et les achats, tant pour compte français qu'étranger, ont continué sur nombre de nos valeurs. Il est manifeste que la tendance actuelle est orientée à la hausse, et qu'elle ne se modifierait qu'autant que le Parlement créerait des incidents assez fâcheux pour troubler la période de paix dans laquelle nous sommes entrés.

L'émission de l'emprunt de consolidation n'a nui en aucune façon à la tenue de nos rentes qui ont repris leur marche en avant. De même, les Bons du Trésor se sont facilement maintenus à leur niveau précédent et les obligations du Crédit National ont retrouvé à peu de chose près leurs plus hauts cours. Dans le groupe des fonds d'Etats étrangers, les fonds Ottomans ont tout particulièrement attiré l'attention, sur le bruit d'un accord imminent entre les porteurs et le gouvernement turc ; il s'en est suivi une forte avance de la Dette Unifiée, ramenée, par la suite, à de plus justes proportions, sur des réalisations assez nombreuses. Fonds russes tout à fait inactifs ; fonds mexicains agités ; meilleure tenue des fonds chinois qui sont en vive reprise à Londres et sur notre place.

Les établissements de Crédit qui avaient souffert de dégagements importants, par suite de réalisations d'acheteurs en bénéfices, ont par la suite retrouvé leurs plus hauts cours. La Banque française du commerce extérieur a réalisé en 1926 un bénéfice net de 3.727.000 francs contre 3.151.000 francs précédemment. Le dividende sera porté de 6,25 à 7,50.

Activité de nos chemins de fer ; parmi les chemins étrangers, forte avance de Congo aux Grands Lacs. Bonnes dispositions de nos grandes valeurs d'Électricité, de Gaz et d'Eaux ; dans ce groupe, réveil de l'action Constructions électriques de France en forte reprise à 70 fr. Valeurs de charbonnages toujours bien tenues, mais plus calmes. Mines métalliques plus faibles, en sympathie avec les cours plus lourds des métaux en général. Les valeurs de pétrole et de caoutchouc sont irrégulières et ces deux compartiments sont sans affaires, en raison de la faiblesse des produits. La De Beers fût très agitée par suite des controverses concernant l'industrie diamantifère au Cap ; mines d'or plus lourdes, après quelques velléités de hausse.

LE MASQUE D'OR.

CRÉDIT LYONNAIS

Assemblée générale du 27 avril 1927

L'Assemblée générale annuelle des actionnaires du Crédit lyonnais a eu lieu à Lyon le 27 avril courant, sous la présidence du baron Brincard.

Toutes les résolutions proposées par le conseil ont été adoptées à l'unanimité.

Le dividende a été fixé à Frs 90 par action A.

La nomination de M. Louis Macé comme administrateur, en remplacement de M. Fabre-Luce, décédé, ainsi que celle de M. Lucien Rolland d'Estape, ont été ratifiées ; MM. Bethenod et Lehideux, administrateurs sortants, ont été réélus et quitus a été donné de la gestion de M. Fabre-Luce.

MM. Th. Vautier, L. Forquenot de la Fortelle, P. de Grétry et G. Tresca ont été nommés commissaires pour un an.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers**, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.